This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 252 540

Digitized by Google

Digitized by Google

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAUX

DE LA

VIE RURALE,

OU

L'AGRICULTURE

ENSEIGNÉE

D'UNE MANIÈRE DRAMATIQUE.

Digitized by Google

Paris, imprimerie de Gaultier-Laguionie.

Digitized by Google

TABLEAUX

DE LA

VIE RURALE,

OU

L'AGRICULTURE

ENSEIGNÉE

D'UNE MANIÈRE DRAMATIQUE.

PAR

FEU M. DÉSORMEAUX,

FILS NATUREL DE M. JÉRÔME.

Ridendo docet.

TOME SECOND.

PARIS,

A. BOSSANGE, RUE CASSETTE, N° 22.

1829.

Bot

Digitized by Google

Digitized by Google

S'521
D47
v.2

TABLEAU

DE

LA VIE RURALE,

OU

L'AGRICULTURE

ENSEIGNÉE

D'UNE MANIÈRE DRAMATIQUE.

CHAPITRE I.

LE BERGER.

. . . . . Pastorem Tityre pingues
Pascere opportet oves. . . . . .
VIRG., égl. VI.

M. Désormeaux ayant repris le cours de ses audiences champêtres, on introduisit auprès de lui un berger suivi de ses deux chiens.—Il tenait entre ses mains une houlette de six pieds de hauteur, couronnée par des queues de louveteau. — Son vêtement se composait de plusieurs peaux de mouton, sur lesquelles flottait négligemment

M386513
Digitized by Google

un manteau de poil de bouc ou de chèvre. — On eût dit le dieu Pan en personne.—Ce berger avait l'odeur du dieu, et il la répandait à la ronde.

Je suis, s'écria-t-il, un pauvre berger qui vient vous demander vos sages conseils pour le gouvernement de son troupeau, afin d'éviter les mauvaises raisons que me dit sans cesse notre doux maître, me reprochant d'être avide et d'être négligent, deux choses qui ne peuvent à mon avis aller ensemble; car si je suis si avide, je ne suis donc pas si négligent, et si je suis si négligent, je ne suis donc pas si avide.

B. — Votre maître entend, peut-être, que vous êtes actif et avide pour vos intérêts, négligent et paresseux pour les siens.

A.— Il l'entendra comme il lui plaira, mais toujours est-il qu'en qualité de berger, je ne dois pas laisser dépérir le métier entre mes mains; et ce ne sera jamais à moi que l'on pourra reprocher de négliger les profits du par cet le casuel de la bergerie, et de tirer trop mollement le mouton par la queue.

B. — En quoi consistent vos gages?

A. — En 160 francs par an, tant qu'ils peuvent s'étendre, douze hectolitres de froment pour ma nourriture et celle de ma femme, deux hectolitres de criblures pour nourrir mes chiens, et la jouissance d'un jardin de vingt perches, dans lequel on me fait la grace de me laisser cultiver des légumes à la sueur de mon front, et tant que mes bras peuvent s'alonger.

Digitized by Google

B. — Est-ce là tout?

A. — Absolument tout; sauf l'ordinaire du parc et le casuel du troupeau, qu'il est de mon honneur de ne pas négliger.

B. — En quoi consistent ce casuel et cet ordinaire?

A. — Premièrement, dans la dépouille de toutes les bêtes qui meurent par la dent du loup, par accident, par maladie, ou d'une autre manière; secondement, en cinquante agneaux que j'ai le droit d'élever chaque année dans le troupeau, et de vendre ensuite comme moutons gras, lorsqu'ils ont passé à l'engrais; troisièmement, en une vache que je nourris à l'étable, ainsi que deux chèvres, et un bouc, qui marche toujours en tête du troupeau, et c'est précisément cela qui m'attire de mauvaises raisons; car si ma vache a fait deux veaux, et mes chèvres deux biquets, c'est la faute de Robin, le taureau de notre doux maître, et celle du capucin cornu, qui est le mari de mes deux chèvres. Si elles donnent des coups de corne aux bêtes du troupeau, si elles ébourgeonnent les haies et les nouvelles plantations, et s'il me survient dans le parc tant de bêtes mortes qui me profitent, c'est la Providence qui le veut ainsi, et je ne puis aller contre les ordres de Dieu, mon créateur. — Notre doux maître me reproche de laisser vaguer dans les terres emblavées les moutons qui m'appartiennent, et qu'il appelle immortels, parce qu'en effet je n'en ai pas perdu un seul pendant dix ans; cela provient de ce que mes

Digitized by Google

chiens les connaissent particulièrement, et savent l'affection que je leur accorde, parce qu'ils me rapportent quelque chose, et que ceux du maître ne me rapportent rien. — Il prétend encore que mes bêtes ont la meilleure provende et le meilleur fourrage dans la bergerie; que je vends des agneaux vivants en prétendant qu'ils sont morts lors de l'avortement de leur mère; que je fais sauter toute la nuit dans le parc mes béliers sur les brebis des voisins, dont je retire un grand bénéfice; que je subtilise le grain et le fourrage des bêtes pour en nourrir mes lapins, le sel du troupeau pour ma cuisine et mon pot-au-feu, de l'orge et autres menus grains de la provende pour en faire des potages et de la bouillie; que je tends des collets dans les bois pour attraper des lièvres, et dans les plaines pour prendre des perdrix; qu'au lieu de livrer au boucher les moutons marqués par le maître, je leur livre les moutons les plus gras, afin d'obtenir de lui la pièce; que notre ménagère passe la nuit à traire les brebis pour faire de leur lait des fromages, au lieu de laisser téter les agneaux; qu'elle est sans cesse en course et en commerce avec les bergers, les bouchers, les marchands de laine et de peaux, et qu'elle ne rentre jamais au logis les mains vides.—Enfin, cent mauvaises raisons!

B. — Toutes ces imputations, si elles étaient vraies, constitueraient un criminel grivelage.

A. — Grivelage, si vous voulez, puisque le bon grain demeure au maître, le mauvais me revient de droit. — Mais pour criminel, non.

Digitized by Google

B. — Votre maître ferait beaucoup mieux de vous donner un gage honnête et suffisant, et de vous retirer les facilités qu'il vous accorde, et dont il paraît que vous abusez.

A. — Pour un fort gage, ce serait bien fait à lui, fort bon pour moi; et je le recevrais de grand cœur.— Quant aux facilités, je ne pourrais jamais, en ma qualité de berger, me résoudre à y renoncer; parce que depuis saint Jean-Baptiste, elles ont toujours été ainsi pratiquées dans tous les parcs; et ce ne sera jamais à moi que les bergers pourront reprocher de négliger les vieilles pratiques, et de fausser ainsi le métier. — Mais pour éviter toutes les mauvaises raisons de notre doux maître, faites-moi l'amitié de m'apprendre comment je dois gouverner mon troupeau, de manière que je puisse concilier ses bonnes graces avec mes petits profits.

B. — Renoncez au grivelage, et soyez fidèle.

A. — Je serai toujours fidèle aux usages du parc, et je défie qui que ce soit de prouver que j'y aie jamais manqué. — Mais, sans toucher à cet article, qui est extrêmement chatouilleux pour moi, je vous prie de me dire, généralement parlant, comment un berger doit gouverner son troupeau.

B. — Je vais vous l'expliquer, dans l'espérance que vous renoncerez un jour à des tricheries indignes d'un berger fidèle et de tout honnête homme, et entrer dans les détails que comporte un sujet si important, puisque c'est aux troupeaux

Digitized by Google

que nous devons la plus succulente de nos nourritures, le plus léger et le plus chaud de nos vêtemens, et les engrais des terres qui produisent notre pain quotidien.

La profession de berger est la plus ancienne et la plus honorable qu'il y ait au monde, et si l'on en croit l'histoire, on a vu jadis des rois et même des dieux occupés à garder leurs troupeaux.

C'est sans doute à cette noble origine qu'il faut attribuer la création de l'ordre des toisons qui sont ainsi devenues les insignes des plus hautes dignités.— On doit sans doute aussi lui attribuer la qualification de bon pasteur que l'on donne à ces ecclésiastiques respectables qui s'occupent plutôt de soigner leurs brebis que de les tondre, qui laissent les agneaux bêler toute la semaine et les béliers sauter le dimanche.—Cette royale profession exige la connaissance de plusieurs sciences, celle de garde et de conducteur, d'herboriste, nourrisseur, appareilleur, accoucheur, opérateur, vétérinaire, pharmacien, tondeur et naturaliste. — Le bélier est à la vérité le père temporel des agneaux, mais le berger en est le père spirituel, parce qu'il prend le troupeau dès sa naissance, le garde, l'élève, le nourrit, et veille constamment à son salut.—Aussi le proverbe dit : *tant vaut le berger, tant vaut le troupeau.*

A.— Eh bien ! puisqu'il faut savoir tant de choses pour être berger, pourquoi notre doux maître ne nous donne-t-il pas au moins cent francs par science ?

Digitized by Google

B.—Il y gagnerait beaucoup, sans doute, si vous pouviez vous résoudre à renoncer aux mauvaises pratiques dont vous avez l'habitude; mais je ne vous ai pas encore dit tout ce qu'il est nécessaire qu'un homme apprenne pour devenir un parfait berger.—Il doit savoir la musique, parce qu'avec un petit air de flûte, il met en joie, et retient au pâturage le troupeau qui trouve du plaisir à l'entendre, et à faire sa partie dans ce concert; il faut encore qu'il sache la tactique pour disposer ses chiens sur les deux flancs de la ligne, les plus gros chiens derrière, le berger en tête de l'armée, ayant ainsi ses deux ailes défendues et sa réserve en arrière-garde. — Il lui faut encore la bravoure d'un soldat pour attaquer et pour combattre le loup, et j'aime à penser que vous ne manquez pas de cette vertu-là.

A.—J'aime à vous entendre me rendre cette justice, mais je dois convenir que, dans les nuits les plus noires, et dans des temps d'orage, le loup saute par-dessus les claies, et fait dans le parc un grand carnage; tandis que son complice, demeuré en dehors, séduit ma chienne qui est en chaleur, et lui impose silence; en sorte que ces attaques fréquemment répétées durant mon sommeil, occasionent de grandes pertes à notre doux maître, et sont d'un grand profit pour moi qui jouis du droit de propriété sur toutes les bêtes mortes.—Plusieurs fois notre doux maître m'a ordonné de tuer cette chienne qui se permet de donner ainsi un tel scandale; mais j'aurai bien de la peine à m'y résoudre.

Digitized by Google

B. — Pour peu que vous ayez d'honneur, vous ne devez pas hésiter un instant, et c'est toujours dans l'espérance que vous satisferez à ce devoir que je vais vous donner mon avis sur le gouvernement dont vous êtes chargé.

En votre qualité de conducteur de troupeau, vous ne devez le conduire aux champs que lorsque la rosée du matin est dissipée, éviter les chemins fangeux, les lieux marécageux, ou simplement humides, les herbages trop succulents et nourrissants, les clairières du bois qui conservent trop long-temps l'impression de la gelée blanche et du froid, et enfin ne le faire paître que dans les lieux les plus élevés, les plus secs et les plus aérés, dans lesquels croissent naturellement l'avoine élevée, la festuque des brebis, la pimprenelle qui fortifie le troupeau, le sainfoin sauvage et les graminées qui viennent en terre sèche et maigre.

Vous devez conduire votre troupeau lentement, le laisser aller, venir, vaguer à sa fantaisie dans les lieux où il ne peut pas faire de dommage, le retenir plutôt que de le hâter, parce qu'une marche trop vive fatigue les agneaux et nuit à leur accroissement, donne trop de chaleur aux moutons, et fait quelquefois avorter les brebis pleines. —La bête ovine est timide et imitative.—Un coup de fusil, l'explosion du tonnerre, les cris, les aboiements inaccoutumés d'une meute, l'apparition du loup, lui causent des frayeurs quelquefois mortelles.—Si, durant un accès de terreur panique,

Digitized by Google

la bête qui est en tête du troupeau vient à se précipiter, toutes vont l'imiter, à moins que le berger assisté de quelques autres personnes, ne se jette à travers.

Ceux de vos chiens qui ont la mauvaise habitude d'attaquer la bête par l'oreille, le pied ou la queue, doivent être désarmés de celles de leurs dents qui sont placées sur le devant. — Les morsures que font les chiens donnent naissance à des plaies que des insectes enveniment en y déposant leurs œufs qui, durant les saisons chaudes, deviennent des larves, et produisent la gangrène.— Il y a des cantons dans lesquels on choisit les moutons les plus obéissants et les mieux civilisés pour monter la garde autour du troupeau, comme dans les écoles mutuelles on choisit, parmi les élèves, des moniteurs qui deviennent ainsi les maîtres de leurs camarades.— La race ovine veut une température moyenne.— Comme elle est vêtue chaudement, elle craint beaucoup plus le chaud que le froid.— Cette considération doit déterminer un berger attentif à placer, durant les chaleurs de l'été, son troupeau à l'ombre, depuis midi jusqu'à quatre heures[1].—Les bêtes, en plaçant leur tête, lorsque le soleil est ardent, sous le ventre les unes des autres, semblent elles-mêmes implorer cette grace.

[1] By the brook the sheperd dines,
From the fierce meridian heat.
Sheltered by the branching pines
Pendent o'er his grassy seat.
CUNNINGHAM.

Digitized by Google

—Cette situation forcée par l'ardeur du soleil leur est préjudiciable. — Elles s'échaufferaient moins sous les rayons solaires que sous les toisons.

Comme grand maréchal du palais pastoral, c'est à vous qu'il appartient de veiller à ce que l'habitation soit spacieuse, commode, salubre et bien aérée; et si vous apercevez que la température y soit trop élevée, et qu'il s'y répande une odeur d'ammoniaque, c'est un avertissement pour vous de redoubler de soins, en élargissant les ouvertures extérieures, en établissant des courants d'air, en faisant enlever les litières, et jusqu'aux parquets eux-mêmes pour en substituer de nouveaux.

La race ovine, comme toutes les espèces ruminantes, étant essentiellement herbivore, lorsque l'hiver arrive et que les champs sont dépouillés de verdure, il faut, par de sages gradations, ménager le passage de la nourriture verte qu'elle aime à la nourriture sèche qui l'échauffe, et lui servir à l'étable des choux cavaliers ou frisés et des betteraves, dont le feuillage résiste long-temps à l'action des gelées. — Il faut leur servir des rameaux d'orme, de bouleau, d'*acacia inermis*, qui conservent leurs feuillages tout l'hiver, lorsqu'on les a coupés immédiatement après la sève d'août. — La nourriture sèche altère beaucoup l'animal, elle l'excite à de fréquentes et abondantes boissons qui nuisent à sa santé. — Durant l'hiver, on doit donner deux repas au troupeau, à raison de quatre livres de chou vert, ou bien de deux livres de fourrage sec, par tête et par jour. — Durant les

Digitized by Google

premiers froids, on leur donne de la paille de froment qu'ils aiment médiocrement, puis de la paille de seigle qu'ils aiment un peu plus, et enfin de la paille d'avoine qu'ils préfèrent à toutes les autres; mais on doit s'abstenir de leur donner de la paille d'orge, dont les barbes leur blesseraient les papilles nerveuses du palais ou de la langue. — Si, dès le commencement de l'hiver, on leur donnait les mets les plus friands, ils rebuteraient par la suite les mets les plus grossiers qu'il faut cependant consommer faute d'autres. — Un mouton constamment à l'herbage éprouve, à un faible degré, le besoin de boire. — Le breuvage qu'il préfère est l'eau courante; il faut la lui présenter, mais sans le provoquer. — Il sait mieux que le berger ce qui convient à sa santé. — Lorsque l'eau est pure et limpide, il en boit jusqu'à quatre livres par jour durant l'hiver, tandis que, durant l'été, l'herbe verte l'humecte suffisamment. — Le mouton mange beaucoup de neige; elle ne l'incommode pas, parce que l'état de réclusion et l'espèce de la nourriture l'échauffe; tandis que, durant les chaleurs d'été, une rosée froide lui donne la colique, parce qu'il se trouve dans un état de relâchement. — On peut lui servir, durant l'hiver, des carottes, panais, raves, navets, pommes de terre, et la plupart des racines pivotantes ou tuberculeuses; mais il leur préfère les grains, les graines de toutes les espèces féculeuses ou graminées, telles qu'elles se trouvent dans les bourres de foin, de trèfle ou de luzerne, dans les fonds de grenier, les pailles et poutils des

Digitized by Google

fonds de grange, les colzas, œillettes, fèves, féverolles, vesces, pois, lentilles, haricots, lupulines et graines de lupin stratifiées dans l'eau, baies de genets, de bruyère; et les chaillats composés des tiges, feuilles et siliques des légumineuses grimpantes. — Un peu de sel, donné tous les huit jours, durant l'hiver, excite leur appétit, facilite leur digestion, soit qu'on le leur donne en nature, soit en saumure dont on asperge leurs fourrages. — Le sel préserve de beaucoup de maladies les bêtes à cornes; il est excitant et non nourrissant; c'est par cette espèce de café que le troupeau doit terminer son repas.

N'oubliez jamais, et souvenez-vous au contraire sans cesse, que vous avez à gouverner un peuple nombreux qui, outre les vices inhérents à sa nature, a encore tous ceux qui naissent de la civilisation, du mélange des sexes, et de l'état de sociabilité où il est parvenu.

L'espèce pécorale est polygame par sa nature, et par cela seul qu'elle produit plus de femelles que de mâles. — On ne peut corriger cette loi. — La raison veut que, dans l'état social, on tolère ce que l'on ne peut empêcher, et qu'on rectifie ce qu'on ne peut supprimer. — Tout réglement qui va contre la nature des choses, toute loi contraire aux mœurs générales, est nécessairement impuissante, augmente les résistances et aigrit les esprits contre l'autorité. — Pour que la vôtre soit toujours respectée, vous devez donc vous prêter aux besoins et aux instincts du peuple que vous avez

Digitized by Google

à gouverner. — Vous devez mettre tous vos soins et employer toute votre intelligence dans l'organisation d'un harem sagement composé. — Un harem a aussi sa pudeur et des usages qui garantissent sa pureté; et, si l'on venait à y manquer, vous devez, comme un autre Usbeck, en informer votre doux maître [1].

Pour composer le sérail dont vous êtes le chef, vous devez choisir vos odalisques parmi les berrichonnes les mieux arrondies, les cottentines les plus chargées d'embonpoint, les flandrines et les bourbonnaises les plus appétissantes; et je vais vous donner, pour votre règle, le signalement des bêtes qui sont les plus propres au sérail. — Le corps gras, les épaules larges, les yeux clairs et vifs, le ventre ample, les tétines longues, le cou plein et droit, le dos large, les jambes courtes et menues, le jarret souple pour se lever et se baisser à volonté.

Le pacha du sérail doit avoir la tête grosse, le nez camus, les naseaux étroits, le front élevé, l'oreille longue, l'encolure large, le cou alongé, le râble large, le ventre grand, l'allure vive, le regard licencieux, la voix rauque et profonde et l'odeur pénétrante.

Vous devez inscrire sur le registre de l'état civil du troupeau la date de l'entrée du pacha dans le harem, et le signalement des sultanes auxquelles

[1] On a déjà prévenu le lecteur que feu M. Désormeaux avait adopté un langage qui lui était particulier. L'éditeur demande itérativement pardon de la liberté grande....

Digitized by Google

il a jeté le mouchoir lorsque vous lui avez ôté le tablier. — Le rut se manifeste plus ou moins vite suivant que le pays est plus ou moins chaud, que la saison est plus ou moins avancée, et la nourriture plus ou moins succulente ou échauffante. — Dans les régions froides et situées au nord de la Loire, on doit donner à la brebis le bélier en septembre et en octobre, afin que les agneaux qui proviennent de cette alliance puissent naître en février ou en mars, ne soient pas exposés à des froids trop vifs, et que les mères puissent trouver, dans une nourriture printannière, un lait plus abondant et plus salubre. — La gestation dure ordinairement cinq mois, en d'autres termes, cent cinquante jours.—Le bélier est adulte dès l'âge de six mois, et il conserve sa faculté virile jusqu'au-delà de huit ans; mais il ne lui faut donner la brebis que depuis dix-huit mois jusqu'à six ans. — Celle-ci acquiert sa qualité adulte, et conserve sa puissance générative aussi long-temps que le bélier. — On préfère toujours celui qui, n'ayant pas de cornes, demeure dans le parc inoffensif, celui qui a la laine la plus fine, la plus douce, la plus longue et la plus élastique.—On connaît l'époque de la mise bas par la date de la saillie, et par les mouillures qui précèdent de quinze à vingt jours l'accouchement. — Lorsque ce symptôme se manifeste, il convient de laisser à l'étable les brebis. — Mais il arrive quelquefois que la brebis, ayant reçu secrètement le bélier, on continue de la conduire aux champs sans se douter qu'elle est pleine,

Digitized by Google

et le berger doit prévoir le cas, où il pourra lui arriver d'accoucher dans les fossés, comme une nymphe de l'Opéra dans la coulisse. — Un berger attentif doit donc être muni de tous ses instruments, comme l'accoucheur attaché à un palais dans lequel il y a beaucoup de jeunes femmes. — Si la bête en travail d'agneau a un accouchement laborieux, occasioné par un tempérament fort et nerveux, il faut lui ouvrir la veine. — Si elle est d'une complexion délicate, et que la faiblesse de son tempérament lui refuse la force nécessaire pour la mise bas, il faut lui faire avaler un verre de cidre ou de piquette, et agir en même temps qu'elle, de manière qu'il y ait concordance et non contrariété entre le mouvement intérieur de la bête et l'assistance extérieure du berger. — Si l'agneau se présente à la portière avec le bas du museau et les deux pieds en avant, et les deux jambes de derrière repliées sous le ventre, c'est un accouchement naturel, et ce que le berger peut faire de mieux dans ce cas, c'est de laisser faire. — Si l'agneau se présente mal, il doit, avec ses doigts, désarmés de leurs ongles et humectés d'huile, chercher à rétablir les choses dans leur état naturel, et soigner l'issue du délivré sans vouloir trop le hâter, et en évitant surtout de le rompre. — Quelques heures après la délivrance, on donne à la mère de l'eau blanchie avec de la farine d'orge ou d'avoine, ou avec de la recoupe. — Afin que la mère allaite, il faut lui pincer le pis, et en approcher les lèvres de l'agneau, s'il ne s'en ap-

Digitized by Google

proche pas de lui-même. — Si la mère ne lèche pas le nouveau-né, il faut lui couvrir le corps de sel pour l'y déterminer. — Si l'agneau meurt, on prend sa peau, on en couvre le corps d'un autre agneau qui n'a pas de nourrice, et, par cette supposition de part, on détermine presque toujours la mère à l'allaiter comme le sien.—Il faut ensuite veiller à ce que la bête ne suce et n'avale en tétant des brins de laine qui, se réunissant sous une forme sphérique dans le canal alimentaire, l'obstruent et causent souvent la mort de l'individu. —Le sevrage s'opère après deux mois d'allaitement. — Avant cette époque, vous devez couper la queue à l'agneau, afin qu'il ne se charge pas de boue dans les terres vaseuses, et qu'il ne se forme pas à son extrémité une boule qui lui donne dans les jambes, embarrasse et retarde sa marche.—On mutile les agneaux deux jours après leur naissance, afin de rendre leur chair plus tendre et plus grasse, leur laine plus fine et leur caractère plus doux; il y a plusieurs manières de mutiler, soit en liant, bistournant ou extirpant.—On coupe les agnelettes à six semaines, plus tard que les agneaux, afin que les ovaires soient assez gros pour qu'on puisse les distinguer et les enlever seulement, et c'est ainsi qu'on forme des moutonnes connues dans le midi, et des moutons connus partout.

Les lieux secs, montueux, aérés, conviennent mieux à la finesse des laines et à la santé des troupeaux que l'on ne veut pas engraisser; mais quant à ceux qu'on destine à l'engraissage, ils exigent

Digitized by Google

des pâturages et des lieux humides. — L'engraissage est une maladie passagère qu'on donne à ces bêtes pour en tirer un meilleur parti, et qui deviendrait mortelle, si on ne les vendait à l'époque où elle a atteint son dernier degré. — Le trèfle et la luzerne engraissent promptement, mais ils donnent une graisse jaune.—Le sainfoin offre le même avantage, sans produire le même inconvénient. Du reste, le pâturage, dans les prairies naturelles et permanentes, produit toujours sur ces prairies un dommage considérable. — Le bélier arrache l'herbe avec véhémence, le jeune agneau, avec son museau pointu, la saisit jusque dans ses racines.

Lorsqu'il s'agit de piétinement, il convient de considérer la forme de la sole, du museau, de la denture, la qualité de la salive, de la bête piétinante. — La sole de la race chevaline ou équine est d'une seule pièce armée de fer. — Elle ne se plie pas, elle enfonce. — Ajoutez que le cheval, destiné à la course, n'est doué d'aucune patience, et vagabonde plutôt qu'il ne paît dans les pâturages. — La race asine est moins malfaisante; sa lèvre est plus douce, son allure moins vive, si ce n'est dans le rut durant lequel elle mange peu, va, vient et se précipite. — L'espèce bovine, qui a le pied large et fourchu, la denture épaisse, la lèvre large, et la salive douce, fait moins de dommage, parce que sa corpulence est plus pesante, son caractère plus lent et plus sédentaire.— L'espèce caprine ne broute l'herbe qu'à défaut de bourgeons, sa dent est aiguë et sa salive telle, qu'elle

Digitized by Google

fait sur les espèces arborescentes et herbacées l'effet de l'acide prussique sur un animal. — L'espèce ovine a le pied, à la vérité, très petit, et la forme de ce pied annonce sa destination pour les lieux arides et montagneux; mais, dans les terres meubles, dans les champs argileux et humides, ce pied enfonce beaucoup. — Ses dents aiguës saisissent aisément les feuilles séminales et le collet qui est le cœur de la plante, puisque c'est dans cet organe que se réunissent la sève ascendante et la sève descendante. — D'après ces observations, appuyées sur des expériences multipliées, il n'est pas facile de concevoir qu'on puisse considérer le piétinement d'une espèce animale quelconque, comme un avantage. — En terre humide, le pied enfonce et enfouit les herbes et les graines; en terre sèche, la dent coupe ou arrache. — Cependant, les terres qui sont d'autant plus productives qu'elles sont plus émiettées, aérées dans leur intérieur, ont besoin, sur leur surface et lors de la semaille, d'un plombage qui raffermisse la terre pour que la graine puisse germer. — Un roulage produit cet effet, et n'a pas l'inconvénient du piétinage. — Ceci soit dit en passant, pour l'instruction des laboureurs qui m'écoutent, et revenons à nos moutons.

On entretient un troupeau pour avoir des laines, des chairs, des suifs, des graisses, des peaux, et, dans certaines montagnes, des fromages. — La plupart des animaux éprouvent, lors du renouvellement des saisons, une éruption que l'on appelle

Digitized by Google

mue.—Le reptile quitte sa peau, l'insecte son corselet, le testacée sa coquille, le crustacée sa caparace, l'oiseau sa plume, le quadrupède son poil.—Le mouton éprouve la même crise, produite par la même cause; une laine nouvelle pousse sous l'ancienne, qui tomberait ou demeurerait accrochée à tous les buissons, si on ne la tondait pas pour en profiter.—Cette règle générale n'empêche pas qu'il y ait des béliers vigoureux qui conservent leur laine deux ou trois années; mais cet exemple étant rare, l'exception confirme la règle. Pour que la laine soit estimée comme bonne, il faut qu'elle soit longue, douce, fine et élastique. — On distingue trois espèces de laines : la mère-laine, qui croît sur le cou et sur le dos de la bête; la laine seconde, que l'on tond sur les côtes du corps et sur la cuisse; la tierce-laine, qui croît sur la gorge, le ventre, les jambes et la queue[1].—Cette laine est la moins appréciée, parce qu'elle est moins exposée à l'air et au soleil, et parce que sa position l'expose à la poussière et à la boue qui s'y attachent. —Le jarre est un poil dur et luisant, qui ne prend point la teinture, et qui se mêle en plus ou moins grande quantité avec la laine qu'il détériore.—Le vice des bêtes jarreuses vient de race, de mauvaise nourriture ou de maladie. — Quant au suif, c'est une graisse plus dense et plus fétide que la graisse

[1] . . . . Thy peacefull subjects without murmurs yeld.
Their yearly tribute : t'is the prudent part
To cherish and be gentle, while ye strip
The downy vesture from their tender sides.
DYER, the fleece.

Digitized by Google

ordinaire, et on a long-temps pensé que cette substance était particulière au mouton; mais on a depuis découvert que le bœuf, dans la texture de ses fibres, le porc dans son axonge, le dinde dans ses chairs, contiennent, à divers degrés, des parties de suif. — Les bêtes à laine en fournissent d'autant plus qu'elles ont été mieux engraissées. — Le suif a d'autant plus de prix qu'il a plus de densité. — La chair du mouton a d'autant plus de saveur que les herbes dont on le nourrit ont plus d'arum, et les herbes sauvages ont d'autant plus d'arum, qu'elles respirent un air plus vital sur les montagnes, et qu'elles croissent sur un terrain plus sec. — Le mouton normand, nourri dans des prés salés, est, à la vérité, très gros, très tendre et très gras; mais le mouton des Ardennes, celui des Alpes et des Cevennes, qui pèsent la moitié moins, ont la chair plus noire et plus savoureuse. — On distingue l'engrais d'herbe et l'engrais de pouture. — Le premier peut, sur un pâturage gras, s'opérer en trois mois, et conséquemment on peut faire trois engrais dans les neuf mois qui succèdent à l'hiver. — L'engrais de pouture se distingue encore en engrais de grain et en engrais de fourrage sec et de racines coupées. — On doit mettre le mouton à l'engrais, lorsqu'il a trois ans. — Plus tôt il n'a pas de goût, plus tard il est dur et rebelle à l'engraissage. — On est parvenu au plus haut degré de l'engrais lorsqu'on voit s'élever, sur le dos de la bête qui y est soumise, de petites vessies pleines de graisse, et si l'on ne se

Digitized by Google

hâtait de vendre ou de tuer le mouton parvenu à ce degré, il périrait par une maladie occasionée par l'infiltration de la graisse dans le tissu cellulaire.—Quant aux peaux de brebis et de mouton, il est reconnu que les meilleures sont celles qui, n'étant pas couvertes de laine, se sont fortifiées par l'action de l'air. — Leur qualité relative est dans le degré de leur densité. — Les peaux sont appelées creuses, lorsqu'elles ne sont pas compactes, et alors on les destine à faire des parchemins, ou bien on les vend à des tanneurs qui les passent en basane, à l'usage des bourreliers. — Si elles sont franches, on en fait des maroquins.

Il existe diverses races qu'il est dans le devoir d'un berger de connaître et de distinguer, et cette connaissance est difficile, à cause des croisements qui s'opèrent sur des espèces qui ont déjà été cent fois croisées.

On a essayé en France diverses races appartenantes aux régions les plus lointaines et aux climats les plus divers : la race indienne, importée par les Hollandais, et existante encore en France sous le nom de moutons flandrins (cet animal a la taille haute, la laine fine et longue; il n'a pas de cornes, et les brebis agnèlent plusieurs fois dans la même année); la race candiote, établie en Bohême, portant une laine ondulée, les cornes droites, tournées en spirale et percées d'une gouttière; la race arabe, remarquable par la longueur et l'épaisseur de sa queue, mais qui, élevée à Altfort, n'a pas répondu aux espérances qu'on en avait con-

Digitized by Google

çues; la race africaine, sans cornes, à front busqué, à taille saillante par derrière, à poil ras, portant un fanon comme le cerf.—Cette race, introduite à Rambouillet, a donné plus de poil que de laine. — Quelques races françaises se font distinguer entre elles par des caractères divers : la race roussillonne, qui a la laine ondulée, longue et fine; la solognote et la berrichonne ont la taille plus petite, la laine moins fine et moins longue; la beauçoise, la brioise, la picarde et la normande ont la laine plus grossière, la taille plus petite, et les mâles n'ont pas de cornes.

Le plus notable changement qui ait été fait sur la race française, s'opéra par l'introduction de quelques individus de la race espagnole.—Les premiers qui purent s'en procurer firent des gains prodigieux. Le poids des toisons des bêtes espagnoles étant double de celles des bêtes communes, et la valeur de la laine étant aussi double, il en résultait que le revenu d'une seule bête exotique équivalait à celui de quatre bêtes indigènes, les frais de nourriture et de garde demeurant toujours les mêmes. —On s'est depuis vivement adressé aux races anglaises, à cause de la perfection qu'elles ont acquise par des alliances combinées avec intelligence et exécutées avec les soins et la patience qui sont le caractère particulier de cette nation. — Il y a dans Lincolnshire une race qui, dès l'âge de trois ans, donne chaque année dix livres de laine à peigner, dont la valeur est de onze francs, et dont un seul quarter pèse vingt-trois livres poids anglais. Dans

Digitized by Google

le Dart-Moor, il y a une espèce dont le quarter pèse vingt-sept livres, et la toison neuf livres.— Celui de tous les auteurs anglais dont le nom est le plus anciennement connu par les agriculteurs français, assure avoir vu dans son pays un mouton pesant plus de deux quintaux; mais dans l'histoire des espèces, on ne tient pas compte des monstres. — Actuellement, les bêtes de Leicester sont fort prônées en France, non à cause de la douceur et de la finesse de leur laine, mais à cause de leur dureté qui les rend propres à toutes les fabrications où l'on a employé jusqu'à présent les poils de chèvre.—Dans les diverses races françaises, telles que les croisements nous les ont faites, il y a une différence dans les valeurs d'un à quatre.—Le berrichon ne pèse que vingt livres, et le flamand quatre-vingts. — On reconnaît l'angevin de Chollet par la tête et les pieds, qu'il a roux, et par son poids qui n'excède pas trente livres.—L'ardennois, qui pèse moins encore, est reconnu à sa tête rousse, et le brabançon à son toupet. — Le lorrain, engraissé avec des tourteaux de navets, des pommes de terre et des regains de luzerne, s'engraisse encore dans des prairies basses et marécageuses; en sorte qu'il ne pourrait pas jouir d'une longue existence, si on ne se hâtait de le vendre.

Les moutons sont sujets à beaucoup de maladies aiguës et de maladies chroniques.—Dans le nombre des premières, on observe la maladie du sang, ou l'apoplexie, pour laquelle il faut saigner promptement au bas de la joue, sur la veine qui est vis-

Digitized by Google

à-vis de la quatrième dent.—La météorisation du ventre, appelée par Daubanton colique de panse, provenant de nourriture verte et humide prise trop abondamment, et pour la guérison de laquelle il faut faire courir et tourmenter le malade jusqu'à ce qu'il se vide; et si l'évacuation est trop lente, on fait avaler au malade une dose d'ammoniaque. Parmi les maladies chroniques, on observe la cachexie, appelée pourriture, que l'on reconnaît à l'œil gras, à la couleur blafarde des lèvres, à la sabure blanche et limoneuse, à la sécheresse de la laine, à la diminution du suint.—Comme cette maladie indique un dépérissement qui provient presque toujours de mauvaise nourriture d'herbes marécageuses, ou de l'insalubrité de la bergerie, il faut y remédier par des fourrages, ou plutôt par des graines de bonne qualité et arrosées de sel, et par des opiats fortifiants. — Le tournoiement est l'un des symptômes le plus ordinaire et le plus fâcheux dans les troupeaux.—On distingue le tournis qui est l'effet d'un vertige, et pour lequel il faut saigner; le tournis qui provient d'une hydatide logée dans le cerveau, et auquel on remédie en perçant le crâne, ou en le brûlant extérieurement par un fer chaud qui tue, dit-on, l'hôte fâcheux renfermé dans le cerveau. —Une autre espèce de tournis provient d'un œstre, insecte dyptère qui s'insinue dans les sinus frontaux pour y déposer des œufs qui deviennent des larves privées d'organes manducateurs, vivant par intus-susception sur le tissu muqueux animal auquel il s'attache par

Digitized by Google

deux crochets, de manière qu'il ne peut tomber, quoique le museau du malade soit toujours tourné vers la terre. — La mère de ces insectes, lorsqu'elle voltige dans les champs, porte la frayeur dans tout un troupeau; il s'agite et cherche à s'en défendre en cachant le museau en terre ou dans la laine.—On parvient à guérir ou à soulager la bête par des injections dans le nez d'une infusion mondifiante ou d'une huile empyreumatique. — Parmi les maladies contagieuses et pestilentielles, il faut placer au premier rang le claveau ou la clavelée, petite vérole pécorale qui a son irruption, sa suppuration et sa dessiccation comme la petite vérole humaine.—On prétend que les lapins et les dindons peuvent communiquer cette maladie aux troupeaux, et qu'il suffit pour cela qu'ils paissent dans un champ où des bêtes malades auraient déjà passé.—Peu de bêtes échappent à sa malignité.— On est peu d'accord sur le traitement, parce que, jusqu'à présent, tous ceux qu'on a essayés ont été insuffisants.—Cependant on traite les bêtes molles avec des têtes d'ail et des poivres rouges, et les bêtes fortes avec des féverolles et des recoupes arrosées de sel marin et de nitre.

Un berger est tout-à-fait inexcusable, et il doit être congédié sans miséricorde, si la gale attaque une grande partie de son troupeau. — Il y a toujours un premier galeux qui la communique à tous les autres. — On le reconnaît comme tel quand il éprouve des démangeaisons qui l'obligent à se frotter sans cesse contre les râteliers, les haies et

Digitized by Google

les arbres, et à s'écorcher le museau avec les dents et les pieds. — On doit se hâter de mettre ce galeux à l'écart. — Le remède le plus efficace contre cette maladie est aussi le plus simple et le plus à la portée de tous les bergers. — Il consiste dans un onguent composé avec seize onces de suif et quatre onces d'huile de térébenthine. — On frotte les parties galeuses sans les tondre; on se borne à écarter les flocons de laine que cet onguent rend plus fine et plus douce.

Je vais actuellement vous rappeler quelques-uns de vos devoirs : — Souvenez-vous de cette maxime commune aux pasteurs d'hommes comme aux pasteurs de troupeaux : les favoris jouissent des graces du berger, et le troupeau jouit de ses refus. — Quant à vos chiens, qui sont les gardes du corps des brebis, tenez-les au pain sec, parce que si vous leur donnez de la viande, ils prendront goût à celle du mouton, comme les ours qui se dégoûtent de l'herbe quand ils se sont une fois repus durant l'hiver de la chair d'un animal. — Lorsque vos chiens mordent les moutons, fouettez-les; quand ils les effraient par des jappements non motivés, attachez-les; quand ils refusent de boire, enfermez-les; quand ils enragent, tuez-les.

Éloignez de votre parc et de votre troupeau tous ces carabins qui courent les campagnes, séduisent les bergers, et viennent, au nom d'Esculape, du dieu Pan ou de toute autre divinité fantastique, débiter des recettes pour tous les maux, et qui, sous le prétexte de travailler au salut du

Digitized by Google

troupeau, le purgent, le saignent, le tondent, et finiraient par le détruire si on les laissait faire. — Cette classe d'hommes, se plaçant ainsi entre vous et vos sujets, finirait par vous faire perdre leur affection, qui est si nécessaire dans un gouvernement monarchique, soit qu'on porte la houlette, soit qu'on porte le sceptre.—Aimez les brebis comme votre prochain et les béliers comme vous-même.

Vos vêtements et même toute votre personne doivent être pénétrés d'une odeur de petit-lait, dont sont ordinairement parfumés les bergers pour plaire aux troupeaux, comme les enfants de chœur se parfument d'encens pour plaire au chapitre. — On compose le baume vestimental du pasteur avec du suint, du suif, de la coriandre, du cumin, du petit-lait, de la pressure et de la rocambolle. — En vous flairant, la brebis croira trouver en vous son époux, l'agneau son père, le mouton son guide, mais le bélier ne verra jamais en vous un rival; en vous sentant il reconnaîtra son maître.—Cette odeur de berger entre comme partie essentielle dans la morale de ses devoirs.— J'aime à vous rendre cette justice que vous remplissez avec zèle celui-là. — Je m'en suis aperçu à votre approche, et vous l'accomplissez avec une exagération que l'on ne peut s'empêcher de louer, alors même qu'on s'en trouve fort incommodé.

Votre équipage de parc doit être fort simple. — Au lieu d'être peint en vert, et de se confondre ainsi avec la couleur des pâturages; il doit être peint en un rouge foncé qui effraie les bêtes fau-

Digitized by Google

ves. — Il doit être léger, monté sur deux roues, avoir six pieds de long et quatre pieds seulement de large dans œuvre, afin que votre voisine ne soit jamais tentée de venir le soir vous y demander une hospitalité qui vous détournerait de vos devoirs, parce que vous ne pouvez vous occuper à la fois de la garde du loup et des soins que réclamerait la voisine. — Votre cabriolet doit être garni sur chacune de ses faces de fenêtres vitrées, et il doit être constamment tourné vers le côté du bois par où débouche ordinairement le loup; vos deux chiens placés à l'avant-garde comme sentinelles perdues. — Il doit être surmonté d'une cloche, indispensable pour sonner l'alarme quand la bête fauve paraît, et d'une lanterne dont la lumière effraie, à la vérité, fort peu les loups expérimentés à la guerre, mais impose aux louveteaux qui entrent pour la première fois en campagne.— Vous devez être armé d'un fusil de calibre chargé à balle, et jamais d'un fusil de chasse qui serait pour vous un sujet perpétuel de tentation à tirer le lapin.

Vous savez, et vous devez savoir mieux qu'un autre, que le loup qui médite une attaque, s'avance toujours contre le vent, afin que les chiens et le troupeau ne puissent pas sentir l'odeur infecte qu'il exhale, et qu'il exécute le plus ordinairement ses plans de campagne durant les nuits les plus sombres et les orages les plus violents.

Le parc destiné à renfermer quatre cent cinquante bêtes de grandeur moyenne et y compris

Digitized by Google

cent agneaux, doit être composé de soixante et une claies ayant quatre pieds de hauteur et huit pieds de long qui se réduisent à sept pieds quand on les a ajustées entre elles. — Il doit être partagé dans son milieu par sept claies, de manière à ce qu'on puisse, en en enlevant une, faire passer le troupeau toutes les quatre heures d'une moitié du parç dans l'autre.

Un parc de 600 bêtes placé sur une terre froide et argileuse suffit, en trois nuits, pour fumer un arpent de 40 mille pieds carrés; d'où il suit qu'une seule bête ovine fume, en une nuit, un carré rectangle, dont chaque côté, égal à une longueur et demie de la bête et ayant 4 pieds 9 pouces, donne pour superficie 22 pieds 22 centièmes carrés.

Quant à la bibliothèque renfermée dans votre maison roulante, au lieu de la Belle au bois dormant, du Petit Albert, du Manuel de St-Ignace et de l'Élixir de Béatitude, qui sont la lecture ordinaire des bergers, et qui remplissent leur esprit de mille sottes superstitions, procurez-vous le Catéchisme des bergers par Daubanton, le Traité sur la monte et l'agnelage de M. Morel de Vindé [1], l'Instruction élémentaire adressée aux bergers de la Haute-Saône par M. Marc, l'Instruction sur les bêtes à laine, contenant la manière de former de bons troupeaux, par M. Tessier, le nouveau Traité sur la laine et sur les moutons, par MM. Perrault, Fabry et Girod de l'Ain, et les Observations sur

[1] *Annales de l'Agriculture française*, tomes 52, 56, 61.

Digitized by Google

les bêtes à laine, faites dans les environs de Genève pendant vingt ans, par Lullin.

Quant à la bergère, votre épouse, elle doit être simple dans sa mise comme le matin d'un beau jour.—Elle ne doit se livrer à une grande toilette que le jour de la tonte et la veille de Noël, pour figurer à la fête de la crèche, si on la célèbre encore dans votre paroisse.—Comme vous, elle doit être parfumée de petit-lait, et être odoriférante comme une fouine sortant de son nid.—Je n'aime pas à apprendre qu'elle va et vient sans cesse dans les boucheries des environs, et qu'elle n'en revient jamais sans apporter quelques pieds de mouton ou d'autres pièces de pot-au-feu. — Je n'aimerais pas à la voir le matin se rafraîchir d'un petit verre avec les marchands de bestiaux, et s'échauffant le soir en dansant dans le cabaret voisin avec les marchands de laine, vendant toutes sortes de grosses et menues denrées, n'en achetant aucune, et ne rentrant jamais au logis les mains nettes.

Un berger attentif, impartial et bienveillant, est toujours assuré de l'affection et de l'obéissance de ses sujets.—Lorsqu'il se livre à toutes ses fantaisies et qu'il consomme ou détourne le sel et le grain de la provende, il ne trouve qu'irritation et résistance dans son troupeau. — Tous les moutons entrent en joie quand le bon pasteur entre dans la bergerie, et ils sautent comme les agneaux du psaume qui enseignèrent jadis l'art de la danse aux collines pour prix de la nourriture qu'elles leur procuraient. — La flandrine oublie la plaine où

Digitized by Google

elle vit le jour, la cottentine ses gras herbages, la normande son pré salé, l'alpine les herbes parfumées des hautes montagnes. — Tout le troupeau n'a qu'une voix pour bénir celui qui secourt les faibles, contient les forts, et veille impartialement au bonheur de tous.

Voilà, mon cher berger, les conseils que j'ai à vous donner, et que j'adresse généralement à tous les bergers.—Vous gagnerez les bonnes graces de votre doux maître, en vous y conformant avec zèle et fidélité, en renonçant à ce grivelage que vous appelez l'ordinaire du parc, et à ce manége qui consiste, suivant votre grossier langage, à tirer le mouton par la queue.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LE PORCHER.

Dom pourceau criait en chemin,
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses.
LA FONTAINE.

On introduisit un homme portant en bandoulière un fouet composé de cordes nouées et de lanières de cuir, tenant un bâton dans une main et dans l'autre une flûte de Pan avec laquelle il exécutait fort agréablement des fusées de chant, courtes, mais vives et semblables à celles qui échappent aux oiseaux lorsqu'à leur retour ils reconnaissent leurs anciens bocages. — A peine introduit, on entendit un affreux vacarme sortir de l'étable des porcs, et, il est probable que, dans leur colère, ils enfoncèrent les portes; car ils surgirent tous ensemble, en criant comme si on les eût écorchés, et ils assaillirent avec tant de vivacité le joueur de flûte que nous crûmes qu'ils allaient le dévorer.— Mais lui, sans s'émouvoir le moins du monde, et en homme habitué à ces sortes de réception, jeta des poignées de gland à tous ces animaux, éloigna de lui, avec son fouet, les grogneurs les plus acharnés, caressa de la main les truies les plus hargneuses, donna

Digitized by Google

de la mie de pain aux cochons de lait, et, avec un petit air de flûte, il mit bientôt en danse toute la nation grognante.—On eût dit Orphée qui, après avoir apaisé Cerbère, charma des sons de sa lyre toutes les divinités infernales.

B.—Monsieur le porcher, lui dit alors le maître, je vois que vous connaissez parfaitement les instincts et les mœurs de la nation dont vous êtes le gouverneur, vous la dirigez en flattant ses goûts, apaisant ses besoins et en satisfaisant à tous ses appétits.

A. — Ajoutez, s'il vous plaît, monsieur, et en la châtiant; car ce n'est qu'ainsi que l'on gouverne.

B. — Les cochons?

A.—C'est comme cela que je l'entends; et j'ajoute, en affaiblissant mon assertion, que moins on les châtie, mieux on les gouverne.—Je dois la grande réputation dont je jouis dans les fermes, dans les marchés et les foires, à la douceur et à la modération avec lesquelles je traite ces animaux, soit en santé, soit en état de maladie.

B. — Monsieur le langueyeur de porcs, je ne doute pas que vous n'ayez fait les études nécessaires pour apprendre une science qui a, comme toutes les autres, ses complications, ses difficultés et ses incertitudes.

A.—J'ai suivi, durant plusieurs années, à l'école d'Altfort, les cours de Chabert, Huzard, et celui de Bourgelat à l'école vétérinaire de Lyon. — Je puis compter parmi mes illustres maîtres, les Teissier, les Parmentier, les Thouin, les Bosc et la noble postérité des Huzard.

Digitized by Google

B. — Monsieur le vétérinaire, je vous fais mon compliment, soyez ici le bien-venu, nos bêtes ont grand besoin de vos soins, et nous de vos instructions.

A. — Je dois avouer que je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvait m'instruire sur l'une des plus précieuses branches du régime alimentaire de l'homme. — Je ne me suis pas contenté d'assister, comme témoin, mais j'ai travaillé comme ouvrier à l'autopsie de plusieurs milliers de porcs, à Bologne, à Florence, à Lyon, à Arles, à Mayence, dans toutes les villes qui ont acquis de la renommée par l'assaisonnement qu'on a su donner à cette branche de consommation [1].

B. — Monsieur le charcutier, je vois que vous n'avez rien négligé de tout ce qui pouvait vous instruire, et que vous êtes familier avec tous les détails de la science.

A. — Ce n'est pas tout; comme on ne peut se flatter de connaître l'homme en société qu'après avoir long-temps observé l'homme en état de nature, j'ai passé des saisons entières au fond des bois pour étudier les instincts et les mœurs des sangliers; car le sanglier est le cochon de la nature, comme le cochon est le sanglier domestique.

B. — Monsieur le zoologiste, c'est là prendre les choses *ab ovo*, et il y a bien peu de porchers

[1] Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton,
Suffisaient au dîner des vainqueurs d'Ilion.
Ulysse fut, dit-on, régalé chez Eumée
De deux cochons rôtis qui sentaient la fumée.
Gastronomie de Berchoux, ch. Ier.

Digitized by Google

ou de langueyeurs qui aient jamais été tentés de s'élever à cette hauteur.

A. — Pour élever, nourrir et engraisser les cochons avec plus de succès, je me suis livré particulièrement à l'étude des plantes fourrageuses et légumineuses, des fruits et des racines qui entrent dans leur régime alimentaire.

B. — Monsieur le cultivateur, voilà assurément la collection la plus complète que l'on puisse désirer, soit comme porcher, langueyeur, vétérinaire, charcutier, naturaliste, cultivateur et nourrisseur. — Il me semble que toute la science est là.

A. — Cependant je ne dois pas vous laisser ignorer que je ne pratique point le métier comme artiste, mais comme simple amateur. — Au lieu d'exiger aucun émolument de ceux dont je traite les animaux, je leur fournis gratuitement les remèdes, et souvent une grande partie des aliments qui leur sont nécessaires, et que je tire de mes propres domaines. — Je suis propriétaire, dans votre voisinage, d'une terre qui porte un nom historique. — Vous en avez probablement entendu parler; c'est la terre de la Ponsardière.

B. — Quoi! la terre qui appartint jadis au maréchal de Vauban.

A. — Précisément. — Vauban fut mon grand oncle; mon aïeul en hérita. — Cette terre fut, durant plusieurs années, mise sous le séquestre, et j'en jouis aujourd'hui par droit d'hérédité.

B. — Monsieur le vicomte de la Ponsardière, agréez mes regrets sur ce que vous ne vous êtes

Digitized by Google

d'abord pas fait connaître, et mes excuses de ne vous avoir pas présenté plus tôt mon hommage.

A. — Je faisais mes humanités à Paris en 1793, lorsque je commençai à comprendre que l'étude des classiques, en enrichissant mon intelligence, pouvait me faire regarder comme suspect. — J'abandonnai mes auteurs pour me livrer à l'étude des bêtes, et principalement à l'observation de celle qui, étant la plus utile et la moins considérée, pouvait, par cela même, me protéger plus efficacement contre la secte qui menaçait alors toutes les intelligences. — Je me présentai, et je fus reçu comme pensionnaire à l'école vétérinaire d'Altfort; et, lorsque je crus avoir suffisamment appris le métier, je fis mon tour de France avec mon fouet et ma flûte, me présentant dans cet équipage et, offrant mes services dans les foires et marchés. Quand j'étais appelé dans les comités de surveillance pour vérifier mon passeport, je jouais de la flûte, je faisais claquer mon fouet, et la plupart des honorables membres composant ces comités me mettaient en réquisition pour vérifier si leurs bêtes étaient ladres et si les chairs prenaient bien le sel dans les saloirs. — Je n'échappai aux rudes investigations du comité révolutionnaire de Nîmes qu'en me présentant à lui avec des vêtements pénétrés d'une odeur de soies de cochon brûlées qui exhalèrent une vapeur si fétide que ces théophilanthropes assassins qui sont devenus depuis assassins catholiques, me sommèrent d'évacuer sur-le-champ la salle du comité, et dans deux heures le

Digitized by Google

territoire de la ville.—J'ai depuis porté ma course vagabonde dans les lieux les plus renommés pour ce genre de commerce; et, lorsque l'ordre fut rétabli en France, j'eus l'honneur d'être présenté au grand homme qui eut, le premier, la gloire de réconcilier les Français entre eux et de pacifier le pays. — Quand on lui apprit mon nom, ma naissance et le métier que j'avais été obligé de prendre durant ces jours d'orage : « Monsieur le vétéri-« naire, me dit-il, j'ai donné des ordres pour le-« ver le séquestre qui existe sur votre terre, et « pour qu'on vous la restitue. — Retournez-y. — « Reprenez les études qui firent le charme des « derniers jours du maréchal votre oncle.—Il sera « plus honorable pour vous d'élever des pourceaux « que de chercher à reconquérir des vassaux.

J'ai été fidèle à cette recommandation. — Je continue par habitude le métier que j'ai été obligé de pratiquer dans ma jeunesse, et je suis retourné à mes premières amours. — Je le fais aussi par reconnaissance, et je puis dire à ma flûte ce qu'Horace disait à sa lyre : « O ma flûte, je te dois mon « bonheur et ma gloire; continue de charmer par « tes accents l'existence que je te dois. » — Cependant je dois convenir que je suis peut-être le premier qui ai mis en honneur la muse des cochons.

B.—Il est certain que celle de l'agriculture vous conviendrait mieux. — Cérès sourirait à vos travaux.—Une couronne d'épis, dont la déesse ornerait votre front, le décorerait d'une manière plus noble qu'une tresse faite avec les soies de l'animal au

Digitized by Google

service duquel vous vous êtes voué. — Vous avez une terre immense, comment ne vous occupez-vous pas exclusivement de la cultiver?

A. — Je n'ai pas renoncé à toute espèce de culture, et je cultive surtout les plantes qui conviennent le mieux à l'espèce du cochon; et si je n'ai pas entrepris une plus grande exploitation, la raison en est fort simple. — En semant une graine ou un tubercule, à peine puis-je espérer d'en recueillir huit ou dix au bout de l'année. — En semant des cochons j'obtiens trente à quarante pour un. — Mes semeurs sont les verrats (et ce sont des semeurs infatigables); les truies sont les terres dans lesquelles je sème (et ce sont des terres chaudes et d'une fécondité prodigieuse); les étables où j'élève les porcs sont les champs préparés dans lesquels je transplante les graines animales qui doivent y acquérir leur développement et leur maturité, et les saloirs sont mes greniers.

La truie, nubile à dix-huit mois, est en état de chaleur permanente. — Elle n'a pas d'époque fixe comme les autres animaux; elle est toujours prête, et le verrat qui suffit à vingt truies, ne la fait jamais attendre. — Sa gestation dure quatre mois; elle fait deux portées par an de douze et quelquefois de dix-huit à vingt porcs. — Huit jours après le cochonnement, elle est habile à concevoir et à porter de nouveau; en sorte qu'en quatorze mois, il est rigoureusement possible qu'elle vous donne soixante porcs, chacun d'eux pesant, après dix-huit mois de nourriture et six semaines d'engraissage, depuis trois

Digitized by Google

jusqu'à six quintaux.—Actuellement, je demande quelle est la culture végétale qui puisse rendre en matière alimentaire autant que cette culture animale. — Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de faire remarquer la différence qui existe entre un porc gras et un mauvais pain, entre un jambon et une betterave; elle saute aux yeux. — On sait qu'à volume égal, il y a six fois plus de substance assimilable dans les matières animales que dans les matières végétales.—Feu M. le maréchal de Vauban, dont j'ai le bonheur de posséder les manuscrits, a calculé qu'au moyen d'une avance ou d'un capital de cent quarante mille truies en parfaite santé, et de dix à douze mille verrats en plein exercice, (et il y en a davantage en France), on parviendrait, au moyen de l'éducation qu'il indique et des traitements qu'il prescrit, à obtenir une reproduction annuelle de trente millions de porcs, c'est-à-dire, un porc par tête d'habitant, en admettant deux portées par année de vingt porcs chacune. — En sorte que nos citadins, qui ne mangent du boudin que le mardi gras, et du jambon que le jour de Pâques, vivraient toute l'année de cochon. — Douze cochons à manger dans un ménage de douze personnes! Ce serait alors qu'on verrait se réaliser la grande période prédite par le professeur de Lormel, année de jubilation où les constellations en parfaite harmonie jetteront des regards d'amour sur une terre couverte de cochons; heureuse époque où l'on verra la population humaine se décupler, d'après cette loi invariable rappelée:

Digitized by Google

par Montesquieu, que partout où il y a des vivres pour deux personnes, il se fait un mariage; et les philosophes modernes n'ont pas assez fait remarquer qu'il n'y a en Europe trop de célibataires, que parce qu'il n'y a pas assez de cochons.

B. — Monsieur le vicomte, vous avez fait des études si profondes sur cette matière, que si je ne craignais de vous adresser une demande indiscrète, j'oserais vous prier de vouloir bien nous communiquer vos lumières sur une branche aussi importante du régime alimentaire de l'espèce humaine, et que vous savez si bien apprécier.

A. — Bien volontiers.

(Le maître fit alors avertir les serviteurs et les servantes attachés à ses étables qu'ils eussent à se rendre auprès de lui, et quand ils y furent rendus, M. le vicomte, langueyeur de porcs, prit un jeune cochon de lait entre ses bras, caressa de la main une jeune adolescente de Siam qui lui léchait les pieds tout en ramassant les glands qu'il lui donnait, et au milieu d'un chœur de grogneurs qui l'interrompaient d'intervalle en intervalle, il prononça l'allocution suivante):

Je commencerai, comme mon grand oncle (dans son *Traité sur la Cochonaille*), par exprimer la surprise que j'éprouve toutes les fois que j'entre dans une ferme qui entretient trente vaches laitières et pas un seul cochon, tandis qu'une douzaine de portées de jeunes porcs pourraient s'alimenter durant plusieurs mois avec le petit-lait de la laiterie et les

Digitized by Google

lavages de beurre qui demeurent ainsi à pure perte. —On devrait toujours avoir une truie à raison de trois ou quatre vaches.—Ma surprise est plus grande encore, et elle s'élève jusqu'à l'indignation, lorsque j'aborde dans un château dans lequel il y a une douzaine de maîtres et un nombre égal de gens de livrée, et où l'on pourrait facilement nourrir autant de cochons qu'il y a de maîtres, ne fût-ce qu'avec les eaux de vaisselle, les entrailles de volaille et de gibier qu'on y consomme, avec les viandes basses et les viandes gâtées que l'on y jette, avec les fruits qui se pourrissent, les racines qui germent ou se gèlent, et enfin avec tous les débris de l'ortolage que l'on y consomme.

La desserte seule d'une telle maison serait suffisante pour faire vivre une multitude de porcs qui fabriqueraient en s'engraissant plus de cinquante à soixante livres de viande par jour. — Que si je vais dans la demeure d'un pauvre homme qui a sa vache, son âne, sa chèvre et ses lapins, je ne manque jamais de lui dire.—« Ce que votre vache ne consomme pas, et ce que votre chèvre dédaigne, un cochon le mangerait. — Il ne demande que les miettes échappées à la table de ces grands consommateurs, et il les demande moins pour lui que pour vous, parce qu'il les métamorphose en votre faveur en une viande qui suffirait à assaisonner votre nourriture durant toute l'année.» — Lorsque j'aperçois dans une basse-cour des légumes, des racines, des fruits, qui pourrissent sur un fumier sans aucune utilité, mon cœur bat, ma

Digitized by Google

tête s'échauffe, et ma langue se délie. — Que de vies sont éteintes en germes! que de générations sont étouffées! combien de jambons, de lards, d'axonges, de petits-salés sont perdus! combien de saucissons de Bologne, de cervelas de Lyon, de hures de Troyes, d'andouilles de Picardie et de pieds à la Sainte-Ménéhould sont ici perdus! c'est là le massacre des innocents. — Je vais actuellement me placer dans le cas le plus défavorable à l'entretien des porcs.

Je suppose un ménage de ville dans lequel on ne recueille rien, et où il faut tout acheter; et je soutiens que, d'après des expériences faites et des calculs soigneusement tenus, l'on peut obtenir 400 livres de cochon en dix-huit mois pour la somme de 161 fr., et en voici le compte:—Premier achat d'un élève 20 fr.—Jusqu'à douze mois, vous lui donnez un demi-boisseau de son par jour, d'où il résulte une dépense de 45 fr.—De 12 à 18 mois, vous lui donnez un demi-boisseau de farine d'orge et un tiers de boisseau de son par jour, encore une dépense de 45 fr. — Pour le dernier engrais, 36 boisseaux de farine de froment à 1 fr., total 161 fr.

Le cochon a reçu, entre tous les animaux de la création, le privilége exclusif de la fabrication de deux substances qui lui sont particulières; l'axonge et le lard qui entrent comme matière première ou comme condiment dans toutes les parties de la science culinaire. — A la vérité, certaines espèces de cétacées produisent quelque chose qui en approche, mais qui en est bien loin encore; et les

Digitized by Google

commensaux tenus à l'engrais par le ministère ne peuvent pas, dans leur dispendieux embonpoint, produire une axonge égale en qualité à celle du porc, parce que la graisse qu'ils acquièrent conserve un goût fétide.

Tout est bon dans le cochon, le grouin, le boutoir, les pieds, le sang, les boyaux et la vessie, soit passés au gros ou au petit sel, soit fumés, soit boucanés. — La nature a départi aux organes digestifs du porc le privilége de refaire et recomposer les matières animales et végétales, ils leur enlèvent le principe décomposant; et dans une sorte de palingénésie, ils les refont ce qu'elles étaient avant qu'elles eussent fermenté.

Prenant dans l'état de nature le type primitif de la race des cochons domestiques, je vais noter la différence qui existe entre le sanglier et le cochon. Le sanglier a la tête plus allongée, le chanfrein plus arqué, les défenses plus longues, la queue plus courte et plus droite, et au-dessous des soies il est revêtu d'un poil doux et frisé.—La couleur de son pélage change dans les divers âges de sa vie, et ces changements sont identiques dans toute l'espèce. —Il entre en rut deux fois par année seulement. Le mâle passe un mois avec sa femelle; après cela il s'en sépare pour faire ménage à part. — La laie vit avec ses petits pendant deux et quelquefois trois ans; elle mène quelquefois paître plusieurs générations ensemble; on voit ces mères de famille se réunir dans les bois, et se réjouir de se trouver ensemble avec tous leurs enfants.—La laie,

Digitized by Google

une fois pleine, ne reçoit plus le mâle. — Chaque marcassin reconnaît sa mère et le mamelon auquel il est spécialement attaché, et il ne s'adresse jamais à d'autres.—A huit ou dix ans le sanglier abandonne la société, et comme un vieil ermite, il se retire dans une bauge et ne la quitte que pour paître.—A cet âge, il est tellement confiant dans ses forces qui ont alors acquis tout leur développement, que les chasseurs, aidés de leurs chiens, ont beaucoup de peine à le faire partir. — Il leur fait tête, il en estropie toujours plusieurs avant qu'aucun d'entre eux parvienne à le coiffer. — Il pousse jusqu'à trente ans sa carrière d'ermite et de combattant. — Le sanglier jusqu'à six mois est marcassin, de douze à dix-huit mois bête de compagnie, ragot à deux ans, sanglier-tiercelet à trois ans, et quartenaire à quatre ans. — Quand on fait l'enceinte d'un bois pour le prendre dans des rets, il se défend avec le courage du lion; et l'on ne parvient pas à le prendre sans qu'il y ait des chasseurs ou des chiens tués ou blessés. — Le sanglier qui chemine ne porte pas toujours ses pieds de derrière sur la trace de ses pieds de devant, comme fait le cochon; le mâle a la pince plus grosse et le talon plus large que la laie. — Il est naturellement frugivore, mais quand il rencontre des perdreaux et des lapereaux, il succombe à la tentation d'une chair qui est nouvelle pour lui.—En été, il se rapproche des plaines pour être à portée des moissons, et en automne, des bois pour consommer le gland et le faîne.—Avant de devenir ermite, il est voya-

Digitized by Google

geur, il traverse des rivières et des lacs, et fait quelquefois de très longs trajets; il court, il galope, franchit des haies, traverse des buissons épineux sans se blesser; il ne revient pas comme le cochon toujours à son gîte; il ne prévoit pas comme lui les orages et les mauvais temps; il remue avec son boutoir la terre en ligne droite, au lieu de fouiller à droite et à gauche; il n'a pas la sensibilité dont est doué le cochon pour les maux qu'éprouvent ses semblables.—Il ne déserte pas les bois pour se rejoindre aux troupeaux de cochons, tandis que les porcs s'en vont, quoique rarement, avec des sangliers.—La chair du marcassin est préférable à celle du cochon de lait, mais la chair du ragot est plus dure, plus pénétrée de venaison, et elle prend le sel avec moins de succès que celle du cochon. —On voit dans tout cela que l'art et la société ont travaillé l'un plus que l'autre. —Il arrive souvent que des gardes-chasse prennent vivants des ragots, et les restituent aux forêts après les avoir mutilés, dans l'espérance qu'ils pourront un jour les tuer ou les reprendre avec une chair plus savoureuse.—Mais le pauvre animal, ainsi dégradé de sa dignité originelle, n'éprouve plus que de mauvais jours.— Attaqué par les ragots et par les bêtes de compagnie, et méprisé de toutes les laies, il ne sort presque plus de sa bauge, et, nouvel Abeilard, il remplit les airs des ses grognements élégiaques, sans qu'aucune Héloïse s'y montre sensible.—Je n'ai jamais entendu dans les bois les glapissements de ces malheureux soprani sans m'écrier « pauvres diables ! »

Digitized by Google

On doit juger le cochon comme cochon, et non pas comme une colombe qui est fidèle, une gazelle qui est toujours propre et leste, une brebis qui est innocente. — Ne cherchons pas dans cet animal ce qui n'y est pas, voyons ce qui y est, et pourquoi il y est. — On lui reproche une luxure effrénée; mais c'est la nature elle-même qui l'a voulu, en revêtant toute l'habitude de son corps d'une quadruple cuirasse de lard et de graisse qui l'échauffe beaucoup, et qui maintient la truie en chaleur et le verrat en rut toute l'année.— On lui reproche sa friandise. — Mais pourquoi la nature a-t-elle couvert sa langue de papilles nerveuses très développées, son palais de sillons larges et profonds et son œsophage d'une membrane veloutée, caractère peu commun dans la classe des frugivores? — On l'accuse de gloutonnerie.—Mais pourquoi au lieu de deux lobes la nature en a-t-elle donné quatre au foie de cet animal, et excité ainsi en lui un appétit permanent?—Pourquoi lui a-t-elle donné un estomac d'une ampleur considérable, dont le cul-de-sac se prolonge dans sa partie supérieure et se recourbe en forme de capuchon, et un colon qui, avant de se joindre au rectum, se développe en plusieurs circonvolutions? —On lui fait un crime de sa méchanceté et de son instinct à déchirer.—Si la nature lui a refusé des dents de lait, elle lui en a donné quarante-quatre permanentes, quatre canines, douze incisives et quatorze mollaires; et les dents de la mâchoire supérieure au lieu d'être tranchantes comme elles

Digitized by Google

le sont dans la mâchoire inférieure, sont toujours cylindriques, émoussées et forment un angle avec celles d'en bas. — Les incisives sont éloignées par leurs racines et elles ne se touchent que par leurs pointes. — Les canines s'alongent dans le sanglier, et y prennent le nom de défenses comme celui de crochet dans les cochons. — Demander des mœurs douces à un animal que la nature a ainsi armé, est aussi absurde que si l'on demandait de la férocité à un agneau. — Sachons gré au contraire à cet animal du mal qu'il ne nous fait pas, et de conserver ainsi une vertu, dont nous manquons souvent nous-mêmes, la modération dans la force. — On lui reproche encore de gâter les terres et les avenues en soulevant le sol avec son boutoir; mais il faudrait plutôt adresser ce reproche à la nature qui, à l'exclusion de beaucoup d'autres espèces, a fortifié son nez d'un os qui lui sert de point d'appui pour fouiller, chercher de la nourriture et de la fraîcheur; car une extrême chaleur l'incommode perpétuellement, et c'est là un des caractères d'où proviennent ses qualités et ses défauts.

C'est ainsi qu'il convient de juger non-seulement une race entière, mais les individus qui la composent, en examinant toujours ce que la nature les a faits, et ce que l'état social ou domestique a pu y ajouter ou retrancher. — Et c'est ainsi encore (et permettez-moi de vous le dire, quoique cette digression s'écarte un peu de mon sujet), et c'est ainsi que je souhaiterais que l'on jugeât toujours les malheureux bipèdes, nos frères, lorsqu'on les

Digitized by Google

accuse de délit en matière politique.—Avant d'envoyer un pauvre écrivain à Sainte-Pélagie, je voudrais savoir quel est l'état de son foie, si sa vésicule n'a pas porté trop de fiel au bout de sa plume, et s'il lui a été loisible d'empêcher ce mouvement, si tel autre écrivain n'a pas la veine aorte trop dilatée ou le diaphragme trop irrité.—Avant de condamner des hommes sur des faits, que des lois de circonstance et d'exception caractérisent de délit, je voudrais avoir des nouvelles positives de leur pancréas, de leur glande cérébrale; et comme il n'est pas possible de faire l'autopsie d'un corps vivant, je les absoudrais tous, et jusqu'aux girouettes elles-mêmes, parce que je supposerais en elles un fluide nerveux dont la subtilité céderait à toutes les circonstances et se laisserait entraîner par elles. —En vérité, c'est une grande pitié, de condamner des hommes pour des opinions politiques; les uns, parce qu'ils ont le foie trop volumineux, et qu'ils mettent trop de bile dans leurs compositions; les autres, parce qu'ils ont une gravelle qui les tourmente et rend leur style un peu trop mordant. — Au lieu de soulager ces malades, on ajoute d'autres maux à ceux dont ils sont déjà affligés; et s'il fallait condamner tous ceux à qui, dans la tourmente que nous éprouvons, les gouvernements arbitraires donnent le cauchemar ou des commencements d'anévrisme, personne n'échapperait à la proscription.

Après cette digression, dit M. le vicomte, retournons à nos cochons, tels qu'il a plu à Dieu de

Digitized by Google

les faire. — Peut-être trouverons-nous chez eux quelque chose de mieux que chez nous.

Pour obtenir et propager de bonnes espèces, il faut choisir un verrat qui ait la tête grosse, les yeux petits, mais ardents, la soie épaisse et rude, le tenir enfermé avec la truie durant un mois, et choisir pour cette opération le mois de novembre ou celui de décembre, si l'on veut avoir des cochons de lait en février ou en mars.—La femelle, une fois pleine, on doit en séparer le verrat qui, depuis deux ans jusqu'à dix, peut suffire à vingt truies. —Passé l'âge de huit à dix ans, on doit mutiler le mâle ainsi que la femelle, parce qu'ils ne peuvent à cet âge donner que des produits inférieurs, et les mettre ensuite à l'engrais. — La truie se laisse saillir par le verrat, quoique déjà pleine, ce que ne fait point la laie; et dans les bois, elle reçoit le ragot, tandis que la laie se refuse au verrat.—Parmi les douzes mamelles dont la truie est pourvue, il n'y en a point de spécialement attachée à chacun des cochonnets. — Ils prennent indifféremment l'une ou l'autre, et même il leur arrive parfois de s'adresser à d'autres nourrices que leur mère quand ils les trouvent sur le chemin. — Ces mauvaises mœurs n'ont pas lieu parmi les sangliers et les laies des bois.—Mais d'un autre côté, on doit cette justice au cochon domestique, qu'il porte plus loin que les animaux sauvages l'esprit d'association. —Le mauvais traitement exercé sur l'un d'eux met

Digitized by Google

toute leur république en insurrection. — Au premier cri d'un frère ou d'une sœur opprimée, ils se souviennent que la violence exercée sur un seul est l'affaire de tous; ils s'attroupent, et, avant de déclarer la guerre, ils poussent des cris affreux. — Ils caressent, lèchent et secourent la victime qu'on opprime; ils mordent aux jambes leurs oppresseurs; et c'est ainsi qu'ils conservent la maxime abolie dans les sociétés humaines, et toujours en honneur dans la leur, que l'insurrection est le plus saint des devoirs. — Ainsi que dans les insurrections populaires, les plus vieilles sont plus hargneuses et plus acharnées que les jeunes, et les cochons de lait plus hardis que les verrats.—Quoique les femelles ne soient pourvues que de douze mamelles, il leur arrive quelquefois de donner naissance à vingt porcs. On donne alors à la truie beaucoup de laitue, qui augmente en elle la quantité de lait; ou bien on nourrit avec du lait de vache le jeune porc, que l'on vend au bout de trois semaines comme cochon de lait.—L'allaitement du porc ne doit pas durer au-delà de vingt et un jours.

L'habitation du cochon, ou autrement le toit à porcs doit être propre, aéré, pavé de grès ou bletonné, en conservant la pente qui est nécessaire pour l'écoulement des urines en dehors.—Au devant de l'habitation doit être placée une petite basse-cour dans laquelle l'animal puisse aller librement faire ses ordures et se vautrer pour se rafraîchir. — Son tempérament particulier est

Digitized by Google

un état permanent de chaleur qui lui fait soulever, avec le boutoir, les terres argileuses, ou fouiller dans les terres boueuses pour y chercher le frais. — C'est d'après cette considération que leur traitement le plus ordinaire doit consister en trèfles, luzernes et grains qui les rafraîchissent, plutôt qu'en avoines grillées qui ne sont nécessaires pour les échauffer que dans des cas très rares. — Malgré sa mauvaise réputation, le cochon aime la propreté autant qu'aucun autre animal; et, quand il s'est délecté dans des boues fraîches, il ne faut jamais manquer de l'essuyer, de l'éponger et de flatter les femelles en les chatouillant sous le ventre. — Les mêmes motifs exigent qu'on change fréquemment leurs litières qui ne sont pas appréciées dans les fermes tout ce qu'elles valent. — Lorsqu'on les a laissées long-temps fermenter, et qu'on les a mêlées avec d'autres engrais animaux, il n'y a pas de meilleur engrais pour les terres froides et alumineuses. — On doit établir entre la laiterie et le toit à porcs, un canal qui conduise le petit-lait et les lavages dans leur auge, et l'on doit adopter un moyen semblable pour y porter les eaux de vaisselle qui coulent par les éviers.

Le cochon, nourri de lait sur les montagnes où paissent de grands troupeaux de bêtes laitières, a la chair molle et fade; nourri de gland, sa chair est plus ferme et plus savoureuse; tant qu'il n'est pas à l'engrais, il lui faut fournir des boissons abondantes composées d'eaux grasses et savonneuses, épaissies avec des fécules ou des racines broyées et

Digitized by Google

relevées avec des tourteaux de colza on des pains de noix qne l'on nomme dans le midi *pétillon*. — Quand on a commencé le dernier engraissage, il faut donner peu de boisson, et l'on ne doit le commencer que lorsque l'accroissement de la bête est fini. — Les légumes cuits, servis tièdes et un peu liquides, sont ce qui convient le mieux. — Dans la cuisson, les principes du végétal se développent, et acquièrent la saveur et l'odeur qui plaisent à l'animal. — La première graisse s'acquiert dans les bois, soit à la glandée, soit à la faîne. — On afferme la glandée d'un bois, et chaque jour on y conduit les troupeaux de porcs durant deux ou trois mois. — Ils y mangent non-seulement les glands et les faînes; mais encore les vers, les lézards, les serpents et tout ce qu'ils peuvent y rencontrer appartenant au règne animal. — Leur santé s'y fortifie, ils y prennent la chair plus ferme, et leur tempérament s'y dispose d'autant mieux au dernier engraissage. — Un porcher ne peut jamais gouverner plus de trente porcs; et, s'il se trouve, dans le trajet de l'étable au bois, des cultures renfermées par des haies, on applique sur le poitrail de la bête un triangle de bois qui lui ôte le pouvoir d'enfoncer les haies, les palissades, et de pénétrer dans des taillis jeunes et bien fourrés. — Les futaies séculaires et les vieux gaulis sont les seuls bois où l'on puisse permettre de faire paître les porcs. — Dans les taillis au-dessous de quarante ans, ils commettent des dégâts et des dommages considérables.

Digitized by Google

On a remarqué que la faîne donne un lard jaune qui passe facilement au rance, et une chair qui n'a pas une saveur égale à celle que donne le gland; et que rien ne donne un meilleur goût au cochon que la racine et la tige de fougère. — C'est à cette plante que l'on attribue la grande renommée dont jouissent les jambons de Bayonne et principalement les cochons de Madère. — Ce qui convient le mieux au cochon engraissé dans l'étable, et ce qui est le plus communément à la portée des fermiers et des cultivateurs, ce sont les racines ou les tubercules tels que carottes, topinambours, pommes de terre, betteraves champêtres, broyés ou coupés en tranches, et assaisonnés avec des eaux grasses. — On engraisse aussi les cochons avec le trèfle et la luzerne; mais il faut ne les leur laisser manger que lorsqu'ils ne sont pas couverts de rosée, et en petite quantité, parce qu'ils sont sujets, quoique non ruminants, aux mêmes coliques que les bêtes qui ont une double panse. — Cependant, dans quelques contrées d'Angleterre, on les parque dans des carrés de luzerne dont on circonscrit chaque jour l'espace dans une proportion suffisante pour leur nourriture quotidienne.—Non-seulement ils mangent l'herbe; mais ils labourent le sol, l'ameublissent, l'émiettent, l'aèrent avec leur grouin, le fument et le disposent ainsi à recevoir une semence nouvelle. — Pour arracher les pommes de terre et les topinambours, il n'existe pas de meilleur ouvrier que le porc, et nul autre animal ne peut

Digitized by Google

se flatter d'avoir le flair aussi délicat que lui pour découvrir la truffe. — Dans quelques maigres cantons d'Angleterre, on attelle, dit-on, un âne et un cochon à une légère binette. — Tout en la tirant, le cochon fouille à droite et à gauche avec son grouin, et donne ainsi un double labour; et, tandis qu'il travaille et qu'il mange, son sobre compagnon de labour attend et rumine.

Pour donner le dernier degré de fin dans l'engraissage, et huit jours seulement avant qu'il soit terminé, on ne doit employer que des grains et de la farine. — Il faut pratiquer dans l'étable autant de stalles que vous avez de porcs à engraisser. — Quand la bête a été bien préparée, six semaines suffisent, et alors elle ne sort plus de sa stalle. — Il lui faut un repos, un silence, une obscurité parfaite. — Il faut chasser les grogneurs et les ronfleurs de l'étable, parce qu'ils pourraient, par leurs grognements et leurs ronflements nuire au repos de l'engraissé. — On a remarqué que l'engraissage se fait mieux par les temps de pluie et de brouillards que durant les grandes chaleurs. — Ce que l'animal perd l'été dans les transpirations, il le gagne en graisse l'hiver dans le repos. — On doit chercher à provoquer en lui le sommeil, en lui servant de l'yvraie, de la jusquiame du stramonium ou d'autres plantes narcotiques mêlées avec ses aliments. — Pour exciter son appétit, on lui donne peu d'abord, et l'on augmente successivement la dose de la nourriture en le servant toujours à heure fixe et en variant l'espèce des denrées. — Il faut lui donner assez, mais

Digitized by Google

jamais trop ; et c'est ce motif qui a sans doute inspiré l'idée d'une trémie, placée au-dessus de l'auge que l'animal relève avec son grouin quand il a appétit, et qui laisse échapper successivement une petite quantité de grain, assez petite pour exciter son appétit, et jamais assez abondante pour le dégoûter. — C'est là une attention qui appartient à tout ce qu'il y a de plus délicat dans le service de la table. — On y fait moins de façons lorsque, huit à quinze jours avant la fin de l'engraissage, on attache la bête par ses quatre pieds, afin qu'il ne lui reste d'autre mouvement que celui des mâchoires.

On tue toute l'année pour avoir du porc frais et du petit salé, mais les grandes salaisons ne se font que durant le froid, qui seul peut faire prendre le sel. — Le saloir doit être construit en bois de chêne, et avant de le remplir, on doit le laver avec de l'eau bouillante d'abord, et le passer ensuite à l'eau fraîche, le parfumer avec du cumin, de la lavande, du serpolet et d'autres herbes odoriférantes, et couvrir ensuite le fond d'une épaisse couche de sel. — Sur cette première couche, on place les plus grosses pièces que l'on couvre de sel, et ainsi de suite, de couche en couche, et en finissant par les plus petits morceaux, qui se trouvent suffisamment salés au bout de trois à quatre semaines. — Le saloir doit être privé d'air, et conséquemment rarement ouvert, et hermétiquement fermé par un couvercle. — Il faut de cinq à dix livres de sel par quintal de cochon; mais il

Digitized by Google

n'y a jamais de risque à en employer une plus grande quantité, parce que la viande ne prend jamais que ce qui lui est nécessaire pour en être saturée. — Il faut apporter un choix particulier dans la qualité du sel, car on prétend que c'est à celui que fournit la fontaine de Salies, que les jambons de Bayonne doivent leur supériorité.— Dans une partie de l'Anjou, on engraisse les cochons avec le guy de chêne, mêlé à la luzerne. — Dans quelques cantons de la Bretagne, avec des feuilles d'orme. — Sur les côtes de l'Océan, où on les mène pâturer, ils mangent les poissons jetés par la marée sur les rivages; ils ouvrent les coquillages aussi bien que peut le faire l'écaillère la mieux exercée, et ils en avalent les mollusques.

Il y a diverses races de cochons : la normande, que l'on connaît à la petitesse de ses os et de sa tête, à ses pates menues, à ses oreilles étroites. — On la nourrit avec des laitages, des trèfles, des luzernes, des grains. — Le poids de quelques individus de cette race s'élève jusqu'à six quintaux. — Il est remarquable que celle de nos provinces qui fournit la crême la plus épaisse, les fromages les plus gras, et les beurres les plus estimés, nous fournisse en même temps les meilleurs cochons.

La seconde race est la poitevine, de couleur blanche.— Elle a la tête grosse et longue, l'oreille longue et pendante, le front droit, le cou alongé, les soies rudes, les pates longues et fortes, et cette

Digitized by Google

race produit des individus dont le poids s'élève jusqu'à cinq quintaux.

La troisième race est la périgourdine. — Poil noir et rude, cou gros et couvert, corps large et ramassé. — De cette race noire, croisée avec la poitevine blanche, il est né une race mulâtre, de couleur pie, qui est réputée la meilleure entre toutes les races.

Depuis quelques années seulement, on a introduit en France l'espèce de Siam qui n'a que vingt pouces de hauteur et trente-trois de longueur. — Tête implantée dans les omoplates, épine dorsale rectiligne et quelquefois un peu concave, corps large, ventre bas, mamelles traînant à terre. — Elle s'apprivoise facilement. — Elle est parmi les porcs ce que le chien caniche est parmi les chiens. — C'est le cochon d'appartement. — Aussi l'élève-t-on dans le sein des villes. — On connaît encore la race de Guinée et celle d'Andalousie.

La maladie la plus commune, dans toutes les races de cochons, c'est la ladrerie. — Son siége est dans le tissu cellulaire. — Le premier symptôme est la tristesse du malade, un changement dans la couleur de ses yeux, la lenteur dans ses mouvements, et la diminution dans son appétit, la chute de ses soies, les bulbes qui les produisent devenues sanguinolentes; quand il est arrivé à ce dernier période, le malade a peu de jours à vivre. — Il fallait que cette maladie fût bien commune jadis, puisque le gouvernement établit, à cette époque, à titre d'office, des conseillers du roi ju-

Digitized by Google

rés langueyeurs de porcs, et l'on ne voit pas que cette faculté d'origine royale ait jamais rendu d'autres services que celui de vous apprendre que tel cochon est ladre, et que tel autre ne l'est point. — Mais il a été fait, dans l'école vétérinaire d'Altfort, des observations qui sont bien d'une autre importance.—A force d'observer les organes malades à la loupe, on a fini par s'apercevoir que les prétendus tubercules qui se manifestent dans toute l'habitude du corps, et particulièrement sur la langue, ne sont autre chose que les parois extérieures d'un petit sac dans lequel se renferme une hydatide qui germe, croît, se meut et s'y multiplie. — On a vu distinctement cet animal sortir la tête de son sac, y rentrer et se mouvoir. — L'axonge étant une substance particulière qui ne se trouve, avec toute sa pureté, que dans le cochon, il paraît qu'il y a un animal dont la fonction est de s'y établir exclusivement, et d'y vivre comme la chenille qui ne s'attache qu'au saule, le bombix qui se fixe sur le mûrier, et les œstres qui se fixent dans le cerveau ou dans les intestins des bêtes ovines. — Lorsque j'étais pensionnaire à l'école vétérinaire d'Altfort, j'avais imaginé d'extraire du corps des malades une multitude de ces petits animaux, de les nourrir avec l'axonge, d'observer leurs besoins, leurs instincts, et leurs moyens de reproduction; et enfin, pour les connaître mieux, de les élever comme on élève des vers-à-soie.—J'ai saupoudré ces animalcules de diverses substances vénéneuses, telles que le soufre, le chlore, l'acide prussique, les poudres

Digitized by Google

arsénicales, et j'ai trouvé que rien ne pouvait les faire périr que le manque de nourriture.—Comme il est aujourd'hui prouvé que la plupart des maladies sont produites par des animalcules, et que les œstres qui s'établissent dans les boutons de gale périssent, lorsqu'elles sont atteintes par des vapeurs sulfureuses; il serait à propos de diriger les études médicales vers l'observation de ces êtres mycroscopiques, qui semblent tenir le milieu entre la matière inerte et la matière organique. — Du reste, la chair des cochons ladres, quoique d'une qualité inférieure, n'est point malsaine. — On s'aperçoit seulement en la mangeant que les tubercules croquent sous la dent. — Outre la ladrerie, qui est héréditaire, il y a la maladie de la soie, qui n'est autre chose qu'une sorte de charbon.—Aussitôt qu'on s'aperçoit des bubons, on les arrache, on les brûle, on les cautérise; et sans cette précaution, la gangrène gagne, et le malade succombe en peu de jours. — La vesce, qui est si favorable à la propagation des pigeons, est mortelle pour les cochons.— Elle les épuise en excitant en eux trop de chaleur; et c'est ce qu'en termes de porcherie on nomme cochon brûlé. —Tandis que le cochon, plus heureux que Laocoon, triomphe des serpents les plus gros, les écrase, les tue, les mange, ainsi que les lézards et les vipères; un insecte qui vit dans les jardins, sous le nom de taupe-grillon, l'empoisonne, s'il a été assez malheureux pour l'avaler.

Digitized by Google

Dans les pays méridionaux, où les forces digestives sont débilitées par d'abondantes transpirations, on a cru long-temps que la viande de porc était malsaine, et l'on a proscrit le cochon comme un animal immonde. En Égypte, on sacrifiait des cochons à la lune, comme des victimes d'expiation.— S'il arrivait à un Égyptien de toucher un cochon, la loi religieuse l'obligeait de se purifier dans les eaux du Nil. — Cependant, comme les préjugés n'infectent pas un pays tout entier, et qu'il y reste toujours quelques asiles secrets où la raison s'abrite contre leur invasion, il y avait en Égypte des porcs et des porchers.—Mais ceux-ci faisaient une classe à part, comme les parias de l'Indostan, et ils étaient exclus des temples comme les pestiférés.

Je hais l'Égypte, non pas seulement comme ennemie des cochons, mais comme ayant été le berceau d'une civilisation cent fois pire que l'état sauvage, d'un ordre social qui avilit et contrista l'homme pour le rendre plus docile, qui jeta sur le monde entier un voile épais de tristesse, et couvrit de ténèbres mystérieuses la raison humaine; l'Égypte, qui enfanta et nourrit dans son sein le peuple qui tua l'homme-Dieu, et, quelques siècles plus tard, un autre peuple qui, mêlant les massacres aux voluptés, extermine au nom de son prophète tout ce qui ne s'humilie pas devant lui; l'Égypte qui, en indemnité de tous les maux qu'elle a faits au monde, nous a légué des sépulcres, des momies et la peste.—Les anciens flagellants d'Italie, les apostoliques d'Espagne, les inquisiteurs, nos sycophantes et lyco-

Digitized by Google

phrons modernes, qui outragent la morale et les maximes chrétiennes, sont les héritiers et les continuateurs des cruels hyérophantes de la vieille Égypte. — Que serait devenu le monde si, au sein de si tristes folies dont les Égyptiens l'avaient couvert, les Grecs n'avaient inventé des folies plus gaies; et établi des formes de gouvernement plus conformes aux besoins et à la dignité de l'homme? —Eh bien! aujourd'hui, des gouvernements qui, en abdiquant les préceptes de l'Évangile, rétrogradent jusqu'à l'antique barbarie égyptienne, laissent exterminer sous leurs yeux les héritiers de tout ce qu'il y eut de grand et de généreux sur la terre, et secourent les Égyptiens, ces antiques conservateurs des ténèbres et des superstitions du premier âge.

Excusez-moi, s'il vous plaît, monsieur, si, en finissant, je mêle à des dissertations de zoologie quelques tirades philosophiques pour en relever un peu la fadeur.—Il me souvient encore de mon ancien métier. — J'étais dans l'habitude d'aromatiser les morceaux dont je craignais que la digestion ne parût difficile.

(Le maître de la maison pria alors M. le vicomte de vouloir bien, avant de se retirer, lui signaler les races diverses auxquelles appartenait chacun des individus composant son troupeau de porcs, et en conséquence, il les fit traduire devant lui, au nombre d'une centaine.—Quand ils furent tous réunis,

Digitized by Google

M. le vicomte saisit sa flûte, et il joua une périgourdine qui mit en danse un tiers ou un quart seulement du troupeau, sans produire d'ailleurs aucun mouvement sur les deux tiers ou les trois quarts restant; puis il exécuta un de ces airs vendéens avec lesquels les porchers du bocage rappellent, du haut des coteaux, les pourceaux épars dans les vallées; et une autre partie du troupeau, jusque-là fort tranquille, entra en mouvement. Enfin, il joua un air bas-breton qui fit tressaillir et sauter ceux d'entre les porcs qui jusque-là étaient demeurés immobiles.—Vous voyez, dit alors M. le vicomte, la puissance qu'exerce après plusieurs années les sensations dont on a été frappé dans l'enfance.—Les périgourdins, les poitevins et les bretons viennent de se faire connaître eux-mêmes.—Pour signaler les races, un air de flûte m'a suffi.

Ce fut ainsi que se prolongea cette farce, moitié burlesque, moitié instructive, et elle se termina par un fandango, dans lequel un verrat normand exécuta au son de la flûte une danse grave avec une jeune étrangère nouvellement arrivée de Siam. Quelques instants après, le vicomte disparut, reconduit par une troupe de cochons de lait qui exécutèrent sur les cordes les plus élevées de leurs voix un *tutti* qui assourdit tous les assistants.)

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LE PRINCE DE LA BOUCHERIE DEVENU FERMIER.

Il faut, il en est temps, que notre siècle dîne,
Les poètes ont trop dédaigné la cuisine.
Pour moi, paisible ami des domaines agrestes,
Je dois borner ma muse à des sujets modestes.
Gastronomie de Berchoux, ch. Ier.

Une scène d'un autre genre succéda immédiatement à celle-là. — On vit arriver un personnage à ventre arrondi, à triple menton, tenant à la main un bâton noueux surmonté d'une poignée de cuir fixée sur le bois par des clous dorés. — Son vêtement se composait d'un pantalon, d'un frac de velours noir, et d'une toque de soie cramoisie, ornée d'un galon d'or. — Il était à la tête d'un cortége formé d'une demi-douzaine de jeunes gens à la taille svelte, au maintien de bonne compagnie, portant de larges chapeaux à claque sous le bras, et vêtus d'un habit dont la couleur noire contrastait singulièrement avec l'éclat et la blancheur de leur carnation. — A peine furent-ils introduits que tous les chiens de la ferme accoururent et s'élancèrent avec fureur sur eux. — On avait beau les chasser, ils revenaient sans cesse, et ils

Digitized by Google

aboyaient avec d'autant plus de violence qu'ils les avaient flairés de plus près. — Lorsque l'on eut obtenu un peu de silence, le chef du cortége s'avança vers le maître en lui disant.

A. — Monsieur, vous voyez devant vous un ancien dignitaire déchu du haut rang où l'avaient placé sa naissance, sa fortune et sa renommée, et qui, en qualité de fermier de la terre voisine, vient avec ceux de ses anciens officiers demeurés fidèles à sa personne, vous présenter ses hommages. (Comme les chiens continuaient d'aboyer avec la même vivacité, le maître répondit).

B. — D'après ce que je vois, et surtout d'après le tintamarre que j'entends, et dont je suis comme assourdi, j'ai lieu de me persuader que vous étiez maître boucher à Paris.

A. — Non pas, s'il vous plaît, monsieur, mais j'y ai exercé la charge d'entrepreneur général à la vente et distribution des comestibles tirés du règne animal (section des bêtes à laine et à cornes), avec l'assistance des officiers qui vous présentent dans ce moment leurs respects. — J'étais à la tête du collége des princes de la boucherie, et c'est en cette qualité que j'ai été admis à l'honneur de servir durant quinze ans les tables impériales, et à conduire, à la fin de chaque carnaval, le cortége à la romaine, qui escortait l'animal aux cornes dorées jusque dans la cour du palais. — C'est là que le grand-maître des cérémonies, suivi d'un maître particulier et de deux aides, venait me recevoir pour m'introduire jusque dans la salle du trône,

Digitized by Google

ainsi que mon jeune fils, habillé en amour et aussi beau que lui. — Les dames de la cour portaient ce jeune enfant de bras en bras et de tablier en tablier jusque sur les genoux des reines; et moi, heureux père, je recevais ce jour-là les félicitations de tous les courtisans sur le bonheur d'avoir donné le jour à un enfant si joli, et d'avoir élevé un bœuf si gras.

B. — Comment avez-vous pu, monsieur, déchoir d'un rang si distingué?

A. — Ce qui avait fait ma fortune dans un temps fut précisément ce qui opéra ma disgrace dans un autre. — Il était naturel de supposer qu'un prince de la boucherie conservât du respect et de l'attachement pour les princes de la cour qui l'accueillaient si bien. — Ce soupçon plana long-temps sur ma tête. — Je fus averti de la disgrace dont j'étais menacé par le commissaire du quartier, qui me conseilla, comme un moyen de la prévenir, de convertir en une valeur que l'on venait de créer, les fonds que j'avais placés au trésor royal en tiers consolidés. — Je témoignai ma reconnaissance à ce fonctionnaire par toutes les ressources que l'étal le plus richement garni peut procurer, et je puis assurer qu'il n'y a jamais eu personne à la cour dont le pot-au-feu ait été entretenu d'une manière aussi royale que le sien. — Je consommai l'opération de banque qu'il me conseilla. — Peu de jours après, les valeurs que je venais d'acheter furent discréditées, et je fus tellement écorché dans la traversée que je fis du 5 au 3, que je puis assurer sans trahir la

Digitized by Google

vérité que j'y laissai ma peau tout entière. — Telle fut la première cause de ma ruine, et je vais actuellement, monsieur, vous dire quelle fut la seconde.

— J'avais une femme, certainement la plus belle femme qu'il y eût dans Paris; et quoique la canaille qui habite aux environs de mon étal se permît de lui donner le titre trop vulgaire de la belle bouchère, elle était constamment qualifiée à la cour du titre de la belle princesse. — Elle tenait une fort bonne maison au faubourg Saint-Germain, à plus d'une lieue de mon étal; car la vue d'une seule goutte de sang l'eût fait promptement s'évanouir. — Elle avait chez elle les soirées les plus aimables et les plus brillantes; les gens de qualité y affluaient, parce qu'ils n'ignoraient pas que j'avais l'honneur d'appartenir aux nobles familles des Bayards et des Becquets, et que je pouvais citer comme chef de ma race l'illustre *Caboche*.

B. — Mais si j'ai bonne mémoire, le nom que vous venez de prononcer fut celui d'un boucher qui fut pendu sous le règne de Charles VI, en expiation des nombreux assassinats dont il se souilla au milieu des troubles qui agitèrent le royaume.

A.—Je ne chicanerai pas avec vous, monsieur, sur les faits ni sur les dates, et je me contenterai de vous faire connaître l'opinion régnante.—Il est cent fois plus utile de descendre d'un scélérat historique que d'un honnête homme moderne.

B.—C'est là sans doute une morale fort étrange; et pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, et auquel vous avez dû une existence si brillante, il est fort

Digitized by Google

heureux qu'on n'ait pas encore fait aux espèces animales l'application du principe que vous dites à la mode.—On refuserait dans toutes les exploitations rurales l'acquisition des descendants d'un taureau qui aurait été convaincu d'avoir éventré méchamment et à coups de cornes une vache, ou tué une génisse.

A.—Cette règle peut être juste quand on l'applique à des espèces qui obéissent à de sauvages instincts. — Mais elle ne saurait être applicable à une race telle que la mienne, qui a d'honorables antécédents, et qui peut se prévaloir de glorieux services dans l'antiquité la plus reculée. — Sans vouloir remonter plus haut que les temps héroïques, ne voyons-nous pas dans l'histoire de cette époque les rois de l'ancienne Grèce déshabiller et dépecer les animaux qui devaient être servis dans un festin, tirant plus de vanité de leur adresse à manier le coutelas qu'à tenir le sceptre des rois.

B. — Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'il s'agit moins ici de vérifier des origines, que de nous faire connaître la série des événements qui de prince de la boucherie vous ont fait descendre à la triste situation de fermier.

A.—Je vais vous dire, monsieur, quels furent ces tristes événements; mais j'ai dû préalablement établir comme fait constant que notre profession est d'origine romaine, et que le berceau de notre ordre dans les Gaules fut le parvis de Notre-Dame. Actuellement je vais entrer dans les détails que vous avez la bonté de désirer.

Digitized by Google

Je crois que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que j'avais une femme qui offrait le double avantage, ou si l'on veut le double inconvénient d'être belle et dévote; car si la dévotion spiritualise la beauté en y ajoutant encore, la beauté use de toute sa puissance pour matérialiser la dévotion, et ce fut au sein de cette lutte extraordinaire que mon épouse fit la connaissance d'un chapelain semainier qui fit entrer ma famille dans la congrégation, et la congrégation tout entière dans ma maison. — Ma femme s'affilia et reçut le cordon de l'ordre, et l'on me donna comme indemnité celui de chevalier du Saint-Sépulcre.— Je ne sais combien d'officiers du gobelet, de préposés à la garde-robe et au chenil, et de pages des petites écuries furent introduits chez moi.— Dans cette cohue, il se trouva un capitaine de levrette qui devint amoureux de l'une de mes filles qui avait la taille svelte et les pieds d'une biche.— Je comptais faire ce mariage, lorsque la chute du trois pour cent et la perte que je fis dans mon commerce, en achevant ma ruine, éloignèrent de chez moi cette bruyante et dispendieuse clientelle.

B.—Monsieur le chevalier de l'aloyau, car c'est ainsi que l'on nommait jadis les chevaliers du Saint-Sépulcre (que je croyais depuis long-temps supprimés), dites-moi ce que vous fîtes dans cette triste conjoncture.

A.—Je pris un parti vigoureux: je demandai à ma femme son écrin; mais elle l'avait déposé à la

Digitized by Google

sacristie de la congrégation, et l'on me fit sentir que je ne pouvais le retirer sans commettre une inconvenance. — Je me décidai à vendre alors sa garde-robe, mon mobilier, mes équipages, et je formai du produit de cette vente un capital de près de cent mille francs. — Je vendis mon étal à l'un de mes nobles amis, pour une somme de quatre-vingt mille francs, et c'est avec ces cent quatre-vingt mille francs que je suis venu avec toute ma famille m'établir dans une ferme de vos environs.

B. — Quatre-vingt mille francs un étal! le droit qui appartient à tout le monde de vendre de la viande! En vérité, je n'en reviens pas.

A. — Je dois convenir qu'à la vente de cet étal était réunie la vente de mes pratiques, qui se laissèrent vendre de fort bonne grace, lorsque je leur présentai mon noble successeur, jeune homme de la tournure la plus heureuse, de la meilleure compagnie et du dernier bon ton.

B. — Monsieur le chevalier du Saint-Sépulcre, ce sont probablement des considérations d'un ordre supérieur qui, en vous éloignant de la capitale vous déterminent à faire à la campagne un établissement paisible et lucratif.

A. — C'est un parti pris après de longues réflexions. — C'est là une conversion pleine et entière de ma part. — Mes chevaux de carrosse deviendront des bêtes de labour; ma femme, qui n'est plus jeune, sent le besoin de devenir bergère, afin d'être encore intéressante; mes demoiselles

Digitized by Google

deviendront d'aimables laitières, et je destine celle qui a un pied de biche à garder mes chèvres; les anciens compagnons de mes travaux et de ma gloire deviendront des bouviers; ma plus haute ambition personnelle est de me faire moi-même un bon fermier, s'il est possible, et de me rendre utile à mon pays par l'éducation d'un grand nombre de bestiaux.—Je trouve qu'il est honteux pour le gouvernement d'une grande nation, établie sur un territoire de quarante mille lieues carrées, traversé par quatre grands fleuves et par cinquante rivières qui y affluent, environné de trois grandes mers avec d'immenses rivages, des montagnes, des coteaux et des vallées revêtus des plus beaux pâturages; je trouve, dis-je, honteux pour une nation si industrieuse, et placée dans une telle situation, qu'elle soit, par l'impéritie de son administration, obligée d'aller mendier aux pâtres de la Suisse, à l'électeur de Bade et au roi de Bavière, des troupeaux pour la nourrir, et de payer ainsi à l'étranger d'immenses subsides pour des productions que le pays fournira en abondance, au moment où M. le directeur-général de l'agriculture cessera de se plaindre de ce que l'on cultive trop bien et de ce que l'on recueille trop.

B. — Quelle est l'étendue du domaine que vous avez affermé dans ces environs?

A. — Cinq cents arpents.

B. — Combien louait votre prédécesseur?

A.—Vingt-deux francs l'arpent, et il s'y ruinait.

B. — Et vous, combien en donnez-vous?

Digitized by Google

A. — Trente francs, et je compte m'y enrichir.

B. — Pour combien d'années avez-vous loué?

A. — Pour trente ans.

B. — Sur quoi fondez-vous l'espérance de bien faire vos affaires dans cette ferme?

A. — Sur le simple bon sens, qui m'apprend que l'Europe regorge de grains, mais que les bestiaux y manquent; que la viande vaut à Paris quatorze sous la livre, et le pain trois sous [1]; et qu'il est plus avantageux de fabriquer la denrée qui est rare et chère, que celle qui est abondante et à vil prix. — Le même bon sens m'enseigne, ou plutôt l'histoire m'apprend que la valeur des terres et leur redevance annuelle doublent tous les vingt-cinq ans; qu'il y a, par conséquent, à gagner un vingt-cinquième sur chaque année du bail, et que la vingt-sixième année je ne paierai que vingt-cinq francs ce qui, selon les probabilités, en vaudra alors soixante.

B. — Ajoutez encore que le régime alimentaire s'améliore à mesure que la civilisation augmente; que nos aïeux, en quittant le gland et les druides, passèrent à la culture des terres céréales et aux moissons; que leurs successeurs, se civilisant de plus en plus, passèrent du régime des dîmes et des monastères à la pomme de terre et aux légumes; et que la nation, en passant aujourd'hui du gouvernement absolu au gouvernement représentatif, est nécessairement entraînée des légumes à la viande. — A mesure que les lumières se propa-

[1] Mercuriales de 1826 et 1827.

Digitized by Google

gent, on améliore la manière de s'alimenter, et toutes les lumières mènent à la liberté. — Voyez comment vivent les citoyens d'Angleterre et les républicains d'Amérique.

A. — Le fermier mon prédécesseur fut un insensé en demeurant attaché aux trois soles et aux jachères.—Lorsqu'il vit que les grains n'avaient plus de valeur, et que la société lui demandait autre chose, il aurait dû changer son système de culture, et il aurait trouvé beaucoup de profit en se prêtant aux nécessités de l'époque.—Quant à moi, je veux couvrir de prairies artificielles mes cinq cents arpents, sauf la partie qui sera jugée nécessaire pour la production des blés nécessaires à ma consommation. — J'ai déjà employé une grande partie de mon capital en achats de bestiaux, et c'est pour apprendre quels sont les herbages les plus convenables à mon sol et aux diverses espèces animales qui doivent y vivre que je viens vous consulter.

B. — Je vous dirai là-dessus tout ce que m'a appris l'expérience. — J'aime à concevoir l'espérance que vous serez un jour pour la France ce qu'a été Bakweell pour l'Angleterre; et le gouvernement, entraîné par les progrès de la civilisation, vous comblera de bienfaits.

A. — Je n'y compte guère; mais nous allons, en attendant, prêter l'oreille à vos conseils salutaires. — Messieurs mes amis et compagnons, oublions les rôles que nous avons remplis à la ville, et devenons à la campagne des hommes champê-

Digitized by Google

tres; appliquons-nous surtout à rendre la vie heureuse aux races qui nous ont fait vivre longtemps heureusement ; que leur nourriture soit abondante et variée, et leur carrière longue et joyeuse. — Peut-être trouverons-nous en elles plus de reconnaissance que nous n'en avons recueilli de ceux qui promènent à Paris, sur leurs deux pieds de derrière, un embonpoint qui fut notre ouvrage.

B. — Monsieur, avant d'entrer dans les détails que vous exigez de moi, je vous inviterai à me faire connaître la nature particulière de chacune des pièces de terre que vous avez prises à bail.

A. — J'avouerai franchement que je suis peu connaisseur en nature de terre; et le fermier mon prédécesseur m'a désigné celles du domaine en des termes si barbares, que je n'ai pu me former une idée nette sur aucune d'entre elles.

B. — Dites-moi ces noms, je traduirai dans la langue usuelle ce jargon de campagne, et je vous indiquerai en même temps les remèdes que l'art peut opposer aux vices particuliers de chacune de vos pièces.

A. — J'ai dans ma ferme une pièce de cinquante arpents sur le produit de laquelle je dois peu compter; car mon fermier m'a assuré qu'elle était composée d'une terre *bâtarde*.

B. — Ce fonds-là est, sans contredit, l'un de vos meilleurs. — On donne le nom de terre bâ-

Digitized by Google

tarde à celles qui ont été formées par des alluvions successives, et où les quatre natures de terre sont mêlées avec l'humus dans de si justes proportions qu'elles constituent le meilleur des sols. — Je vous en souhaite beaucoup de semblables.

A. — J'ai une seconde pièce d'une nature qui passe pour fort médiocre, et que l'on appelle terre *novale*.

B. — C'est là le nom générique donné à toutes les terres nouvellement défrichées. — Elles sont très favorables à la production des avoines et même des luzernes, si le défrichement est profond et le sol léger.

A. — J'ai une autre pièce qui exige beaucoup d'engrais; car elle est composée d'une terre nommée *gourmande*.

B. — Ce n'est pas là le sens dans lequel on entend ce mot à la campagne. — Une terre gourmande est celle qui exige beaucoup de semence; et, si elle est telle, c'est presque toujours la faute du laboureur qui enterre la graine trop profondément. — Au lieu de labourer sur la semence, il faudrait herser légèrement.

A. — J'ai une autre pièce que mon prédécesseur accuse d'être *crachante*.

B. — On nomme ainsi la terre légère que les gelées décomposent, parce que, dans ce mouvement, elle jette en dehors la semence qu'on lui a confiée. — On prétend que le trèfle produit le même inconvénient sur la semence qu'on a jetée sur cette récolte. — Mais on corrige facilement ce vice par un fort roulage.

Digitized by Google

A. — On taxe deux autres de mes pièces, l'une de terre *brûlée*, l'autre de terre *froide*.

B. — On entend par terres brûlées celles sur lesquelles on a imprudemment prodigué les engrais végétaux ou animaux, ou bien des substances chaudes ou calcaires. — Le remède est facile, il n'y a qu'à attendre. — Les vents, les pluies, les neiges y pourvoient facilement.—Quant aux terres qualifiées de froides, on comprend les terres argileuses et humides, et le remède naturel consiste en billons fort élevés qui facilitent l'écoulement des eaux dans les raies tracées à leur pied; en sangsues que l'on combine avec intelligence et suivant la pente des eaux; et enfin en amendements et engrais d'une nature échauffante.

A. — On m'assure encore que j'ai des terres *amères* et des terres *pourries*.

B. — Ce sont là, sans doute, les plus mauvaises de vos pièces; parce qu'elles reposent sur des tourbes et des tufs qui font pousser des laiches, des roseaux, qui empoisonnent les bonnes espèces que l'on peut y semer.

A. — J'ai encore des terres *ocreuses*.

B. — Ce vice provient d'oxides de fer mêlés à l'argile. — On peut le corriger jusqu'à un certain point en y enfouissant des sarrasins, des lupins ou les autres verdures qui peuvent y végéter; mais l'expédient le plus sûr, c'est de couvrir de plantations une terre de cette nature.

A.—On désigne sous le nom de terre *veule* une pièce fort éloignée de la grange, et qui contient dix arpents.

Digitized by Google

B. — C'est là le nom que l'on donne aux terres sableuses et crayeuses sans consistance, et qui ne retiennent ni l'eau ni les engrais qu'on y dépose. — Mais il est possible que le remède soit bien près du mal. — Faites sonder le terrain, et peut-être trouverez-vous, dans le sous-sol, une couche d'argile qui, mêlée avec le sol superficiel, constituera un terrain de bonne qualité.

A. — Je crois avoir une pièce d'un sol très fécond, quoiqu'elle soit couverte d'une avoine courte et rare; le sol en est sans doute fort profond, puisqu'on lui donne le nom de terre *creuse*.

B. — Détrompez-vous; on donne, en baragouin de campagne, le nom de terres creuses à celles qui manquent de profondeur et qui laissent déchausser, par la gelée, la semence qu'on leur confie. — On remédie médiocrement à ce vice par le roulage.

A. — J'ai encore un champ composé d'une terre que l'on appelle *courte*.

B. — On appelle ainsi une terre formée d'une argile tendre, assise sur une argile plus dure, qui repose elle-même sur le tuf.—Le soc ne peut pas y être enfoncé sans amener une argile plus dure encore que celle de la surface; c'est pour cela sans doute que l'on dit que la terre y est courte.

A. — Il m'est échappé de vous entretenir d'une terre que je me suis permis de nommer moi-même, et que j'ai été bien fondé à nommer terre *aquatique*, puisqu'en la parcourant j'ai eu de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Digitized by Google

B.—Si cette terre est sur un fonds plat, vous devez l'entourer d'une ceinture de fossés, et la couper dans son intérieur par d'autres fossés qui ameneront les eaux du centre à la circonférence. —Si, au contraire, la surface en est concave, vous devez sacrifier le centre pour sauver le reste, et former un petit étang, dans lequel des fossés placés comme des rayons déchargeront toutes les eaux. — Et voici comment vous tirerez quelque parti de cette terre qui ne vous rend rien. — Vous pourrez avoir, si les eaux sont vives, de belles nappes de cresson qui fourniront votre table, des macres qui vous tiendront lieu de châtaignes, des souchets propres à faire des litières, et des roseaux pour la couverture de vos hangars. — Dans la partie qui n'est inondée que quelques mois de l'année, vous planterez des marsaules, des bourgènes, que vous pourrez mettre en bourrées; et sur la berge des fossés vous pourrez y faire des plantations en aulnes, saules, peupliers, faux trembles, dont la tonte vous rendra chaque année un revenu d'un sou par arbre. — Que si le sous-sol que vous avez amené sur la berge du fossé est d'une nature crayeuse, les platanes et les sycomores que vous y planterez pourront prospérer.

Il est pour vous, monsieur, indispensable de savoir qu'un sol homogène est improductif, et que c'est par le mélange de ses parties constituantes, et par leurs justes proportions entre elles, que l'on peut obtenir de la terre une bonne végétation, comme c'est par le mélange de deux fluides gé-

Digitized by Google

nérateurs appartenant à des sexes différents, que la fécondation s'opère dans le régime animal. — Alors même que toutes les parties constituantes se trouvent dans une juste proportion, le sol n'en demeure pas moins stérile, s'il n'est animé par des détritus des règnes végétal et animal qu'on appelle humus. — L'esprit vital qui y est renfermé dort, mais il ne meurt jamais; il attend seulement une occasion favorable pour donner et répandre la vie dont il fut lui-même doué. — Cet esprit est immortel, car les chaux et les craies renferment encore aujourd'hui le principe de vie dont les mollusques qui les produisirent furent jadis animés. — Aussitôt que ce principe se communique dans une atmosphère et avec les conditions convenables, la terre fermente, les diverses parties qui la composent tendent à se réunir, et, comme le disent les jardiniers entrent en amour, comme on voit entrer dans les mêmes circonstances les quadrupèdes en rut et les oiseaux en pariade.—On pourrait sans sortir du sujet, et sans trop de témérité, soutenir que la terre est une matrice, que l'humus est le principe fécondant, que la semence qu'on lui confie est l'œuf dont l'incubation se fait dans les entrailles de la terre, et que la pousse des graines est un véritable accouchement.

Quelques géologues prétendent que le globe que nous habitons est composé dans sa partie intérieure d'une masse métallique, et que la superficie que nous cultivons est le produit des oxides qui ont attaqué le métal, et l'ont mis dans l'état où

Digitized by Google

nous le voyons.—Quelle est la nature de ce métal? assurément nul n'oserait répondre; mais il n'est pas déraisonnable de penser qu'il est d'une nature différente de tous les métaux que nous connaissons. — Les oxides qui forment la couche arable de la terre, qu'on appellera élément jusqu'à ce qu'on ait trouvé leur dissolvant, et qui sont connus sous les noms de silicium, calcium, aluminum, magnesium, sont peut-être le produit des analyses chimiques auxquelles on les a soumises, et ils nous offrent moins leur nature propre que l'existence qu'ils ont acquise dans les transformations que l'art leur a fait subir.

Mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans la nature, c'est l'équilibre qu'elle maintient entre la force qui détruit et la puissance qui crée. —On savait depuis long-temps que des bancs de pierre et de rocher arrivés à leur maturité se dissolvent, et se décomposent en sable et en terre, et que d'autre part certaines espèces de silices et de terres agglomérées dans les carrières y deviennent des bancs de pierre.—On savait encore que l'atmosphère rend à notre globe une quantité d'eau égale à celle qu'elle y pompe, d'où il résulte que les proportions entre l'élément solide et l'élément liquide, entre la masse de pierre et la masse de sable, demeurent dans un constant équilibre; mais ce qu'on ne savait pas, c'est que l'humus ou le terreau, dans ses rapports avec les éléments des terres arables, est soumis à la même loi.—On vient de constater dans la haute Tartarie que les steppes

Digitized by Google

qui ont été durant des siècles couvertes d'immenses futaies, qui se sont renversées les unes sur les autres en se décomposant, et qui, par conséquent, ont dû y laisser de grands dépôts de terreau, en offrent à peine une couche de six pouces égale à celles des régions voisines, qui n'ont jamais été revêtues de forêts.—Il y a donc une puissance qui a fait disparaître l'excédant de terreau que la décomposition des bois a dû former sur ce territoire, et qui l'a probablement employé à réparer le déficit existant dans un autre.

L'humus est l'allumette dont la nature se sert pour animer et féconder les germes confiés à la terre. — Il n'a reçu la vie qu'à titre d'emprunt, et pour la transmettre aux semences qui la lui demandent.—Ainsi, répandre sur les terres des substances animales et végétales en état de décomposition et de fermentation, c'est ce qu'on appelle fumer ou engraisser. — Corriger l'aridité des silices par des argiles, et la tenacité des argiles par des silices qui les divisent; échauffer les terres froides par des substances calcaires ou cretacées, et tempérer des terres brûlantes par des tourbes froides et humides, c'est amender. — Mêler ensemble toutes ces terres, les nétoyer, les émietter, les aérer, et les mettre dans l'état le plus convenable au développement des plantes qu'on veut y cultiver; c'est labourer.—Répandre des grains sur le sol; c'est semer. Mais la qualité de la semence, et l'état où elle se trouve quand on l'emploie, méritent toute l'attention du semeur. — Si le

Digitized by Google

germe est blessé, le principe vital en est nécessairement altéré; si la semence est maigre et dépourvue de fécule, elle ne pourra pas fournir l'aliment nécessaire au développement du germe; si l'écorce, qui est le berceau du jeune embryon, est altéré, il reste sans défense exposé aux intempéries des saisons et à l'action des substances délétères répandues dans le sein de la terre.

Mais pour en revenir à la connaissance de la nature particulière de chacune de vos pièces de terre et à leur classification, je vais vous indiquer le moyen d'atteindre le but que vous vous proposez, sans que vous soyez obligé de les sonder ou de recourir aux analyses chimiques que l'illustre Davy conseille aux fermiers anglais. — Ce moyen est à la surface de la terre, et il ne s'agit que de cueillir la plante qui y vient spontanément, d'en examiner les caractères et d'en déterminer l'espèce. — Cette plante vous apprendra l'espèce de terre qui la fait librement pousser [1].

A. — J'aime fort ce moyen-là.—La plante est alors comme une étiquette appliquée sur une boîte, et qui vous apprend ce qu'elle contient sans que vous soyez obligé de l'ouvrir.

B. — C'est précisément cela. — Lorsque vous vous promenez dans une de vos pièces et que vous y voyez des tussilages, des plantains, des thlapsis,

[1] Dignoscitur ex solâ inspectione plantarum subjecta terra et solum.
LIN., phil. bot.

Digitized by Google

des saponaires, des orobes tubéreux, des yèbles, vous pouvez être assuré que vous êtes sur un fonds d'argile. — Lorsque vous verrez une autre pièce couverte de germandrés, de sainfoins sauvages, de lins à feuilles menues, de méliques bleues, de brunelles à grandes fleurs, de potentiles et de polygales, tenez pour certain que le sol est siliceux. —Que si, en parcourant un autre de vos champs, vous voyez des laiches sableuses, des thims, des armoises, des euphorbes, des fétuques ovines, des queues de rat, des anemones, pulsatilles, jacobées, perce-pieds, héliotropes et cornes de cerf, vous pouvez, sans prendre la peine de sonder le terrain, être assuré que le sol est siliceux.—Quant aux terres ombragées, vous y trouverez ce que notre illustre et infatigable de Bosc y a constamment signalé, des nerprunes, cornouillers, fusins, ronces et roses des bois, violettes, pervenches, airelles, narcisses et mélempyres.

A.—En sorte qu'il ne s'agit que de former autant de bouquets de fleurs qu'on a de pièces de terre, et en suspendant ces bouquets au plafond de son appartement, on a une carte géographique et statistique de toutes les pièces de son domaine.

B.—Cela est sans doute fort ingénieux, mais cela n'est vrai que jusqu'à un certain point.—En pressant trop la comparaison on en ferait sortir l'absurde.—N'insistons pas là-dessus, revenons sur nos pas et jusqu'au point de départ, afin de calculer les ressources que vous pouvez tirer de ce domaine.—Ceci mérite attention.

Digitized by Google

A.— Je suis tout à vous.

B.— Vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous vouliez consacrer vos terres à l'éducation et à l'engrais d'une multitude de bestiaux de tous genres, et j'ai de bon cœur applaudi à cette idée, mais je dois d'abord vous demander combien vous voulez entretenir de bêtes à laine.

A.— Quinze à dix-huit cents.

B.—C'est beaucoup trop.— Dans les terres céréales, où l'on admet les jachères d'été et le parcage, on compte ordinairement une bête et demie par arpent.—Je vous conseille de réduire le nombre de vos bêtes à huit cents, et d'en composer deux troupeaux.— Un berger ne peut suffire à la garde de plus de quatre cents bêtes, à cause des soins journaliers qu'exigent la monte, la mise-bas, le nourrissage, le sevrage, l'éducation, le tondage, l'engraissage et la vente.—Combien comptez-vous avoir de grandes bêtes à cornes?

A. — Au moins une centaine tant bœufs que vaches.

B.—Voilà de grands et dispendieux consommateurs aux besoins desquels il faudra pourvoir.— Vous n'ignorez pas que deux milliers pesant de fourrages sont nécessaires pour nourrir une vache durant une année.—Vous savez que les bœufs que l'on engraisse dans le parc de Saint-James, consomment par jour vingt-quatre livres de foin sec et douze livres de paille, et l'on peut citer quelques bœufs qui consomment, chaque jour, un quintal de fourrages, et boivent une quantité égale d'eau.

Digitized by Google

—Il y a donc nécessité pour vous de couvrir de prairies artificielles toutes les terres de votre domaine, et de n'en excepter que les terrains nécessaires à la reproduction des blés et autres objets qui doivent entrer dans votre consommation. — Vous m'avez fait l'honneur de me parler d'une prairie naturelle à double coupe qui fait partie de votre domaine, et comme vous m'avez signalé votre prédécesseur comme un fermier ignorant et paresseux, je gage qu'il a négligé tout-à-fait cette prairie, et que, dans ce moment, elle est couverte, dans sa partie supérieure, d'une mousse qui étouffe les bonnes herbes; dans sa partie basse et humide de laiches, de joncs, de roseaux et de presles; que les taupes se sont emparées du plus grand espace qu'elles ont pu, qu'elles y ont élevé des édifices, et que les guêpes et les fourmis sont venues, par la suite, prendre possession de tous les appartements.

A.—A peu près comme les moines du moyen-âge vinrent, sous le froc d'un saint gardeur de pourceaux, s'emparer des logements consacrés au culte du Dieu protecteur des insectes.

B.—Une plaisanterie, quelque gaie qu'elle puisse être, ne doit pas nous faire perdre de vue notre principal objet. — Il faut vous hâter de faire dessoler ce pré avec la charrue dans sa partie molle, avec l'extirpateur dans sa partie buissonneuse, et laisser ensuite la terre, exposée durant plusieurs mois à l'air, se saturer des gaz atmosphériques qu'elle absorbera avec d'autant plus d'avidité

Digitized by Google

qu'elle en est privée depuis plusieurs siècles.— Vous donnerez ensuite un second et même un troisième labour sur lequel vous semerez une avoine qui vous rapportera au moins vingt et peut-être trente grains pour un; et si cette avoine verse par excès de fécondité, vous en semerez une seconde le printemps suivant, sans égard à la règle qui exige qu'on ne sème jamais deux céréales de suite sur le même sol.—Après la moisson, second labour, brisement de mottes, hersage, râtelage, semaille de graine de foin, roulage et plombage par dessus.

Pour former un pré sur un sol de moyenne qualité, vous semerez le fromental, le raygrass ou ivraie vivace, le pois de prés, le dactyle, le grand trèfle et le petit trèfle blanc, la fétuque des brebis, le pois commun, et il faut soigneusement écarter des grains que vous semerez ceux de l'onorpe épineux, la crête de coq ou tartarin, les caillelaits, les mauves, les thyms, les serpolets, les consoudes, cuscutes, coquelicots, arrête-bœufs, fougères et tormentilles; et si de telles graines, portées par les vents, les oiseaux, ou répandues dans les fumiers, venaient à y germer, il faut se hâter de les arracher et de donner à ce pré un sarclage salutaire. —Toutes les opérations préparatoires à la semaille, et la semaille elle-même, doivent être faites au commencement de l'automne afin que les graines puissent lever et acquérir assez de force pour résister aux gelées les plus rudes de l'hiver.—Il est fâcheux sans doute que cette prairie naturelle n'ait que

Digitized by Google

trente arpents.—Elle était tout-à-fait insuffisante, même dans le système des jachères, pour l'exploitation d'un domaine de cinq cents arpents. — En Suisse, en Flandre, en Allemagne, on consacre toujours un tiers, et même quelquefois la moitié d'un domaine, à former des prairies naturelles ou artificielles; c'est là ce qui procure aux habitants de ces contrées, l'avantage de tirer de la France beaucoup d'argent en paiement de la vente des bestiaux qu'ils introduisent chez nous, comme si nous n'avions pas assez de terre pour les élever nous-mêmes. — Aussi long-temps qu'on n'observera pas les proportions que les besoins de la société exigent entre l'étendue du sol arable, du sol fourrageux et du sol forestier, on ne pourra faire chez nous qu'une agriculture aventureuse et insuffisante.—Lorsque les eaux courantes manquent et qu'on ne peut pas se procurer par des irrigations des prairies naturelles, il y a nécessité de former des prairies artificielles, soit annuelles, soit bisannuelles, soit temporaires, soit permanentes. — Cette création moderne entre dans le système de la civilisation européenne comme partie essentielle et intégrante.—Quand les hommes se nourrissaient de gland, le petit nombre d'animaux domestiques qu'ils entretenaient, se nourrissaient de l'herbe des bois; quand on commença à cultiver le blé, on eut recours aux prairies naturelles pour nourrir les bestiaux dont le nombre dut s'accroître à cette époque.—Actuellement que la société a passé du blé au légume, et du pain à la

Digitized by Google

viande, il faut donc avoir recours à des prairies capables de nourrir des multitudes de bestiaux, soit comme instruments de travail, soit comme matières alimentaires.

Pour composer des prairies artificielles, on peut vous offrir, comme une création déjà ancienne, la luzerne, qui veut un sol profond, riche, substantiel et pourtant léger, reposant sur une couche sèche. — La durée de cette plante est de six à dix ans, elle est une bonne nourriture pour les chevaux. — Secondement, le trèfle, qui aime l'argile, une humidité modérée, et craint par-dessus tout la sécheresse. — Il dure deux et quelquefois trois ans, quand on a pris les mesures nécessaires pour le garantir de la gelée; il entre dans tous les assolements, et il féconde, par une vertu qui lui est particulière, les récoltes qui lui succèdent. — Ce fourrage convient surtout aux bêtes à cornes. — Troisièmement, le sainfoin, esparcette ou hedysarum, qui se plaît dans les sables, dans les terres caillouteuses et situées en pente, et qui convient surtout aux bêtes à laine. — Nous avons ensuite des légumineuses, des siliqueuses, des papilionacées, des racines tuberculeuses, pivotantes ou traçantes, qui conviennent à diverses natures de terre; et, dans la dernière qualité de vos pièces, voici celles que je vous conseille de semer; savoir: parmi les légumineuses, la lupuline, le mélilot commun blanc et bleu, fénugrec, lentille commune, erserviller, pois-chiches et haricots; parmi les crucifères, navets, raves, ravaces, camelines;

Digitized by Google

cressons alenois, et parmi des familles diverses sarrasins, spergules, gaudes, pommes de terre, topinambours, tournesols....

A. — Ah! monsieur.

B. — Pour la seconde qualité de vos terres, nous ne sommes nullement embarrassés, puisque nous avons sous la main, et dans les diverses familles graminées, les vulpins, fléoles, paturins, canches, méliques, flouves, bromes, cretelles, agrostiques, millets, reines des prés, eupatoires, peucedanum, aquilées, sanguisorbes, gesces et vesces, et dans la famille des légumineuses, vous avez le trèfle commun, le trèfle fraisier, le trèfle rampant, le trèfle incarnat et le trèfle des Alpes; et de plus les fèves et les féverolles; dans les crucifères, vous trouvez les choux, navettes, colza, rutabaga, chicorées champêtres ou fourrageuses.

A. — Monsieur.... monsieur....

B. — Quant à vos terres de première qualité, couvrez-les hardiment de semences d'escourgeon, de maïs, de millet, de panis, d'alpis-sorgho, de luzerne arborescente, d'arachnides, de pastel, de.....

A. — Ah! monsieur, monsieur, grace, s'il vous plaît! — Ces nomenclatures m'étourdissent, et je suis ici, sous votre main, comme le bœuf sous la massue de l'abattoir.

B. — Cependant, monsieur, comment composer des prairies artificielles, si l'on ne connaît pas le caractère des plantes qu'on veut semer, quel terrain, quel labour, quel engrais leur conviennent.

Digitized by Google

— C'est comme si l'on avait la prétention de savoir lire, sans avoir appris d'avance l'alphabet.

A. — Monsieur, un homme de qualité sait tout sans avoir jamais rien appris; il ne descend jamais dans les détails; il se tient sur les hauteurs, et du sommet sur lequel son génie l'a placé, il saisit, il embrasse dans toutes les parties un horizon immense qui échappe aux myopes qui sont restés en bas; il est doué d'une sorte d'inspiration, de je ne sais quoi d'indéfinissable, qui lui permet de tout savoir sans pouvoir rien définir; mais quant à ce qui me regarde personnellement, je ne dédaignerais du tout point d'apprendre les éléments d'une science que l'on m'enseignerait en m'amusant.

B. — Mais si la science est gaie, on la méprisera comme bouffonne.

A. — Si elle est triste, on la négligera comme pédante.

B. — Vous voulez donc une agriculture en vaudeville.

A. — Et pourquoi pas, si le vaudeville peut me charmer en m'instruisant, et en m'inspirant le goût de l'étude.

B. — Je ne nie pas qu'on ne puisse rendre la science aimable; témoin Fontenelle, qui de son temps, sut mettre à la mode l'astronomie; Algarotti, qui mit à la portée de tous les esprits la décomposition de la lumière, trouvée par Newton; Jean-Jacques, qui popularisa la botanique par des lettres aimables; Bernardin, qui, en faisant marcher de front les douceurs de la morale et les harmo-

Digitized by Google

nies de la nature, sème de fleurs le seul chemin qui puisse nous conduire au bonheur. — Il est difficile, sans doute, d'atteindre à la perfection de ces grands modèles, mais il est toujours facile de rester dans le vrai, même en se jouant, de ne répandre que des idées justes, de ne s'appuyer que sur des faits positifs. — Sans cette attention, les préjugés, les erreurs, les illusions introduites à l'aide du plaisir étouffent la vérité. — On imite alors ces agriculteurs imprudents qui répandent sur des terres emblavées des poussiers de grenier, qui font pousser tant de mauvaises herbes sur le sol, qu'il n'en reste plus pour les bonnes.

A.—C'est là parler raison, et parler raison avec agrément. — Nous sommes jetés ici-bas comme à l'aventure, et cependant avec le désir vague de nous rendre heureux.—On ne l'est, et on ne peut l'être qu'à proportion des images douces et gracieuses, des idées gaies ou folles qui se succèdent dans notre entendement. — La source la plus abondante et la plus pure de ces images et de ces idées est dans la vie rurale. — On sent que nous sommes nés pour elle, et tout ce qui nous vient de sa part est toujours bien reçu. — La monomanie qui vous concentre dans une idée fixe, qui assiége et tourmente votre esprit, vous jette dans un enfer anticipé. — L'imagination vous enlève dans un élysée qu'elle décore de tous ses enchantements.

B. — C'est fort bien s'exprimer, monsieur, mais un peu de monomanie est indispensable dans les

Digitized by Google

situations un peu importantes de la vie; et, quand on devient fermier, il est tout simple que l'on songe à sa ferme, qu'elle devienne l'objet habituel de nos méditations, que l'on songe aux dépenses qu'elle occasionera, aux revenus qu'elle procurera, et que l'on balance l'un avec l'autre en cherchant le produit net. — On doit s'établir dans une ferme comme on s'établit dans une fabrique. — L'idée fixe doit être celle-ci : combien ai-je à payer, et combien ai-je à recevoir? et, dans la situation où vous êtes placé, je vais vous dire quelles seront vos charges.—Vous aurez à payer : Premièrement, un prix de ferme annuel de quinze mille francs, deux mille francs environ d'impositions, le salaire de deux jardiniers, de deux bergers, de quatre laboureurs, de six bouviers, de quatre ou cinq filles de basse-cour. — Secondement, les abonnements convenus avec le charron, le maréchal ferrant, le maréchal vétérinaire, le limousin pour l'entretien des couvertures en tuiles ou en chaume. — Troisièmement, vous aurez à payer les réparations locatives et les constructions de hangars qui vous seront indispensables pour renfermer de si grandes masses de fourrages. — Quatrièmement, les journées des faucheurs, des botteleurs, des terrassiers qui vous sont nécessaires pour tenir vos fossés nets et vos chemins en état viable. — Cinquièmement, les frais du moissonnage et du battage des grains qui, dans beaucoup de pays, s'élèvent jusqu'au sixième de la valeur. — Sixièmement, vous aurez à payer un abonnement annuel aux cham-

Digitized by Google

bres d'assurance pour prévenir le risque des incendies et des épizooties.—Ajoutez à ces dépenses l'intérêt des cent quatre-vingt mille francs que vous mettez dans ce domaine, et vous verrez que vos charges annuelles excéderont cinquante mille francs.

A. — Cela est-il bien possible?

B. — Cela n'est pas seulement possible, cela est prouvé par la plus incontestable des démonstrations; par celle que fournit la science arithmétique; et, si vous n'y prenez garde, au lieu de rendre service à vous et à votre famille par un bénéfice honnête, et à votre pays par l'exemple des prairies artificielles, vous vous ruinerez, vous rendrez le plus mauvais service à l'agriculture, parce que tous vos voisins se dégoûteront du nouveau système, et chacun d'eux dira : « Voyez ce qui est « arrivé au voisin quand il a voulu s'écarter des rè- « gles du labourage que nous ont enseignées nos « pères. »—C'est peut-être moins l'incurie des grands propriétaires de terre et la routine des fermiers qui retardent les progrès de la science que la témérité des spéculateurs qui se livrent à des innovations dont ils n'ont jamais calculé les dépenses.

A. — Mais si je suis exposé à de grands frais et à de grandes avances, j'ai aussi de grandes ressources.

A. — Je vais vous les dire. — La tonte annuelle de huit cents bêtes à laine, vous rendra à cinq francs l'une, et une année portant l'autre, quatre mille francs. — Cent cinquante agneaux que vous

Digitized by Google

éleverez dans vos deux troupeaux, et que vous vendrez gras au bout de trois ans, vous rapporteront annuellement, à raison de trente francs chacun, quatre mille cinq cents francs. — Vous acheterez chaque année cent bœufs maigres, vous les vendrez, après une année, comme bœufs gras, et si, au moyen d'un engraissage soigné, vous parvenez à augmenter leur poids de cent cinquante à deux cents livres, vous gagnerez sur chacun d'eux au-delà de cent francs. — Vous éleverez trente veaux annuellement, vous vendrez les mâles au bout de trois à quatre mois, et lorsqu'ils auront acquis un poids de quatre-vingts livres; et les génisses, comme vaches laitières, après qu'elles auront vêlé; et vous retirerez deux cents francs de chaque vache et trente francs de chaque veau.—Vous élèverez à l'étable deux portées de truies, chacune composée de dix porcs que vous pourrez vendre aux fermiers voisins cinquante francs pièce, s'ils sont de bonne race. —Vous engraisserez ceux qui ne seront pas propres à faire de bons élèves, et vous les vendrez cent cinquante francs, comme porcs gras, s'ils pèsent trois quintaux. — Vous entretiendrez un troupeu de cent dindes, que vous nourrirez avec des glands et de la pomme de terre, lorsqu'ils ne pourront pas paître dans les champs, et de cinquante oies qui se nourriront avec des herbes et des légumes. — Vous enverrez au marché, une fois par semaine, un cabriolet chargé de beurre, de fromages, de volailles, de canards, de légumes; vous y joindrez quelques

Digitized by Google

quartiers de porcs, d'agneaux, de veaux ou de moutons, qui n'auront pu supporter un plus long engraissage; et, si vous chargez de ce détail une personne fidèle, elle doit vous rapporter chaque jour de marché, c'est-à-dire, une fois par semaine, au moins cent francs : ce qui, pour cinquante-deux semaines, vous composera un reveuu de cinq mille deux cents francs. — Je ne tiens point compte ici de la consommation que feront chez vous trente personnes employées dans votre ferme, en y comprenant votre famille; parce que j'estime que vous recueillerez, à peu de choses près, les blés, légumes, fruits et viandes qui vous seront nécessaires, ainsi que les boissons que vos arbres à cidre vous fourniront.—Je ne tiens pas non plus compte de la recette que vous ferez en denrées végétales de toute espèce, parce que tout sera à peu près consommé chez vous pour la nourriture des gens et des bêtes. — Balance faite entre la recette et la dépense, vous éprouverez un déficit annuel de près de dix mille francs qui, au bout de dix-huit années, aura absorbé votre capital de cent quatre-vingt mille francs, et, au bout de trente ans, vous constituera dans une faillite, qui vous aurait forcé à porter le bonnet vert sous l'ancien régime.

A. — Ah! monsieur, serait-il vrai, serait-il possible?.... Vous me mettez au désespoir.....

B. — Si vous vous connaissiez, monsieur, en cultures et en distilleries, vous pourriez vous tirer d'affaire en cultivant des pommes de terre et des betteraves, dont la drèche servirait à nourrir vo-

Digitized by Google

tre bétail durant une grande partie de l'année, tandis que vous trouveriez de bons produits dans les eaux-de-vie, les melasses et les sirops que vous fourniraient ces plantes.

A. — Vous venez, monsieur, d'entrer dans des calculs capables de faire tourner la tête aux mathématiciens les plus exercés; mais ce n'est pas sous ces rapports qu'il convient d'envisager une ferme. — Je voudrais qu'on l'envisageât comme une affaire de sentiment.

B. — Comme une guerre d'Espagne, sans doute?

A. — Précisément.

B. — Eh bien! votre établissement réussira comme elle. — Je vous prédis que vous jetterez vos voisins dans le découragement pour arriver vous-même à une ruine complète.—Permettez-moi de vous le dire, vous manquez des notions indispensables pour un établissement de ce genre.

A. — Il est vrai que je ne puis me prévaloir de connaissances fort étendues dans les diverses parties qui constituent la science agronomique; mais, parmi les serviteurs demeurés fidèles à ma personne, et que j'ai l'honneur de vous présenter, je puis en citer plusieurs doués du talent le plus élevé et qui peuvent déjà passer pour de fameux agriculteurs.

B. — Quoi! des garçons bouchers!

A. — Monsieur, une telle épithète a le droit de paraître dure à des hommes bien nés; et, dans l'application que vous en faites, elle est tout-à-fait injuste. — Ces messieurs ne sont pas ce que

Digitized by Google

vous pensez.—Ils étaient attachés à mon étal plutôt pour l'embellir des graces de leur figure que pour se livrer à des travaux grossiers que remplissaient, sous leurs ordres, des hommes de peine.—Mes artistes attiraient, par la beauté de leurs proportions et la blancheur de leurs bras, les élégantes du voisinage; ils les y retenaient par le brillant de leur conversation, dont la vivacité redoublait toujours lorsqu'on procédait aux pesées. — Une fois surprises par cette douce amorce, les dames qui pratiquent l'art culinaire dans Paris, se trouvaient comme fixées dans mes magasins, et elles préféraient les réjouis, offerts par l'amour, aux pièces succulentes que leur offraient, de mauvaise grace, des artistes grossiers. — Du reste, mes artistes ne passaient pas la journée entière à filer ainsi le sentiment dans mes ateliers. — Ils en sortaient chaque jour à trois heures du soir, pour assister à des cours, courir les académies, et s'instruire dans la conversation de tout ce qu'il y a de plus distingué dans les sciences. — L'heure des grandes soirées étant arrivée, ils se répandaient dans le grand monde, modestement vêtus en habit noir, et ne chaussant jamais des souliers à talon rouge. — Je ne vous présente pas ces messieurs comme des hommes de salon seulement, mais comme des savants qui feraient honneur à l'académie des sciences. — Les deux premiers sont les deux premiers agriculteurs du siècle, et ils sont membres associés et correspondants de la société d'agriculture de Saint-Luc en Cottentin.

Digitized by Google

B. — Comment cela?

A. — Le premier d'entre eux jouissait de la confiance de M. le duc de ..., l'un des plus forts consommateurs de Paris, en comestibles zoologiques. — Ce seigneur a sur le boulevart un hôtel, dans cet hôtel une grande terrasse, et sur cette terrasse une caisse pleine de terre de la plus grande dimension; eh bien! il résulte des expériences faites sur cette terrasse et dans cette caisse, que le blé, d'abord semé sur couche, puis mis en terre à l'aide du plantoir, sarclé, biné et butté plusieurs fois, moissonné, lors de la maturité, avec des ciseaux, rapporte cent grains pour un. — Cette pratique, étendue sur toutes les terres frumentales du royaume, y décuplera nécessairement en peu de temps la réproduction et conséquemment la population. — Vous aimez, monsieur, les grands calculs, et j'espère que vous serez content de celui-là.

B. — On ne peut pas conclure d'une expérience faite sur de si petites dimensions pour une application générale sur un grand territoire.

A. — Il me semble cependant que l'artiste qui est capable de fabriquer une montre destinée à servir de bague, a la capacité requise pour composer de grandes horloges.

B. — Ce n'est pas là une fort bonne raison. — On ne peut appliquer le même principe à deux genres d'industrie d'une nature tout-à-fait différente.

A. — Le second de mes serviteurs est un méca-

Digitized by Google

nicien de la plus haute volée. — Il était propriétaire, à la Villette, d'un fort joli jardin qui se trouva tout-à-coup inondé, lorsqu'on remplit d'eau le grand bassin que l'on venait de creuser dans le voisinage. — Mon jeune homme eut, pour se tirer d'affaire dans cette circonstance, une idée charmante. — Il établit dans son jardin un moulin pittoresque dont le vent faisait mouvoir les ailes, et dont les ailes donnaient le mouvement à une pompe qui jetait à coups de piston les eaux surabondantes bien au-delà des murs du jardin, qui se trouva desséché comme par miracle.

B. — Combien lui coutèrent ce moulin, cette pompe et ce miracle?

A. — Trois mille francs.

B. — Quelle étendue de terre parvint-il par ce moyen à dessécher?

A. — Trois perches. — Mais je puis me vanter encore des talents de celui de mes serviteurs qui, ayant long-temps fait sa cour à la plus aimable laitière des environs de Paris, est parvenu à lui surprendre le secret de blanchir le lait, épaissir la crême, dorer le beurre, et parfumer le fromage; et qui, ramenant un soir cette nymphe potagère à la campagne dans son cabriolet, lui déroba, dans un instant décisif, le secret de faire prendre subitement le beurre dans la baratte. — Il me semble que, dans une ferme qui attend de grands produits de sa vacherie et de sa laiterie, ce secret ne sera pas d'une mince importance.

B. — Il se pourrait qu'il n'y fût pas tout-à-fait inutile.

Digitized by Google

A. — Quant au talent d'engraisser les bêtes, soit de pouture, soit dans les herbages.....

B. — Ce talent n'est plus un secret. — On doit commencer l'engrais quand la bête a pris tout l'accroissement dont l'âge adulte est susceptible, la priver le plus exactement que faire se peut de la faculté de se reproduire, ne point la distraire du soin de se nourrir, l'engraisser dans son étable ou dans sa stalle, y entretenir une constante obscurité, lui donner fréquemment et peu à la fois, exciter son appétit par la diversité, et cependant faire en sorte qu'elle mange lentement et rumine long-temps.

A.—Le jeune homme duquel je me plais à vanter les talents, a sur la doctrine de l'engraissement des principes plus positifs et des vues plus étendues. — Il a passé une partie de sa vie à observer dans des mues la manière dont les chapons alongent le bec pour puiser dans la mangeoire, et dans de plus petites cages, comment on entretient les ortolans à l'engrais. — Dans mes étables, il a observé les veaux se remplir la panse, mâcher, avaler, ruminer et se vider, et il s'est tout-à-fait perfectionné en ce genre par les tendres relations qu'il a entretenues avec une belle boudinière qui lui a enseigné comment on mutile, on nourrit et l'on engraisse les porcs de Siam, soit à chaud, soit à froid, soit aux légumes, soit à la farine; et comment on donne à la chair de ces utiles animaux le degré de fin auquel elle doit sa haute réputation en ce genre.

Et enfin, puisqu'il faut ne rien vous cacher, et

Digitized by Google

que je dois au contraire me prévaloir de tous mes avantages, je vous dirai que j'ai un comptable qui, sans le secours de plume, d'encre et de papier, est capable de tenir les plus hautes comptabilités avec une précision dont on serait jaloux au trésor public, si elle y était connue. — Il se sert de baguettes d'osier sur lesquelles il taille à l'aide d'un couteau les chiffres particuliers à chacune des parties prenantes; ces baguettes sont doubles et se contrôlent ainsi l'une par l'autre, et toutes correspondent à une baguette majeure qui vous apprend, par doit et avoir, l'état au vrai de toutes les dettes et de toutes les créances; en sorte qu'avec un fagot de brins d'osier, on a en partie double le bilan le plus complet d'une grande entreprise.

B. — Tout cela est fort curieux sans doute; mais malgré l'assistance que vous recevrez du zèle et de l'activité de tous vos officiers, je ne persiste pas moins dans la pensée que vous vous ruinerez dans la grande affaire que vous allez entreprendre, et si vous m'en croyez, vous y renoncerez tout-à-fait; vous retournerez au commerce des aloyaux auxquels vous avez été, pour ainsi dire, inféodé par votre diplôme de chevalier. — Ou bien vous continuerez le système du fermier qui vous a précédé dans ce domaine, vous vous en tiendrez au système des trois soles et des jachères, vous cultiverez du froment et de l'avoine sans vous permettre aucune autre espèce de culture. — Moins vous oserez en ce genre, moins vous exposerez vos capitaux.

A. — Quoi! monsieur, retourner à la routine,

Digitized by Google

revenir à toutes les barbaries du moyen-âge, après tous les éloges qu'il vous plaisait de donner au système des rotations de récoltes, à la multiplication des bestiaux par les fourrages et des fourrages par les bestiaux.

B. — J'apprécie beaucoup ce système, monsieur; mais pour le mettre avec succès à exécution, il faut en connaître les principes, et en soigner journellement tous les détails. — La plupart des grandes affaires conçues largement, dans des vues aussi justes qu'étendues, périssent, parce que les détails échappent au génie qui les a entreprises. — Un seul détail qui vous échappe peut faire échouer l'entreprise la mieux conçue. — L'intelligence dans les affaires doit s'apprécier par le degré de capa cité à en suivre les détails.

A. — Non, monsieur, non, rien ne pourra me placer dans une ornière discréditée par les lumières du siècle, et livrée au mépris par tout ce qui pense. Quand le monde avance, je ne donnerai pas le scandale d'un mouvement en arrière. — Je suis philanthrope et libéral.

B.—Vous êtes, monsieur, comme tout le monde, à l'exception de quelques centaines d'hommes qui régissent ou plutôt qui régentent la population européenne sans la connaître, et comme s'ils tombaient de la lune. — Mais songez-y, monsieur, avant de vous lancer dans une carrière où vous vous trouverez sans théorie et sans expérience, et si vous m'en croyez, vous retournerez à votre étal.

Digitized by Google

A. — Monsieur, j'ai l'honneur de prendre congé de vous et de vous remercier. — La nature, prodigue envers moi de ses dons, m'a donné la force suffisante pour abattre un bœuf; mais elle m'a refusé le courage nécessaire pour saigner un veau.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

LES LAPINS.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot lapin retourne aux souterrains séjours.

A. FONTAINE.

Il y avait déjà quelques instants qu'on entendait dans le lointain des cris inarticulés, un bruit confus dont l'intensité semblait augmenter à mesure qu'il s'approchait, lorsque nous vîmes arriver par la grande avenue du château une multitude tumultueuse d'hommes, de femmes et d'enfants, criant tous à la fois : miséricorde! miséricorde....! au secours! au secours!

Cette multitude, après avoir envahi les avant-cours, les basses-cours et la cour intérieure du château, fut introduite auprès du maître. — Justice! justice! s'écrièrent-ils; on nous pille, on nous dévaste, on nous ruine; les brigands sont maîtres de notre village. — Ils ne se contentent pas de couper nos blés en herbe, de dévaster nos jardins, ils se sont encore emparés de nos maisons; ils s'y sont établis *à pot et à rôt*, consommant notre pain et nos fromages. — Comment passerons-nous l'hiver prochain, lorsqu'ils ne nous auront laissé que les

Digitized by Google

yeux pour pleurer? — Aux armes! aux armes! au secours! au secours!

B.—Rassurez-vous, mes chers amis, je ne vous abandonnerai pas dans les maux qui vous accablent.—Je vais armer tout mon monde et fondre sur ces brigands.—Mais, dites-moi, combien sont-ils, et d'où sortent-ils?

A.—De chez vous, mon cher monsieur, de vos bois où ils se sont tenus long-temps cachés pour faire un mauvais coup, et lorsqu'ils ont été en nombre suffisant, ils sont venus tous ensemble nous attaquer, envahir nos jardins, et nous chasser de chez nous.

B.—Ne serait-ce pas par hasard une de ces troupes de bohémiens qui errent dans les bois, et auxquels l'hiver dernier je fis donner la chasse?

A.—Plût à Dieu que ce ne fût que cela?— Les bohémiens se contentent de la soupe et du coucher, et ils déguerpissent toujours le lendemain; mais les brigands dont nous nous plaignons se mettent chez nous à leur aise comme s'ils étaient chez eux; et ils s'y sont établis comme s'ils étaient domiciliés dans l'endroit et qu'ils y payassent la capitation.

B. — Ne serait-ce point quelque reste de ces bandes de Cosaques ou de Baskirs que nos bons amis allèrent chercher, il y a quelques années, auprès de la grande muraille de la Chine pour nous faire plaisir; ou bien de ces hussards de la mort qui s'établirent dans nos maisons pour nous rendre la vie douce?

Digitized by Google

A.—Pire que tout cela, monsieur, cent fois pire, mon cher monsieur.—Nous avons connu les hussards que de reste.—Nous autres, femmes, avons eu beaucoup à en souffrir; mais nous avons offert à Dieu ce gros péché en pénitence de tous les autres, et actuellement il ne nous en souvient pas plus que d'un songe.

B.— Donnez-moi le signalement de ces gens-là, afin que je puisse reconnaître à quelle nation ils appartiennent.

A.—Ils ont les yeux rouges comme du sang, et quand ils vous regardent la nuit, c'est comme du feu qui leur sort des yeux.— Ils portent tous des moustaches, les uns rouges, les autres brunes ou noires.—Ils sont vêtus d'une grosse fourrure gris-mélangé et doublée en blanc.—J'ai tué à coups de sabot un de ces brigands pendant qu'il dormait, et je l'ai laissé roide mort autour de mon foyer.

B.—Il ne fallait pas tuer ce brigand, ma chère, il fallait le conserver vivant, parce qu'il aurait pu révéler ses complices.

A.—Ces gens-là ne se dénoncent pas entre eux; ils ne disent mot, et vous le savez que de reste.— Ils passent la nuit en ribotte, et le jour ils dorment les yeux ouverts.

B.—Serait-ce une bande de contrebandiers venus de la frontière? ou de ces braconniers qui descendent de la montagne pour giboyer dans nos bois?

A.—Non, monsieur, non, c'est bien pis que tout celá; ce sont des lapins.

Digitized by Google

B.—Ah! vous me rassurez beaucoup.—Je connais ces brigands-là.—Je vous en tiendrai bon compte et vous en ferai bonne justice.

A.—Ils sont sorciers, je crois.

B. — Sorciers, je les défie.
Fussent-ils diables, Mirault
En dépit de leurs tours, les saisira bientôt
Je les détruirai tous, ma bonne, sur ma vie,
Et quand, et dès demain, sans tarder plus long-temps.

A.—Monsieur, il est fort à craindre que vous n'arriviez trop tard; car ils sont chez nous les maîtres depuis la cave jusqu'au grenier, et ce qu'ils ne mangent pas ils le gaspillent.

B.—Eh bien! je vous indemniserai de tous les dégâts qu'ils peuvent commettre, et d'avance je vous abandonne toutes les peaux des lapins que je ferai tuer à coups de fusil ou prendre au lacet.

A.—Des peaux de lapin pour tant de provisions consommées et tant de récoltes détruites!—Plus de cent belles têtes de chou mangées dans nos jardins, plus de trente beaux carrés de laitues ruinés, renversés; une luzernière mangée jusqu'à la racine; notre vin, notre pain, notre grain, notre son, notre fromage!—Tout votre domaine, mon cher monsieur, et tout ce que vous avez vaillant, ne suffirait pas pour nous indemniser des dommages que nous ont faits vos lapins.—Allons donc, monsieur, mon cher monsieur, vous vous moquez de nous.—Pour tant de biens perdus, la belle indemnité! des peaux de lapin! des peaux de lapin!

Digitized by Google

B.— Ne vous fâchez pas, mes chères amies, si cela ne suffit pas, j'y suppléerai par d'autres moyens.— Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que ces animaux aient pu s'échapper de la garenne forcée où je les tenais prisonniers tout auprès de votre village.

A.— Ils ont rompu leur ban comme des malfaiteurs échappés des galères qui vont détrousser les passants sur les grands chemins ou les attaquer dans leurs maisons.—Ceci est véritablement la fin du monde, depuis si long-temps prédite par monsieur le curé.

B.— Les murs de ma garenne avaient au moins six pieds de haut.

A.—Ils ont sauté par-dessus.

B.—Les fondations de ce mur avaient six pieds de profondeur.

A.—Ils ont passé par-dessous.

B.—Les portes de la garenne étaient construites en bon bois de charme.

A.—Ils les auront rongées ou percées.

B.—Les fossés d'enceinte sont toujours remplis d'eau.

A.— Ils les auront passés à la nage.— Tant y a, monsieur, qu'ils sont venus chez nous comme une armée de sauvages, qu'ils y sont les maîtres, et qu'ils nous réduisent tous tant que nous sommes à la mendicité; et pour vous faire mieux comprendre toute l'étendue de nos maux et les indemnités que vous nous devez, nous avons chargé le magister de notre village qui est un homme sa-

Digitized by Google

vant et qui lit dans tous les livres, de vous en donner le détail et l'explication.

B.—Eh bien! monsieur le magister, je vous accorde la parole.

C. — Il y a cinquante ans que Dieu me l'a donnée, et j'aime à rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César; comme vous aimerez vous-même à rendre à mes clients ce que vos lapins leur ont pris et ce qui ne leur appartenait pas.

B.—Eh bien! puisque vous ne voulez pas que je vous accorde la parole, prenez-la.

C. — C'est ce que je vais faire, et de mon mieux.

J'ai lu dans un gros livre, imprimé en caractères romains, relié en belle basane, et qui a pour titre : « l'Admirable Recueil des merveilleux secrets « et des admirables récréations pour passer joli- « ment son temps à la campagne », que deux savants des anciens jours, magisters dans leur temps, et qui se nommaient, autant que je puis m'en souvenir, Prime et Marron.

B.—Dites Pline et Varron.

C. — Ces deux magisters, disais-je, assurent comme chose positive qu'une ville d'Espagne fut détruite de fond en comble par des colonies de lapins qui s'établirent sous les fondations, et y devinrent tellement les maîtres, que les habitants furent obligés de déguerpir, comme le font en ce moment les habitants de notre village. — Les mêmes magisters nous apprennent encore que, dans

Digitized by Google

l'une des îles appelées Balayères ou Baléares, les habitants se virent contraints d'envoyer à Rome une députation pour demander des secours contre l'invasion des lapins, qui étaient probablement les ancêtres de ceux contre lesquels j'ai la parole, que Dieu m'a donnée, et dont je continue de me servir pour vous dire qu'un autre magister des anciens jours, et qui se nommait Estragon.....

B.—Dites Strabon.

C.—Eh bien! ce Strabon rapporte que les habitants de l'île de Lipari se trouvèrent si horriblement fatigués par les vexations des aïeux de notre partie adverse, qu'ils convoquèrent le peuple et le sénat; et après en avoir mûrement délibéré, ils ordonnèrent une levée générale de tous les chats qui existaient dans l'île, et ils lâchèrent ces combattants contre les grands-pères de nos ennemis; et, dans plusieurs rencontres célèbres, ils en firent un carnage qui couvrit de leurs ossements tous les champs de bataille; et je m'appuie de cet exemple héroïque pour demander qu'il soit fait inhibition et défense de noyer, assommer ou détruire d'une manière quelconque tous les chats nés ou à naître, à dix lieues à la ronde; mais, au contraire, de les élever, nourrir, chauffer, éclairer, héberger, afin d'avoir sous la main une milice toujours prête à prendre les armes. — Ce n'est qu'en opposant la race miaulante à la race rongeante, qu'on parviendra à détruire cette dernière, surtout si l'on met à la tête de chaque régiment une compagnie de

Digitized by Google

grenadiers composée de matous à moustaches doubles et de la plus haute taille.

Et puisque je suis sur ce sujet, je ne dois pas vous laisser ignorer l'opinion d'un grand magister grec qui avait beaucoup étudié les bêtes, et qui tenait sur cette matière une grande école dans la ville d'Anathèmes.

B.—Dites d'Athènes.

C.—Ce grand magister, disais-je, nous fait bien comprendre à tous tant que nous sommes la différence qui existe entre le lièvre et le lapin; et je vais rapporter ici publiquement son discours, afin qu'on ne s'y méprenne jamais.

Le lièvre, dit ce savant homme, est un ermite qui passe son temps à méditer, à frotter ses moustaches au coin de son feu, qui craint la grande compagnie, vit en famille, et ne sort jamais que contraint par la faim, et pour prendre en tremblant sa goulée.—Le lapin, au contraire, est d'un caractère gai et d'une nature sociable, aimant les plaisirs, la bonne société, et se divertissant beaucoup.—Il vit en ville, fait beaucoup de parties de campagne, sans jamais être campagnard comme le lièvre.—Les villes à lapins, au lieu d'avoir des rues en ligne droite, sont bâties en zig-zag ou en tire-bouchon. — Dans chacune de ces villes souterraines, il existe une police qui assure à tous propreté, salubrité et sûreté.—Chaque famille a sa maison composée d'une ou plusieurs chambres à divers étages.—Cette maison passe de père en fils, de génération en génération, et elle est divisée par

Digitized by Google

égale part entre tous les descendants. — On n'y connaît point de partage noble, ni droit du juvégnieur, ni vol du chapon, ni droit d'aînesse, ni substitutions.—Il règne dans ces cités une parfaite égalité de droits.—On est plus heureux chez les lapins que chez les hommes; et un clerc moderne, qui a commenté le magister grec, nous dit que si un lièvre et un lapin pouvaient tenir la plume entre leurs pates, et écrire le journal de leur vie, voilà ce que le lièvre écrirait tous les matins sur son album :

« Vers le coup de minuit, la nuit étant fort sombre, j'ai mis la tête à la fenêtre, j'ai alongé mes oreilles pour entendre, et prolongé ma vue aussi loin qu'elle pouvait s'étendre, pour m'assurer s'il n'y avait rien au dehors qui fût à craindre. — N'ayant rien vu, ni rien ouï, je me suis hasardé à sortir de mon gîte, et j'ai fait quelques pas en avant. — Rassuré par cette démarche, j'ai été avertir ma haze qu'elle pouvait sortir avec ses levraults, et nous sommes tous en effet sortis en famille. — Nous commencions à prendre un léger repas lorsque j'ai vu venir droit à moi un monstre au poil fauve, aux yeux ardents qui éclairaient comme deux lanternes, à la crinière hérissée, aux moustaches frisées, et qui m'a paru grand comme un éléphant, quoiqu'il ne soit pas plus haut qu'une souris. — J'ai poussé un cri d'alarme pour avertir ma haze de retourner promptement au gîte avec tous ses enfants; et, pour donner le change au monstre, je me suis alongé dans la plaine du côté

Digitized by Google

opposé à mon domicile. — Après une heure de course, j'y suis revenu, mourant de fatigue, de froid, de faim, de peur.— Oh ! mon Dieu, qu'on est malheureux d'être lièvre ! »

Le lapin écrirait ainsi l'histoire de ses joyeuses aventures durant la nuit précédente. — « Hier au soir les citoyens et les citoyennes de notre cité sortirent de leurs maisons, se réunirent sur la place publique, en assemblée générale, et y résolurent de sortir tous ensemble, en ne laissant chez eux que les femmes en couche, les vieillards et les infirmes — Nous sortîmes tous en effet pêle-mêle avec une vivacité charmante. — Nous trouvâmes en dehors un couvert très propre et une table bien garnie, et, après nous être abondamment repus et agréablement rafraîchis d'une multitude de sorbets placés sur des gazons couverts de rosée, chacun prit sa chacune sous le bras, et tous les couples se retirèrent à l'écart pour faire un petit brin d'amour. — Sur ces entrefaites, et lorsque chacun de nous était agréablement occupé, il nous survint une douzaine d'étrangères qui firent diversion à la monotonie des têtes-à-têtes qui commençaient à nous paraître fort longs. — Ces demoiselles, au doux corsage, au poil luisant, au duvet soyeux, se produisirent dans notre fête comme fraîchement arrivées d'Angora. — Au début, elles firent les prudes, suivant l'usage ; mais quand elles eurent fait connaissance avec nous, et qu'elles eurent appris, par leur expérience personnelle, à quels pélerins elles avaient à faire, elles

Digitized by Google

ne voulurent plus nous quitter.— Je puis me flatter de n'être pas demeuré le dernier dans cette amoureuse carrière, car j'y ai été proclamé l'Hercule des lapins. — Après mainte et mainte gavotte, je suis rentré en ville au point du jour, et lorsque je rentrai, chacun mit la tête à la fenêtre, en disant : « Voilà le citoyen lapin qui rentre ; il « revient le dernier, parce qu'il est un lapin à bon- « nes fortunes. » — Je me suis rendu à mon logis, j'ai pris entre mes pates mes petits lapereaux, dont j'ai léché les yeux, et ma lapine m'a accueilli comme si de rien n'était.—Mon Dieu, mon Dieu, qu'on est heureux d'être lapin! »

B.—Mais, comment diable, monsieur le magister, pouvez-vous vous souvenir si bien de toutes ces balivernes. — Je me rappelle avoir lu quelque chose de semblable dans un commentaire moderne fait sur la Zoologie d'Aristote.

C.—Je me suis souvenu de tout cela, et je l'ai gravé dans ma mémoire, parce que cela va droit à ma cause.—Les lapins sont un peuple corrompu, infecté de tous les vices des grandes villes.— C'est une race éhontée, portée aux plaisirs et à la révolte, et qui, du sein des voluptés, court à la dévastation des campagnes, comme ces pachas qui ordonnent, du fond de leurs sérails, le massacre et la dévastation; et de même que notre adjoint crie tous les soirs, dans les cabarets, mort aux Turcs! je crie, de mon côté, mort aux lapins! — Tant qu'il y aura un lapin dans le monde, il n'y aura point de récolte assurée.

Digitized by Google

Un homme (qui avait fait fortune dans la chapellerie, et qui se trouvait en ce moment au château) répondit ainsi au magister.

D.—Quelle est donc cette rage d'extermination contre une race entière d'animaux, nos compagnons de misère sur la terre! — Si vous n'avez plus de lapins, vous n'aurez plus ni chapeaux, ni manchons, ni bonnets, ni gants, ni fourrures; car le poil de lapin, qui entre comme partie principale dans la chapellerie, est un accessoire considérable dans un grand nombre d'articles de draperie et de bonneterie.— On évaluait jadis à quinze millions de francs le pelage des lapins employé seulement dans la chapellerie.—On portait à cinquante millions la chapellerie que l'on fabriquait dans les villes de Paris et de Lyon, sans compter celle que l'on fabriquait dans les autres villes de France.—Si vous n'avez plus de lapins, vous serez donc obligés d'acheter le poil de lapin chez l'étranger, et de l'acheter très chèrement, parce qu'il ne vous vendra cette matière première qu'à des prix fort élevés, sachant qu'elle vous est indispensable, et qu'il vous faut huit onces de poil par chapeau.—Combien de centaines de milliers d'individus vivent en France de cette production et de ce commerce! à commencer par le seigneur qui a une garenne, le bourgeois qui a un clapier et la pauvre femme qui élève quelques lapins dans des caisses, les chasseurs et les braconniers qui tuent les lapins, les cuisiniers et les cuisinières qui les écorchent et qui tirent parti de leur peau, les colporteurs qui les achètent, les

Digitized by Google

marchands en gros qui vendent le poil, les fileurs qui le préparent, les fabricants qui le tissent, l'apprêtent, le soumettent à l'action du tan, le mettent en feutre, et enfin les chapeliers qui le foulent et le teignent; en sorte qu'il n'est pas un seul homme, portant chapeau, qui ne soit intéressé à la conservation des lapins, auxquels nous avons l'obligation de ne pas rester tête nue. — Et vous réduiriez ainsi à périr de misère plusieurs centaines de milliers d'artisans pour sauver quelques têtes de choux, quelques carrés de laitues, quelques brins de luzerne ou d'avoine, donnant ainsi à connaître que vous faites plus de cas des herbes les plus viles que de la vie des hommes vos semblables.

Et n'y a-t-il pas d'ailleurs quelque impiété à vouloir effacer ainsi de la liste des espèces vivantes une race entière que Dieu créa dans sa sagesse, et parce qu'elle entrait dans les plans de sa création? — Enlever un seul anneau de cette grande chaîne qui lie ensemble tous les êtres, n'est-ce pas s'exposer à jeter une grande confusion dans celui des trois règnes que Dieu se plut à animer de son souffle?—Attaquer les individus de ce règne parce qu'ils vous nuisent et qu'ils sont nécessaires à votre existence, c'est le droit, c'est l'ordre légal; mais détruire l'espèce entière, créée par Dieu lui-même, il y a usurpation et révolte, et je maintiens que si l'on a le droit de se débarrasser de ces insectes qui incommodent tant le beau sexe, on n'a pas celui de détruire l'espèce entière, qui a sans doute une utilité que nous ne pouvons pas com-

Digitized by Google

prendre. Vaille que vaille, s'écria une vieille femme, tant que je pourrai en attraper, je les mettrai sous mon pouce. — Autant vaudrait me tordre le cou, s'écria une autre femme, que de détruire tous les lapins, puisque je n'ai pas d'autres moyens d'existence que d'en élever dans ma maison : c'est là mon domaine, ma terre, mon revenu, je n'en ai point d'autre.

B. — Eh bien, ma chère, puisque vous élevez tant de lapins, dites-nous, s'il vous plaît, comment vous vous y prenez pour les nourrir sans qu'ils nuisent à personne, quelles sont les mœurs, les habitudes, les diverses races qui composent cette espèce si nuisible d'un côté, et si utile de l'autre?

E. — Je vais vous conter cela de fil en aiguille, et comme si je parlais devant Dieu, mon créateur.

Premièrement, il y a deux races, la première qu'on nomme *le lapin riche*, dans laquelle il faut distinguer le riche argenté de Champagne, moitié ardoisé, moitié argenté, avec les pates noires.— La seconde est le lapin d'*angora*, qui a le poil plus long, la soie plus ondoyante et plus fine, avec une robe de toutes sortes de couleurs, sous laquelle, dans le temps de la mue, vous pouvez retirer, à l'aide du peigne, et chaque jour, une ou deux onces de duvet. — Peut-être y a-t-il encore d'autres races, mais je ne connais que ces deux-là et la race croisée qui en provient.

Secondement, je vous dirai que dans les deux races, le lapin mâle est très ardent, qu'il entre en

Digitized by Google

rut à six ou huit mois, qu'il suffit à trente femelles qui sont en chaleur toute l'année, et qu'il peut en sauter sept à huit en une heure, tandis que la pauvre pécore, couchée sur le ventre, alongeant ses pates en avant, jette un cri de douleur, lorsque le mâle lui serre trop vivement le chignon. — La lapine porte de trente à trente et un jours, sa portée est de quatre ou de huit; ordinairement elle fait sept portées par an, ce qui devrait produire par chaque lapine nourrie abondamment et tenue proprement, cinquante-six lapins au plus, et vingt-huit au moins par année. — Comme la lapine reçoit le mâle étant pleine, elle fait ses portées en détail successivement, en plusieurs heures, et quelquefois en plusieurs jours.

Troisièmement, vous connaissez que la lapine est près de mettre bas à la teinte bleue de sa portière, au gonflement de ses mamelles, et lorsque vous la voyez occupée à s'arracher le poil du ventre pour en composer le nid qu'elle destine à ses petits. — Il y a alors du plaisir à voir toutes ces pauvres mères se priver douloureusement du poil qui leur est nécessaire, pour rendre plus douillet le berceau qu'elles destinent à leurs enfants. — Si vous engraissez trop la lapine, le mâle ne la sautera pas, ou bien ce sera peine perdue. — Vous avez souvent besoin de rafraîchir la femelle et d'échauffer le mâle, quand il a beaucoup de besogne; mais il ne faut donner le mâle à la femelle qu'en saison propre, pour un temps limité, et le lui retirer aussitôt qu'elle est pleine.

Digitized by Google

Quatrièmement, la lapine ne doit allaiter que durant vingt-un jours, et après ce temps vous la voyez sortir de son gîte avec ses lapereaux, les mener paître avec elle; et le père, qui aurait tué ses petits pendant que la mère les allaitait, parce qu'il voyait un temps perdu pour lui, reconnaît ses enfants quand ils sont sevrés, les prend entre ses pates, les caresse, leur lèche les yeux, s'énorgueillit de sa postérité, fait la paix avec leur mère, va leur chercher des herbes dans leurs auges; et, pour dire la vérité, si vous voulez trouver les meilleurs pères, allez les chercher dans les clapiers.

Cinquièmement, vous pouvez alors réunir les petits jusqu'au nombre de quarante dans un lieu particulier, et vous devez surtout prendre les mesures nécessaires pour qu'ils ne s'étouffent pas en se serrant les uns les autres, comme font les agneaux et les moutons. — Aussitôt qu'on peut distinguer les sexes, c'est-à-dire, à trois mois, vous mettez les femelles d'un côté, vous coupez la plus grande partie des mâles pour qu'ils s'engraissent mieux, et vous les séparez des véritables mâles, qui les fatigueraient parce qu'ils sentent qu'ils sont dégradés.—Vous commencez à huit mois l'engraissage du lapin, et durant quinze jours vous lui donnez du grain, des plantes sèches, telles que hysopes, thyms, marjolaines, sauges, mélilots, qui leur donnent du fumet, et l'on peut pousser l'engrais jusqu'à ce que le lapin pèse quatre ou cinq livres. — J'ai dans mon clapier trente mères, qui

Digitized by Google

me rendent au moins chacune trente francs par an, tant par la vente des élèves que par le peignage de leur robe. — Quant à la dépense, je vais à l'herbe tous les matins. —Mais surtout il faut dans le clapier de l'air, une litière fraîche, un aliment sain et de la propreté, sans cela la maladie les prend, et le clapier devient un cimetière.

B.—Quelles sont donc les maladies auxquelles ces bêtes sont sujettes?

E.—Premièrement, la diarrhée qui saisit les nourrices et les nourrissons, lorsque, immédiatement après le sevrage, on les nourrit avec des choux, des laiterons, des spergules et d'autres plantes qui donnent beaucoup de lait; et, comme cette maladie est contagieuse, il faut se hâter de séparer les malades, et de les nourrir avec du pain grillé, du fourrage sec et des herbes astringentes.

Secondement, la maladie du gros ventre, à laquelle on remédie en privant les malades de toute boisson, et en les nourrissant avec du sarrasin.

Troisièmement, les maux d'yeux, qui les prennent ordinairement après le sevrage, maladie à laquelle je ne sais aucun remède, si ce n'est le changement d'air, de litière, et une grande propreté.

Quatrièmement, la gale, qui est toujours précédée d'un amaigrissement considérable, et qui finit souvent par envahir tous les habitants du clapier, si on ne les traite avec des céleris et des regains, si on ne leur donne des frictions avec des

Digitized by Google

plantes aromatiques, et si l'on ne sépare des galeux ceux que le virus n'a pas encore atteints.

Actuellement, dit la femme aux lapins, que je vous en ai conté toute l'histoire, je vous préviens que si vous exterminez la race entière, c'est comme si vous me tordiez le cou, car je ne puis vivre sans lapins. — Actuellement, dit le chapelier, je vous préviens que plusieurs centaines de mille hommes vont mourir de faim, si vous les privez de la matière première de leur industrie, car ils ne peuvent vivre sans lapins. — Actuellement, dirent les femmes du village, puisque vous voulez conserver la race, c'est comme si vous nous tordiez le cou, car nous périssons par les lapins.

B.—Rassurez-vous, mes bonnes femmes, je vous ai déjà prévenues que je me chargeais de vous indemniser.

A.—Belle indemnité pour tant de ravages! Des peaux de lapin! des peaux de lapin!

B.—Nous allons commencer d'abord par détruire les ennemis qui vous harcellent. — Qu'on appelle mon garde-chasse. — Monsieur mon garde-chasse, quels sont les moyens les plus expéditifs pour détruire cette engeance qui s'est échappée de ma garenne pour désoler le village voisin?

F.—Monsieur connaît cent fois mieux que moi toute l'affaire des chasses, et ce serait à moi de prendre les instructions et les ordres de sa seigneurie, non-seulement sur cet article mais encore sur toutes les parties qui composent le domaine de la science. — Le peu que je sais, je le tiens de mon-

Digitized by Google

sieur; le peu que je suis est tout-à-fait son ouvrage; mais puisque monsieur daigne m'interroger à ce sujet, je me ferai l'honneur de lui dire que nous avons d'abord le fusil, dont monsieur se sert avec une adresse supérieure à celle de tous les chasseurs des environs, et nous avons ensuite la chasse des bêtes par les bêtes, savoir :

Le chien couchant, qui, avec ses jambes torses et son ventre traînant, fouille dans tous les buissons et autour de tous les terriers; le chien d'arrêt, dont le regard féroce arrête la bête sur cul, et la prive de tous ses mouvements; et enfin le chien levrier, qui, lâché en plaine et sur terre rase, attrape en huit ou dix bonds le gibier à poil le plus leste.

Secondement, nous avons le furet que l'on introduit dans l'une des ouvertures du terrier (lorsqu'on a bouché toutes les autres) après avoir fait beaucoup manger ce petit chasseur, après l'avoir muselé et chargé d'une sonnette qui vous avertit du lieu où il se trouve dans les entrailles de la terre.—Il chasse, jusqu'au fond du terrier, l'animal qui vient se faire prendre dans une poche de filet, placée à la seule issue que l'on n'a point fermée.

Troisièmement, nous avons l'écrevisse, aussi lente dans sa marche que la bête fluette est vive. — Elle s'avance tout doucement jusqu'au fond du terrier, où elle trouve l'animal. — Elle étend sur lui la patte, le serre sans perdre prise; en sorte que se sentant ainsi piqué, il l'entraîne avec lui

Digitized by Google

jusque dans la poche qui l'attend à l'issue du terrier.

Quatrièmement, nous avons le tiercelet, la buse, le busard, l'autour, mais principalement le faucon qu'on accoutume à chasser et prendre le lapin, en attachant au cou de l'animal, qu'on lâche en plaine, un morceau de viande que l'oiseau poursuit et saisit avidement, et lorsqu'il est accoutumé et affriandé à cette pâture, toutes les fois qu'il aperçoit un lapin, il ne manque jamais de faire sur lui une belle descente.

Cinquièmement, nous avons le putois, la belette, la fouine, la martre, l'hermine, la gerboise, le renard, le chat sauvage et une foule innombrable de petits quadrupèdes et d'oiseaux de nuit et de proie, qui font une guerre perpétuelle aux lapins, et que l'on peut plus ou moins apprivoiser, à force de soins et de coups, à faire cette chasse, soit à l'espère, soit au vol, soit à la course.

Sixièmement, nous avons les filets, les collets, les lacets avec lesquels les braconniers prennent, en une seule nuit, plus de lapins qu'il n'en faudrait pour remplir un sac.

J'oubliais de noter la pate du crabe avec laquelle on fait un appeau qui imite parfaitement le cri du lapin, et si l'on sait s'en servir avec intelligence, saisir le lieu, le temps, la circonstance, et se cacher soigneusement, on réussit à faire une chasse abondante. — On doit piper le lapin, lorsqu'il sort de la rabouillère pour aller au gagnage par un temps qui annonce des orages, et lorsqu'on

Digitized by Google

voit le soleil se montrer et se cacher tour à tour, parce qu'alors le lapin, craignant la pluie, se dépêche de manger, et prend moins garde à tout ce qui l'entoure. — Cette chasse se fait encore avec succès dans les mois de mai et de juin, parce que c'est le temps du rut du lapin sauvage, dont la femelle n'est pas en chaleur toute l'année, comme la lapine domestique.

B. — Monsieur le garde-chasse, voilà des détails précieux, et qui annoncent que vous savez parfaitement le métier; mais dites-moi, je vous prie, comment, instruit comme vous l'êtes, avez vous pu me donner le conseil dangereux d'établir, à grands frais, loin de chez moi et près d'un village, une garenne forcée?

F. — Monsieur peut se souvenir qu'à l'extrémité de sa seigneurie il possédait une lande de huit arpents, hérissée de rochers sur un coteau exposé à l'est et au midi, et qui servait de vaine pâture aux chèvres et aux moutons, lorsque les sangliers et les porcs n'en avaient pas labouré toute la surface. — Monsieur ne retirait pas un sou de revenu de cette lande, et j'imaginai de l'utiliser en y établissant une garenne. — Je proposai alors à monsieur un plan et un devis estimatif de dépenses, et lorsqu'il les eut approuvés, je commençai par faire défricher cette lande au crochet, à la houe, à la binette, au louchet et à la bèche, suivant la nature des diverses couches de terre dont elle se compose. — Je fis planter sur cette terre ainsi labourée quelques milliers de pommiers, de coignassiers, de méri-

Digitized by Google

siers, noisetiers, cormiers, cornouillers, arbousiers et alisiers sauvages. — J'y ajoutai quelques centaines de jeunes ormes, dont la racine parfume la chair des lapins; de genevriers qui lui donnent un goût particulier; de roseaux dont la racine forme une chair grasse et d'une saveur douce; et enfin beaucoup de jeunes charmes dont la racine est constamment attaquée par tous les quadrupèdes rongeurs. — Je laissai venir ce bois taillis sous la forme de tiges, de buissons, de quenouilles, d'éventails, enfin comme il voulut venir d'après la nature et l'instinct propre à chaque espèce. — Je semai dans les clairières de ce bois des graines de marjolaine, de thym, de pimprenelle, de sauge, et plus tard des orges et des avoines que je fis couper et offrir en vert à la jeune et nouvelle colonie lorsqu'elle fut formée. — Lorsque tout fut ainsi préparé, semé et planté, je fis élever un mur d'enceinte à chaux et à sable avec six pieds de fondations et autant de hauteur. — Comme le lapin veut un terrain sec et aride, je fis tracer dans le bois, pour le purger d'eau, de petites rigoles par où elle s'écoulait; elle sortait ensuite par des égouts que je fis garnir de treillage, et se perdait dans un fossé toujours plein qui forme la seconde enceinte de la garenne. — La faute que j'ai commise, que je dois confesser à monsieur, et dont je conserverai un repentir tant que ma vie durera, c'est d'avoir fait confectionner ces grillages et la fermeture des deux portes de la garenne en bois de charme que ces animaux aiment, qu'ils auront rongé pour s'échapper et pour

Digitized by Google

aller dévaster le village voisin. — Je plaçai dans ce petit domaine quarante lapins mâles et deux cents femelles, qui ont tellement multiplié que j'ai pu obtenir cinq à six cents douzaines de lapins, que j'ai vendus aux propriétaires de garennes ou fait porter sur les marchés des villes, et qui ont valu à monsieur un revenu annuel de 3,000 francs, tandis que la lande sur laquelle j'ai établi cette garenne ne lui rapportait absolument rien. — Sauf l'avis de monsieur, je crois avoir fait une bonne opération.

B.—Pas si bonne que vous le croyez ou du moins que vous paraissez le croire. —Je me souviens très bien que les travaux que j'entrepris montèrent à plus de 30,000 francs.

F. —Eh bien ! les fonds de monsieur auront été alors placés à 10 pour 100, et c'est le plus fort intérêt que l'on puisse retirer lorsqu'on emploie son argent en travaux agricoles. — Mais ce que je ne puis concevoir, et ce que monsieur sait sans doute mieux que personne, c'est le motif qui a pu décider ces animaux qui trouvaient dans cette garenne les aliments les plus abondants et les mieux assortis à leur goût, à le déserter pour aller partager le maigre pot-au-feu de ces villageois.

B. — C'est que les mauvaises herbes broutées en liberté valent mieux que les légumes les plus succulents cultivés dans nos jardins et consommés dans un salon soumis à l'étiquette. — La dinde truffée que l'on servait jadis à la Bastille *de par le roi* ne valait pas la friture de goujons que l'on man-

Digitized by Google

geait à la Râpée. — Mais pour abandonner tout-à-fait ce sujet, dites-moi avec franchise ce qui a pu vous suggérer l'idée de me constituer en des dépenses si énormes, dans l'espérance de rentrées si incertaines et si éloignées?

F. — Je vais répondre avec franchise. — Monsieur sait que j'ai l'honneur d'être protégé par Mgr. le louvetier, qui ne perd jamais son temps à chasser le loup, parce que cet animal pointe en avant, et lui ferait prendre beaucoup de peine et perdre beaucoup de temps. — M. le marquis préfère beaucoup la chasse du chevreuil, du daim et même du sanglier (quand il n'est encore que bête rousse ou ragot) parce que ces animaux tournent toujours autour de leur gîte; et comme je ne manque jamais de l'indiquer à Mgr. le louvetier, il exige toujours de moi que je sois employé dans toutes ses chasses. — Dans un rendez-vous où son excellence prit un déjeuner solide, son excellence, m'ayant aperçu, me fit l'honneur de m'adresser la parole avec sa courtoisie ordinaire, et de me dire que, dans le voyage qu'elle venait de faire en Angleterre pour chasser le renard, elle avait visité une garenne qui rendait à son propriétaire plus de dix mille francs de rente; et que, dans le comté d'York, il en avait visité une autre dans laquelle on prit douze cents lapins en une seule nuit. — M. le garde général de la grande forêt, qui fut tour à tour nationale, impériale et royale, et qui a perdu beaucoup de ses baliveaux à chacun de ces changements; cet officier supérieur, qui a toujours

Digitized by Google

eu beaucoup de bonté pour moi (parce que je fais à sa place le balivage et le martelage dans les coupes de bois soumises à sa surveillance, tandis qu'il s'amuse à tirer le faisan ou le lapin), m'a assuré que le curé catholique de la paroisse de Ray, en Irlande, vend tous les ans quatre mille lapins pris dans sa garenne, qui font une partie de son casuel beaucoup plus considérable que tout ce que peuvent lui rendre les offrandes faites pour la délivrance des ames du purgatoire. — Instruit par le récit d'expériences aussi décisives, je me suis pris d'une belle émulation pour former une garenne capable d'augmenter d'une manière notable les revenus de monsieur qui me sont cent fois plus chers que les miens propres. — C'est alors que je me décidai à proposer le plan à monsieur, qui l'approuva, et qui sera obligé de convenir qu'il a parfaitement réussi.

B. — A faire dévaster les jardins et les champs de tout un village, à me faire maudire de tous leurs habitants.

F. — Pour quelques douzaines de mauvaises têtes de chou.

B.—Quelques choux, bons à composer la soupe d'un pauvre homme, sont aussi précieux pour lui que les sangliers suspendus à votre plancher ou renfermés dans votre saloir. — Mon intention la plus précise est de renoncer à cette garenne, et de faire construire pour les lapins un asile plus sûr et moins dispendieux, et qui fournisse journellement aux besoins de ma table.

Digitized by Google

F. — Alors c'est un clapier que désire monsieur, et quoique monsieur sache cent fois mieux que moi tout ce qui est nécessaire pour former un établissement de ce genre, je vais prendre la liberté de lui expliquer où et comment il doit être fait, et le régime qu'il convient d'y introduire pour le maintenir dans un état constant de prospérité.

Sur la pente du coteau que vous avez fait élever à la brouette au milieu de votre parc, à l'exposition du levant et midi, je vous demande la permission de faire élever un mur à chaux et à ciment, ayant six pieds de fondations, quatre pieds seulement au-dessus de terre, sur une longueur de quarante pieds et sur une largeur de quinze pieds. — Après avoir fait creuser et déblayer le terrain à sept pieds, j'établirai à cette profondeur un carrelage composé de briques placées sur champ, afin que l'animal, s'il vient à fouiller jusque là, trouve à son évasion un obstacle qu'il ne puisse jamais vaincre. — Ce pavé étant recouvert de six pieds de terre, je ferai établir dessus un bleton, pour l'écoulement en dehors des urines et des lavages qu'on est obligé de donner tous les quinze jours à cette habitation. — Sur le mur de quatre pieds de haut, je fais élever une charpente légère en soliveaux placés debout, qui soutiendront un toit de chaume à dix-huit pieds de hauteur. — Entre les solives je fais établir un grillage à mailles de fil de fer très serrées, de manière que les belettes les plus sveltes et les souris les plus menues ne puissent jamais y pénétrer, et que l'air

Digitized by Google

seul y entre de tous les côtés. — Dans cette habitation ainsi balayée par tous les vents, je fais placer, sur deux étages et l'une sur l'autre, quarante cabanes en planches de bois de chêne, ayant quatre pieds de long sur trois de large, séparées l'une de l'autre par un intervalle de dix-huit pouces, suffisant pour y faire journellement le service. — Ces quarante cabanes sont destinées aux mères, aux nourrices, aux jeunes familles. — L'une d'elles doit servir de maison de correction pour les mâles qui portent le trouble dans la cité; une autre doit servir d'hospice pour les malades affectés de maladies contagieuses et qu'on a l'espérance de guérir; une autre pour les incurables, et deux autres, enfin, doivent être destinées à l'engraissage. — Au centre du clapier seront placées deux grandes caisses, servant de grange à fourrage et de grenier à avoine. — Dans chaque cabane on doit trouver un abreuvoir; car le lapin, qui, en état de liberté, ne s'abreuve que de rosée, a besoin d'un peu de boisson lorsqu'il est au clapier, et surtout lorsqu'il est soumis au régime du grain et de l'herbe sèche. — Avec une telle disposition dans le bâtiment, si l'on a l'attention de changer la litière tous les trois jours, et de jeter en dehors les herbes et les légumes qui auraient été salis ou refusés; si l'on sépare les mâles des femelles aussitôt qu'elles auront été remplies; si les mères, les nourrices et les nourrissons jouissent d'un entier repos et d'une nourriture abondante et assortie à leur état; si les malades infectés de contagion sont placés à l'infir-

Digitized by Google

merie sans communication extérieure ; si on laisse vaquer en liberté tous les jeunes lapins après le sevrage ; si parvenus à l'âge de trois mois on coupe les mâles, d'après les procédés usités dans les clapiers les mieux tenus ; si on les traite régulièment après cette opération ; si on les engraisse avec de bons grains ; et si on les parfume avec des herbes aromatiques durant quinze jours, je puis assurer monsieur qu'il obtiendra de son clapier, pour le service de sa table, à raison de trois ou quatre lapereaux par jour, qu'il faudra saigner et non assommer, en parfumant leur intérieur avec des herbes balsamiques qui, durant le rôtissage, ajouteront beaucoup à leur fumet.

B. — Monsieur le garde-chasse, il vous appartient de traiter à fond ces sortes de matières, parce que vous avez acquis en ce genre une grande expérience. — Je sais que vous avez chez vous (ou plutôt chez moi) le clapier le mieux composé en belles espèces, le plus nombreux, le plus abondamment nourri et le plus soigneusement gardé, car il ne s'en est jamais échappé un seul habitant. — Vous nourrissez toute cette nation avec les légumes de mes jardins, les grains de mes champs et les herbes de mes bois, et vous avez su créer au milieu de ma terre un fort joli domaine qui est à vous et auquel il ne manque rien ; car vous avez vaches, chèvres, brebis, cochons et volailles de toutes espèces que vous vendez, et dont vous conviendrez que la nourriture ne vous coûte pas grand'chose.

Digitized by Google

F.—Ah! monseigneur! monseigneur! qui donc a pu se permettre de vous tenir de si mauvais propos sur le compte d'un serviteur fidèle? J'en atteste tous les habitants ici présents, et quoique j'aie été fréquemment obligé de sévir contre eux pour la conservation de vos intérêts, qui me sont plus chers que les miens propres, je ne redoute pas leur témoignage, et même je l'invoque.

(Tous les villageois ayant gardé un profond silence, le maître répondit ainsi :)

B. — Je vais suppléer au silence de ces braves gens, et vous dire ce qu'ils diraient eux-mêmes si la crainte de vos armes, de vos chiens, de vos lapins et de vos procès-verbaux ne leur tenait la bouche fermée.

On dit généralement dans tous les environs qu'en votre qualité de garde-marteau, vous allez démarquer la nuit les arbres que vous avez marqués le jour en ma présence comme réserves, et que vous ne prenez pas une telle peine gratuitement; que n'indiquant jamais dans les états de balivage la circonférence du tronc et la hauteur des arbres anciens, vous substituez pour être abattus, au profit de l'adjudicataire, des chênes de sept à huit âges, que j'avais réservés, à de mauvais chênes pommiers que j'avais fait marquer pour être arrachés; que lors du récolement vous ne faites jamais mention, dans votre rapport, du nombre des baliveaux, cadets, modernes et anciens, qui ont dû demeurer debout après l'abattage du taillis.

Qu'en votre qualité de garde-vente, vous ne

Digitized by Google

faites jamais couper dans les taillis les pommiers à cidre, poiriers, cornouillers sauvages venus dans les bois, parce que vous retirez de leurs fruits une vingtaine de barriques de cidre ou de poiré que vous vendez, et que, par vos soins, ces arbres fruitiers ont tellement prospéré que mes bois ne seront bientôt qu'un immense verger.

Qu'en votre qualité de garde-chasse, vous accordez aux braconniers des environs le droit de chasser dans mes bois, pourvu que chacun d'eux vous apporte, durant l'hiver, un sanglier que vous salez pour votre compte, ou que vous vendez, et un nombre convenu de daims et de chevreuils que vous faites porter sur les marchés ou chez les marchands de comestibles des villes voisines, sans égard pour les réglements qui défendent de tirer les daines et les chevrettes, et de tuer les quadrupèdes dans la saison consacrée au rut. — J'ai entre les mains le relevé des envois que vous avez faits dans les villes voisines, et qui a été extrait des registres tenus, jour par jour, par les directeurs des voitures publiques.

Qu'en votre qualité d'officier assermenté, ayant foi en justice jusqu'à inscription de faux, vous rédigez, sous la cheminée, des procès-verbaux de contravention que vous n'affirmez, ni ne déposez au greffe en temps utile, mais dont vous vous servez, pour exiger des amendes dont vous ne rendez aucun compte, et pour faire peur à ceux des habitants qui se refusent à vous payer, parce qu'ils sont justement indignés de telles malver-

Digitized by Google

sations. — Dernièrement encore, vous vous êtes battu étant ivre avec un des refusants, vous avez rédigé un procès-verbal de rebellion contre lui, vous avez fait constater vos blessures, vous l'avez menacé des galères pour une scène de cabaret, afin de l'amener, par la terreur, au paiement d'une amende, dont l'exaction vous constituerait coupable de concussion.

Qu'en votre qualité de garde-bois, vous accordez tous les ans le droit de bucherage, herbage, glandage, paccage à un certain nombre d'habitants que vous investissez ainsi d'un privilége exclusif, et voici le tarif qui m'a été remis des sommes que vous percevez pour l'octroi de chacun de ces priviléges.

F.—Ah monseigneur! monseigneur! quelle infamie! quelle horreur! quelle scélératesse!

B.—Voici ce tarif, et je vais vous éviter la peine de le lire.—Les personnes ici présentes et qui ont été soumises à ces perceptions, sont là pour le démentir, et vous justifier si vous êtes innocent.

Pour la charge d'une femme, en bois vert ou sec, chaque jour durant les six mois d'hiver, il me sera apporté aussi chaque jour une botte d'herbe fraîche, durant les six mois d'été, et si ladite femme mène avec elle un ou deux de ses enfants dans les bois, il me sera dû deux bottes par jour, et trois si elle mène et charge de bois un âne.

Pour couper des têtes de jeunes bouleaux ayant sept à huit ans et destinées à faire des balais, il

Digitized by Google

m'est dû une journée d'homme par semaine dans mon jardin; et pour couper le genet, une douzaine d'œufs frais tous les dimanches, tant que durera la taille.

Pour ramasser et emporter chaque jour un panier de glands, durant tout l'automne, il me sera fourni une livre de beurre frais, chaque jour que durera la glandée; et pour mener les porcs dans les bois, on me devra un cochon de lait à la Noël pour chaque truie pleine, et un jambon à Pâques pour chaque verrat.

Pour le privilége de ramasser et emporter chaque jour (les dimanches et les jours consacrés au Seigneur exceptés) un drap rempli de feuilles-mortes; il me sera fourni une voiture de bon fumier de litière pour mon jardin; ou bien dix livres de filasse, si le particulier, jouissant du privilége, possède une chenevière; ou bien quatre boisseaux de haricots, s'il cultive cette denrée; ou bien encore dix livres d'huile de navette ou colza pour ma lampe, et autant de tourteaux pour mes chiens.

Pour couper, recueillir, faire sècher, ramasser et emporter les roseaux qui croissent dans les mares et les flaques d'eau de mes bois, les joncs propres à lier les sarments de vigne, les osiers marsaules employés à faire des hottes, il me sera fourni par chacune des parties prenantes un cent d'échalas; elles seront tenues en outre de labourer, biner, tailler, paisser, ébourgeonner, lier, provigner; et enfin de faire chacune les douze façons usitées dans dix perches de ma vigne.

Digitized by Google

Pour pêcher dans les mares, fossés, trous à marne, et autres parties aquatiques qui se trouvent, ou pourront un jour se trouver dans les bois, il me sera fourni un cent de goujons par semaine, et un brochet chaque jour de fête carillonnée.

Pour placer des collets, tendre des lacets et filets, engluer les buissons, procéder à la grande et à la petite pipée, soit à l'abreuvoir, au miroir, au quatre de chiffre, à la chouette, à la vache artificielle, il me sera fourni par chaque pipeur, et en saison convenable, soit quatre douzaines de mauviettes, une douzaine de grives au genièvre, ou bien quatre paires de bécasses, ou deux paires de faisans; et lesdits pipeurs seront tenus de se réunir en commandite de chasse afin de me fournir un ragot ou bête rousse de bon aloi, pour la Saint-Hubert.

Pour mener une vache paître toute l'année dans mes bois, on me donnera deux livres de beurre par semaine; pour un troupeau de moutons, autant de toisons par année qu'il y aura de douzaines de bêtes; pour une chèvre, un fromage frais tous les dimanches, et un chevreau à Pâques; que si le troupeau de vaches ou de moutons appartient à un boucher, il me fournira, chaque jour que durera le paccage, un pot-au-feu de bon aloi, et sans réjoui.

Pour cueillir dans mes bois les pimprenelles, bonnes contre les maladies du sang; les centaurées, utiles contre la fièvre; les mollènes et prudhommes, essentielles dans les rhumes; les genièvres, employés contre les diarrhées, il sera permis

Digitized by Google

de les cueillir à discrétion et sans rien payer. — Bien entendu cependant que si c'est un officier de santé qui les cueille ou les fait cueillir, il sera tenu de médicamenter gratuitement moi et ma famille, quand besoin sera ; si c'est une sage-femme, d'accoucher aussi gratuitement ma femme et même mes filles (le cas advenant, et ce qu'à Dieu ne plaise !) et si c'est la servante du curé qui ramasse les herbes pour le compte de son maître, celui-ci sera tenu de dire quatre messes basses pour le repos de mon ame.

Quant aux chevaux, mules, mulets et autres bêtes de traits, appartenant aux voituriers nommés thiérachiens, qui paissent journellement dans mes bois, etc., etc.

F.—Ah ! monseigneur, monseigneur, en voilà bien assez ! quelle horreur ! quelle infamie ! quel démon, vomi par l'enfer, a pu inventer de telles impostures ! Je veux que la foudre m'écrase, que Dieu me damne, que le ciel m'extermine !— Que monsieur daigne écouter les habitants de ce village, ici présents ; comme ils passent leur vie dans les bois, ils savent, mieux que personne, comment je m'y conduis ; chacun d'entre eux va s'empresser de prendre ma défense.

B.—Eh bien, mes chers amis, vous ne dites rien, vous n'osez prendre la parole contre ce maître fripon. — La peur qu'il vous inspira jadis vous retient encore.

G.—Vous avez tout dit, mon cher monsieur, c'est pour cela que nous ne disons mot. — Cepen-

Digitized by Google

dant nous soutenons qu'on charge beaucoup trop ce chrétien, et lorsqu'il est seul avec son fusil, au milieu des bois, il n'y a pas de plus honnête homme que lui à dix pas à la ronde.— Nous soutenons (dit un autre villageois) que ce garde est innocent comme le chevreau qui tette encore sa mère, et qui se contente des petits bourgeons qui croissent sur les buissons, en attendant qu'il ait la jambe assez haute et la corne assez forte pour ébourgeonner les arbres fruitiers en plein vent.— Il est innocent (dit un autre) comme notre saint père le Pape est notre père, et comme saint Crépin est notre patron; et je puis vous assurer que m'ayant un jour rencontré dans vos bois, avec mes deux bourriquets et mes trois enfants, et pouvant me faire beaucoup de peine, il voulut bien de sa grace se contenter de saisir et d'emmener chez lui ma bourrique qui était pleine, et qu'il me rendit de sa bonne volonté aussitôt que je pus lui porter les cinquante écus qui étaient la valeur de la bête. — Il n'y a pas dans le monde (dit un autre) de plus parfait honnête homme que celui-là, et je dois le savoir mieux que personne, puisqu'il est le parrain de mon dernier enfant, et il nous laisse bûcherer bien tranquillement dans le bois, pourvu que je lui porte tous les dimanches une demi-douzaine de paniers ou de bourriches d'osier qui lui sont nécessaires pour envoyer à la ville les grosses provisions qu'il ne peut pas consommer, et qu'il ne veut pas porter au château.— Notre doux maître (dit un autre), ne chagrinez

Digitized by Google

pas ce chrétien, vous iriez bien loin pour trouver un garde aussi fidèle et aussi attaché aux intérêts de son maître. — Sans négliger les siens (répondit un autre.) — C'est juste, c'est juste, répétèrent tous les assistants ; le prêtre doit vivre de l'autel, et le garde-chasse du bois.

(Pendant que ces villageois abandonnaient leur langue à mille propos divers, il arriva un domestique à grande livrée qui remit au maître une lettre cachetée. — Celui-ci la reçut, envoya à l'office le porteur pour se rafraîchir, selon l'usage immémorial du château, puis décacheta la lettre, la lut, demeura quelques instants silencieux, et enfin rompit le silence.)

B.—Monsieur mon garde-chasse, mon garde-marteau, garde-bois, garde-vente, garde-champêtre, je reçois en ce moment de quoi vous faire pendre. — On m'apprend, et qui, plus est, on me prouve, que, durant plus d'un mois, vous avez été constamment occupé à prendre au collet, au lacet et au furet dans la garenne forcée, qui est l'objet des plaintes de tous ces villageois, le plus de lapins que vous avez pu ; que vous avez vendu un grand nombre de ces lapins aux propriétaires des garennes voisines, et envoyé le surplus, au nombre de plus de deux mille, dans les marchés des villes ; et que, dans la crainte que vous avez conçue que je ne fusse informé de la disparition de tous ces animaux, vous avez creusé la nuit un souterrain, sous les murs de la garenne, afin de me persuader qu'ils s'étaient échappés par là ; et en effet

Digitized by Google

ce qui était resté dans les terriers s'est enfui par le souterrain, et a fait irruption dans le malheureux village dont vous voyez ici les habitants. — On m'a donné le nom des deux terrassiers qui vous ont aidé à pratiquer ce trou ; et voici le mouchoir portant votre marque que vous y avez oublié.

F.—Monseigneur, monseigneur, votre excellence peut-elle ajouter quelque foi à des calomnies dirigées plutôt contre elle que contre moi, parce qu'on sait le zèle ardent que j'apporte dans la conservation de ses intérêts.— On n'ose pas s'attaquer directement à monseigneur, parce qu'il est puissant, et l'on s'en prend à moi, pauvre diable, qui ne suis qu'un ver de terre.

G.—Qu'appelles-tu, ver de terre? tandis que tu es un vilain serpent dont j'écraserais tout-à-l'heure la tête avec mon sabot, si notre doux maître le permettait.—(Une autre femme) : Vilain sorcier, vil scélérat, te voilà donc confondu, chassé, condamné, et bientôt pendu!—« Tu me donneras quatre livres de beurre pour cette poignée d'herbe « que tu as prise dans mon bois, disais-tu à l'une ; « donne-moi ton tablier, ton couteau, ta serpe et « tout ce que tu as dans tes poches, disais-tu à l'autre, parce qu'elle emportait un pauvre fagot sur « ses pauvres épaules. »—(Une autre) : Il prenait à l'une sa chaîne d'argent, à l'autre sa croix d'or, et, aux plus jeunes, cet infâme, si l'on avait voulu l'écouter.... Mais, grace à Dieu, nous ne sommes pas de ces femmes que.... de ces femmes à qui.... qu'on le pende! qu'on le pende!

Digitized by Google

B.—Trève à ces représailles, mes chères femmes, elles sont dictées par la colère, et je ne dois me décider que par la justice. — Avant de prendre une détermination sur le sort de cet homme, je veux l'entendre, le confronter avec ses accusateurs, et obtenir des preuves. — En attendant, je lui signifierai l'ordre de déguerpir dans les vingt-quatre heures de la maison qu'il occupe dans mon domaine. —Mais cet incident vient de nous faire perdre de vue les fâcheuses circonstances qui vous ont amenés ici. — Il paraît que ce garde, après vous avoir long-temps vexés par ses procès-verbaux, a percé la garenne, afin de vous achever par ses lapins. — Il faut apporter un prompt remède au dommage que vous éprouvez. — Que l'on appelle mes piqueurs, que l'on selle mes chevaux, que l'on ouvre le grand et le petit chenil, que l'on accouple les chiens. — Holà, tayo, tayo, Briffault, Parpaillo, Maurico, en avant, piqueurs, donnez de la trompe.— Nous aurons ce soir une belle curée à faire au flambeau, et vous sonnerez alors un brillant alalì.

C. (Le magister.)—Vous arriverez trop tard, mon cher monsieur, et il en sera de notre village comme de cette grande ville d'Espagne qui fut renversée de fond en comble par les lapins, ainsi que nous l'ont appris Prime et Marron.

D.—Ce que vos chiens ne pourront pas faire, nos matous le feront, et nous comptons beaucoup plus sur Rominagrobis, et sur toute sa famille, que sur tous vos bassets. — Mais nos indemnités, nos indemnités!

Digitized by Google

B.—Soyez tranquilles, je réparerai tous les dommages que vous avez éprouvés.

D.—Pour tant de belles têtes de choux, pour de si beaux carrés de laitues, pour une luzerne broutée jusqu'à la racine, des peaux de lapin! des peaux de lapin! y a-t-il conscience?

(On ne nous a point appris quel fut le résultat de cette grande expédition. — Depuis Darius on n'avait pas vu en ligne des armées aussi nombreuses. — Si jamais nous pouvons recueillir les détails de cette héroïque entreprise, nous les placerons sous les yeux de nos lecteurs, et nous pouvons respectueusement les assurer que nous n'aurons jamais rien de secret pour eux.)

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LES POULES.

« Te voilà donc, ornement de nos campagnes, « orgueil de notre habitation, modèle de grace et « de beauté, te voilà gisant, sans vie et pourtant « toujours beau! Quoi! si jeune encore, si accou- « tumé à plaire, si habile à de vives et rapides « amours, et déjà mourir! Que deviendront tes « épouses, fières d'un amant si beau? Leurs jours « de bonheur sont passés, plus de chant, *plus « d'amour, et partant plus de joie.*—Monstre, qui « as osé trancher la trame d'une si belle destinée, « puisses-tu être la proie des loups! Puisse ton corps « être traîné au fond des bois, et ce que les bêtes « féroces n'auront pu manger, être dévoré par les « oiseaux de proie! »

Vous me demanderez quelle était la Médée qui s'abandonnait à de si violentes imprécations, ou l'Artémise qui poussait de si tendres gémissements, ou la muse des tombeaux qui soupirait des chants si mélancoliques (exprimés à la vérité en d'autres termes, mais dont le sens était le même); je vous répondrai que cette muse était une fille de basse-cour; et que la victime gisante était un coq, et le monstre une belette.

Digitized by Google

La bête au museau pointu, à la taille svelte, au long corsage, avait surpris durant la nuit précédente, sur son juchoir, le sultan, *beau d'orgueil et d'amour*, qui régnait dans le harem emplumé. — Nous accourûmes aux accents de la muse du poulailler. Nous vîmes (quel spectacle, grand Dieu!) l'oiseau renversé, sa crête tombante et décolorée, son aigrette sans mouvement, son casque sans éclat, son collier sans couleur vermeille. Ses jambes, jadis si nerveuses, ne pouvaient plus soutenir son beau corps; son bec, ses éperons. Ses ergots ces armes, jadis si redoutables pour ses rivaux, avaient perdu tout leur ressort; une goutte de sang échappa de son bec, il ouvrit un œil mourant qu'il referma soudain, il exhala son dernier soupir. La nature, qui vit succomber ainsi le chef-d'œuvre de la création, continua sa marche ordinaire, un voile d'épaisses ténèbres ne s'étendit point sur la terre, et il fit, durant toute cette journée, le plus beau temps du monde.

Le temps des miracles est passé, et nous sommes venus trop tard. — Les sorciers de tous les genres et les magiciens de toutes les robes ont reçu leur congé. — Les géomètres, les chimistes et les physiciens leur ont succédé. — La science tient le sceptre, et c'est à la raison, sa fille, à gouverner le monde.

Lorsque cette belle créature eut cessé de vivre, de nouveaux sanglots, de nouveaux gémissements échappèrent à la muse de basse-cour. — Elles en mourront toutes, s'écria-t-elle, elles prendront la

Digitized by Google

crête blanche, elles porteront l'aile traînante, elles ne voudront plus manger ni boire, ni coqueter, ni nicher, ni pondre; elles en mourront! elles en mourront! — Ouvrez, lui dit-on, le poulailler (qu'elle avait laissé fermé toute la matinée en signe de deuil). Elle l'ouvrit, à l'instant toutes les veuves sortirent avec impétuosité, comme ces recluses dont on ouvre les cellules lorsqu'il faut se rendre au parloir. — Elles s'arrêtèrent un instant devant le corps du pauvre défunt, sautillant et dansant tout autour; et tandis que la fille de basse-cour continuait de crier : elles en mourront! elles en mourront! deux jeunes poulets de six mois, qui commençaient à prendre la crête rouge, voyant leur terrible rival hors de combat, coururent sur les veuves, qui du plus loin qu'elles les aperçurent, se baissèrent, les reçurent d'une aile frémissante, les provoquèrent par de nouveaux caquets à de nouveaux assauts, tandis que d'autres athlètes, perchés sur le corps du vieux mari, proclamaient en chantant que le sérail reconnaissait de nouveaux maîtres. — Ah! les infâmes, s'écria la fille de basse-cour; un instant, s'il vous plaît, mesdames. — Je vous trouve un peu pressées.—Il est encore tout chaud..... Qui aurait jamais pu croire à des consolations si promptes..... Mais voyez, voyez un peu ce que c'est que de nous!

Nous profitâmes de l'occasion que cette scène nous offrait pour inviter le propriétaire à nous conduire dans tous ses poulaillers, car il en avait au moins trois. — Il nous mena d'abord dans un

Digitized by Google

champ contenant environ trente perches, couvert par un toit et fermé par une clôture en fil de fer, et planté de mûriers nains et d'autres petits arbustes. — Au fond de ce champ on apercevait l'habitation des volailles et les divers appartements qu'elles occupaient, suivant l'âge, le sexe, l'état dans lequel elles se trouvaient et les diverses destinations qu'on voulait leur donner. — Au milieu de ce champ était une pièce d'eau limpide, sur la surface de laquelle quelques arbustes laissaient tomber leurs rameaux pleureurs.—Vers l'extrémité était un carré de terre labourée que les poules grattaient sans cesse, un petit pré dans lequel elles se promenaient pour prendre l'air et respirer le frais, une litière composée de paille, de bottes d'avoine de fonds de grenier, et une verminière dans laquelle les poules avaient la coutume de se rendre après leur déjeuner, comme on se rend dans un café pour se distraire et avaler quelques sorbets.

Introduits dans cette maison de plaisance, le propriétaire appela autour de lui toutes les poules qui le reconnurent à sa voix et aux distributions de grains qu'il leur faisait, et il en passa ainsi la revue individuelle, en signalant chacune l'une après l'autre, et à mesure qu'elles se présentaient.

Voici d'abord l'Ève de toutes les poules *phaseanus indicus*, la souche primitive de laquelle sont sorties probablement toutes les variétés que l'éducation et l'état de domesticité ont pu créer.—Nous la devons à l'illustre naturaliste Sonnerat, qui l'a

Digitized by Google

trouvée sauvage dans les hautes montagnes qui séparent le Malabar du Coromandel. — Elle est un tiers plus petite que la poule commune, et elle en diffère encore, parce qu'elle n'a ni crête sur la tête, ni caroncules sous le cou, ni ergot sur la jambe, mais seulement un bouton un peu saillant. — Voici la poule de Bahia, qui, dans son adolescence, marche toute nue, et ne se couvre de ses plumes que lorsqu'elle a atteint sa nubilité. —Voici la poule de Bantam, *phaseanus pusillus*, portant la couleur écarlate dans l'iris de son œil, des brodequins couleur d'ébène sur ses jambes et les pieds nus. —Voici la poule de Camboge, qui est féconde comme le sont toutes les poules naines, mais qui a la jambe si courte que ses aîles traînent à terre, et qu'elle est obligée de sauter au lieu de marcher. — Voici la poule agathée, la poule argentée, la poule ardoisée, la poule couleur de feu, la poule dorée, la poule à écailles de poisson, la poule herminée, *phaseanus mustela ermineata*, la poule laineuse, *phaseanus laneogesinosus*, la poule huppée, *phaseanus cristatus*, la poule frisée, *phaseanus crispus*, la poule sans queue, *phaseanus ecaudatus*, la poule porte-soie, la poule sans plumes, sans croupion, sans crête, la poule veuve, couverte de larmes blanches sur un fonds noir, la poule à huppe blanche sur une tête noire, la poule chamois, *phaseanus antilopea rupicapra*, la poule à cinq doigts, *phaseanus pentadactylus*. — Voici actuellement plusieurs variétés des poules patues, des poules naines, des poules à duvet, des poules

Digitized by Google

à plumes retroussées, renversées ou ébouriffées. — Voici la poule à duvet du Japon, blanche, de moyenne grosseur, portant des bas de soie, et même entièrement vêtue de soie comme un mandarin. — A ses côtés vous voyez une poule portant une culotte de velours, et qui en retient le nom. — Voici la poule Jago, originaire de Sumatra, qui, semblable au chameau, se repose quand elle est fatiguée sur l'articulation formée par les muscles qui attachent la jambe à la cuisse. — Voici la poule de Java, sans crête ni cravate, comme le faisan, poule colère, querelleuse et même furieuse comme le vautour avec lequel elle a quelque ressemblance. — Voici la poule négresse, *phaseanus niger*, à crête, bec, épiderme et plumage noirs, et dont la chair acquiert par la cuisson une couleur noire très développée. — Voici la plus petite des poules, c'est celle du Pégu, qui n'est pas plus grosse qu'une tourterelle, et qui soutient sur des pieds rogneux un pelage d'une couleur fort agréable. — Voici la poule de Rhodes, célèbre chez les anciens par le courage belliqueux du mâle; ainsi que la poule de Tanagra, dont les coqs étaient réputés les meilleurs combattants de l'antiquité. — Voici la poule de Caux, *phaseanus patavinus*. — Elle est double en hauteur et en grosseur de la poule ordinaire, mais ses poussins prennent des plumes plus tard que ceux de la race commune. — Voici la belle hambourgeoise au bec pointu, ayant l'iris de l'œil jaune, un cercle de duvet noir autour des yeux, une touffe de plumes

Digitized by Google

brunes sur chaque oreille, et, derrière la crête, de larges taches noires sur la poitrine, le ventre et la crête d'un beau velouté. — En général, on remarque, ajouta notre hôte, que les poules naines sont les meilleures pondeuses, mais que leurs œufs sont plus petits, et que les poulets et poulettes qui en proviennent sont moins disposés à l'engraissage et à l'embonpoint, que les espèces ordinaires; que les poules fortes, gigantesques et disposées à beaucoup engraisser à l'épinette ou à la mue, pondent peu, mangent beaucoup, et peuvent fournir des chapons gras et d'excellentes poulardes.

Au centre du sérail dont nous venons de signaler toutes les beautés, vivait ou plutôt régnait sans rival, un coq, le coq le plus beau du monde, le *phaseanus gallicus*. — Il y vivait pour manger, coqueter, cocher, chanter, gratter la terre ou se hisser sur les juchoirs, pour lustrer ses plumes, peigner son aigrette, aiguiser son bec, et enfin pour acquérir tous les moyens de plaire et toutes les facultés nécessaires pour en recueillir le prix. — Dans un coin de ce champ et séparées par un grillage, on avait réuni les poules douairières qui avaient cessé de pondre. — C'était là le vieux sérail dans lequel le sultan se rendait par bienséance, et seulement pour prouver qu'il avait la mémoire d'un époux et d'un père. — Après y avoir bâillé quelques minutes, il avait l'habitude de se rendre dans les appartements où étaient les sultanes-mè-

Digitized by Google

res entourées de leurs poussins qu'il caressait, et auxquels il donnait la becquée ; les sultanes couveuses dans le pondoir desquelles il s'asseyait avec elles, comme pour les échauffer et les encourager à couver ; les sultanes pondeuses pour lesquelles il avait des attentions particulières, soit en allant chercher la paille nécessaire pour construire leurs nids, ou le duvet propre à en rendre l'intérieur plus douillet ; et lorsque dans ses visites il trouvait une sultane en travail, il facilitait son accouchement avec un grain de sel qui opère dans les poulaillers comme le forceps dans les gésines. — Mais l'appartement, ou si l'on veut, le lieu de la basse-cour où il se plaisait le plus, c'était celui destiné aux jeunes odalisques. — Il y entrait gravement, en relevant les pennes de sa queue avec majesté, en donnant un mouvement rapide à son auguste bec, à son aigrette, à sa crête et à son collier vermeils, et c'était à celle des odalisques qui, par le charme de sa voix, les graces de sa danse et le jeu de sa physionomie, parviendrait à gagner son cœur. —Il les passait gravement en revue, et le grain de froment qu'il jetait à l'une d'entre elles était le signal de la haute faveur qu'il se disposait à lui accorder. — Tantôt il appelait la poule négresse à cause de sa couleur d'ébène; tantôt la poule blanche, à cause de son albâtre; tantôt la poule jago, à cause de la majesté de sa taille; la poule naine, pour la mignardise de sa figure et la gentillesse de ses manières; la poule sauvage, pour l'expression naïve de ses amoureux instincts; la poule de soie

Digitized by Google

ou culotte de velours, pour la délicatesse de son duvet; la poule sans queue ou sans croupion, pour la singularité de sa structure; mais il ne choisissait jamais ses sultanes favorites que parmi les cauchoises, à embonpoint volumineux, la Normandie étant pour les coqs ce que la Circassie est pour les pachas.

On juge facilement combien de querelles existent entre tant de rivales ayant toutes la même prétention. — Aussi ce sérail est-il un véritable enfer.— Ici, c'est une odalisque qui casse les œufs de sa rivale; là, une hambourgeoise qui, du haut de son pondoir (voyez ce que peut une femelle en colère !) laisse tomber une fiente sur le plumage de la favorite; ailleurs, une poule de jago saute sur la huppe d'une négresse, lui arrache les plumes, lui crève les yeux. — Il faudrait le talent d'un autre Usbeck pour écrire chaque matin le journal de ce harem.

Le sultan lui-même n'est pas fort heureux. — Il redoute beaucoup ce que l'on ne craint point, ce qu'on favorise même chez les bipèdes sans plumes, civilisés jusqu'au degré extrême qui touche à l'état sauvage. — Ce sultan n'est point encore arrivé à ce degré élevé que le dieu de la guerre lui-même ne put jamais atteindre, puisqu'il se mit en colère contre son heureux rival, et qu'il lui cassa la jambe. —La jalousie est le caractère dominant d'un sultan emplumé ; celui dont nous parlons rend de fréquentes visites à sa jeune postérité; et, quand ses jeunes poussins, devenus poulets, commencent à

Digitized by Google

chanter et à coqueter, il les renferme. — Il sait que s'il se présentait dans le harem de nouveaux Orestes, des Clytemnestres nouvelles seraient disposées à leur faire raison. — Il ne souffrirait pas de telles horreurs.

Le sultan est fort propre de sa personne. — Il se rince le bec, se lave la tête et les pieds plusieurs fois par jour, et il exige de ses favorites des ablutions non moins nombreuses, tant il a horreur des souillures. — Si le coquetier introduit dans le sérail une nouvelle odalisque, il examine d'abord s'il n'y a pas sur elle quelques taches, ensuite il tourne et retourne auprès d'elle avec une curiosité semblable à celle d'un joaillier à qui l'on présente une perle, et qui la regarde attentivement, afin de s'assurer qu'elle est neuve et qu'elle ne garde pas l'empreinte de l'instrument qui aurait pu la forer.

Il y a dans le sérail des eunuques noirs et des eunuques blancs qui sont en horreur à toutes les sultanes. — Elles imaginent chaque jour de nouvelles malices pour les désespérer. — Quelquefois, dans les premières ardeurs du printemps, ou échauffés par une nourriture aromatique, ou bien entraînés par les charmes secrets des odalisques, ces malheureux soprani tentent sur elles des essais qui tournent toujours à leur honte, et entraînent souvent leur perte. — Le sultan informé leur crève les yeux, leur ouvre le ventre, les traîne sanglants jusqu'à la porte du poulailler, et, s'il le pouvait, il les suspendrait par les pieds sur les juchoirs comme sur des fourches patibulaires, et pour ser-

Digitized by Google

vir d'exemple à tous les chapons. — Lorsque les sultanes vont se baigner, il monte sur son kiosque pour savoir si les règles de la décence sont observées. — Si une oie, un dinde ou une pie, viennent coasser, glousser ou siffler autour du poulailler, il appelle ses sujets aux armes. — Il craint qu'on escalade les murs du sérail. — Si son œil auguste et perçant aperçoit dans les airs un autour, un milan, ses cris redoublent comme les coups de cloche dans les minarets. — Il réveille les eunuques endormis, arrache les couveuses de leurs pondoirs, les odalisques de leurs duvets; tout est en alarmes; le sultan craint qu'une troupe de janissaires ne s'empare de son palais, et ne souille son harem. — Enfin, souverain sans rival, monarque sans contradicteur, richement doté de toutes les facultés qu'une nature libérale peut accorder, entouré de maîtresses qui mettent tous leurs soins à lui plaire, et d'eunuques toujours prêts à le servir, il se meurt d'ennui au sein des plaisirs, il se consume de tristesse, d'inquiétude et de jalousie, au milieu de toutes les voluptés.

Juste châtiment infligé à un tyran jaloux.

Le poulailler que nous venons de visiter, nous dit notre hôte, lorsque nous en sortîmes, est pour moi une affaire de pure curiosité. — Comme on a des serres chaudes pour cultiver des plantes exotiques et pour les acclimater si l'on peut, de même j'entretiens ici des poules de tous les pays pour en

Digitized by Google

obtenir si ce n'est des espèces nouvelles, au moins des variétés.—Mais si je n'avais pas d'autre moyen de pourvoir à ma table que ce poulailler, je courrais le risque de mourir de faim.—Les études d'histoire naturelle sont, sans contredit, l'occupation la plus agréable que l'on puisse se donner; mais un cabinet de zoologie n'acquiert, à mes yeux, toute sa valeur, que lorsqu'il sert de vestibule à la cuisine.

Les poules s'acclimatent sous tous les méridiens, s'accommodent de tous les pays, et le présent le plus agréable que des Européens puissent faire à des peuples sauvages, ce ne sont pas des vêtements, des armes, des haches ou des barils d'eau-de-vie; ce sont des poules.

Les anciens consacrèrent le coq à Minerve et à Mercure; ils le sacrifiaient à Esculape. — L'avenir était caché dans les entrailles des poulets, et le parti qu'il convenait de prendre dans les dangers de l'état était écrit au bout de leurs becs. — Le besoin d'obtenir des prédictions fut toujours proportionné à l'appétit des augures, et les prêtres de cette époque ne manquèrent jamais de fricassées de poulet. — Les Français eurent jadis le coq pour emblême. — Plus tard, une société de moines nous apporta, du Paraguay, un oiseau plus volumineux, et elle tenta de substituer le dindon au coq, et de nous léguer sa stupidité, afin de pouvoir un jour nous traiter comme ce symbole.

Le coq et la poule que des naturalistes ont cru entendre chanter dans la profondeur des bois qui

Digitized by Google

bordent les rivages du Mississipi, le coq et la poule que le célèbre Sonnerat nous a apportés de l'Inde orientale, sont d'une taille plus petite que ces oiseaux réduits à l'état domestique, ils doivent avoir aussi d'autres mœurs. — Il est probable que la poule domestique, n'ayant que deux pontes par an, la poule sauvage ne doit connaître que deux époques pour la pariade, que l'usage du sérail est inconnu dans cette espèce, et qu'elle est monogame. — La polygamie et la pariade perpétuelles sont, ou du moins paraissent être le résultat de l'état social.

Les poules sont généralement farouches, irascibles, querelleuses. — Fortes de leurs ailes, de leurs ergots, de leurs éperons; elles sont toujours prêtes à se chercher dispute et à se faire la guerre. — (Le mâle, étant le plus fort, est aussi le plus tranquille.) — Ce sont de véritables mégères qui ne peuvent se tolérer entre elles. — Si vous pénétrez dans un poulailler, vous apercevez des poules qui se chamaillent, qui se crèvent les yeux, et qui s'acharnent sur les poules étrangères que vous introduisez chez elles. — Suivez-les dans la basse-cour, elles se poursuivent pour arracher le ver ou le grain de mil que portent leurs rivales dans le bec; elles se battent comme de véritables coqs; et, par une dépravation particulière à l'état social, elles semblent les imiter dans les assauts qu'elles se donnent entre elles. — Si parmi elles il y a une infirme ayant la crête pâle et l'aile traînante, au lieu de la secourir, elles l'attaquent à coups de bec;

Digitized by Google

s'il y a une poule difforme, elles béquètent sa difformité jusqu'à ce qu'elles l'aient tuée. — Considérées sous un autre point de vue, il n'y a pas, dans le règne animal, de mères plus tendres et plus courageuses qu'elles.—Vous les voyez desséchées, exténuées par la couvaison, se priver de toute la nourriture dont elles ont besoin pour la donner à leurs poussins. — Il est remarquable que ce sont les espèces les plus cruelles et les plus lascives qui portent au plus haut degré l'affection maternelle. — Quelle différence entre la brebis et la chèvre qui demeurent tranquilles lorsqu'on leur enlève leurs agneaux ou leurs jeunes chevreaux, ou bien la louve et la laie défendant courageusement leur postérité, et se faisant tuer plutôt que de l'abandonner! — D'un autre côté, le coq, si redoutable pour ses rivaux, est le plus dévoué des époux et le meilleur des pères. — Néanmoins, s'il vient à tomber, ou qu'il soit hors de service, les poules l'assaillent à coups de bec redoublés, et il ne se défend jamais contre elles. — On a des exemples de vieux coqs succombant sous les coups de poules plus vieilles que lui.

Les petits oiseaux insectivores ont un caractère moins querelleur et une conduite plus morale que les gallinacées. — Ils sont monogames, et ils ont des mœurs tout-à-fait bourgeoises; les mâles ne quittent guère leur femelle et leurs petits, et leurs engagements durent tout une saison, et se continuent souvent durant plusieurs. — Le mâle est essentiellement incubateur, préparateur et fournis-

Digitized by Google

seur de vivres, édificateur de la maison commune qu'il enchante des sons de sa voix. — Les familles ornithologiques sont un tableau assez fidèle des sociétés humaines.—De petits insectivores, vivant frugalement au sein de leurs paisibles familles, représentent assez bien la masse du petit peuple qui ne demande, comme les petits oiseaux, qu'à n'être pas renfermé en cage ou mis à la broche. — Les gallinacées, grands consommateurs de leur métier, vivant dans des harems, et polygames par nature, représentent une classe plus élevée. — Les oies, les hérons, les butors et les cormorans, réveillent le souvenir de ces dévorants hobereaux qui vivaient dans les siècles de la féodalité.

Mais abandonnons les vieux châteaux, et revenons à nos poulaillers.

Lorsqu'on veut connaître et déterminer une espèce végétale, on observe ses organes nutritifs et ses organes reproducteurs. — Les racines du végétal sont en dehors, tandis que les racines de l'animal sont en dedans. — C'est dans le conduit intestinal que sont placés les fibriles qui pompent les substances nécessaires à la réparation, accroissesement et reproduction de l'être vivant.—Ouvrons donc une volaille, et que les gros consommateurs de poulardes apprennent une fois pour toutes ce que le moindre marmiton pourrait leur enseigner. —Une telle gourmandise, réunie à une ignorance si complète, porte avec elle une double honte.

Digitized by Google

Le canal alimentaire d'une poule a cinq fois la longueur de l'oiseau.—Il est pourvu de deux cœcum et de deux reins qui extraient des matières triturées, le carbonate de chaux destiné à former la coquille de l'œuf lors de l'époque de la ponte, ou à être jeté en dehors avec les fientes dans les temps de stérilité. — Ce carbonate, dont la fiente des oiseaux est entièrement couverte quand ils ne pondent pas, est un véritable albumen, insoluble dans l'eau bouillante, et qui se combine avec le tanin, qui a une grande affinité avec les matières animales, comme on le voit dans les tanneries. — Quant aux coqs, qui ne font pas ordinairement des œufs, et qui cependant secrètent l'albumen, l'expérience fait connaître qu'ils rejettent cette matière avec plus d'abondance que les poules. — Elle peut être aussi absorbée dans le cloaque, et elle peut leur servir quelquefois à former la coquille de ces œufs sans jaune sur lesquels on fait dans les fermes des contes si absurdes. — Le gésier des volailles est doué d'une force musculaire tellement puissante, et imprégné de sucs gastriques tellement âcres, qu'il réduit en quelques heures le verre en poudre, broie et digère les noyaux les plus durs, aplatit des tubes de fer-blanc, attaque et ronge des balles de plomb, émousse des aiguilles et même des lancettes d'acier. — C'est là qu'il faut aller chercher la cause de l'omnivorance, de la voracité et de la variété des appétits des poules.

Le coq, adulte à trois mois, n'est cependant employé comme tel qu'à dix mois.—Il peut suffire

Digitized by Google

à trente et même à quarante poules et leur suffire tous les jours, suivant le degré de la température et la quantité de nourriture qu'on lui donne. — L'incubation dure vingt-un jours, les nouveau-nés sont poussins jusqu'à quatre mois, poulets ou poulettes jusqu'à six, coqs ou poules le reste de leur vie, lorsqu'on n'en fait pas des poulardes ou des chapons, au moyen d'une mutilation qui doit avoir lieu lorsqu'ils ont trois à quatre mois. — La poule et le coq vivraient dix ans si on ne les détruisait pas. Ces oiseaux sont en pariade en toute saison, avec plus ou moins d'activité, quoique la femelle ne fasse que deux pontes par année, celle du printemps et celle de l'automne. — L'ovaire de la poule adulte est toujours composé de près d'une centaine d'œufs, quoique l'on ne compte ordinairement dans les fermes qu'une reproduction de cinquante à cinquante-six œufs par an et par chaque poule. — On conserve les bonnes pondeuses et les couveuses assidues le plus long-temps qu'on peut, et lorsqu'elles cessent de pondre, on les met durant trois à quatre semaines à la mue pour les engraisser.—Pour se décider si l'on fera des mâles adultes des coqs ou des chapons, l'usage veut qu'on les fasse battre les uns contre les autres; les vainqueurs demeurent coqs, les vaincus deviennent chapons. — C'est le sort des combats et non la justice qui en décide. — Cet antique usage des basses-cours semble être une imitation des combats singuliers qu'on appelait Jugements de Dieu, dans les temps où les seigneurs jouissaient du droit

Digitized by Google

de haute, de moyenne et basse justice. — Bonnes gens ! qui ne savaient pas que si tout est bien et juste dans l'organisation des causes générales, tout peut être mal et inique dans les effets particuliers qui se manifestent dans ces grandes agglomérations qu'on appelle peuple ou nation.

Actuellement, dit notre hôte, allons visiter mon poulailler usuel, celui qui me fournit toute l'année des œufs et des viandes de saveurs diverses pour ma table, des plumes et des duvets pour mes appartements, et des engrais féconds pour mes terres. Nous n'avons vu jusqu'ici que des volières de pure curiosité, entrons dans celle-ci qui est mon grenier d'abondance.—Qu'on appelle la fille de basse-cour; qu'elle nous fasse les honneurs, et qu'elle passe en revue les soldats de son armée ou, si l'on veut, les sujets de son royaume. — Ma fille, ouvrez ce poulailler. — Elle l'ouvrit, et à l'instant même toutes les poules firent irruption, lui sautèrent aux yeux, lui donnèrent maints et maints coups de bec sur la tête et même sur toute sa personne.

Poule qui saute, prêtre qui danse, font mauvaise fin, dit quelqu'un qui se trouvait là. — J'ajouterai à ce proverbe, dit notre hôte, chapon qui coquète et moine qui niche, font une plus mauvaise fin encore.

B. — Allons, ma fille, appelez toutes ces poules par leur nom, et donnez-nous rapidement leur signalement.

Digitized by Google

A. — Ah! monsieur, je suis trop en colère pour cela. — Vous avez vu comment elles se sont conduites ce matin, et envers qui, grand Dieu! envers le plus beau et le meilleur des maris.

B. — Vous savez bien, ma chère, que les poules sont méchantes, et que les coqs sont bons, et que quand on veut dire du mal de quelqu'un, on dit qu'il a un cœur de poule, et que quand on veut le louer, on dit qu'il a le courage d'un coq.

A. — C'est la vérité, monsieur. — Il est vrai que le coq est un peu jaloux, mais c'est tout simple; il ne veut pas qu'on prenne sa place, et qu'on gaspille son bien. — Il est maître dans la basse-cour; et, si j'étais à sa place, je ferais tout comme lui.

B. — Oubliez ce que vous avez vu ce matin. Vos poules ont obéi à la loi commune, que suivent toutes les femelles marchant sur deux pieds, avec plumes ou sans plumes.

A. — Monsieur, je puis bien vous assurer que je serai toujours rebelle à la loi que vous citez, et que jamais on ne me verra me conduisant comme une volaille.

B. — De tels sentiments vous font honneur, mademoiselle, et je vous engage à persister dans une conduite aussi honorable. — Mais brisons là-dessus, parlons un peu de nos affaires, et écoutez bien ce que j'ai à vous dire.

Premièrement, je suis tout-à-fait fâché contre vous à cause de la mauvaise réception que vous ont faite ce matin mes poules, quand vous leur avez ouvert le poulailler. — Cela annonce peut-

Digitized by Google

être encore moins leur méchanceté que vos caprices. —Les poules, qu'un rien effarouche et révolte, et qui entrent en révolution lorsqu'on ne sait pas les gouverner, sont cependant très faciles à apprivoiser, et elles deviennent même très familières quand on sait les prendre. — On les voit se placer sur le corps des chiens de basse-cour, leur nettoyer le poil, les becqueter, et en reconnaissance de ce service, le quadrupède consent à partager avec elles les vivres de son auge. — La confiance que placent en lui ces commensales emplumées est fondée sur l'expérience que l'animal ne leur a jamais fait aucun mal.—Il n'est sortes de bêtes avec lesquelles les poules ne se familiarisent.— On en a vu qui étaient liées d'une étroite amitié avec des chats; d'autres qui vivaient d'une manière presque maritale avec des lapins. — Or, la fille de basse-cour qui nourrit les poules, serait toujours sûre de leur amitié, si elle ne les effarouchait jamais par des manières brusques, si elle entrait dans le poulailler avec des précautions rassurantes, si elle les servait toujours à la même heure, si enfin elle était d'un caractère égal et tranquille.—Lorsqu'une bonne fille de basse-cour appelle ses poules, elles accourent auprès d'elle avec empressement, elles se jettent dans son tablier; elles lui mangent dans la main, elles la becquettent, elles la baisent.—Que si vous voyez, au contraire, ces oiseaux sauter aux yeux de leur ménagère, tenez alors pour certain qu'elle est d'un mauvais caractère.

Digitized by Google

Pour élever des animaux domestiques, il faut d'abord connaître leurs instincts, leurs habitudes, leur régime alimentaire lorsqu'ils sont sauvages, s'y conformer autant qu'il est possible, en ajoutant l'abondance et les soins de la vie domestique. — C'est ainsi que la civilisation améliore quand elle se conforme au type primitif, et qu'elle le détériore quand elle le contrarie. — Ainsi, la poule se réveillant dès l'aube du jour, il ne faut jamais la retenir prisonnière dans le poulailler après cette époque. — La poule sauvage nichant en plein air dans des nids qu'elle place, non à fleur de terre, ni sur la cime des arbres, mais à une hauteur moyenne, il convient que le poulailler ne soit ni trop bas ni trop haut, que les pondoirs soient placés par étages contre les murailles, que les juchoirs soient composés de baguettes non cylindriques mais carrées, parce que les articulations des doigts de la poule ne peuvent s'appliquer que sur des surfaces à angle droit. — La porte du poulailler doit autant que possible regarder le midi, avec une ouverture au nord pour établir un courant d'air. — Comme les nids qu'édifient les gallinacés sont toujours propres, et qu'ils ont soin d'en retirer les fientes et de jeter en dehors les débris des aliments qu'ils ont donnés à leurs poussins, de même il faut que le poulailler soit toujours propre et la litière changée deux fois par semaine. — Comme la poule sauvage gratte sans cesse la terre, pour y trouver de petites proies animales, qu'elle va toujours cherchant les grosses et les petites

Digitized by Google

graminées, il faut qu'il y ait dans la cour un carré de terre labourée, sur lequel elle puisse satisfaire son instinct pulvérateur, et un autre carré garni de gazon dont elle puisse picoter les jeunes graines, manger la tige verte et prendre des ébats. — Plus l'oiseau se croira en liberté, plus il prospérera. — Pour économiser les grains qu'on est dans l'habitude de leur donner, on a imaginé une sorte de manufacture de matières nutritives qu'on appelle verminière. — On doit en placer toujours une dans un coin de la basse-cour, ainsi qu'un monceau de paille et de fond de grenier, de manière que les poules puissent passer du régime maigre au régime gras à volonté. — Une petite flaque d'eau, une haie vive, quelques arbres sur lesquels elles puissent se percher ou sous l'ombrage desquels elles puissent se mettre à l'abri du soleil, un hangar pour se mettre à l'abri de la pluie et des orages, voilà quel doit être le mobilier d'une basse-cour de poules, mobilier qui leur est d'autant plus agréable, que cette cour à un air plus champêtre, et qu'elle leur offre autant de jouissance que la nature elle-même.

Il faut que l'habitation de la poule soit élevée au-dessus du sol de dix à douze pieds, qu'elle ne puisse y monter que par une échelle placée en dehors, et n'y entrer que par une chatière; que les crevasses des murs en soient soigneusement bouchées, que les murailles en soient recrépies, les fermetures solides, de manière à préserver l'habitation des belettes et des souris, qu'il y ait

Digitized by Google

un avant-toit qui rejette la pluie en avant de l'habitation, que les nids ou pondoirs soient couverts par une planche, afin que les couveuses et les pondeuses placées dans l'étage supérieur ne puissent pas les souiller de leur fiente. — Il faut de plus que le poulailler ne soit pas trop vaste, parce qu'on a remarqué que les poules, réunies dans un étroit espace, en élèvent la température, et que plus la communauté est nombreuse et resserrée, plus il y a de disposition et d'émulation pour la ponte. — Il y a entre elles une sorte de rivalité, c'est à celle qui fera le plus d'œufs, et lorsqu'elle a rempli ce premier devoir de la nature, elle sort fièrement de son nid, et elle annonce l'heureux événement par un coquetage que répètent toutes les habitantes du poulailler, comme une princesse qui vient d'accoucher reçoit les félicitations de toutes les dames qui composent sa cour.

Les chapons, ayant été mis hors du droit commun par la barbarie des hommes, sont toujours mal venus des poules.— Elles les attaquent dans la basse-cour, et elles ne les souffrent jamais à côté d'elles sur les juchoirs. — Cependant le pauvre animal, dégradé de sa dignité de coq, cherche à rentrer en grâce par les services qu'il rend en couvant et en dirigeant la jeune couvée. — Pour le rendre propre à l'incubation, la fille de basse-cour doit lui arracher les plumes de dessous le ventre, le lui frotter avec des orties, et exciter ainsi en lui une démangeaison qui ne se calme que lorsqu'il se tient assidument dans un nid rem-

Digitized by Google

pli d'œufs. — Quelques-unes de ces mères artificielles s'y tiennent vingt et un jours de suite, mais elles n'ont ni l'ardeur ni la constance des mères véritables, qu'il faut arracher de dessus leurs œufs pour qu'elles ne meurent pas de faim. — C'est ici qu'il faut qu'une fille de basse-cour développe toute son intelligence; car si d'un côté il ne faut pas détourner la mère de son empressement à couver, d'un autre côté il faut cependant empêcher qu'une aussi bonne couveuse ne meure de faim, afin qu'elle puisse dans la saison suivante remplir une fonction dont elle s'acquitte si bien. — Le chapon incubateur étant par le droit de sa place devenu gouverneur de la jeune couvée, il la conduit, au bout de huit jours, du poulailler dans la basse-cour. — Mais il n'a ni l'orgueil ni les attentions d'une mère. — Il faut la voir, cette bonne mère, lorsqu'elle sort pour la première fois avec toute sa famille, et qu'elle reçoit les félicitations de toutes ses compagnes. — Elle est partagée entre le sentiment d'une noble fierté et l'inquiétude que lui cause le sort de ses poussins, jeunes étourdis faisant leur première entrée dans le monde. — Le premier de ces sentiments se manifeste dans sa tête élevée, dans sa démarche grave et mesurée, dans une sorte de babil qui a une expression particulière, car elle ne le fait entendre qu'à cette époque et pour cette seule circonstance; le second dans son œil vigilant et dans la course rapide qu'elle fait vers ses enfans, lorsqu'ils sont voisins d'un écueil. — C'est dans ce moment qu'on

Digitized by Google

distingue une bonne fille de basse-cour; la mère qui sort pour la première fois pousse plusieurs petits cris en la voyant, elle la becquette, appelle autour d'elle tous ses poussins, et c'est comme si elle lui disait : « Voyez et comptez, sont-ils nom-« breux? sont-ils beaux? sont-ils vivaces?.... En « avez-vous jamais vu de semblables?.... Ai-je rai-« son d'être fière?... Donnez, donnez à ces pauvres « petits. »

Je ne saurais assez le répéter, les poules ont des attentions et une bienveillance toute particulière pour les filles de basse-cour qui ont soin d'elles, qui tiennent leur manoir propre et bien aéré, qui ouvrent le poulailler au point du jour, qui les servent toujours à la même heure, qui changent fréquemment la litière dans l'habitation et l'eau dans les auges et les merlins, qui entrent toujours doucement et en les appelant et les caressant dans les poulaillers, qui font la cueillette des œufs une fois par jour seulement, qui suivent secrètement les pondeuses pour savoir le lieu où elles pondent; car ce lieu est un secret, tandis que le coquetage est public, au contraire des quadrupèdes, qui se cachent pour le rut, et font moins de mystère pour leur gîte. — Une fille de basse-cour qui a soin des couveuses, les tient dans un lieu particulier et plus chaud, les met à l'abri des coups de bec des chapons, et n'introduit un nouveau coq qu'avec les précautions que cette introduction commande et nécessite; elle passe en revue au moins une fois par semaine toutes ses poules, en appelant chacune

Digitized by Google

par son nom, et en exerçant sur elles une justice distributive qui consiste en une pitance plus abondante pour les bonnes pondeuses, et moins considérable pour les poules stériles. — C'est à toutes ces attentions que l'on reconnaît la bonne fille de basse-cour, sans parler des soins qu'elle leur doit, lorsqu'elles sont à l'engrais dans l'épinette ou malades dans l'infirmerie. — Les volailles n'ont pas de médecins vétérinaires ni d'Esculape comme les vaches et les brebis, mais la fille de basse-cour doit être leur Hygie.

Elle doit savoir que les pepins de raisin les empêchent de pondre, que l'acide prussique contenu dans les amandes amères est un poison pour elles, comme pour toutes les autres espèces animales. — Elle doit savoir couper la pepie, petite tumeur qui croît sur leur langue, et après cette opération leur administrer du vin chaud, remède non-seulement indiqué dans ce cas, mais encore lorsqu'elles sont malades pour avoir pris froid, être tombées dans l'eau ou mouillées par une froide pluie. — On connaît les maladies des volailles par l'état de leur garde-robe. — Si leurs fientes sont molles, on doit leur donner des grains secs, tels que le sarrasin, l'avoine et le chenevis; si elles sont dures, on leur donne des légumes frais, tels que laitues, bettes et poirées.—Si l'enveloppe de leurs œufs est membraneuse au lieu d'être crétacée, on broie de la craie dans la pâtée qu'on leur donne et l'on en place plusieurs fragments dans l'auge ou le bassin qui contient leur breuvage; si les poules sont atta-

Digitized by Google

quées d'ophthalmie, c'est ordinairement la preuve que les poulaillers et les cours sont humides, ou qu'il y a dans l'atmosphère une cause générale contre laquelle il est difficile de se défendre. — Dans une basse-cour bien tenue, il doit y avoir une infirmerie attenante à une petite cour, afin que les malades puissent prendre l'air et s'y pénétrer de l'oxygène qui est le principe de toute vie, et qui est plus nécessaire encore aux oiseaux, qui en état de santé sont pénétrés d'air, soit dans leurs plumes, dans la texture de leurs os et dans le canal alimentaire.

L'époque de la mue doit attirer toute l'attention des filles de basse-cour. — C'est un temps de crise pour toutes les espèces animales, depuis le ver de terre jusqu'au boa, depuis la souris jusqu'à l'éléphant, depuis l'oiseau-mouche jusqu'au condor. — Les poules sont sujettes à cette loi commune; elles sont alors inquiètes et malades. — Elles cessent de chanter et de pondre; elles font leur ramazan. — Vous les voyez ébouriffées, la crête pâle, l'aile traînante, arrachant leurs plumes de dessous le ventre et les pennes de leur queue. — Il faut alors leur donner une nourriture plus substantielle, faire porter dans la cour des fumiers dont la chaleur puisse les échauffer. — Dès les premiers beaux jours, lorsque de nouvelles plumes et un duvet nouveau les couvrent, elles appellent le coq qui obéit à leur voix. — Elles coquettent, chantent et pondent.

Digitized by Google

Notre hôte continuant toujours la fonction de cicerone de poulailler, nous mena auprès d'une fosse formée par quatre murailles ayant chacune douze pieds de long sur quatre de hauteur, et remplie de matières décomposées et putrides, qui ressemblaient à du fumier.—Les poules, nous dit-il, sont encore plus carnivores que frugivores. — Lorsqu'elles sont sauvages et qu'elles habitent au fond des bois où les graminées sont rares, et où il n'y a pas de céréales, elles vivent de mouches, de papillons, de larves, de limaces mortes, de vers et de toutes les substances vivantes ou infectes qu'elles peuvent rencontrer. — En état de domesticité elles sont fidèles à leurs premiers instincts.—Voyez dans les basses-cours, au milieu de tous les aliments qu'on leur présente, quelle est leur chère la plus délicate, et leur proie la plus friande et la plus précieuse, c'est celle d'un ver, qu'elles cherchent, en grattant la terre, durant des heures entières, qu'elles trouvent enfin, qu'elles prennent, qu'elles transportent triomphalement au bout de leur bec, au milieu de toutes les poules qui célèbrent cette capture par des chants de victoire, à peu près comme les piqueurs qui sonnent de la trompe lorsqu'on a forcé un cerf; les querelles ne commencent entre elles que lorsque les coqs sonnent l'alali, et qu'il s'agit de partager le butin et de faire curée.—Alors on se donne et l'on reçoit, comme de raison, maints et maints coups de bec.

S'il fallait nourrir toute l'année les poules avec

Digitized by Google

du blé, il n'y a pas un œuf qui ne coûtât plus de dix sous, et pas une poularde qui ne coûtât moins de vingt francs. — Il a donc fallu chercher pour les volailles un autre régime alimentaire, et comme l'on fait des couches composées de détritus végétaux pour faire croître et nourrir des espèces végétales, on a imaginé de former des couches animales pour élever et nourrir des animaux.— Avec un mélange d'orge, de son et de crottin, renfermé dans un vase à une haute température, on obtient, au bout de trois jours, une multitude de vers tellement nombreuse qu'il semble que toute cette matière se soit animalisée. — Désirant faire cette opération en grand et me procurer les moyens suffisants pour pourvoir aux besoins de tous les habitants de ma basse-cour, j'ai rempli cette grande fosse avec une couche composée de paille de seigle hachée, mêlée avec du crottin provenant de mes écuries, plutôt que de mes étables; j'ai établi par-dessus une légère couche de terreau, que j'ai fait arroser avec du sang de bœuf, de mouton, de chevreuil ou de tout autre animal que j'ai pu me procurer. — Sur cette dernière couche, j'ai fait hacher des viandes gâtées, des boyaux de volaille, des cadavres de chiens ou de lapins, couverts avec des marcs de vendange, des grains d'avoine, du son, et ainsi de suite jusqu'à ce que la fosse fût pleine.— Au bout de quelques jours, la fermentation s'est développée, et elle est arrivée rapidement à la putridité, sans passer par les divers degrés qu'elle parcourt

Digitized by Google

ordinairement. — Tout s'est mis en mouvement; des millions de vies se sont développées, et il est difficile de croire que la naissance et l'organisation de chacun des individus qui composent ces millions d'animalcules soient le produit d'un mariage légitime, contracté entre un mâle et une femelle de la même espèce : mariage qui serait si vivement improvisé qu'il y aurait à peine quelques secondes d'intervalle entre la rencontre, la copulation et l'enfantement de tous ces êtres qui apportent en naissant la grosseur et la grandeur de leurs aïeux. — Une telle pensée ne peut germer que dans la tête de ceux qui veulent ramener à un type uniforme tous les ouvrages du Créateur, et qui ne veulent pas comprendre que cette grande puissance a des voi es diverses et des moyens inconnus pour arriver à son grand but, qui est le mouvement et la vie.

Cette verminière est le véritable garde-manger des habitants de ma basse-cour, elle contient le gibier avec lequel je les affriande; car il serait dangereux de les en laisser manger à discrétion.— Les œufs qui sont le produit des volailles nourries avec cette venaison, ne valent pas ceux qui proviennent de la digestion du froment; mais cet aliment leur ouvre l'appétit; leur ponte en devient plus abondante; et lorsque la terre n'offre ni graines ni végétaux, et que ces éternels pulvérateurs ne peuvent plus la gratter pour y chercher des proies, la verminière supplée à ce qui manque à cette époque pour nourrir les animaux de basse-

Digitized by Google

cour. — On doit y ajouter l'attention de faire crever du sarrasin et des hachures de pommes de terre dans des eaux de vaisselle un peu grasses.—C'est là le consommé qu'une fille de basse-cour attentive doit offrir aux poules tous les matins à leur lever, en attendant qu'elle leur serve, pour exciter leur appétit, une certaine quantité de vers qui sont pour elles autant d'ortolans.

Nous pénétrâmes dans un appartement bas et étroit, hermétiquement fermé par une double porte et faiblement éclairé par une croisée soigneusement garnie de bourrelets et de lisières.— L'intérieur de cette pièce était traversé par plusieurs tringles de fer auxquelles on avait suspendu un certain nombre de corbeilles.—A peine y fûmes-nous introduits que nous fûmes saisis par une chaleur tellement vive, que nos personnes et nos vêtements furent en peu d'instants mouillés de sueur.—Nous observâmes que le thermomètre de Réaumur se soutenait à trente-quatre degrés au centre de la pièce et à vingt-huit ou trente vers son extrémité. — Nous nous récriâmes sur l'excès de cette température.—Où nous conduisez-vous, grand Dieu? Avons-nous passé l'équateur, et sommes-nous arrivés au centre de l'Afrique? Pourquoi nous avez-vous amenés dans cet étouffoir? —A quoi vous sert-il, et qu'y faites-vous?

B.— J'y organise des mondes.... j'appelle du néant à la vie des millions de créatures qui doivent les habiter.... Je suis ici le créateur....

Digitized by Google

A. — Comment cela?

B.—Comme Dieu plaça le soleil au centre de l'univers, de même j'ai placé au centre de cet appartement le poêle que vous voyez, et qui est ici le rival de l'astre du jour.—Toutes les corbeilles que vous apercevez ici sont autant de mondes qui attendent que je leur donne des habitants — Je les ai placées à diverses distances du calorifère, comme l'Éternel suspendit les planètes à diverses distances de l'astre qui les vivifie.—Je suis en train de créer... Chacune de ces corbeilles est enceinte d'une population qui ne tardera pas à naître.... Regardez-y.... (Nous examinâmes alors ce qui se passait au fond de ces corbeilles.... Nous y observâmes une grande agitation produite par des oiseaux qui perçaient leurs coquilles à coups de bec. —Les uns étaient déjà éclos, d'autres étaient engagés dans leur coquille jusqu'à mi-corps.... Quelques autres l'entraînaient après eux, et essayaient de faire usage de leurs ailes.... Tout se remuait, s'animait, se débarrassait de la matière pour arriver à la vie.... Comme dans le jardin d'Éden le jour de la création.)

A.—Ceci est une imitation des fours d'Égypte, un emprunt que vous avez fait à l'industrie de ce peuple ou plutôt à sa religion, car l'administration des fours était confiée à un collége de prêtres. — Il n'était pas permis à un poussin de sortir de sa coquille sans leur autorité.

B.—Comme on cherche les topazes au fond des marais, et les perles dans les coquilles d'huîtres,

Digitized by Google

de même j'ai fouillé dans le bourbier d'Égypte, pour savoir s'il n'y aurait pas quelque chose d'utile à emprunter d'un peuple qui faisait d'un bœuf un dieu, d'un insecte un ange, d'un oiseau un prophète, et qui, au sein de ténèbres si épaisses, laissait néanmoins apercevoir quelques lueurs d'une haute sagesse. — Ce fut une chose fort heureuse sans doute que l'invention de l'incubation artificielle, et c'est à des prêtres égyptiens que nous la devons. — Par la méthode de l'incubation naturelle on perd le tiers ou même la moitié des œufs, et quelquefois toutes les couvées périssent, lorsque les gelées sont tardives, et les pluies du printemps froides et continues. — Dans les années sèches qui sont toujours les plus favorables aux couvées, il y a toujours une perte de temps pour les poules couveuses, et cette perte est de vingt et un jours auxquels il faut ajouter soixante-dix autres jours que les poules emploient à l'incubation et à la garde des poussins. — Voilà donc le quart d'une année perdu pour la ponte, et par conséquent, si vous avez cent poules pondantes dans votre basse-cour, vous ne pouvez plus compter que sur soixante-quinze. — Ajoutez que, durant l'incubation et le gouvernement des poussins, les couveuses maigrissent et dépérissent beaucoup; en sorte que vous ne pourrez jamais en faire des poulardes, et qu'il faudra vous borner à les apprécier comme volailles au gros sel. — Une basse-cour doit être envisagée comme une manufacture dans laquelle on convertit les grains, les légumes et les

Digitized by Google

herbes en œufs et en chairs; et comme les poules pondantes sont les ouvrières de cette manufacture, vous devez veiller à ce que toutes soient constamment occupées, à ce qu'il n'y ait pas perte de temps ni déchet dans les matières premières.— Dans le système égyptien, il n'y a pas un œuf sacrifié, pas la moindre interruption de travail, pas un instant perdu pour la ponte.

A. — Pourquoi donc une métode si utile n'est-elle pas universellement introduite en France?

B. — Le voici. — Un poussin naturellement ou artificiellement éclos est bien loin encore de l'âge adulte. — Lorsqu'il sort de sa coquille il a besoin d'être tenu chaudement, nourri convenablement, et surtout gardé soigneusement, car son entrée dans la vie est entourée de périls et d'écueils. — En sortant d'une température de trente degrés, il faut qu'il trouve, à défaut de l'aile maternelle, un maillot et un berceau. — Il faut le préserver du froid, de la rosée et de la pluie, et cependant il lui faut de l'air et du soleil pour qu'il acquière de la vigueur.

A.—Comment s'y prenait-on en Égypte?

B.—Le ciel y est toujours serein, la température constamment élevée. — Le poussin, sortant de sa coquille pour passer sous les rayons solaires, n'éprouve pas un changement notable. — L'Égypte est le pays de la conservation et de l'immobilité; tout s'y dessèche, mais rien ne s'y décompose, et les institutions participent à cet état d'immobilité. — La circoncision s'y opère encore aujourd'hui

Digitized by Google

comme il y a quatre mille ans, et les fours y subsistent comme les pyramides.—Il semble qu'un génie particulier ait imprimé sur ce pays le sceau de l'éternité. — Nous, au contraire, nous vivons sous un ciel extrêmement variable; et c'est peut-être là qu'il convient de chercher la cause de cet esprit d'inquiétude, de ce goût pour les innovations que les Orientaux ne peuvent pas comprendre. — Les nouvelles découvertes que l'on vient de faire en Egypte semblent prouver que le collége chargé de l'incubation l'était encore de la garde et de l'éducation de ses élèves, jusqu'à ce qu'ils fussent montés à la dignité de poulets ou de poulettes.

A. — Pourquoi ne les imiterions-nous pas en cela? Pourquoi ne pas faire succéder à une incubation artificielle, une éducation artificielle aussi, comme on passe d'une nourrice salariée à une sevreuse factice?

B. — Un tel système ne pourrait réussir qu'exécuté en grand, et d'après des doctrines invariables qu'un collége de prêtres peut seul établir et conserver.

A. — On pourrait créer en France une congrégation qui se dévouerait exclusivement à cette profession, et qui rendrait ainsi service au public, en recevant dans ses fours tous les œufs qu'on lui apporterait.— On appellerait cela la confrérie de l'œuf, et les frères qui la composeraient recevraient le nom de pères incubateurs, ou bien celui de frères poussins. — Nous avons vu jadis la con-

Digitized by Google

grégation des frères tailleurs et celle des frères cordonniers, qui menaient une vie commune et conventuelle, et qui jouissaient de toute la confiance du public.

B.—Je doute fort que la nouvelle confrérie trouvât beaucoup d'associés et pût jamais se constituer.

A.—Détrompez-vous.—Il y aurait au contraire une émulation extrême pour y entrer.—On se jette aujourd'hui dans les congrégations et dans les monastères pour se soustraire à la misère et échapper aux agents du pouvoir, comme jadis on se jetait dans les cloîtres pour échapper aux vexations des Normands et des Bourguignons.—On bâtirait en France des poussinières, comme il y a trois cents ans on bâtissait des capucinières, et bientôt on ne verrait plus que cela.

B.—Je vous avoue que je serais fort effrayé par un tel succès.—Les frères voudraient bientôt avoir des sœurs; ils voudraient devenir pères; et à côté des frères poussins, on verrait des sœurs poussines. — Les institutions monastiques, qui commencent toujours bien, finissent toujours mal quand on néglige de contenir dans de justes bornes le principe sur lequel on les fonda.— Que pouvons-nous répondre, nous autres gens qui sommes demeurés en bas, à ceux qui prétendent qu'ils tiennent leurs pouvoirs d'en haut, et que nous n'avons aucun contrôle à exercer sur eux.—Une corporation politique ou religieuse ne s'arrête jamais, il faut qu'elle décrive son cours, comme une bombe qui

Digitized by Google

ne touche la terre qu'après avoir décrit une parabole.—Le pouvoir vient toujours à son secours, et lui prête une assistance qu'il espère recevoir d'elle à son tour.—Il se forme une ligue offensive et défensive entre le gouvernement et la confrérie, et les sujets qui se montrent peu disposés en leur faveur sont nécessairement exposés aux coups qui leur sont portés de part et d'autre.

Dans l'institution religieuse dont vous parlez, on passera nécessairement à l'intolérance, on voudra avoir le monopole. — Malheur à ceux qui voudront faire éclore les œufs chez eux ou les faire couver à un autre four qu'à celui des frères! — Il y aura des anathêmes, des bulles d'excommunication, des édits de répression, des lois du sacrilége. — Comptez surtout, comptez d'avance qu'on fera beaucoup de miracles. — Dans les œufs orthodoxes, couvés par les frères, on trouvera jusqu'à trois ou quatre poulets, et des poulets qui viendront supérieurement. — Dans les œufs hétérodoxes, on trouvera des dragons ailés que l'on nomme basilics. (Le peuple des campagnes est déjà très disposé à ces croyances.) — Les sectes se formeront, les persécutions arriveront à leur suite; on verra un nouveau père La Chaise qui obtiendra la révocation de l'édit qui accordait quelque tolérance. — On trouvera alors qu'il est fort dur d'être excommunié pour un œuf et damné pour une omelette.

A. — Je vous avouerai avec franchise que je ne partage pas de telles craintes, et même j'ai beau-

Digitized by Google

coup de peine à concevoir qu'elles puissent entrer dans une tête aussi bien faite que la vôtre.

B. — C'est que vous ne lisez pas l'histoire, ces vastes archives des folies passées, qui sont aussi les tristes prophéties des folies futures. — Ouvrez les annales de l'Italie durant le moyen-âge. — Au fort de la querelle entre les guelfes et les gibelins, il se présenta un inspiré qui prétendit savoir d'en haut que le seul moyen de fléchir la colère céleste consistait à se flageller vigoureusement et jusqu'à effusion de sang; que pour rendre la correction plus efficace, et la pénitence plus méritoire, il fallait abjurer toute honte, se fouetter publiquement devant les autels du Dieu vivant, et qu'on obtiendrait grace du ciel, pourvu que la discipline fût bénite par les mains du prêtre, et que les étrivières fussent bien appliquées. — A la voix de cet inspiré, une confrérie se forma, sous le nom de frères flagellants, chargée de veiller à ce que les escourgées fussent saintement appliquées et les chemises sanglantes. — Cet usage existe encore à Rome. — On se flagelle sur les bords du Tibre à la voix du prêtre, comme on se brûle sur les bords du Gange à la voix du bramine. — Autres temps, autres folies; autres lieux, autres sottises. — Ici, des hommes croient honorer Dieu en se promenant publiquement dans les rues, en domino et sous le masque, les pieds nus et la tête échauffée par les boissons. — D'autres croient faire une chose agréable au suprême Ordonnateur du monde en se serrant le corps dans un cilice, en s'enfonçant

Digitized by Google

des clous dans les chairs, en se précipitant sous les roues d'un char qui porte processionnellement un dieu sorti de l'atelier d'un menuisier; d'autres lorsqu'ils aperçoivent une lumière au bout de leur nez ou lorsqu'ils tiennent une vache par la queue; d'autres, fidèles adorateurs du grand Lama, et rivaux d'Ezéchiel, croient travailler à leur salut en mangeant..... pouah!..... pouah!

A.—Vous nous citez là des pays barbares et dont l'exemple ne tire pas à conséquence pour le pays où nous avons le bonheur de vivre, pays d'une haute civilisation, effet nécessaire d'un culte que la raison toute seule adopterait, alors même qu'il ne serait pas revêtu du sceau de la révélation.

B.—Et c'est précisément à cause du respect que je porte à ce culte que je désirerais qu'on ne le dénaturât pas par mille croyances grossières, qui nuisent à la confiance générale que chacun lui porterait, si on le restituait à sa pureté primitive. — Le christianisme est un chêne majestueux qui couvre de son feuillage toutes les nations civilisées. — Ne souffrons pas qu'on greffe sur lui des essences étrangères qui en altéreront la séve et ne porteront que des fruits empoisonnés. — Vos pères incubateurs ou vos frères poussins (comme il vous plaira de les appeler) , quelles que soient d'ailleurs les bonnes attentions qu'ils apporteraient dans le principe de leurs institutions, deviendraient nécessairement, et par la nature même des choses, monopoleurs, intolérants et, par la suite, persécuteurs. — Le symbole même qu'ils adopteraient

Digitized by Google

faciliterait singulièrement la tendance à de nouvelles absurdités.

A. — Expliquez-moi, s'il vous plaît, comment.

B. — L'œuf porte avec lui quelque chose de mystérieux et de symbolique. — Il est le berceau qui contient le germe d'un être qui s'animera, ou bien le tombeau d'un être qui ressuscitera. — Ce sont là de grands phénomènes, et, comme ils sont inexplicables pour la raison humaine, il faut qu'une raison surnaturelle, perçant le voile qui les couvre, explique le mystère qui se passe au fond de la coquille.—Aussi les sacerdoces de toutes les théocraties se sont-ils emparés de l'œuf, comme dogme ou comme symbole. — Une d'entre elles nous apprend comme quoi un gros œuf, antérieur à la création et conséquemment contemporain du chaos, ballotté par les vagues, fut entraîné par les eaux bouillantes de l'Erèbe. — La chaleur de ces eaux fit éclore cet œuf duquel sortit le monde. — Les Grecs, ces immortels fabricateurs de religions mortelles, adoptèrent avec enthousiasme l'œuf primitif d'Orphée, avec toutes les variantes qu'une brillante théologie pouvait y ajouter. — Les Egyptiens prétendirent qu'il y avait eu de toute éternité un fort bel œuf dans lequel Osiris, principe de tout bien, avait placé douze grandes figures blanches, et que, sous l'empire religieux de ce bel œuf, les Égyptiens furent fort heureux; mais que Typhon, principe de tout mal, étant parvenu à escamoter cet œuf, ne le rendit qu'après avoir placé dans sa coquille douze figures noires à côté des

Digitized by Google

douze figures blanches, d'où il résulte que le bien et le mal sortent alternativement de cet œuf ainsi altéré. — Les druides, qui furent durant tant de siècles en possession d'abrutir nos grands-pères; les druides, dont les doctrines furent la cause première de la conquête de notre patrie par les armées romaines, portaient une grande vénération aux œufs de serpent. — Ils les vendaient fort chèrement à tous les fidèles; les archi-druides lançaient des mandements contre les schismatiques qui n'en faisaient pas usage. — Voici une autre anecdote.—Ce fut avec le secours d'un œuf qu'une princesse grecque, au cou d'albâtre, sauva son honneur compromis par un jeune blondin, caché dans les roseaux de l'Eurotas, qui s'élança sur la jeune baigneuse avec la grace et la vivacité d'un cygne. — Il naquit beaucoup d'orages de l'œuf que fit cette gentille pondeuse.

Mais en voilà assez sur ce sujet. — Il faut convenir que la crédulité et la folie des hommes se prêtent admirablement aux supercheries théocratiques.—Une religion toute morale, une vertu toute simple, ne leur conviendraient pas, il leur faut des prodiges, des inventions extravagantes; et l'on doit cette justice aux fabricants de ces marchandises, qu'ils n'en ont jamais laissé manquer l'humanité.— Fouillez dans toute l'histoire, et vous verrez que, dans la nombreuse série des folies, il n'en est pas une pour laquelle des hommes ne se soient fait tuer. — Tout ce qui est mystérieux pique notre curiosité; tout ce qui est puissant flatte notre fai-

Digitized by Google

blesse; tout ce qui est infini fait diversion à l'idée de notre fragilité. — C'est sur ce fonds inépuisable que les charlatans de tous les pays continuent de bâtir, depuis les prêtres de la vieille Egypte jusqu'à nos modernes congréganistes.

Ici se termina l'allocution de notre hôte. — Elle nous parut un peu longue, à cause de l'incommodité du lieu dans lequel nous étions condamnés à l'entendre. — Nous nous hâtâmes de sortir de l'étuve; mais il nous arriva, en précipitant notre marche, de heurter avec la tête une des corbeilles suspendues au plafond par une tringle de fer. — « Voilà un trem-« blement de terre que vous venez de produire « dans une de mes planètes (s'écria notre hôte), « examinez le ravage qu'il a dû exercer sur la po-« pulation, regardez. » Nous y regardâmes, et nous vîmes en effet, au fond de la corbeille, une omelette d'une centaine d'œufs et une multitude de petits poussins piaulant dans cet océan de jaunes d'œufs, comme les Juifs dans la mer rouge.

Nous nous trouvâmes extrêmement fatigués par la chaleur qui régnait dans le lieu où l'on nous avait retenus prisonniers. — Ce cours de philosophie fait dans un poulailler, et à une température de trente degrés, ne nous parut être ni de bon goût ni à sa place. — Nos vêtements étant percés de sueur, nous allâmes changer de linge. — Il nous était permis d'espérer que le temps que nous emploierions à satisfaire à ce besoin, suffirait pour

Digitized by Google

donner un autre cours aux idées de l'historiographe de la nation emplumée. — Mais de retour au salon, nous le trouvâmes assis à côté d'un panier d'œufs, les étalant sur une table, les examinant l'un après l'autre à la lumière d'une bougie, au milieu d'une assemblée composée de gens tenant sa haute et sa basse-cour, dans laquelle on voyait figurer la muse élégiaque qui avait si poétiquement déploré la mort du jeune et beau sultan.— La réunion d'un si grand nombre d'œufs dénoua subitement la langue des assistants.— Chacun, en les voyant, se mit à babiller et à caqueter comme font les poules, lorsqu'elles aperçoivent les œufs renfermés dans le pondoir. — On jasa, on babilla, et surtout on interrogea beaucoup, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire véridique.

A.—Monsieur, voici un œuf dans lequel j'aperçois, au travers de cette lumière, trois germes au lieu d'un; dites-moi, je vous prie, si trois poulets doivent naître de cet œuf.

B. — Non, monsieur. — Les deux petites éminences sphériques que vous voyez autour de cet œuf ne sont pas des germes; ce sont de petits corps glanduleux qui lient le jaune au blanc.— Le véritable germe est adhérent au jaune, et il le touche sur l'un des points de sa circonférence. — Un léger filet que vous apercevez, à l'aide de cette loupe, est le conduit ombilical du poussin qui doit naître et se nourrir de ce jaune.

A. — Voici un second œuf dans lequel je distingue fort bien les deux corps glanduleux; mais

Digitized by Google

je n'y vois point le germe que vous appelez cicatricule.

B.—C'est là ce qu'on appelle un œuf blanc, un œuf qu'il faut toujours rejeter du couvoir, parce qu'il est improductif, mais qu'il faut conserver jusqu'à l'été suivant, parce que ne contenant aucun principe de vie, il est moins disposé qu'un œuf fécond à la dissolution.—Cet œuf a été pondu par une poulette vierge ou par une poule adulte qui n'a pas reçu le coq depuis plus de trente jours.

A. — L'intervention du coq est-elle nécessaire pour chaque œuf et chaque fois que la poule pond?

B.— Non.— Il suffit que la poule soit une fois couverte pour que tous les œufs attachés dans ce moment sur l'ovaire soient fécondés.—Ils sont ordinairement au nombre de quinze ou vingt, et une poule met trois à quatre semaines à les pondre. Les émanations du mâle pénètrent les œufs qui sont suspendus sur l'ovaire comme des grains de raisin sur une grappe. — Ces globules de couleur jaune descendent successivement les uns après les autres dans le canal des œufs qu'on appelle oviduc.—Ils s'y pénètrent d'une couche d'albumen, qui forme le blanc de l'œuf, et ensuite d'une couche de phosphate de chaux qui forme la coquille.

A.—Je crois apercevoir dans ce troisième œuf deux jaunes au lieu d'un.

B. — C'est ce qu'on appelle un œuf géminé ou gémeau.—Deux jaunes se sont détachés, sont descendus ensemble dans l'oviduc; ils s'y sont pé-

Digitized by Google

nétrés l'un l'autre, et ils s'y sont couverts d'une pellicule unique, qui a été couverte d'une coquille.

A. — Voici un autre œuf dépourvu de jaune et dans lequel cependant je crois apercevoir un germe [1].

B. — C'est par conséquent un œuf fécond, mais qui ne se développera jamais, parce que le fœtus manquerait de la substance destinée à le nourrir durant l'incubation.

A. — Pourquoi cet œuf, au lieu d'une coquille, n'est-il enveloppé que d'une membrane molle et sans consistance ?

B. — Il a été pondu par une poule trop grasse, dont les reins chargés de trop d'embonpoint n'ont pu filtrer le phosphate de chaux nécessaire à la formation de la coquille.

A. — Et cet œuf, pourquoi est-il si petit ?

B. — Il est proportionné à la capacité des ovaires d'une poulette qui n'a pas acquis encore son développement.

A. — Et cet autre œuf qui a deux coquilles superposées l'une sur l'autre ?

B. — L'explication est difficile. — Je vais cependant essayer de vous en donner une. — Supposez

[1] Voulez-vous empêcher vos œufs de tourner en automne ou de devenir clairs et inféconds dans le couvoir, durant les jours d'orage ? Placez à côté d'eux une barre de fer qui attire et concentre sur elle le fluide électrique, en l'éloignant ainsi des œufs. — Les filles de basse-cour faisaient usage de ce paratonnerre, pour préserver leurs œufs, avant que Franklin eût inventé le sien pour préserver les édifices.

Digitized by Google

une poule dont l'œuf n'est pas encore à terme, et qui éprouve un accident, une frayeur. — Durant cette secousse son œuf descend. — Mais bientôt rassurée, elle le retient, et par ses forces musculaires elle le rappelle du cloaque dans l'oviduc. — Arrivé de nouveau dans ce dépôt de matières calcaires, il s'y revêt d'une seconde coquille qui s'applique sur la première.—Voilà une explication dont voudront bien se contenter ceux qui veulent absolument qu'on explique tout. — Qu'ils en trouvent une meilleure, s'ils le peuvent.

A.—Pourquoi ne voit-on jamais des œufs plats, pointus ou carrés.

B.— C'est que la forme elliptique est celle qui s'adapte le mieux aux viscères dans lesquels les œufs se forment, et à ceux par lesquels ils sortent. — Des organes ronds et des œufs carrés eussent été en contradiction.

A. — Pourquoi les œufs de poules sont-ils toujours blancs?

B.—Parce que, entre tous les oiseaux, la poule est celui à qui la nature a départi une organisation capable de sécréter la chaux dans toute sa pureté et avec toute sa blancheur.—Les oiseaux qui pondent des œufs tachés, et de couleurs variées, ont probablement dans les reins ou l'oviduc des humeurs qui teignent la chaux en se mêlant avec elle.

A.— Quelle est l'époque fixée pour le complément de l'incubation?

B. — Ordinairement vingt-un jours. — Mais des

Digitized by Google

causes particulières ou accidentelles peuvent retarder ou accélérer ce terme.— Le Créateur n'est pas comme un horloger qui donne l'heure fixe.— Il laisse aux événements la latitude qui leur est nécessaire pour amener à bien le nouveau-né.— Cependant plus on s'élève dans l'échelle des êtres animés, plus on trouve de précision et de régularité dans les époques fixées pour la gestation, l'incubation et la naissance.

A. — Y a-t-il quelque moyen de distinguer les œufs frais de ceux qui ne le sont pas?

B.—Ce moyen est le plus simple du monde. — Il n'y a qu'à examiner à travers la lumière d'une bougie le gros bout d'un œuf; — à son extrémité, est un vide qu'on appelle chambre aérienne; — ce vide est imperceptible les trois ou quatre premiers jours, mais il est très-visible au bout d'une semaine.— Son étendue vous annonce l'âge de l'œuf. Il est certain que la partie fluide de l'albumen, ou blanc d'œuf, s'évapore par la coquille qui est très-poreuse, et elle s'évapore d'autant plus rapidement que la température est plus élevée.

A.—Y a-t-il quelque moyen de prédire, d'après l'observation exacte d'un œuf, s'il en éclora un poulet ou une poulette?

B.—Les bonnes femmes prophétisent d'une manière admirable ces sortes d'événements, et il est tout simple que les naturalistes ne soient pas aussi instruits que ces sorcières. — Cependant il résulterait des dernières observations qu'ils ont faites, que si le vide formé au sommet de l'œuf est per-

Digitized by Google

pendiculaire à son grand diamètre, il en naîtra un poulet; mais que s'il forme un angle avec ce diamètre, il naîtra une poulette.

A. — Peut-on savoir ce que c'est qu'un œuf de Pâques.

B. — La nature ne connaît pas ces œufs-là ;—ce sont les marchands qui leur donnent une couleur d'après un antique usage qui voulait que l'on offrît à l'église ou à ses amis les premiers œufs qui paraissaient à la renaissance du printemps.—Pour distinguer ces œufs privilégiés, on les teignait. — L'usage s'en maintient encore. — Mais, pour conserver les œufs jusqu'à la fin de l'été, il ne suffit pas de les teindre, il faut les vernir ou les envelopper de cire, les plonger dans des corps gras, tels que l'huile ou l'axonge, et surtout les tenir dans un lieu frais.

A. — L'espèce particulière de la nourriture influe-t-elle sur la qualité des œufs?

B. — Pas le moindre doute.—Les meilleurs œufs sont ceux que les poules font durant le battage des blés. — Les plus mauvais sont ceux que les poules pondent durant l'éducation des vers à soie. —Lorsqu'elles mangent trop de verdure, les œufs ont peu de saveur, et ils contractent une teinte verte.—L'orge donne au jaune d'œuf une couleur plus foncée et une saveur plus délicate.—Les jeunes bourgeons de sapin, becquetés par les poules, donnent à leurs œufs un goût de térébenthine.

A. — Y a-t-il un moyen d'apprendre, en exami-

Digitized by Google

nant un œuf, le nombre de jours durant lesquels il a été soumis à l'incubation?

B.—Sans contredit. — Vous allez le juger vous-même en examinant quelques œufs à la loupe et à la lueur d'une bougie. — Voici un œuf qui n'est couvé, par une chaleur de trente degrés, que depuis dix-huit à vingt-quatre heures, et vous apercevez déjà auprès du jaune une sorte de tête et d'épine dorsale sortant de la cicatricule.—En voici un second qui est en incubation depuis deux jours, et il est déjà pourvu d'un cœur et de quelques vertèbres. — En voici un troisième qui, en trois jours, a acquis une poitrine et un cou. — Un autre, en quatre jours, a acquis des yeux et un foie.—Vous pouvez apercevoir dans celui-ci, qui est couvé depuis cinq jours, un estomac et des reins. — Vous apercevez les deux poumons et un rudiment de peau s'étendre sur celui-ci, qui est à son sixième jour.—Le bec et les intestins sont visibles dans cet œuf après une semaine d'incubation.—Au huitième jour, la vésicule du fiel et les ventricules du cœur sont très-apparents. — Les extrémités, en d'autres termes les ailes et les cuisses, se forment le neuvième jour. — Voici enfin un œuf qui a été couvé dix jours de suite; vous voyez que chaque viscère a déjà pris sa place. — La partie du jaune que le fœtus n'a pas absorbée est entraînée dans ses intestins, et il lie les extrémités du fœtus entre elles, de manière à en faire un tout. Les développements graduels que chaque organe acquiert durant les onze jours suivants, indiquent l'âge avec une cer-

Digitized by Google

taine précision. — Au dixième jour, le fœtus est à mi-terme, et il se meut comme le fœtus humain arrivé à la même époque. — Il frappe la coquille avec un faux bec qui ne lui a été donné que pour la briser, car aussitôt qu'il en est sorti, ce bec tombe comme une dent de lait, et il fait place à un autre qui a plus de consistance et qui est permanent. — Ce développement de la vie a quelque chose de curieux, en ce qu'il nous fait voir l'ordre dans lequel sont rangés les organes de la vie, suivant leur importance. — Le premier que vous apercevez, c'est la tête et l'épine dorsale qui sert de conduit cérébral.—Le second, c'est le cœur; le neuvième, ce sont les extrémités.—Comme le fœtus vit par intus-susception, les organes de la digestion se montrent le plus tard, ainsi que les extrémités, qui sont les parties les plus indépendantes de la vie individuelle.

A.—Quels sont les moyens pour multiplier le nombre des poules, et par conséquent celui des œufs?

B.—Se procurer des coqs de bonne espèce de trois ou quatre ans, et des poules naines ou patues du même âge (si vous tenez plus à la quantité qu'à la grosseur des œufs); les nourrir avec de bon grain, avec du chenevis ou de l'avoine pour les échauffer, avec des fécules de pommes de terre dans des eaux de vaisselle grasses.—Les tenir proprement et en bon air; leur laisser prendre leurs ébats librement et comme si elles étaient en état sauvage, en y ajoutant l'abondance qu'on a le

Digitized by Google

droit d'espérer de l'état domestique. — Avec tous ces soins vous aurez une très grande quantité d'œufs.—Si vous voulez les avoir plus rares, mais très gros, ayez de belles négresses du pays d'Auge, et avec le régime indiqué elles vous donneront des œufs du poids de deux onces et deux gros, savoir : deux gros pour la coquille, onze pour le blanc, cinq pour le jaune, en y comprenant la cicatricule.—Total, dix-huit gros.

A.—Je viens de casser par mégarde dans cette assiette un œuf qui est très frais; seriez-vous assez bon pour nous en donner la démonstration?

B.—Cela est très facile. — Voici d'abord la légère membrane qui enveloppe la totalité de l'œuf, et qui contient un albumen d'une nature très fluide et s'évaporant très facilement.—Au-dessous de cet albumen est une seconde membrane qui enveloppe un second albumen d'une nature plus dense, et qui s'étend jusqu'au jaune. — Une troisième pellicule enveloppe le jaune ainsi que les deux corps glanduleux qui sont autour de lui et le germe qui contient l'embryon.

A.—Comment une chaleur de trente degrés, constante durant vingt-un jours, anime-t-elle un embryon imperceptible, et qu'est-ce que la vie?

B.—Je n'en sais rien; mais allez le demander au vicaire de votre paroisse, et s'il ne vous répond pas d'une manière satisfaisante, adressez-vous au théologal de Saint-Acheul, qui a reçu d'en haut le privilége et le monopole de toutes les explications. — Il vous démontrera parfaitement bien ce phé-

Digitized by Google

nomène qui a échappé à l'intelligence trop bornée des Swamerdam, des Buffon, des Réaumur, et depuis à celle des Latreille, Olivier, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Bosc, Huzard, Teissier, et l'infatigable et éloquent Virey. — Tout ce que je puis dire et qui n'explique rien du tout, c'est que la vie est l'instinct de la matière organisée, comme la pesanteur, l'impénétrabilité et la divisibilité sont les instincts inhérents à la matière inorganique. — Ce que je puis avancer avec plus de confiance, c'est que l'œuf est dans le règne animal ce qu'est la graine dans le règne végétal; que cet œuf a reçu de l'approche du mâle un esprit vital qui le développe et le pousse en dehors, et lorsqu'il est sorti du corps où il a été fécondé, l'esprit vital s'endort jusqu'à ce qu'une circonstance favorable à son développement survienne. — Dans les vivipares, l'incubation se fait en dedans; dans les ovipares en dehors; voilà toute la différence. — Mais la nature a voulu, pour se venger des naturalistes qui la méprisent un peu trop et qui ne l'étudient pas assez chez elle, elle a voulu, dis-je, que plusieurs espèces de reptiles produisissent tantôt des œufs, tantôt des fétus vivants; en sorte que ces arrangeurs de cabinet ne savent s'ils doivent placer ces animaux à enfantement variable dans les vivipares ou les ovipares, et ils sont sur le point de perdre la tête quand on leur parle des œufs pondus par certains animaux qu'ils ont définitivement classés parmi les vivipares.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LES DINDES.

A.—Ils sont tous morts... ils sont tous morts! mes chers enfants... ils étaient si beaux! d'une si belle venue! d'une si grande espérance... Il me semble que je les vois encore, je crois les entendre babiller autour de moi... Je les appelle, mais ils ne répondent plus... ils sont tous morts... ils sont tous morts!...

(C'est ainsi que se lamentait une bonne vieille, s'avançant vers le maître de la maison, en traînant sa mauvaise jambe, et elle continuait ainsi.)

Le monde est là pour dire la peine que j'ai prise et la dépense que j'ai faite pour soigner, nourrir et élever ces innocents. — Avant qu'ils fussent nés, j'avais fait bénir leur berceau; venus au monde, je les ai fait baptiser; malades, je leur ai fait dire des messes, je leur ai donné des remèdes, rien ne leur a manqué au spirituel ni au temporel, et cependant ils sont tous morts... ils sont tous morts!...

B.—Je prends, ma chère, beaucoup de part à la douleur que vous éprouvez, et la perte que

Digitized by Google

vous venez de faire est, pour vous, d'autant plus cruelle que vous n'êtes plus dans l'âge de la réparer.

A.—Hélas! je ne demande au ciel que de mourcomme eux.

B.—Mais, dites-moi, quelle maladie les a si subitement emportés?

A.—Que vous dirai-je, mon cher monsieur? Ce fut comme une fièvre chaude.—Le sang leur monta à la tête, et tout-à-coup ils devinrent rouges comme du feu; il descendit ensuite dans la poitrine, et leurs yeux devinrent blancs comme la neige, et ce fut ainsi qu'ils rendirent l'ame l'un après l'autre.

B.—Voilà une maladie d'un genre bien singulier; mais je voudrais bien savoir si c'étaient des garçons, ou bien des filles, qu'elle a ainsi emportés.

A.—Non, monsieur, c'étaient des dindons.

B.—Ah! pour des dindons, à la bonne heure! à la bonne heure!

A.—Comment? à la bonne heure... Vous en parlez, monsieur, fort à votre aise, et l'on voit bien que cela ne vous coûte rien. — Tant de neuvaines dites, tant de dépenses faites, plus de cent écus perdus pour moi... à la bonne heure!... à la bonne heure!...

B.—Calmez-vous, ma bonne; — je suis loin de nier que le dommage que vous avez éprouvé ne soit fort considérable; mais votre début m'a donné lieu de croire que vous aviez perdu tous vos en-

Digitized by Google

fants.—J'apprends de vous actuellement que vous n'avez perdu que des dindons, et certainement votre affliction ne doit pas être aussi vive que si vous aviez à déplorer la mort de toute votre famille.

A.—Dieu le sait, et nos voisins sont là pour rendre témoignage. — Il n'y a pas de mère-grand plus attachée à ses petits-enfants que je le suis; mais j'aurais bien volontiers donné à Dieu cinq ou six de mes petits marmots pour sauver un troupeau qui se composait de plus de soixante dindons, un troupeau qui m'a coûté si cher... que j'ai pris tant de peine à élever... un troupeau dont le produit aurait suffi à me nourrir (pauvre veuve que je suis) pendant tout l'hiver, ces hivers, si froids et si longs, durant lesquels je suis chaque jour sur le point d'étouffer par le rhume.

(Ici la vieille dindonnière fut prise par une quinte de toux si vive que nous crûmes qu'elle allait rendre l'ame; — mais peu à peu la toux se calma, elle reprit haleine, et allait commencer de nouveau le cours de ses jérémiades, lorsque nous entendîmes crier en dehors de la cour du château: « Au secours!... au secours!... vite, des bateaux, « des gaffes, des perches, des échelles... les voilà « qui se noient... au secours!... au secours!... » Ayant jeté les yeux du côté où l'on criait, nous vîmes des multitudes de têtes, de cols et de becs couvrir les eaux du fossé, tandis que le corps des nageurs était plongé dans l'eau.— Pendant qu'ils se débattaient, une douzaine de spec-

Digitized by Google

tateurs, perchés sur les parapets intérieurs du fossé, semblaient prendre plaisir à ce spectacle, et ils ne cessaient de crier : glou ! glou ! glou ! tandis que d'autres, demeurés sur la rive extérieure, plus touchés du triste sort de leurs camarades, essayaient témérairement leurs ailes pour le traverser, et ils tombaient dans l'eau pêle-mêle avec ceux qui se noyaient. — Mais les secours furent heureusement si prompts et si nombreux que l'on parvint, après beaucoup d'efforts, à les sauver tous, excepté un seul qui se trouva engagé sous l'arche d'un pont, qu'on a depuis appelé le pont du dinde, comme on donna jadis le nom de mer d'Icare à cette portion de la mer Adriatique qui reçut dans son sein le téméraire qui voulut monter jusqu'à l'astre du jour. « Ah ! les bêtes, les vilaines bêtes, qui aiment mieux se noyer que d'attendre qu'on leur ouvre la porte. » C'est ainsi que parlait le jeune pâtre chargé de la garde de ces dindons.)

B.—Monsieur mon garde-dindons, je n'aime pas que vous flétrissiez du nom de bête l'oiseau que vous avez l'honneur de garder ; et je ne sais lequel mérite le mieux cette épithète, ou de vous qui n'avez pas eu la précaution d'ouvrir la porte, ou de ces oiseaux qui, la trouvant fermée, ont pensé qu'il n'y avait pour eux que ce moyen de rentrer au logis.

C.—Mais, monsieur, ces vilaines bêtes auraient bien dû savoir qu'elles ne pouvaient d'un seul vol franchir une étendue si considérable.

Digitized by Google

B.—Les dindes ne sont pas encore de l'Académie des sciences; ils ne savent pas les règles de la trigonométrie assez bien pour calculer des distances qu'ils n'ont jamais parcourues. Vous n'avez jamais permis qu'ils fissent usage de leurs ailes, et comment voulez-vous que, dans le besoin qu'ils éprouvaient, ils aient pu douter de leur puissance. — Je vous le répète, ces oiseaux ne sont pas ici les plus grosses bêtes.

C.—Que voulez-vous, monsieur? ce n'est pas le zèle qui nous manque pour votre service, nos intentions sont bonnes, mais nous aurions besoin d'un peu de science, et vous devriez suppléer par vos instructions à tout ce qui nous manque. — Nous aurions d'abord appris de vous que l'essor du dinde n'est pas aussi étendu que le vol du chapon : — lequel d'entre nous aurait jamais pu le croire?

(L'un des amis du propriétaire s'approcha alors de lui, et lui dit : prenez cet homme-là au mot, et donnez-lui une bonne fois, à lui et à tous vos serviteurs, une leçon complète sur la manière d'élever et de conduire les dindes. — Vous aimez à professer, et vos serviteurs aiment à vous entendre. —J'ai remarqué que lorsque vous leur parlez, ils s'agitent et se pavanent, afin de témoigner à leur manière le plaisir qu'ils éprouvent à vous entendre.

Le maître, ayant acquiescé à cette proposition, fit apporter dans la basse-cour un fauteuil d'osier, sur lequel il s'assit.— Des banquettes placées au-

Digitized by Google

tour de lui servirent de siége aux habitants du château; derrière eux était un auditoire nombreux, disposé en cercle, composé de coqs, de poules, d'oies, de canards, de pintades et de dindes, qui mêlaient souvent leur voix à celle du propriétaire. —Dans cette position bizarre, on eût pu penser qu'il présidait les trois ordres de la nation emplumée, réunis en états-généraux au milieu de cette basse-cour.

B. — Je commencerai d'abord par rejeter avec indignation l'épithète de stupide donnée au dinde, et celle de colère donnée au dindon. — Le dinde a tout l'esprit qui lui est nécessaire pour veiller à sa conservation et à celle de sa famille; et s'il en avait davantage, cet excédant l'entraînerait probablement à faire beaucoup de sottises, ainsi qu'on le voit dans une espèce voisine de la sienne. — Le dindon a reçu d'une constitution essentiellement sanguine la vivacité et le zèle qui lui sont nécessaires pour repousser les attaques qu'on se permet contre sa personne ou contre sa postérité, et j'estime cet emportement-là plus que l'indifférence de l'autruche et la fausse prudence de la faisane. — Je soutiens ensuite que le dinde appartient à une race noble et pure, qu'il porte en lui un sang généreux et indépendant; que son espèce conserve sa liberté tout entière sur plus d'un quart de la terre habitable, depuis le lac des Illinois jusqu'au

Digitized by Google

rivage des Amazones, tandis que le coq et la poule n'existent presque nulle part en état de nature, et qu'ils sont soumis partout à l'état d'esclavage. — C'est dans les antiques forêts qui bordent les fleuves du Saint-Laurent, du Mississipi (1), de la Delawarre, qu'il faut voir cet oiseau dans sa beauté native, avec son manteau d'un noir d'ébène, relevé par des reflets d'améthiste et des teintes d'or bruni, avec sa cravate purpurine, avec ses caroncules où brille le rubis sur un fonds d'albâtre, avec ses ailes puissantes qui lui servent à franchir les fleuves et les lacs. — Cet oiseau, l'orgueil des forêts, pèse jusqu'à soixante livres, tandis que, devenu chétif dans l'état domestique, son poids s'élève à peine à douze ou quinze livres. — Les dindes de nos basse-cours sont aux dindes sauvages ce que sont les misérables juifs de l'époque présente aux anciens Israélites, maîtres dans Jérusalem. — La terre promise aux dindes qui languissent dans l'esclavage de nos basse-cours, ce sont les immenses forêts qui couvrent le Nouveau-Monde. — La preuve que l'état de servitude ne leur convient

[1] Nous devons à un jeune Français, proscrit du pays qui l'a vu naître, et qui habite le continent américain, les observations les plus exactes sur les mœurs des dindes sauvages qui vivent dans le nord de l'Amérique. Ce jeune naturaliste, auteur d'une ornithologie très recherchée, est le fils de Lucien Bonaparte, de cet homme extraordinaire qui refusa toutes les couronnes que lui offrait le maître du monde, dans ses jours de prospérité, et qui vint s'asseoir à côté de lui et partager son sort et ses périls dans les jours de l'adversité. — Une vie si honorable et constamment distinguée par le sentiment le plus généreux attend la plume d'un nouveau Plutarque.

Digitized by Google

pas, résulte du dépérissement et de la langueur dans laquelle ils tombent lorsqu'on les y soumet, de ce que la main de l'homme n'a pu créer dans leur espèce aucune variété, et qu'elle a pu tout au plus influer sur la couleur de leur plumage, tandis que le coq et la poule offrent plus de cent variétés qui sont notre ouvrage. — La constitution du dinde a donc un type plus ferme que celui des autres oiseaux domestiques, puisque tous les efforts des génerations humaines n'ont pu la changer que pour l'amoindrir et la détériorer. — De plus, le dinde, malgré son état de servitude, conserve encore quelques traces de son caractère primitif, car il n'entre en pariade que deux fois par an, comme dans l'état sauvage; et dans cet état, s'il étale en éventail les trésors de son plumage, c'est pour plaire et pour séduire, sans doute; mais il ne demande jamais à en recueillir le prix publiquement et à la lumière du jour; il conserve à l'amour ses mystères, il se cache pour obéir à la loi impérieuse de la nature; et sa femelle n'est pas moins pudique que lui, car elle dérobe aux yeux les plus vigilants les lieux où elle se propose de pondre, comme une vierge séduite qui cache l'asile destiné à être le dépositaire des fruits de son amour.—Pour appuyer encore par d'autres considérations la supériorité du dinde sur le coq, je dirai que l'incubation de la première espèce dure trente et un jours, tandis que celle de la seconde n'en dure que vingt et un, et qu'elle est conséquemment d'un tiers plus éle-

Digitized by Google

vée que l'autre dans l'échelle des êtres animés, la durée de l'incubation dans les ovipares et celle de la gestation dans les vivipares étant toujours proportionnée à la supériorité de la race.

Tout ce que la main de l'homme a pu obtenir sur l'oiseau des Indes, c'est de faire varier sa couleur du noir au blanc. — Mais la nature n'abandonne jamais entièrement ses droits, elle dépose toujours sur le dinde le plus blanc des taches qui attestent son origine, comme ces vierges des Antilles qui, malgré la blancheur de leur carnation et les lis de leur visage, portent toujours sur elles des signes qui annoncent qu'elles eurent parmi leurs ancêtres un homme de couleur.

Autre considération.—On compte plusieurs espèces voisines du coq et de la poule, telles que les perdrix, les gelinottes, les faisans, avec lesquels elles s'harmonient par une suite non interrompue de gradations. — Mais le dinde sort brusquement des rangs; — il est solitaire, il est unique, il est original dans la place élevée qu'il occupe, et l'on ne peut placer à côté de lui que le hocco, le crax alector.—Mais l'oiseau de Synnamary ne porte pas comme lui un collier de corail, il ne pond que six œufs, il n'apporte aucune intelligence dans la composition de son nid, il manque d'attachement et d'affection pour sa famille, qui ne se compose que de trois ou quatre individus. — C'est un de ces beaux indifférents dont on admire froidement la tournure quand il donne du mouvement à son ai-

Digitized by Google

grette, comme on admire un belâtre qui arrange sa cravate ou son toupet, mais pour lequel on n'éprouve aucun mouvement sympathique.

On doit considérer l'espèce du dinde comme poussin, comme dindonneau, comme dindon et enfin comme dinde; en d'autres termes, en état d'enfance, d'adolescence, de jeunesse et de maturité.

Un coq-dinde, parvenu à l'âge adulte, suffit à douze poules, et il est probable qu'une seule intervention suffit pour féconder la ponte entière qui se compose de douze à vingt œufs, et qui se renouvelle deux fois par an. — On reconnaît qu'une poule est en état de prégnation par l'inquiétude qu'elle témoigne, l'agitation qu'elle éprouve, l'intonation particulière de son gloussement, l'habitude qu'elle prend de s'arracher les plumes du ventre et de s'accroupir. — Mais il y a un moyen plus simple et plus certain de s'assurer de son état, c'est de tâter toutes les poules avant de leur ouvrir le poulailler; et, lorsqu'on s'est assuré que les poules ont l'œuf, on les y retient prisonnières, on leur fait des nids commodes, on y place des œufs ou quelque chose qui leur ressemble, elles prennent l'habitude de s'y placer, elles y pondent, elles y couvent; et c'est ainsi qu'on les fait renoncer à l'instinct naturel qu'elles ont d'aller pondre et couver dans des lieux écartés. — On doit chaque jour enlever les œufs du pondoir, les tenir

Digitized by Google

dans un lieu frais jusqu'à ce que, la ponte étant achevée, on puisse les placer tous à la fois sous l'aile des couveuses. — Le mâle doit en être séparé.—Il briserait l'œuf par sa maladresse et quelquefois par jalousie.—Il n'y a nul inconvénient à placer toutes les couveuses en un même local, pourvu que le local soit propre, chaud, aéré, pur de toute odeur, et pourvu que chaque couveuse ait son nid à une certaine distance de celui de ses voisines. — Mais il n'est du tout point à craindre qu'elles se trompent sur celui qui leur est destiné; chacune d'elles le retrouve sans se tromper jamais; et, quoique ces oiseaux soient lourds et pesants, la mère tourne deux fois par jour ses œufs, en les ramenant de la circonférence au centre et du centre à la circonférence; tant l'amour maternel est ingénieux à trouver des ressources dans les besoins ou les dangers! — L'asile des couveuses doit être comme un sanctuaire impénétrable, et il ne doit être fréquenté qu'avec beaucoup de discrétion et par une personne qui soit toujours la même. — Cette mère affectueuse couve tout ce qu'on veut lui donner : œufs de poule, œufs de canard, de dinde ou d'oie; et, tel est son instinct incubateur, qu'elle couve même les pierres lorsqu'elles ont une forme sphéroïde. — Devant le poulailler des couveuses, il faut toujours une petite cour, afin qu'elles puissent y prendre l'air, ainsi que les jeunes familles auxquelles elles vont donner le jour. — Quelquefois, pour attendrir la coquille et hâter la maturité, on place les œufs dans l'eau

Digitized by Google

chaude, comme on plonge dans le bain une femme en travail d'enfant. — D'autres fois, quand on voit le bec qui a déjà percé la coquille, on élargit l'ouverture avec l'ongle.—Mais généralement il est préférable de laisser agir la nature, parce que les moyens artificiels lui sont souvent contraires. — Dans cette affaire, comme dans beaucoup d'autres, on gâte tout parce qu'on veut tout faire. — Dans un grand nombre de fermes, on est dans l'usage de plonger le nouveau-né dans l'eau froide (c'est ce qu'on appelle le baptême du poussin), et on lui enfonce un grain de poivre dans l'anus; (c'est ce qu'on pourrait appeler la circoncision); mais de tels procédés ne doivent pas être fort utiles et sont souvent dangereux. — Un breuvage de vin chaud suffit et convient mieux. — Rien au monde n'est plus funeste que de manier sans cesse les poussins et de les faire passer de main en main, de les emboquer de nourriture, procédé durant lequel il arrive souvent qu'on leur casse le bec ou qu'on les tue par des indigestions. — Le régime convenable à un poussin, le jour où il a brisé sa coquille, consiste en quelques gouttes de vin chaud. — Les deux jours suivants, on lui offre, sur une patelle, des miettes de pain humectées de vin. — Deux jours après, on compose une pâtée avec des œufs durs, du fromage blanc, du persil et des orties grièches, et on la dépose sur des pierres auprès du poussin, après avoir pris les mesures nécessaires pour qu'il ne s'y empêtre pas les pieds. — Quelques jours plus tard, on forme

Digitized by Google

de grosses boules avec des farines d'orge et des fèves de marais, et il arrive souvent que les poussins, déjà apprivoisés, viennent becqueter ces boules jusque dans la main de la fille de basse-cour. — Quelques jours plus tard, on dépose ces boules dans une cage sous laquelle on a pratiqué des ouvertures suffisantes pour les poussins, insuffisantes pour les oiseaux plus volumineux.

On ne doit jamais redouter que le poussin se laisse mourir de faim, alors même qu'il reste, après sa naissance, deux jours sans manger. — Le troisième jour il ne manque jamais de venir becqueter la pierre sur laquelle il aperçoit quelques menues denrées. — J'ai parlé de la nécessité d'une petite cour devant l'asile des couveuses. — C'est surtout lorsque les poussins sont éclos qu'elle est nécessaire. — Lorsque le soleil est chaud sans être trop ardent, ils ont besoin de venir s'essuyer à ses rayons. — On voit leurs petites plumes se dresser et s'agiter quand le soleil les frappe. — Ils en éprouvent un plaisir qu'ils témoignent par des battements d'ailes. — On peut et même on doit réunir plusieurs pontes, en composer une seule famille, et la placer sous la direction d'une seule mère, pourvu qu'on opère ces réunions durant la nuit, et que tous les poussins soient du même âge. — La même poule les conduit comme s'ils étaient tous son ouvrage. — On peut lui donner jusqu'à trente et quarante poussins, et tant qu'elle en peut couvrir de ses ailes. — Alors, il faut voir comment elle les appelle, comment elle les défend, comment

Digitized by Google

elle les nourrit. — Il n'y a ni chien, ni oiseau de proie, ni enfant qui osât l'attaquer; elle sauterait aux yeux des agresseurs; elle est véritablement redoutable dans ce moment — Elle veille à la nourriture des poussins avec autant d'intelligence et d'assiduité qu'elle emploie de courage à les défendre. — Il est bien reconnu que les couvées, faites et conduites par des dindes réussissent toujours infiniment mieux que celles qui sont faites par des poules. — Trois ou quatre dindes, bonnes couveuses, sont une véritable richesse dans la basse-cour. — Dans la multitude des poussins, il est difficile de distinguer les mâles d'avec les femelles; cependant celle-ci semble d'abord plus grosse; mais peu à peu le mâle prend des jambes plus hautes et un ergot sur le talon. — La queue relevée en éventail est un autre caractère distinctif du mâle; mais il se manifeste plus tard.

Le poussin ne parvient à la dignité de dindonneau qu'après avoir subi une épreuve aussi rude que périlleuse..

C'est à l'âge de deux mois ou environ, que s'opère en lui la révolution du sang. Il porte sur la tête et tout autour du cou une suite de papilles, de vessies ou de mamelons, jusque là ternes et sans couleur, et qui sont destinées à devenir dans son adolescence une parure de corail, un collier de pourpre dont il rehausse l'éclat à l'époque où

Digitized by Google

de nouveaux besoins révèlent en lui des inclinations nouvelles. — Cette révolution a conservé le nom de la maladie du rouge. — Elle est d'une nature fort grave, elle emporte plus de poussins que la petite vérole n'emportait d'enfants avant la découverte du vaccin. Un printemps froid, des gelées tardives, des pluies prolongées, leur sont funestes dans la crise qu'ils éprouvent.—Tout consiste à favoriser et à développer l'éruption par un bon régime, une nourriture saine consistant en jaunes d'œuf, fécules, chénevis et sarrasins mêlés avec du vin; à éviter la pluie, la rosée, l'ardeur du soleil, et à ne les tenir aux champs que depuis huit heures du matin jusqu'à dix, et depuis quatre jusqu'à six. — Le poussin convalescent et, devenu dindonneau, étale sa queue en éventail, enfle ses caroncules, fait la roue, et fait entendre cette détonnation sourde, qui est la proclamation officielle par laquelle il notifie à tous les habitants de la basse-cour, qu'il vient d'atteindre sa majorité.

Alors on réunit les dindons en troupeau, au nombre de soixante à quatre-vingts. — Un seul enfant suffit à les garder, mais il faut qu'il y ait toujours une ou plusieurs mères marchant à leur tête, les avertissant et les rappelant autour d'elles, lorsqu'elles aperçoivent dans les airs l'oiseau de proie, ou sur la cime d'un arbre le quadrupède rusé qui les guette au passage. — Parvenus à cet âge, ces oiseaux aiment beaucoup à voyager et à faire de longs voyages; ils ne coûtent

Digitized by Google

presque plus rien pour leur nourriture ; ils reviennent toujours le gésier rempli de glands, de faînes, de grains, d'insectes de toute espèce. — Ils sont essentiellement glaneurs de toute denrée échappée à la main des hommes, et chasseurs de toutes les petites proies qu'ils rencontrent dans les champs. — On peut les nourrir ainsi quatre ou cinq mois et les manger comme dindons.—On ne mutile pas les dindons comme on mutile les poulets pour en faire des chapons ; on craindrait de débiliter leur tempérament, de manière qu'ils ne pussent plus supporter la maladie du rouge. —Pour rendre la chair du dindon plus délicate, on assaisonne des légumes, des orties, des fenouils, des chicorées sauvages, des mille-feuilles avec du créton ou marc de suif, et c'est ainsi qu'on le prépare à passer de l'état de dindon à celui de dinde. — On lui donne ce titre à l'âge de cinq ou six mois, lorsqu'il a acquis toute sa taille et qu'il ne lui manque que de l'embonpoint.—On le renferme alors dans un lieu sec, obscur, on le nourrit d'orge grué, de sarrasin écrasé et de farine de maïs. — On a soin de tenir son couvert propre et d'enlever de sa table toute la desserte qui pourrait, en lui donnant du dégoût, nuire à son appétit. — On l'engraisse ainsi pendant vingt-cinq à trente jours, et durant les huit derniers on lui offre tous les soirs six boulettes, composées de farine d'orge, pour subvenir aux besoins de la nuit. — Dans le midi de la France, on lui fait avaler des noix entières avec leur coquille, et l'on aide l'in-

Digitized by Google

troduction dans le gésier, en passant légèrement la main le long de l'œsophage sur le corps introduit. — On commence ce régime par une noix qu'on leur fait avaler le premier jour, et l'on va toujours en augmentant jusqu'à quarante. — On a remarqué que la chair de l'oiseau contracte le goût de la nourriture, et que celle qui lui convient le mieux consiste en fécules et légumes aromatisés avec des anis, des orties et des mille-feuilles. —Le dinde, qui vit dix ans dans les grandes forêts de l'Amérique septentrionale, vit à peine une année dans les basse-cours. — Passé le mois de mars, les poussins, éclos l'année précédente, ont tous été consommés sous la forme de dindonneaux, de dindons. — D'un troupeau de cent dindes, on ne conserve que quatre ou cinq poules et deux ou trois coqs pour avoir des œufs dans le printemps suivant.

Indépendamment de la maladie inévitable du rouge, les dindes sont sujets à beaucoup d'autres infirmités. — La diarrhée leur est toujours funeste, à quelque âge qu'ils en soient atteints. — Pour les en préserver, il faut les tenir sur des perchoirs plantés sous des hangards qui les abritent de la pluie. — S'ils viennent à se mouiller, étant jeunes, il faut les sécher, les échauffer, leur souffler du vin chaud sur le dos et dans les ailes, et les nourrir avec les herbes aromatiques pour lesquelles ils marquent des préférences.

La vesce, le pois carré, la grande digitale bleue, la jusquiame, la ciguë, leur sont mortelles. —

Digitized by Google

On ne doit jamais les conduire dans les champs où ces herbes abondent. — On ne doit leur donner la laitue qu'avec beaucoup de discrétion. — Lorsque le poussin traîne l'aile, qu'il est triste et qu'il a les yeux blancs, il faut l'ôter de dessous l'aile de sa mère, le placer auprès du feu dans un berceau de duvet, lui faire boire du vin, lui donner un ou tout au plus deux grains de poivre, lui envelopper les jambes pour qu'il ne les becquette pas. — On le rend à sa mère aussitôt qu'il est rétabli, et avec de telles attentions on est presque toujours sûr d'y réussir.

Les dindonneaux sont, après le rouge, sujets à la maladie nommée échauffure. — Les symptômes suivants caractérisent cette maladie : les extrémités des ailes blanchissantes, le plumage hérissé, les tuyaux des pennes du croupion pleins de sang. — Le mal étant parvenu à ce période, on n'y connaît aucun remède.

Après le rouge, il survient quelquefois encore des engorgements à la tête. — On facilite l'écoulement de ces humeurs par les narines, avec des plantes errines, introduites avec une liqueur onctueuse. — Lorsqu'il survient des tumeurs et des bubons autour du cou, on les scarifie avec des caustiques. — On nomme claveau, les pustules qui viennent à côté du bec, sur la crête et dans le gosier. — Cette maladie est mortelle, et si l'on ne se hâte de séparer les pestiférés, elle a bientôt gagné tout le troupeau. — La cautérisation avec un

Digitized by Google

fer chaud, et les emplâtres de vinaigre et de vitriol sont les seuls remèdes qu'on essaie, quoiqu'ils ne réussissent presque jamais.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

LES CANARDS.

Des cris répétés de glou, glou succédèrent à la leçon du professeur. — Les oies avec leur trompette glapissante, les paons avec leur basson retentissant manifestèrent la satisfaction de l'auditoire emplumé. — Mais bientôt d'autres voix se firent entendre après celles-là. — C'étaient celles d'une nation babillarde, aux pieds cagneux, à la marche dandinante qui, en sortant du bain, venait à grands cris réclamer dans la basse-cour sa pâture accoutumée, l'heure de son dîner étant déjà sonnée. — La bonne vieille chargée de la garde des canards s'extasiait à la vue de ces oiseaux qu'elle avait élevés, et elle voulait que nous les admirassions l'un après l'autre. — Voyez un peu, disait-elle, comme ils sont charmants, comme ils se trémoussent, comme ils jargonnent, comme ils dandinent en se balançant sur leurs hanches ! Quelle aimable dégaîne! Qu'ils sont beaux, qu'ils sont charmants ces barboteurs! Mais le garde-chasse, entré nouvellement au service du château, reprit vivement la vieille sur ses admirations. — Que voulez-vous dire, la bonne, et qu'y a-t-il donc

Digitized by Google

de si beau dans ces gros enflés, qui peuvent à peine se mouvoir et sont près de rendre l'ame? — Ce n'était pas la peine de gâter l'œuvre vivace de notre Créateur, pour créer des hydropiques.— Qu'appelles-tu hydropiques, répliqua la vieille? —Penses-tu qu'après cinquante ans de service, en bonne basse-cour, je ne sache pas mon métier?— Suis-je ici placée pour faire maigrir ces oiseaux, ou pour les engraisser?—Voudrais-tu que je n'offrisse, pour la table de notre doux maître, que des squelettes tels que les merles et les bécasses que tu rapportes chaque jour du fond des bois?—Mais voyez un peu de quoi il se mêle! Il en parle comme s'il y connaissait quelque chose[1]! . . .

Le respect que je professe pour l'honorable lecteur (que je place ici au singulier, dans la crainte qu'il ne s'en trouve pas deux) ne me permet pas de rapporter la nombreuse série de quolibets échappés au caquetage de la vieille.—Je me bornerai à dire que le garde, piqué d'une noble émulation, alla sur-le-champ chercher deux canards sauvages, qu'il avait pris vivants dans une mare voisine, et qu'il voulut confronter avec les canards poussifs de la basse-cour. — Pèse-les, lui dit la vieille, et tu verras.—Regarde-les, reprit le garde,

[1] Il est remarquable que la nature n'ait accordé l'organe vocal qu'aux espèces dont les individus ont chacun un sexe séparé, et qu'elle l'ait refusé aux androgynes qui, se suffisant à eux-mêmes par une organisation complète, n'ont rien à se dire entre eux.—L'instinct de la propagation est aussi puissant et universel sur la matière organisée, que l'est la gravitation sur la matière inorganique.

Digitized by Google

et tu admireras. — Garde, reprit le maître, vous connaissez parfaitement les canards sauvages, puisque vous employez une partie de votre temps à les épier; contez-nous leur *histoire que vous savez si bien*, afin que nous puissions, en connaissance de cause, comparer les originaux des étangs avec les copies de basse-cour. — Monsieur, répliqua le garde, je puis me vanter de m'y connaître un peu, puisque je passe toutes mes soirées, durant six mois de l'année, dans une petite hutte que j'ai construite sur la chaussée de l'étang.—Je suis tout-à-fait familier avec eux, et de leur société la plus intime.—Je vais donc vous dire ce qu'une constante observation m'a appris sur leur compte, et si je me trompe, ces oiseaux sont là pour me démentir.—Alors le garde entra, sur l'histoire de ces oiseaux, dans des développements dont nous nous bornerons à présenter ici le profil.

Examinez d'abord, nous dit-il, dans la tête de ce sauvage, son bec lamelleux, dentelé, d'un vert tirant sur le jaune, l'iris de ses yeux de couleur brune, les émeraudes qui brillent sur un fond offrant les teintes et les reflets d'un acier poli, et qui colore la moitié de son cou, tandis que l'autre moitié est revêtue d'une couleur pourpre, qui s'étend sur sa poitrine; ses ailes couvertes d'une bande d'azur, mêlée avec du velours bleu; les vingt pennes de sa queue qui se terminent par un liseré

Digitized by Google

blanc, tandis que quatre de ces pennes se recourbent en demi-cercle vers le croupion qui est nuancé de noir et de vert; les jambes, les pieds et les doigts orangés, et les ongles noirs.

Eh bien! ce bel oiseau, pourvu de tant de charmes, et si bien fait pour plaire, en état de liberté sur les mares, sur les rives des fleuves, sur les chaussées des étangs, y conserve les mœurs et l'austérité d'un monogame. — Il se contente de la femelle de son choix, tandis que le canard de nos basse-cours, qui est pourtant de la même famille, est dans un état constant de polygamie, vit au milieu d'un sérail, et pour dégénérer, ce noble oiseau n'a eu besoin que de vivre dans notre voisinage.—Il y a pis que cela encore, sa femelle ne se refuse jamais aux empressements du canard musqué de Barbarie qui appartient cependant à une autre famille, et de ce rapprochement monstrueux naît une postérité qui est le plus souvent frappée de stérilité.—La nature a refusé le don de se reproduire à ceux qui n'auraient jamais dû naître.

Examinons maintenant les habitudes de notre sauvage dans les détails de sa vie privée. — Lorsqu'au printemps l'hépatique étale sa fleur sur les rives des mares, il se sépare de sa société, qui est toujours fort nombreuse, il fait choix d'une compagne, et si on la lui dispute, il se bat avec acharnement contre ses rivaux; il emmène sa conquête dans les touffes écartées de roseaux, et il y fixe son domicile, pour se livrer, sans distraction, à l'inclination qui l'entraîne. — Toute la nation des

Digitized by Google

canards se sépare ainsi par couple, et se retire dans des asiles mystérieux. — Il n'y a plus de société, il n'y a que des têtes-à-têtes.—L'apparition de la fleur a été pour ces oiseaux, ce qu'est l'apparition du pontife donnant la bénédiction à des fiancés.— Chaque couple vit dans cette retraite à peu près vingt-un jours, qui plus, qui moins, suivant la force ou l'ardeur de chacun.—Nul ne sort de la maison nuptiale, que pour prendre le soir un peu de nourriture.— Les trois semaines écoulées, vous voyez la femelle porter, au bout de son bec, des brins de jonc ou de roseau, s'arracher les plumes du ventre, et construire avec ces matériaux un nid douillet, dans lequel elle pond successivement, et de deux jours l'un, douze à quinze œufs, dont les gros bouts sont plus obtus que ceux des poules, et d'une couleur jaune tirant sur le rouge. —Mais c'est durant l'incubation qu'il faut admirer l'intelligence et les soins pieux de cette bonne mère. — Aucune apparition d'oiseau de proie ni menace de chasseur ne sont capables de l'arracher aux objets de son affection.— Elle ne sort un instant le soir que pour aller chercher un peu de pâture, et quand elle quitte le nid, elle couvre de roseaux ses petits, pour les dérober à tous les regards. — Le mâle demeure en sentinelle tout autour, et lorsqu'elle revient, ce n'est jamais par la ligne la plus courte; elle fait mille circuits dans les airs, afin de donner le change au chasseur.— Les dangers qu'elle redoute sur les rivages, ou dans des lieux trop découverts, la déterminent quelquefois à

Digitized by Google

construire son nid dans des bruyères ou sur le tronc des grands arbres, et quand après trente jours d'incubation les œufs sont éclos, elle descend dans l'eau et y appelle ses poussins; et comme ils ne peuvent pas y descendre, le père et la mère, au moyen de leur bec, les saisissent l'un après l'autre par la peau, et les déposent sur l'eau, sans les blesser jamais, tant l'instinct paternel est habile à développer toutes les facultés de l'intelligence.—Une fois sortis de leur nid ils n'y retournent plus, comme les petits oiseaux de bocage retournent dans le leur.—Ils exercent leur enfance à la poursuite des mouches, des larves et de toutes les petites proies que la mère leur indique.—Dans cet état, la couleur jaune de leur duvet les fait ressembler à une couvée de serins.— A trois mois ils prennent des ailes et reçoivent le nom de halbrands; à six mois ils sont adultes. — Telle est la dépense de force vitale que fait le mâle durant la pariade, qu'immédiatement après il perd toutes ses plumes, et la femelle après l'incubation éprouve une révolution semblable.

Le canard sauvage est essentiellement sociable. —La pesanteur de son vol, quand il commence à s'élever, et le bruit de ses ailes, l'exposent à des dangers perpétuels. — Le sentiment de cette faiblesse est probablement le principe de leur association. — Lorsqu'ils partent, ils se rangent en bataillon sous la forme d'un triangle, les commandants en tête. — Ils s'élèvent à perte de vue; et, quand ils veulent s'abattre, ils envoient une avant-

Digitized by Google

garde pour prendre connaissance du terrain, et ils placent des sentinelles dans tous les lieux d'où l'on pourrait les découvrir.—Ils aiment beaucoup le froid; et dans les régions polaires, où ils jouissent d'une entière sécurité, les lacs et les fleuves sont tout couverts de ces oiseaux. — Ils y retournent tous les ans; mais quelques couples, retenus par de tardives amours, passent l'année entière dans nos climats et s'établissent le long des bois pour manger des glands, faute d'autre nourriture. — On ne rencontre jamais de canards isolés, que lorsqu'ils sont en pariade, ou qu'ils sont détachés de leur société par la poursuite des chasseurs ou des oiseaux de proie.

(Tel fut le récit du garde-chasse qui fut immédiatement suivi par les questions du propriétaire, qui ne cherchait à connaître l'histoire des canards sauvages que pour arriver à une connaissance plus parfaite du canard domestique et à l'amélioration de sa basse-cour.)

A. — A quel signe extérieur distingue-t-on, de prime-abord, le canard sauvage du canard domestique?

B. — D'abord au plumage, qui est plus varié, plus éclatant; à son cri, qui est plus rare et moins retentissant, parce que la trachée-artère s'élargit dans l'état domestique; par les os de la poitrine, qui sont moins saillants chez le canard sauvage; par les écailles de ses pieds, qui sont plus fines, plus lustrées; et par les membranes qui unissent ses doigts, qui sont plus minces.

Digitized by Google

A. — Quelle différence faites-vous entre la saveur des chairs de ces deux oiseaux?

B. — Celle qui existe entre un poulet et un perdreau.

— A. Comment distingue-t-on le mâle de la femelle?

B. — Par la couleur de celle-ci qui est plus terne; parce qu'elle est plus petite que le mâle et qu'elle n'a ordinairement que dix-huit pouces, tandis que le mâle en a vingt-un.

A. — Y a-t-il quelque moyen de distinguer les vieux d'avec les jeunes?

B. — Si vous arrachez une penne d'un canard de l'année, et que vous trouviez que le tuyau en soit rempli de sang, vous pouvez le tenir pour jeune. — Le vieux se reconnaît à des pates plus lisses et d'un rouge jaune plus vif.

La bonne vieille, chargée du gouvernement des canards dans la basse-cour, présente à cette conversation, grillait d'impatience de ne pouvoir donner son avis ni placer un seul mot dans une matière qu'elle croyait posséder si bien. — « En aura-t-il bientôt fini, ce braconnier avec ses oiseaux « sauvages? S'agit-il ici de gibier ou de volailles, « d'oiseaux étiques ou de bonnes pièces bien pe« santes et bien succulentes? — Je ne vous de« mande qu'une grace, c'est de venir visiter avec « moi une troupe de jeunes canetons que j'élève « dans les fossés, et vous verrez si cela barbote,

Digitized by Google

« si cela jase et si cela promet quelque chose de « bon. »

Nous suivîmes la vieille le long du grand fossé, où elle assurait que nous trouverions plusieurs troupes de canetons; mais elle eut beau fouiller dans les roseaux et dans les marsaules qui bordent ce fossé, elle ne parvint pas à en faire sortir un seul vivant, et nous vîmes au contraire une multitude de carcasses et de duvets de jeunes poussins qui paraissaient avoir été tous dévorés par de gros rats, logés dans les crevasses du fossé. — En examinant de plus près encore, nous reconnûmes que les eaux où avaient vécu ces canards étaient infectées de sangsues, et que les berges étaient couvertes de jusquiame. — Je n'en reviens pas, disait la vieille, ils jargonnaient et ils se trémoussaient cependant si bien toute la semaine dernière, et ils n'ont disparu que depuis bien peu de jours. — Vous auriez bien dû savoir, la bonne, reprit le maître, qu'il est nécessaire de rappeler chaque soir dans la basse-cour les oiseaux domestiques pour les mettre à l'abri des bêtes sauvages, et qu'il est facile de leur en faire contracter l'habitude en leur offrant tous les soirs un peu de pâture. — Vous devriez ne pas ignorer que la jusquiame est un poison mortel pour ces animaux, et qu'on ne doit jamais les abandonner dans les eaux, qu'ils teignent de leur sang lorsqu'elles sont infectées de sangsues. — Ce n'est pas à moi, répliqua la vieille, que l'on enseignera l'art de gouverner des canards, après cinquante ans de service en bonne basse-cour; je chercherai,

Digitized by Google

et je suis certaine de retrouver ailleurs mes jeunes canetons; mais en attendant je vais vous montrer mes gros canards musqués de Barbarie. — Un seul vaut la paire, et leur parfum approche de celui du faisan.

Nous nous dirigeâmes vers le lieu où la bonne élevait ses canards de Barbarie, et quand nous en approchâmes, nous vîmes ces oiseaux domestiques prendre le vol pour aller rejoindre une volée d'oiseaux sauvages de la même espèce qui planaient dans les airs au-dessus de nos têtes. — Nous les vîmes l'un après l'autre se placer sur les deux lignes du triangle, sauf un seul qui, pesant plus de quinze livres, tomba de son propre poids sur le lieu du départ. — Vous auriez bien dû savoir, la bonne, dit le maître, que le canard musqué n'est jamais un prisonnier volontaire comme le canard ordinaire, et qu'il ne résiste pas à la séduction qu'exerce sur lui l'apparition des oiseaux de son espèce qui sont demeurés sauvages; pour prévenir cette désertion, vous auriez dû couper à chacun un bout d'aile. — Quoique durant cinquante ans de service, en bonne basse-cour, vous ayez parfaitement appris le métier, je vais cependant essayer de vous donner quelques leçons dont je vous invite à profiter.

Apprenez d'abord, ma bonne, que le canard domestique n'est pas seulement du même genre et de la même famille que le canard sauvage; mais

Digitized by Google

qu'il est encore de la même espèce, et qu'il n'y a dans les deux races que des différences superficielles qui tiennent au genre de vie et au régime alimentaire; et, comme le canard sauvage est infiniment meilleur que le canard domestique, il est nécessaire de ramener ceux qu'on élève dans les basse-cours à leur type primitif pour les régénérer. — Quand vos canards acquièrent une couleur entièrement blanche, vous devez les tenir pour être arrivés au dernier degré de dégradation, et pour les renouveler vous devez faire prendre dans les mares et le long des étangs des œufs de canard sauvage et les faire couver par des canards domestiques, pour en obtenir une espèce supérieure. —Sachez encore que, par suite de la dépravation sociale, le canard mâle de sept à huit mois suffit à plus de douze canes; mais que, dans l'état domestique, la meilleure et la plus grasse des canes est toujours une fort mauvaise couveuse, par la même raison que les plus belles dames de ville sont toujours les plus mauvaises des nourrices. — Il convient mieux de confier l'incubation à une dinde qui abrite sous ses ailes une cinquantaine de ces oiseaux, qu'à une cane qui ne peut en couver qu'une douzaine. — En la privant du travail de l'incubation, vous la restituez à celui de la ponte qu'elle fait alors en entier, et qui se compose de quarante à cinquante œufs chaque année, lorsqu'elle n'est pas distraite par d'autres soins.— Il faut épier tous les matins avec la plus grande vigilance cette pondeuse, car son habitude est de

Digitized by Google

pondre dans des lieux écartés, de couvrir ses œufs avec tout ce qu'elle trouve à sa portée, et c'est un instinct qu'elle retient de l'état sauvage. — Les œufs de cane sont meilleurs que ceux de poule pour la pâtisserie et la composition des gâteaux; et l'on peut les employer encore dans les omelettes lorsqu'on les mêle avec d'autres. — Mais ils ont l'inconvénient de ne pouvoir être mangés à la mouillette, parce que, dans la cuisson, les deux enveloppes qui recouvrent le jaune perdent leur état liquide pour passer à une consistance solide.

La cane domestique n'est ni une aussi bonne couveuse, ni une mère aussi attentive que la cane sauvage.— La première est en pariade perpétuelle avec les mâles qui sont d'une exigence extrême. —Les jeunes canetons, une fois placés dans l'eau, n'ont presque plus besoin de leur mère.— Ils sont d'une constitution rustique et infiniment plus robustes que les poussins des poules. — Il suffit de les faire rentrer chaque soir dans l'habitation, et de leur en donner de bonne heure l'habitude. — Aussitôt nés, il faut leur donner du pain émietté dans du vin ou du cidre.— Deux jours après, on leur sert une pâtée faite avec des orties tendres, hachées bien menu, avec un tiers de farine de froment, de sarrasin ou de maïs.— On les lâche alors dans l'eau la plus voisine de la basse-cour, et la dinde, qui s'en inquiète, parce qu'elle ne peut pas les suivre, les attend toujours sur le rivage pour les réchauffer sous ses ailes. — Cet oiseau vit de

Digitized by Google

tout ce qu'il rencontre, mais il préfère la nourriture animale à la nourriture végétale. — C'est avec des vers, dont on leur donne une provision trois fois par jour qu'on improvise à Rouen des halbrands hâtifs qui ont une grande valeur. — Dans quelques autres cantons de la Normandie, on est dans l'usage de faire avaler aux canetons des gobes de farine de sarrasin; et, par ce moyen, on obtient en deux mois des canards de huit livres, qui ont par conséquent acquis une livre par semaine. — On reconnaît que le canard est parvenu au dernier degré d'obésité lorsqu'il porte sa queue en éventail, parce que les pelottes de graisse placées sur le croupion ne lui permettent plus de réunir ses pennes.

Les canards livrés à eux-mêmes, et qu'on ne veut pas trop rapidement pousser à la graisse, coûtent fort peu pour leur nourriture. — Il n'y a pas de plus habile qu'eux pour purger un jardin de chenilles, de hannetons, de courtillères, de crapauds, de limaces, d'araignées, de vers, de mans et surtout des attises, fléau des raves et des navets. — Mais, comme ils mangent aussi les légumes, on ne les introduit jamais dans les jardins potagers ou légumiers, sans danger, non plus que dans les fossés où il y a de l'alvin et de jeunes poissons, qu'ils sont habiles à saisir parce qu'ils sont doués de la faculté de plonger. — Le duvet que fournit le canard est d'une grande utilité quand on le leur arrache avec précaution, dans les mois de mai et de septembre seulement, sous

Digitized by Google

le cou, le ventre et les ailes, et quand on le fait dessécher à la chaleur modérée d'un four, pour le purger des parties huileuses inhérentes aux animaux aquatiques. — Il est peu de canards qui vivent une année. — On consomme ou l'on vend les jeunes en automne ou au commencement de l'hiver, et du plus nombreux troupeau, on ne conserve, pour la pariade du printemps suivant, que quatre ou cinq femelles et un mâle.

(Pendant que le maître discourait ainsi, il nous arriva une nichée d'une douzaine de jeunes canetons, conduite par leur mère, et dont l'existence était tout-à-fait ignorée de la vieille, qui ne cessait cependant de répéter : « notre doux maître parlera « tant qu'il plaira à Dieu ; mais ce n'est pas à une « femme comme moi, ayant cinquante ans de ser- « vice en bonne basse-cour, qu'il pourra jamais « enseigner son métier. »)

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

LE PREMIER JOUR DE MAI.

Quand les zéphyrs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les amours,
L'oiseau mélodieux l'annonce à nos bocages;
La foule des troupeaux, dans les verts pâturages,
Bondit, court et franchit le fleuve impétueux;
Le ciel s'épanouit, l'air est voluptueux.

LUCRÈCE, chant Ier, traduction de M. de Pongerville, tome Ier, page 62.

La belle saison s'avançait de jour en jour; — la sève, stationnaire durant l'hiver, qui, dans nos climats, monte dans les racines au mois de février, dans les branches au mois de mars, et qui s'épanouit en bourgeons vers la fin d'avril, se développait sur des rameaux chargés de feuilles et de fleurs. — Le printemps était dans tout son éclat, et la terre dans toute sa parure.

C'était un usage généralement adopté dans les villages environnant le domaine de M. Désormeaux, de nommer à cette époque de l'année une jeune rosière, symbole de la nature renaissante, de l'élever sur un trône de fleurs, et de lui composer un cortége chargé d'accompagner partout la jeune

Digitized by Google

souveraine. — On annonça à M. Désormeaux l'arrivée de la reine de mai. — Elle était suivie d'un chœur de jeunes filles vêtues de blanc, qui s'avançaient en chantant une vieille chanson qui a passé d'âge en âge, et qui exprime avec une naïveté qui n'est plus du nôtre, tous les agréments du *joli mois de mai.*

Notre agronome reçut, avec la grace qui lui était particulière, le cortége dans la portion la plus fraîche, la mieux fleurie de son domaine, celle qui était ordinairement destinée à la tenue de ses grandes assises. — La petite reine lui offrit un bouquet composé de tout ce que le plus joli de tous les mois peut offrir de plus gracieux et de plus suave; et chacune des nymphes qui composaient sa cour fut ensuite admise à faire son offrande. — L'une présenta un agneau qui venait de naître; une autre, un nid de fauvettes; une autre, une paire de tourterelles cachées dans des touffes de narcisses et de primevères; d'autres, enfin, présentèrent des branches de lilas, des guirlandes d'aubépine, des fleurs d'églantier et des boutons de rose.—Toutes ces filles étaient adultes, et pourtant toutes étaient vierges. — Durant ces offrandes, on entendait les ruisseaux murmurer dans les prés, les oiseaux gazouiller dans les bois, les zéphyrs soupirer dans la ramée; la terre se couvrait de fleurs, le soleil colorait les champs et le visage des jeunes nymphes.—Tout était printemps autour de M. Désormeaux.

Digitized by Google

Blooming roses with blooming brides.

WILLIAMS COOPER.

Notre agronome ne voulut pas perdre une si belle occasion de faire briller son éloquence, moitié rustique, moitié poétique; et je demande la permission au lecteur de placer ici son allocution. « Mes chères filles, leur dit-il, vous êtes comme l'anémone des prés et l'auriculaire des vallées; au printemps de la vie, vous fleurissez comme elles; comme elles, vos charmes s'évanouiront. — Votre jeune souveraine perdra, en avançant en âge, la douceur de sa voix, comme la fauvette perdra la sienne aux premières gelées. — La vie est courte, mais ses misères sont longues; le temps altère et détruit tout ce qui brille sur la terre, mais je vais vous indiquer le moyen de demeurer toujours charmantes. — Préparez-vous de bonne heure à devenir un jour des épouses attentives et fidèles, des mères tendres, des ménagères vigilantes et actives, des femmes compatissantes à tous les maux de vos voisins; ces habitudes de bonté, empreintes sur vos fronts, et se manifestant dans toutes vos actions, substitueront une beauté durable à de fragiles appas; et, loin de rien perdre en vieillissant, vous aurez beaucoup gagné si vous remplacez chaque charme qui s'évanouit par une vertu nouvelle. »

Après cette allocution, M. Désormeaux se faufila dans le groupe de ces prêtresses de Flore, il les interrogea l'une après l'autre sur leur famille,

Digitized by Google

leur fortune, leurs inclinations, et sur les qualités des prétendants auxquels leurs parents les destinaient. — Toutes répondirent avec la naïveté et l'innocence du premier âge, ou du moins avec des expressions qui en avaient toute l'apparence. S'étant donc adressé à la fille aux yeux bleus et au bouton de rose, il reçut d'elle l'aveu qu'elle était destinée à un meunier. — Celle qui avait offert un agneau répondit que son offrande parlait pour elle, et qu'elle était destinée à un berger. — La nymphe aux cheveux blonds et au nid de tourterelles convint en rougissant qu'elle était l'objet des attentions d'un oiseleur habile à dénicher les oiseaux les plus curieux. — Une brune, piquante et au regard décidé, répondit sans façon qu'elle avait choisi pour son objet un terrassier, jouant du flageolet, ouvrier habile et bon vivant. — Toutes les langues se dénouèrent à la franchise de cette déclaration; et pendant qu'on se livrait avec assez peu de retenue à des aveux qui paraissaient n'avoir plus rien de pénible, on vit arriver, au bruit des fifres et des tambours de basque, une troupe de jeunes garçons qui, de concert avec ces filles, entonnèrent la chanson du joli mois de mai, avec un ensemble qui indiquait qu'il y avait eu des répétitions faites; et quand M. Désormeaux s'aperçut que chacun de ces chevaliers du printemps reconnaissait sa rosière, et s'approchait d'elle familièrement, il lui fut naturel de penser qu'il y avait eu des duos préparés, et qu'enfin il y avait dans cette rencontre quelque chose de convenu.

Digitized by Google

M. Désormeaux en demeura tout-à-fait convaincu, lorsque les chevaliers vinrent le supplier de faire auprès de leurs parents les sollicitations les plus pressantes pour fixer leur réunion à l'époque la plus prochaine. «Messieurs les chevaliers, leur dit-il, je vous trouve un peu pressés; on ne va pas aussi vite en affaires qu'en amour, et les arrangements d'intérêts sont plus compliqués, et ne sont pas aussi naturels, que les mouvements du cœur.— Vous connaissez la coutume du pays, on fait connaissance durant la morte saison, lorsqu'on taille les chanvres; on fait sa déclaration à l'arrivée de la première fauvette, la demande en mariage lorsque les abeilles deviennent piquantes; on convient des conditions lorsque les perdrix entrent en pariades; on fiance quand les perdreaux sont maillés; et on épouse quand les hirondelles partent, et que les étourneaux arrivent.—L'exacte observation de ces diverses époques a cela d'heureux, qu'elle donne aux prétendus le temps nécessaire pour se bien connaître. — « Nous nous connaissons, nous nous connaissons suffisamment, » répétèrent-ils tous ensemble; et ce *tutti*, prononcé et répété de part et d'autre avec chaleur, donna à M. Désormeaux lieu de croire qu'il y avait urgence.—En conséquence, il demanda aux parents de ces jeunes gens, qui travaillaient habituellement chez lui, leur consentement à ces mariages, préparés depuis long-temps et déclarés le premier jour du joli mois de mai.—Il désira qu'ils fussent tous célébrés chez lui le même jour, aussitôt qu'on aurait fait la

Digitized by Google

dernière coupe des luzernes et fondu les derniers miels, et il offrit de faire, durant une semaine entière, tous les frais de noces.—Ce dernier motif fut déterminant.

On se souviendra long-temps dans le domaine de Chantabot du mariage de ces danaïdes champêtres, des fêtes et des galas qui précédèrent et suivirent cette douzaine d'hyménées. — Il n'y eut qu'une seule fête pour les noces de Gamache, et dans l'occasion présente il y en eut douze.

Lorsque la bénédiction nuptiale fut donnée, chacun des couples se présenta à M. Désormeaux pour recevoir la sienne.—Il ne se la fit pas demander deux fois, mais à mesure qu'un couple nouveau survenait, il s'informait avec beaucoup d'attention de la profession du marié. — Tous étaient employés plus au moins directement aux travaux de l'agriculture, tous appartenaient à la vie rurale, et lorsque chacun des conjoints annonçait son état, M. Désormeaux lui donnait des instructions relatives à l'exercice de sa profession.

C'est le recueil de ces instructions que nous donnons ici sans y rien changer, et si quelqu'un se permettait d'élever des doutes sur son authenticité, il pourrait aller consulter les archives que M. Désormeaux a laissées dans son domaine de Chantabot.

LE JEUNE FIANCÉ QUI VEUT DEVENIR FERMIER.

Vous venez de prendre une femme, vous vous

Digitized by Google

disposez à prendre une ferme, et à remplir ainsi la véritable destination de l'homme, en cultivant les champs et créant une famille; Dieu bénira vos enfants et vos moissons, si vous marchez constamment dans les voies de la justice.

Mais il faut prendre garde au premier pas que vous allez faire dans une carrière nouvelle pour vous. — Si vous prenez une ferme dans les pays destinés aux grandes cultures de céréales, vous n'y trouverez ni cheptel, ni instruments aratoires, ni fourrages, ni engrais, et il sera nécessaire que vous achetiez, avant d'entrer dans cette ferme (pour le service de chacune des charrues destinées à la culture d'environ cent arpents de terre ou d'herbage), trois chevaux et un bidet, cent cinquante bêtes à laine, huit à dix vaches, trois ou quatre porcs, les têtes de volaille nécessaires pour peupler votre basse-cour; plus des binettes, houes, herses, rouleaux, tombereaux, chariots légers pour transporter vos récoltes des champs dans vos granges, et des charrettes à larges jantes, pour fréquenter les grandes routes et porter vos grains au marché. — Le fermier sortant n'étant tenu qu'à laisser les pailles et pontils de la récolte pendante, qui lui appartient, vous serez tenu de lui payer, à dire d'expert, les fumiers ou ce qu'on apelle *l'arrière-graisse* de la ferme; et comme il en aura probablement effrité les terres durant les dernières années de son bail, vous ne pourrez vous dispenser d'acheter des pailles pour rétablir des terres épuisées.

Digitized by Google

Je vous ai parlé jusqu'ici d'un domaine à une seule charrue, et vous serez obligé de multiplier les capitaux que vous devez avancer à raison du nombre de celles attachées au domaine, et de vous constituer ainsi, avant d'avoir touché aucun revenu et sous peine d'être ruiné, en une avance de quinze ou seize mille francs par charrue, ou d'une somme égale à celle de cinq ou six années du fermage annuel.—Je ne parle pas ici des gages des serviteurs et du salaire des ouvriers, qu'il vous faudra payer avant d'avoir fait aucune rentrée, ni de l'argent comptant, dont il faut qu'un fermier soit toujours nanti, pour pourvoir aux pertes qui résultent des intempéries, des épizooties ou du bas prix des grains qu'il est obligé de conserver dans ses greniers, jusqu'à ce que la hausse arrive.

Que si vous n'avez pas les fonds ou le crédit nécessaires pour frayer aux dépenses d'une telle exploitation, rendez-vous dans le pays de petite culture, et louez-y une métairie avec un bail à moitié-fruits. — Vous y trouverez en entrant tous les instruments nécessaires pour les labours et les transports, les bestiaux de trait et de charrue, les semences, les fumiers, et vous n'aurez, pour vous y installer, qu'à y porter votre personne et votre industrie. — Ce genre de fermage est peu propre aux progrès de l'agriculture, parce que le métayer n'ayant que la moitié des fruits, n'a pas un intérêt assez puissant pour améliorer les terres, et que le propriétaire qui voudrait l'essayer ne trouve pas, dans un métayer qui a ordinairement

Digitized by Google

un bail de trois, six, ou neuf ans, les dispositions nécessaires pour entreprendre des travaux dont il n'est pas sûr de recueillir les fruits.

Que si vous craignez les tracasseries perpétuelles du maître pour le partage des fruits, la conservation du cheptel, des instruments aratoires et toutes les chicanes qui vous attendent, lorsqu'on fera le récolement de l'inventaire à votre sortie, prenez à bail[1] une *borderie* composée seulement de quelques arpents, que l'on laboure avec deux vaches ou deux ânes, ou bien une closerie, qui consiste en un seul clos, que l'on cultive à la bêche ou à la fourche.—Si vous pouvez, par votre travail et votre industrie, y subsister avec une sorte d'aisance, et y élever votre famille, je vous tiendrai pour cent fois plus heureux qu'un gros fermier, accablé de travaux et de soucis, qui a placé tout son avoir dans une exploitation qui ne réussit pas, et qui, les yeux incessamment fixés sur le baromètre et les mercuriales, redoute la grêle et la baisse des denrées qu'il a dans ses greniers. — En votre qualité de bordier ou de closier, vous ne craignez pas la grêle, parce que vos récoltes pendantes consistent en pommes de terre, carottes, choux et betteraves, ni les épizooties, parce que tout votre attelage consiste en un ou plusieurs ânes, sur lesquels vous trottez plus gai et plus content que le fermier qui caracole sur le pavé du chef-lieu, en faisant claquer son fouet.

[1] Ces sortes de baux sont communs en Bretagne et dans le bas Poitou.

Digitized by Google

Que si vous êtes tourmenté par l'ambition, qui est le ressort de la société, et qui contribue à la prospérité de l'état (en faisant le tourment de ceux qui s'y abandonnent), et si vous avez les capitaux nécessaires pour vous livrer à une grande exploitation, tâchez du moins de prendre à un taux modéré un bail à long terme, de manière que vous puissiez vous remplir durant toute sa durée de vos avances. — L'Angleterre doit la prospérité de sa culture à l'usage qui s'y est introduit de passer des baux de trente à cinquante ans, et même de cent ans. — Quand un fermier est assuré de jouir durant toute sa vie et celle des deux générations qui le suivent, il cultive ce domaine comme sa propriété personnelle, et il ne répugne pas y faire des avances qui profiteront à lui ou à ses enfants.

Si donc vous prenez une telle ferme, et qu'elle soit assujétie aux trois soles, votre premier soin doit être de la dessoler, et de vous livrer à la culture des prairies artificielles, de semer des trèfles dans les argiles humides, des luzernes dans les sols riches, secs et profonds, des sainfoins dans les terres légères et sablonneuses, du fromental dans les terres moyennes ainsi que des mélanges composés de vesces, de pois, de seigle et d'avoine.—Vous devez couvrir vos champs de pommes de terre, haricots, fèves, féverolles, betteraves, navets et turneps, que vous cultiverez en ligne, sarclerez, binerez et butterez avec un araire traîné par un seul cheval. — Avec une telle provision de légumes et

Digitized by Google

de fourrages vous entretiendrez de grands troupeaux, un grand nombre de bêtes à grandes et petites cornes qui vous fourniront beaucoup d'engrais, et des élèves dont vous tirerez un grand parti. — Au lieu du blé, que vous ne vendez que deux sous la livre, vous créerez des viandes qui valent huit ou dix sous, des beurres et des fromages valant douze à quinze sous, des laines fines que vous vendrez lavées vingt sous, des oies grasses, des dindes, des porcs, qui ont une grande valeur, et si vous avez de grands capitaux et les connaissances suffisantes pour établir une distillerie de pommes de terre, ou une fabrication de sirop de betteraves, vous obtiendrez des eaux-de-vie que vous vendrez quinze sous le litre, et des sirops huit à dix sous la livre. — Avec la drèche de ces denrées, vous pourrez vous livrer à un engraissement en grand, vous achèterez des bœufs maigres à deux cents francs, que vous vendrez au bout d'une année quatre ou cinq cents francs pièce.

Lorsque vous aurez créé dans ce domaine des prairies artificielles suffisantes à la consommation d'un si grand nombre de bestiaux, je vous conseille de faire dessoler vos prairies naturelles, si elles sont déjà un peu anciennes, et d'y semer des chanvres, des maïs, et même des céréales.—Vous serez agréablement surpris, par la beauté des récoltes, de la fécondité d'un sol qui s'est accru successivement par la décomposition des végétaux qu'il a nourris. — Cette fécondité dure au moins cinq ou six ans, après lesquels vous semez des foins, qui,

Digitized by Google

à la seconde ou troisième année, fournissent beaucoup plus que la vieille prairie à laquelle ils succèdent. — Les prés, comme les terres arables, ont besoin d'être alternés. — La terre se lasse de produire toujours les mêmes objets; c'est là une loi générale de la nature à laquelle on doit toujours se conformer.

Je viens de vous présenter le beau idéal d'une grande ferme.—Avec de grands capitaux, de l'intelligence et de l'économie, vous y ferez fortune, et lorsque, après quarante années de peines, vous serez devenu un Crésus rustique appesanti par l'âge, les premiers personnages du royaume viendront vous demander vos filles en mariage; vos fils, devenus marquis, vous offriront honnêtement, lorsque vous viendrez les voir à Paris, de vous rafraîchir à la buvette ou de manger à l'office, en montrant toujours beaucoup de respects et d'égards pour le *vieux bonhomme*, qu'ils recommandent particulièrement aux gens de leur livrée.

Tel est le triste sort d'un ambitieux sur le déclin de ses jours.—Tel ne sera pas le vôtre, parce que vous conserverez toujours la fermeté d'un chef de famille fondateur de sa maison, et la dignité d'un père. — Vous voudrez faire de vos fils de bons laboureurs, d'utiles propriétaires, et marier vos filles à des cultivateurs qui seront fermiers comme vous. — C'est dans ces sentiments que vous les élèverez dans le grand domaine que vous allez prendre en ferme. — Vous devez désirer que l'habitation de ce domaine et toutes ses dépendances

Digitized by Google

aient une grande étendue; car on n'a jamais trop de bâtiments dans une ferme, pour y renfermer les récoltes exubérantes dans certaines années, afin de pourvoir à la disette qui peut survenir durant les années suivantes.—Je vous tiendrai pour fort heureux si votre ferme a un aspect riant et regarde le midi; si vous avez au milieu de votre basse-cour une fontaine jaillissante et un abreuvoir ombragé de peupliers, une plantation de mûriers autour de vos poulaillers, des arbres sur lesquels puissent se percher vos dindes, une flaque d'eau où vos canards puissent barboter, des champs de vesces que vos pigeons puissent becqueter; si votre bergerie, vos écuries et vos étables, élevées au-dessus du sol, sont percées de fenêtres et d'ouvertures, toujours nécessaires pour renouveler l'air; si vous levez la litière tous les jours; si vous entretenez la salubrité par des fumigations de chlore; si vous placez votre verminière, vos fumiers, vos composts sous le vent de votre maison d'habitation et à une certaine distance; si vos bâtiments, votre basse-cour, votre jardin, votre verger, couvrent une superficie de sept à huit arpents pour une ferme de six charrues.

Votre habitation doit être tellement disposée que le fermier, du haut de ses croisées, puisse voir tous les mouvements de la basse-cour, observer ce qui se passe autour de ses bergeries et écuries, et il serait à désirer qu'il pût apercevoir d'un lieu plus élevé ses laboureurs, et ses troupeaux dans les champs. — L'appartement de la fermière

Digitized by Google

doit être tel qu'elle puisse avoir sans cesse l'œil sur ses cuisines, ses poulaillers, ses laiteries, ses mues, et sur le travail de ses servantes. — En entrant dans la basse-cour d'un domaine, on peut juger tout de suite, par l'arrangement des choses, si le fermier est attentif et intelligent, si la fermière a de l'ordre, et maintient ses servantes dans leurs devoirs.—Un coup-d'œil dans la laiterie suffit pour juger si elle a de la propreté. — La table d'un fermier doit être commune pour les maîtres et les valets, et chacun placé suivant l'importance qu'il a dans le domaine : le maître et la maîtresse au haut de la table, le berger, le calvernier, le premier laboureur et le premier charretier, à côté des maîtres; à l'autre bout de la table, le porcher et le dindonnier. — La nourriture doit être abondante et telle que le domaine peut la fournir. — Je fais peu de cas des fermiers qui, dès le matin, se retirent dans un lieu particulier pour y prendre leur café ou leur chocolat. — Je n'aime pas les dames fermières qui se lèvent tard, qui, après avoir donné l'ordre, s'occupent à faire de la tapisserie au lieu de battre le beurre, qui se mettent en grande toilette pour se rendre, dans leur cabriolet, à la foire ou au marché du chef-lieu, et qui perdent leur temps à écouter des polichinelles, à observer les danseurs de corde, les comédiens ambulants qui jouent des farces, et d'autres comédiens qui... J'ai l'honneur d'avertir ces dames que tous les artifices dont elles se servent pour plaire sont fort déplaisants; que l'on se

Digitized by Google

moque de leur gaucherie, que l'on se plaint de ce qu'elles exhalent un parfum qui rappelle un peu trop tard l'odeur du fromage, et que l'on préfère beaucoup l'air simple et naturel des paysannes modestes. — Je n'aime pas les demoiselles de ferme qui jouent de la harpe, qui s'extasient dans les œuvres sérieusement burlesques de d'Arlincourt, et passent leur vie à ne rien faire ou à faire des riens. — Aux champs, mesdemoiselles, enfourchez-moi ce bidet, pour aller porter la soupe aux faucheurs; prenez ce rateau pour aller travailler à la meule de foin, car voilà l'orage qui arrive; grimpez au pigeonnier, car j'ai vu des pigeonneaux qui s'exercent à voler; ou bien courez au poulailler, car j'ai entendu les poules chanter.

Quant à la conduite des maîtres envers leurs serviteurs, elle doit se borner à leur inspirer de bonnes habitudes, de la persistance dans un ordre convenu, et qui doit presque toujours être invariable, car la besogne ne marche bien que lorsque son exécution est devenue une routine. — On ne doit jamais exiger d'eux une perfection à laquelle les maîtres eux-mêmes ne peuvent pas atteindre; il faut se contenter de la bonne volonté, de l'honnêteté, de la soumission aux ordres qu'on leur donne, et passer légèrement sur tout le reste, sous peine de tomber dans le plus grave de tous les inconvénients, le changement perpétuel de domestiques.— Le fermier doit être considéré comme le protecteur et l'ami de tous ses serviteurs, et la fermière comme la mère de ses servantes; il faut

Digitized by Google

que les domestiques puissent dire entre eux : « Nos « maîtres sont, à la vérité, exigeants pour le tra- « vail, ils veulent être exactement obéis et servis ; « mais ils sont pleins d'attention pour nos per- « sonnes, attentifs dans nos maladies et secou- « rables dans tous nos besoins. » — C'est dans la confiance mutuelle entre les maîtres et les domestiques que repose la bonté du service, et il est indispensable que ceux-ci aient une grande idée de l'intelligence des premiers.

Il n'est pas nécessaire qu'un fermier laboure habituellement, et qu'il sème, bêche, voiture, conduise son troupeau aux pâturages, qu'il sache les métiers de charron, de bourrelier, de maréchal-ferrant ou d'expert vétérinaire ; mais il faut qu'il accompagne souvent ses laboureurs lorsqu'ils tracent leurs sillons ; qu'il suive de près le semeur pour veiller à l'égalité de ses mouvements ; qu'il se promène quelquefois auprès du berger, quand celui-ci mène paître son troupeau ; qu'il prenne le fouet du charretier pour conduire la charrette dans les pas difficiles ; il faut qu'il sache comment on doit faire ou raccommoder un harnais, comment on fait un araire, comment on forge un soc, comment on bâtit un charriot et une brouette, comment on dompte un cheval neuf ou un bœuf indocile, comment on habitue à se laisser traire une vache qui donne du pied, comment enfin on traite les animaux malades. — S'il n'a pas toutes ces connaissances préalables, il sera perpétuellement la dupe de ses serviteurs, de ses ouvriers ou fournisseurs.

Digitized by Google

Dans une ferme de sept à huit charrues, il y a toujours assez de serviteurs et de servantes pour qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes, et n'être jamais tentés d'aller chercher des divertissements ailleurs.— On ne fait un bon travail que lorsque l'on est content de son état; et, lorsque l'on est jeune encore, on n'est content que lorsque l'on peut se procurer quelques amusements. — Un fermier doit donc prendre ses mesures pour que tous ses serviteurs ne célèbrent pas les jours de fête dans les cabarets, et ne courent pas le dimanche aux fêtes villageoises où ils font souvent de mauvaises connaissances, où ils perdent leur argent, leurs mœurs et leur santé; car il y a des pays où, lorsque la vendange a été abondante, aucune fête ne se termine sans bataille, et où les jeunes gens ne considéreraient pas les fêtes comme complètes, s'ils ne s'étaient battus entre eux et excédés de coups. —Ayez donc dans votre domaine un jeu de boules, de quilles, de siam, ou de mail, suivant les habitudes du pays, et une salle verte, ombragée de marroniers pour la danse du dimanche.—Dans une grande ferme, il y a ordinairement un bouvier et un porcher, qui doivent savoir chanter pour conduire ou appeler leurs bestiaux; un berger qui doit jouer du flageolet, pour charmer son troupeau; et une laitière qui joue du tambour de basque : voilà votre orchestre tout trouvé. — Le fermier ouvre le bal avec la doyenne des servantes, et ses demoiselles ne font aucune difficulté de donner la main au doyen des charretiers.

Digitized by Google

Lorsque la mauvaise saison est arrivée, et que l'on entend la bise siffler, on se réunit le dimanche autour d'un foyer commun.— Il y a toujours dans cette réunion quelques moustaches de la vieille garde, réduits à la domesticité par l'ingratitude de la patrie.—Il a visité les grandes capitales de l'Europe, et il vous raconte les exploits patriotiques de Valmy, Jemmapes et Fleurus, la gloire des héros d'Arcole, d'Austerlitz, d'Iéna, le bonheur qu'on éprouve dans l'occupation de la Silésie, les délices de l'Italie, et la fraîcheur des rivages du Nil et des oasis du grand désert.—Jadis on faisait des contes, aujourd'hui on raconte des histoires; chacun a la sienne à vous dire. — Le siècle présent, si fécond en prodiges dans son commencement, et si déplorable aujourd'hui par la renaissance de toutes les sottises, offre des matériaux nécessaires pour des histoires intéressantes, où l'on voit figurer des guerriers au lieu de revenants, et des héros au lieu de loups-garous.

Ces soirées, où la liberté règne, où l'on est sans masque, sans fard et sans domino, valent mieux que les soirées de la ville, où l'on vous invite à venir entendre l'exécution d'un nouveau *Stabat*, la prédication d'un pélerin arrivé de Jérusalem, et à subvenir à la quête d'une vicomtesse qui a remplacé la fraîcheur de son visage par la coquetterie d'une conversion toute fraîche.

Digitized by Google

LE CALVANIER.

Vous voilà, mon cher ami, devenu l'époux de la rosière de mai, qui m'a offert, le premier jour de ce joli mois, un rayon de miel. — Puisse son caractère être doux comme son offrande, et le *mois*, qu'on nomme *de miel*, durer pour vous un demi-siècle!

Vous remplissez les fonctions les plus importantes qu'il y ait dans un domaine.—D'autres sont chargés de labourer, fumer, semer; votre emploi est de recueillir.— Vous entrez dans une ferme à la St-Jean, lorsque toutes les récoltes sont pendantes; vous en sortez à la St.-Martin, quand elles sont toutes rentrées; en sorte que vous pouvez disposer de tout votre temps, durant l'hiver et le printemps suivant, en travaillant comme bûcheron, scieur-de-long, tailleur d'arbres, terrassier, batteur en grange, sabotier ou vannier, suivant que votre goût personnel ou vos dispositions vous portent à l'une de ces professions, et le salaire que vous en retirez, ajouté à vos gages de calvanier, suffit pour vous mettre, ainsi que votre famille, dans une honnête aisance.

Votre premier devoir, en entrant dans un domaine, est de visiter les prairies dites naturelles et permanentes, pour savoir si elles sont bonnes à faucher, et le jugement que vous devez porter là-dessus exige beaucoup d'attention et de sagacité. — Les prairies artificielles, composées de

Digitized by Google

plantes homogènes, vous avertissent, en donnant leurs fleurs, du moment favorable pour les couper. — Les prairies naturelles, pour peu qu'elles soient anciennes, sont composées de plusieurs centaines de plantes appartenant à des familles diverses; quelques-unes sont déjà en graine, lorsque d'autres entrent en fleurs, et lorsque de plus tardives encore commencent seulement à pousser. — Il faut cependant prendre un parti, et régler l'époque de la coupe, suivant que l'une ou quelques-unes de ces plantes bonnes à couper sont plus abondantes que les autres. — Quelque chose que l'on fasse, il y aura toujours beaucoup de plantes sacrifiées, les unes parce qu'elles sont encore trop tendres, les autres parce qu'elles ont passé graine; mais on peut poser comme principe, en cette matière, qu'il vaut mieux sacrifier les grandes fleurs, qui s'élèvent au-dessus des autres, que les petites graminées qui forment le fond des prés, et qui, coupées un peu au-dessus du collet, donnent plus de fourrage sur une longueur d'un pouce, que les végétaux élevés n'en donnent sur la longueur d'un pied.

Entre tous les avantages que procurent les prairies artificielles, c'est qu'elles germent, grandissent, fleurissent et grainent toutes à la fois, parce qu'on les a composées d'une seule espèce ou de plusieurs assorties entre elles; tandis qu'à la longue les prairies naturelles, et déjà un peu anciennes, se composent successivement comme il plaît aux vents, aux eaux, aux oiseaux, et enfin à toutes sortes de hasards.

Digitized by Google

Les partis extrêmes sont nuisibles en toute chose, mais si l'on était réduit à choisir entre deux extrêmes, il vaudrait mieux faucher les prés en herbe qu'en graine.—D'abord à cause du sol que le développement de la graine épuise, ensuite à cause de la qualité du foin, car la maturité des plantes n'arrive qu'aux dépens de leur feuillage, et c'est la fane seule qui compose le bon fourrage.— La tige desséchée est rejetée par les bestiaux, et ne peut servir que de litière. — La coupe en vert, ou prématurée, donne l'espoir d'un meilleur regain, et la fauchaison doit toujours commencer par le pré (ou la portion de pré) assujétie à une double fauche.

Dans les pays à température variable, et qui sont situés au nord de la Loire, il faut choisir l'époque où le beau temps offre le plus de chances de durée; et, quand votre choix est fait, il convient de faire votre opération brusquement, car plus vous y employez de temps, plus vous courez de risques. — Si la chose était praticable, il serait à propos d'avoir autant de faucheurs qu'on à d'arpents à faucher, et un nombre double de faneurs et de faneuses, parce que tout serait coupé en un jour, desséché en deux, et mis en meule en quatre jours.

Lorsqu'on ne connaissait en France que des prairies à irrigation, le métier de faucheur, comme étant le plus pénible de tous les travaux champêtres, était dévolu aux habitants de l'Auvergne, du Vivarais, des Cevennes, qui descendaient avec

Digitized by Google

leurs faux de la montagne dans les plaines, vers la St-Jean. — Nous devons aux prairies artificielles, que l'on coupe deux ou trois fois, et quelquefois quatre par années, d'avoir fait cesser ce monopole, et multiplié tellement le nombre des faucheurs, qu'il n'est pas un village où l'on n'en compte plusieurs, et les femmes elles-mêmes se sont mises à faucher. — La quantité des salaires a donc beaucoup augmenté, non-seulement à cause des coupes, mais encore à cause des labours et des sarclages que ce genre de culture exige. — Un autre avantage des prairies artificielles a été de détruire, dans beaucoup de cantons, l'habitude funeste du parcours qui entretient la fainéantise, le vagabondage, la débauche, et fait le malheur de tous les pays qui y demeurent aveuglément assujétis. — Lorsque chacun des petits propriétaires a voulu avoir son petit coin de trèfle et de luzerne, pour nourrir sa vache et son âne, il s'est réuni aux grands propriétaires pour demander l'abolition d'une coutume qui nuisait à son droit particulier. — Un autre avantage des prairies artificielles, est de favoriser la fondation des hameaux et des villages dans des plaines jadis inhabitées, parce qu'elles étaient éloignées des rivières qui arrosent des prairies naturelles.—On a, dans ce pays, creusé des citernes, des réservoirs, pour se procurer de l'eau, et on a obtenu des fourrages dans des lieux qui n'en avaient jamais fourni. — La création des prairies artificielles, recommandée il y a plus de soixante ans, a ouvert une ère nouvelle à l'agriculture et à la civilisation.

Digitized by Google

Quoique le métier de faucheur soit devenu commun, il n'est pas fort aisé d'en trouver de bons, et c'est à l'intelligence d'un bon calvanier à faire les meilleurs choix possibles. — Aussitôt que les faucheurs sont arrivés sur le pré, vous devez les passer en revue, et examiner leurs instruments.—Il est facile de reconnaître si la faux est bien trempée, en examinant si elle mord bien quand on la passe sur une pierre dure, ou en la battant avec un marteau sur une enclume portative, fichée en terre; ou bien encore, en la passant sur une pierre à aiguiser, que le faucheur doit toujours porter sur lui, dans un étui rempli d'eau et d'herbe, et attaché à sa ceinture. — Ce n'est pas une chose facile de savoir bien battre une faux, et j'ai vu des femmes, excellentes faucheuses, qui, ne sachant point battre, étaient obligées de quitter leur besogne pour aller invoquer un secours étranger.

Une bonne faux encore neuve doit avoir au moins deux pouces et demi de largeur, depuis l'arête jusqu'au tranchant; elle doit être recourbée, et pourvue à son extrémité d'une pointe assez aiguë pour pénétrer dans les touffes les plus épaisses d'herbes fines. — Lorsqu'il s'agit de couper des avoines, des luzernes, des sainfoins, ou d'autres fourrages d'une taille élevée; on ajuste, dans une mortaise placée à l'extrémité du manche, une espèce de rateau ayant la même courbure que la faux elle-même. — Ce rateau, que l'on nomme *playon*, range le foin avec plus d'ordre et d'exactitude que la faux seule, qui ne fait que le jeter

Digitized by Google

en dehors, et il forme ainsi des andains plus droits et mieux nourris. — Quoique ce rateau, composé de rameaux de saule, soit extrêmement léger, les faucheurs se dispensent souvent de l'adapter à leur faux, et c'est à un calvanier exact dans ses devoirs à leur imposer cette obligation, et à éliminer des prairies tous ceux qui sont pourvus de mauvais instruments.

On reconnaît un bon faucheur quand son piétinement, ou la trace de ses talons, demeure empreinte sur deux lignes droites, conservant toujours entre elles la même distance; quand il fauche ras-terre; quand ses andains sont bien rangés, et toujours de la même épaisseur; lorsqu'il a, depuis la petite pointe du jour jusqu'à onze heures, qui est l'heure de la soupe, fauché au moins un demi-arpent; car la séance du soir est toujours moins productive que celle du matin, parce que les herbes, plus tendres et couvertes de rosées, sont plus faciles à couper. — Les andains du soir sont toujours plus faibles que ceux du matin, parce que le faucheur fatigué embrasse avec sa faux une surface moins étendue que le matin. — Il arrive souvent qu'en fauchant il découvre des œufs de perdrix, et quelquefois des perdreaux vivants; un bon calvanier doit leur abandonner ces épaves, et il doit toujours porter sur lui un flacon d'ammoniaque liquide, pour remédier aux piqûres des guêpes, et surtout à celles des vipères qui, au lieu de fuir devant l'homme, comme font les couleuvres, lui font tête, et même courent sur lui quand

Digitized by Google

il les dérange et les inquiète.— Il est facile de distinguer ces deux reptiles, parce que l'un porte sur sa tête un V, et l'autre un C, et parce que la tête de la vipère a une forme triangulaire, et qu'elle est plus grosse et plus alongée.

Lorsque le mercure se tient bas dans le baromètre, et haut dans le thermomètre, et que par conséquent le temps est menaçant, on laisse les andains sur place, jusqu'à ce qu'il devienne plus serein.—Il est reconnu que les herbages coupés, conservés en andains, peuvent y demeurer une semaine entière sans s'échauffer, surtout lorsque les andains sont petits et les foins maigres.—Que si on est assuré d'une belle journée et de celle du lendemain, les faneuses, aussitôt que la rosée est dissipée, doivent marcher à la suite des faucheurs pour désandiner. — Une température trop chaude, ou une température trop humide, sont également contraires à la qualité du fourrage. — Si la dessication est rapide, la fane tombe et il ne reste que des tiges, et cela est surtout vrai pour les luzernes, qu'on ne doit remuer qu'avec beaucoup de précaution. — Durant les grandes chaleurs il faut peu aérer le foin, il faut le laisser sur terre, afin qu'il en pompe l'humidité. — Il ne serait peut-être pas sans quelque utilité de verser, sur des herbes trop desséchées, quelques coups d'arrosoir si on avait à sa proximité un ruisseau ou une serre. — Mais ce cas est bien rare dans les provinces du nord, et la pourriture y est plus à craindre qu'une trop grande dessication. — Lorsque les baquets, les meulons et les meules ont été

Digitized by Google

long-temps humectés par les pluies, on devrait emprunter des Allemands l'usage qu'ils ont d'entasser, piétiner et presser des meules déjà humides et détériorés, et de les laisser en fermentation jusqu'à ce que les herbes soient décomposées. — Il en résulte alors une sorte de pâte végétale, que l'on coupe avec le hache-paille, et qui, dans cet état légèrement acide, a de l'attrait pour plusieurs espèces de bêtes à cornes. On donne le nom de foin brun à cette sorte de nourriture.

Il est d'usage dans le nord de la France, de réunir trois ou quatre andains en une seule chaîne, afin de les préserver de la rosée qui blanchit les foins comme elle blanchit les toiles. — On étend et on éparpille ces chaînes, dès que la rosée ou le brouillard est dissipé. — On en forme le lendemain des baquets de huit à dix bottes, et le surlendemain on les met en meule. — Le transport de ces meulons, pour former au milieu des prés une grosse meule, exige ordinairement beaucoup de temps et de main-d'œuvre, que l'on pourrait épargner en enveloppant avec des cordes ou des filets ces tas secondaires, et en les faisant traîner par un cheval jusqu'au pied de la meule, que l'on se dispose à former. — Il ne resterait alors d'autre besogne à faire que le ratelage; et lorsque le temps est menaçant, il est utile d'y appeler les glaneuses ou rateleuses, qui abondent toujours dans les prés lorsqu'on en fait la récolte, en leur donnant pour salaire autant de foin qu'elles en auraient pu glaner si on les eût laissé faire. —

Digitized by Google

Avec l'aide de ce cheval, de ce ratelage, et de trois ouvriers chargés de composer la meule, on peut aisément nétoyer deux arpents de pré et former une meule de six cents bottes en trois heures.

Que si les herbes ont été rouillées par des inondations imprévues, ou par des irrigations faites à contre-temps, il faut les faucher immédiatement après cet accident, et ne pas leur laisser le temps d'épuiser la terre en grandissant. On facilite ainsi au contraire la pousse d'un regain, qui sera d'autant plus abondant, que l'inondation en détériorant la superficie aura fécondé le sol. — Tout foin rouillé est mortel pour les bestiaux, et ne peut servir que comme litière ou comme engrais, que l'on doit enfouir, et qui, suivant le rapport de plusieurs agriculteurs, est très fertilisant. — Lorsque le sel ne coûtait pas un liard la livre sur les rivages de la mer, les habitants de la Saintonge avaient adopté l'usage de purifier les foins rouillés qui croissent autour des marais salans, en les stratifiant avec de la paille, et en arrosant ces couches mêlées avec des eaux saturées de sel. — Cela n'est plus possible depuis le retour de la gabelle qui, pour produire trente et quelques millions au trésor public, enlève à l'agriculture, à l'entretien, à l'engraissement des troupeaux, et enfin à la richesse nationale, plusieurs centaines de millions qui, passant dans le commerce et la circulation, rendraient au trésor de l'état, par les taxes établies sur les mouvements et les consommations, infiniment plus que l'odieux impôt des sels.

Digitized by Google

Tout paraît facile aux esprits superficiels qui n'examinent jamais comment on pratique les choses ; il leur semble que la formation d'une meule soit une besogne d'enfant, et cependant il est reconnu que sur vingt ouvriers habitués à travailler dans les prés, à peine y en a-t-il un qui sache bien composer une meule de foin, et c'est surtout dans le moment où on la forme, qu'un bon calvanier doit montrer son savoir-faire. — Si la meule doit rester long-temps sur le pré, il est bon de choisir le lieu le plus sec et le plus élevé de la prairie, d'élever la meule sur une base de fagots secs, et de superposer les couches de foin, de manière à former dans la partie inférieure, un cône tronqué, et dans la partie supérieure un cône parfait, les deux cônes appliqués l'un contre l'autre par leurs bases; en d'autres termes, il faut que la meule ait sa plus grande dimension au centre, que sa base soit plus petite, et sa pointe le plus aigue possible. Cette pointe doit toujours être couverte d'un grand chapeau, composé de roseaux ou de paille. — Lorsque la meule a été soigneusement peignée au rateau, et qu'elle présente une surface unie, elle peut braver les pluies et les vents, si l'on ne lui a pas donné trop de hauteur. — Elle peut se conserver fort long-temps, en jetant son feu et en se rasseyant, et cet entassement développe une fermentation qui donne au fourrage une saveur sucrée. — Les foins entassés, soit sur les prés, soit renfermés sous le chaume, sont toujours préférés aux foins bottelés.

Digitized by Google

Que si un fermier peut avec ses prairies artificielles suffire à la nourriture de ses bêtes de trait et de tous ses troupeaux, et s'il destine ses foins à la vente, il faut nécessairement botteler et choisir pour l'instant du bottelage, lorsque le temps est sec et chaud, le matin avant que la rosée soit dissipée, et lorsque le temps est humide, l'heure où le soleil a le plus de force. — Un botteleur peut, si sa femme lui prépare les liens, lier trois à quatre cents bottes par jour, et il est payé à raison de vingt ou vingt-deux sous par chaque cent de bottes ; l'on paie au faucheur trois francs par arpent, outre la soupe couverte et un litre de vin. — Lorsque l'on fait botteler pour vendre, il faut nécessairement que la botte soit attachée par trois liens, qu'elle pèse au moins de douze à quatorze livres, qu'elle soit bien peignée et arrondie, qu'elle conserve sa verdeur, son parfum, auquel on ajoute encore en l'aromatisant avec une poignée de flouve.—Le foin mouillé perd un cinquième de sa valeur, et celui que fournit un sol calcaire a toujours la préférence dans les marchés.—Le meilleur des foins est celui que l'on recueille sur des prairies hautes et sèches, mais il est échauffant; celui que produisent les prairies arrosées est plus doux, mais il est moins nourrissant; celui qui vient dans des prés marécageux est long et abondant, mais il est contraire à la santé de toutes les races animales.

La fenaison est une époque de plaisir pour les gens de la campagne. — C'est la première récolte

Digitized by Google

que la nature nous offre au milieu des douces influences du printemps, et le plus souvent le long des ruisseaux émaillés de fleurs, et bordés par des saules dont la chevelure flottante offre aux faneurs une ombre agréable. — Le ratelage est moins un travail qu'un divertissement qui convient à tous les âges. — Le dimanche qui suit la clôture de la fenaison, il est d'usage dans les domaines de donner aux faucheurs, aux faneurs et aux faneuses, un petit gala, suivi d'une danse sur le théâtre même de leurs travaux; et si l'on ajoutait le don d'un prix au plus habile des faucheurs et à la plus diligente des faneuses, on se préparerait un meilleur service pour l'année suivante. — Une récompense donnée à propos n'est jamais en pure perte.

Mais à peine la saison des plaisirs est-elle passée, que celle des travaux les plus fatigants arrive. — Il faut quitter le rateau pour prendre la faucille, abandonner la verdure et les doux ombrages pour braver l'ardeur du soleil sur des terres brûlantes. — Adieu les herbages frais, les tapis de fleurs, les dîners sur l'herbe, les balançoires sur les rameaux flexibles des saules, et les innocents badinages sur les meules de foin. — Les épis ondoyants, et qui commencent à perdre leur graine appellent tous les bras. — Debout calvanier, debout dès trois heures du matin! Exactitude, précision, rapidité, voilà ce que le maître a le droit d'attendre de vous. — Plus vous prolongerez la durée des moissons, plus vous multiplierez les chances de la grêle, des ouragans qui couchent les

Digitized by Google

blés, des pluies qui les font germer et des chaleurs excessives qui les font dégrainer.

Lorsque le moment de la moisson approche, votre devoir est de visiter toutes les terres emblavées, et de déterminer, d'accord avec le fermier, l'époque du faucillage de chaque pièce, suivant le degré de maturité auquel elle est parvenue, et le péril qu'il y aurait de laisser plus long-temps la récolte sur terre.

On doit toujours commencer par les seigles, parce qu'ils sont plus hâtifs, et plus sujets à perdre graine que les autres céréales.—Dans les plaines à froment, on ne cultive le seigle qu'afin de se procurer la paille nécessaire pour composer les liens des gerbes d'avoine, ou bien pour faire des toits de chaume. — Cette paille est souvent plus précieuse que le grain, car des bottes de trente à trente-cinq livres, battues sur tonneau, se vendent jusqu'à quinze sous la pièce.

Les blés versés doivent être coupés avant les autres, parce qu'ils sont plus exposés à germer, et lorsque le versement a eu lieu au moment de la floraison, on eût mieux fait de couper sur-le-champ, et de sacrifier une récolte qui sera nécessairement gâtée, pour en semer une autre qui aurait eu, à cette époque, encore le temps de mûrir pour l'automne suivant.

Les blés qui couvrent des trèfles ou d'autres prairies artificielles doivent aussi être coupés de

Digitized by Google

préférence, afin de donner de l'air le plus promptement possible aux récoltes qui croissent sous leur ombre.

L'orge doit être coupée avant sa maturité, parce que sa tige est très cassante, et qu'au moindre vent l'épi tombe et se perd.

En général on coupe ou l'on scie trop tard les blés, et l'on perd ainsi une grande quantité de graines qui auraient achevé leur maturité dans les balles et en gerbiers.

La maturité se manifeste lorsque la portion de la paille qui est le plus près de l'épi est tout-à-fait sèche.—Il est alors évident qu'il y a interception de séve et de toute autre espèce de suc, et il faut se décider à moissonner, alors même que le chaume serait encore vert auprès de la racine.

L'avoine se coupe la dernière, parce que son grain, si facile à se détacher, aime l'humidité qui le retient dans sa balle.

Avant de fixer les époques successives du moissonnage de chaque pièce, on doit arrêter un nombre de moissonneurs suffisant pour que toute la besogne soit faite en quinze jours, en calculant qu'un moissonneur ne coupe qu'un tiers d'arpent par jour avec la faucille, et un arpent entier avec la faux.—Il est d'usage de donner de trois à quatre doubles décalitres pour le faucillage d'un arpent de onze cents toises carrées, et trois francs pour le fauchage.

On est généralement persuadé que la faux égraine les épis plus que la faucille ou le fauchon;

Digitized by Google

mais les moissonneurs ayant été extrêmement rares dans les environs de Paris, on a été obligé d'employer la faux, et l'on s'est convaincu que cette méthode ne fait pas perdre plus de graines que l'autre. — Toutes les fois que la moisson est menacée par les averses, et que l'on a à craindre la germination des blés, on ferait très bien, pour accélérer la besogne, de substituer la faux à la faucille.

Le faucillage exige que l'on fasse trois mouvements sur les blés : le premier consiste à en saisir une poignée, le second à donner le coup de faucille, le troisième à jeter le blé coupé sur le chaume. — Le fauchage n'exige qu'un seul coup, et la faux range le blé dans un ordre régulier. — Mais lorsque les blés sont versés ou mêlés, on ne peut employer la faux, parce qu'il faut que la main de l'ouvrier aille chercher et réunisse les épis éparpillés et couchés dans des sens divers.

Dans les temps trop chauds, les blés perdent leurs graines, dans les temps trop humides ils germent et se pourrissent.

C'est une mauvaise méthode d'empiler les gerbes mouillées à plusieurs étages les unes sur les autres, pour les faire sécher; il serait plus efficace de les laisser en javelles, parce que l'air les pénétrerait plus facilement, et si le blé était lié, il faudrait mettre les gerbes debout, une à une, les épis en l'air.

Trois heures d'une chaleur de vingt degrés par un temps calme, ou seulement de quinze degrés

Digitized by Google

lorsque le vent souffle, suffisent pour sécher une gerbe ainsi exposée.

Cinq ou six poignées de blé forment la javelle, et deux javelles font la gerbe. — Les gerbes trop petites multiplient inutilement la main-d'œuvre; trop pesantes elles fatiguent le bras du charretier chargé de les hisser avec la fourche sur sa charrette, et ensuite de sa charrette dans les greniers où on les dépose.

Quand les épis sont longs et bien garnis, on devrait faire des gerbes de trente-six à quarante pouces de tour, et de quarante-quatre à quarante-cinq lorsque les blés sont faibles.

Quand la saison est trop chaude, et que l'épi perd sa graine, il faut charger et décharger les gerbes avec beaucoup de précaution, garnir le fond des charrettes avec des toiles, placer toujours les épis en dedans et les pailles en dehors, et combler d'avance les ornières des routes que les charrettes doivent parcourir. — Dans les années où le blé ne tient presque pas dans sa balle, un calvanier intelligent peut se rendre fort utile en surveillant le faucillage, le liage et le transport des blés, et en prévenant les mouvements trop brusques.

Dans les années où la végétation est généreuse, le blé devenu trop fort verse ou germe. — Il eût été facile de prévenir cet accident, en profitant du printemps pour élaguer ou effaner.—Dans ces années-là, le propriétaire qui a peu fumé ses terres, ou celui qui ne possède que des terres de dernière

Digitized by Google

qualité, est plus heureux que le propriétaire des terres les plus riches.

L'opération qui consiste à engranger les blés est toute simple, mais l'art d'empiler les blés dans les champs ou dans les basses-cours des fermes, et d'en composer des gerbiers, exige de l'habileté. — La première attention doit être d'isoler les gerbiers de la terre, et de les placer sur des supports de deux ou trois pieds faisant saillie, de manière que les petits quadrupèdes rongeurs ne puissent jamais y monter. — La seconde est de donner une grande épaisseur au ventre du gerbier, de l'amincir en descendant et de l'effiler en montant, de manière que, reposant sur une base plus étroite que le centre, il se termine par une pointe.

Le dernier degré de perfection d'un gerbier serait d'être placé entre de grands piliers auxquels serait adapté un toit mobile, composé de paille et de roseaux, et que l'on pourrait hausser ou baisser à volonté au moyen de cordes et de poulies. — Dans quelques parties du nord de l'Allemagne, on voit des gerbiers composés de cette façon-là, et dans lesquels on a ménagé une ouverture qui permet la circulation de l'air dans toute la longueur de cette masse.

Il est hors de doute que les gerbes empilées dans des gerbiers bien composés fournissent un meilleur blé que les gerbes engrangées.

Dans le midi de la France, on bat les blés beaucoup trop tôt. — On semble y avoir oublié que le grain s'alimente et se bonifie dans la balle, et que

Digitized by Google

les blés les plus tardivement battus donnent une farine plus belle ; comme les noix long-temps conservées dans leurs coquilles fournissent une meilleure huile.

Le blé récemment battu a toujours dans les marchés du printemps un prix plus élevé que le blé battu immédiatement après la moisson, parce qu'il éprouve le plus souvent un retrait sur lui-même.

J'aurais encore à vous entretenir des soins qu'en votre qualité de calvanier vous devez donner aux seconde et troisième coupes de prairies artificielles, à la cueillette des haricots, lentilles, navets et colzas, et des plantes à racines ou à tubercules, à l'arrachage, rouissage, tillage et peignage des chanvres et des lins, et enfin à tous les travaux qui ont lieu dans une ferme depuis la Saint-Jean jusqu'à la Saint-Martin. — Mais ce serait prolonger cet entretien, trop court pour un calvanier qui aime à s'instruire, mais trop long pour celui qui vient, comme vous venez de le faire, de prendre un engagement comme époux, et qui est empressé de le remplir.

LE BATTEUR EN GRANGE.

Vous pratiquez de tous les métiers le plus fatigant, le plus insalubre, et en même temps le plus mal rétribué, parce qu'il est dans nos contrées un métier d'hiver. — Dans le midi de la France, on

Digitized by Google

bat le blé avec de longues gaules (aussitôt qu'il est moissonné), dans des aires ouvertes et échauffées par le soleil, ou bien sous des hangars où l'air circule lorsque la journée est pluvieuse. — En Provence, on foule les gerbes sous les pieds des chevaux pour en faire sortir les grains, et l'on sacrifie ainsi la paille d'un blé à barbe et grossier, qui n'est bonne que pour litière, tandis que le blé fin et sans barbe, que l'on cultive dans le nord, fournit une paille qui est un excellent fourrage, et qui entre pour près de moitié dans la nourriture des chevaux. — Cette considération a dû déterminer l'époque du battage durant l'hiver, afin d'avoir chaque jour de la paille fraîche et non altérée par la dent des souris, et en même temps un grain plus mûr et mieux nourri.

Avant de commencer le battage, et durant le printemps qui le précède, vous devez vous assurer de l'état de l'aire sur laquelle vous devez opérer. — Si vous attendez plus tard pour vous en informer, il ne serait plus temps de réparer, parce que ces réparations ne peuvent être solidement faites que durant les grandes chaleurs de l'été. — Une bonne aire doit être composée de deux parties de terre franche, d'une partie de bouze de vache, et d'un mélange de foin ou de paille hachée menu.—Cet enduit doit être étendu sur le sol avec égalité, de manière qu'il ait la même consistance dans sa totalité, et qu'il n'offre aucune crevasse que le fléau ne puisse atteindre et où le grain puisse se perdre. — Cette surface ne doit être ni

Digitized by Google

trop dure ni trop molle; elle doit être foulée, pressée, piétinée, et l'on ne doit commencer le battage du blé que lorsqu'elle est parfaitement sèche.

Avant d'entrer en activité, vous devez prier le maître de choisir et de vous fournir une ou plusieurs douzaines de gerbes de moyenne grandeur, et d'assister au battage et au mesurage, afin qu'il sache bien positivement ce que les gerbes qu'il a emmagasinées rapportent, et qu'il ne puisse jamais vous soupçonner de négliger votre métier, ou, ce qui serait beaucoup plus grave, d'en abuser. — Dans de bonnes années, le froment doit rendre trois doubles décalitres de grain par douzaine de gerbes de quarante pouces de tour; dans les mauvaises, un seul; et dans les moyennes deux.—Une fois qu'on a une base certaine pour l'appréciation du produit du battage, il n'y a plus de tracasserie entre le maître et le serviteur. — Un bon batteur peut expédier en un jour d'hiver 80 gerbes froment, ou bien 110 gerbes avoine, ou bien 150 gerbes orge. — On paie, au maximum, trois sous par chaque double décalitre de froment battu, et un sou par chaque double décalitre d'avoine.

La meilleure méthode pour le battage, dans les pays où l'on emploie le fléau, c'est d'étendre sur l'aire les gerbes liées, de les frapper sur les épis, de les retourner et frapper encore, de délier ensuite les gerbes et de les étendre en couche de quatre à cinq pouces d'épaisseur que vous frappez en allant et en revenant, en tournant et en retournant la couche, et

Digitized by Google

frappant tantôt sur les épis, tantôt à l'extrémité du chaume; et cette secousse, donnée au bout du levier, fait quelquefois mieux dégrainer que le coup assené directement sur l'épi, qui, de cette manière, doit passer huit fois sous le fléau. — A mesure que l'on a fini de battre une couche, on tire la paille en dehors de l'aire; et l'on compose des bottes, toujours formées de deux gerbes, en sorte que le compte des bottes de paille sert de contrôle à celui des gerbes qui ont été soumises au fléau. — C'est ainsi qu'un bon batteur en grange emploie sa journée d'hiver jusqu'à trois heures du soir, époque à laquelle il s'occupe à vanner et à cribler; et lorsque le blé est net, il appelle le maître pour assister au mesurage. — Il vaut beaucoup mieux faire chaque jour l'opération complète, que d'attendre la fin de la semaine pour vanner et mesurer. — Comme le battage est très fatigant, le batteur peut se délasser, chaque jour vers les deux ou trois heures du soir, en s'occupant du vannage, et cette dernière opération, si elle n'est pas très pénible, est du moins fort insalubre.—Par ce recensement de tous les jours, le maître est plus assuré de la fidélité de l'opération. — Quelques misérables batteurs se permettent d'emporter chez eux, tous les soirs après le battage, leurs poches pleines de blé caché sous leurs blouses, ou dans de grands vases qu'ils apportent le matin remplis de boisson, ou bien ils cachent dans un coin de la grange une partie du blé qu'ils ont battu, et ils viennent la chercher quand les maîtres sont absents. — De tels

Digitized by Google

serviteurs sont la honte des villages qui les ont vus naître, et l'on doit les chasser impitoyablement de toutes les granges.

Il y a autant de manières de battre qu'il y a de natures de graines.—On bat à la baguette et sur des toiles les graines fines que le fléau ou la gaule écraserait. — On bat le chanvre sur un tonneau défoncé, en le frappant contre la paroi interne, ou contre le bord extérieur de la futaille au fond de laquelle tombe le chenevis. — On bat aussi sur tonneau le seigle dont on destine la paille à des couvertures de chaume; on passe ensuite les épis dans un rateau à dents de fer qui achève de faire tomber le grain; et, après ce peignage, on met en bottes la paille qui n'a nullement été endommagée.

Il faut espérer que l'on verra bientôt s'opérer une grande révolution dans le battage. — On a inventé en Suède, on a perfectionné en Angleterre, et l'on vient d'introduire en France une machine à battre qui, avec un cheval et trois hommes, peut expédier autant de besogne que cinquante batteurs, sans qu'il puisse échapper à cette machine aucun grain de blé; tandis qu'il est prouvé que, par le mode actuel de battage, on perd un huitième ou un dixième de la récolte.

A. — Notre maître, permettez-moi de vous interroger et de vous demander ce que nous deviendrons lorsque la nouvelle machine sera mise en activité, et que nous serons dans l'hiver sans occupation et sans salaire; nous serons alors réduits

Digitized by Google

à prendre la besace et à mendier notre pain.

B. — Non, mon cher ami, vous ne serez pas réduits à aller mendier votre pain. — L'économie de la main-d'œuvre dans le battage au fléau, et la cessation du déchet qu'il opère fera diminuer la valeur du blé de près d'un cinquième; et si, pour le faucillage, on adopte le *bagging* des Anglais ou le crochet des Flamands, et pour le moulage la mouture économique telle qu'elle a été inutilement proposée, le prix du pain diminuera au moins d'un tiers; la richesse et la prospérité nationale augmenteront, et chacun de nous trouvera sa part dans une aisance devenue générale. — La plus ancienne des machines fut, sans contredit, l'araire; et, lorsqu'on l'inventa, les ouvriers à la pioche et à la bêche crièrent beaucoup contre ce maudit instrument qui, pour un moment, ne les priva de leur salaire habituel que pour les placer bientôt, par les progrès de l'agriculture, dans une plus grande abondance de denrées, et conséquemment dans un bien-être qui s'accrut rapidement. — Le peuple de l'Europe qui emploie le plus de machines est le plus riche et le plus puissant de l'univers. — L'aisance est si grande en Angleterre que le gouvernement donne chaque jour aux vagabonds et aux criminels détenus dans les dépôts de mendicité, une ration complète composée d'une livre et demie de viande, d'un litre de bière, avec du pain, des légumes et du fromage à proportion. — Tandis que vous qui n'avez jamais commis aucune offense contre les lois et qui

Digitized by Google

n'êtes prévenus d'aucun délit, vous n'êtes pas à beaucoup près aussi bien nourris que ces prisonniers. — En Angleterre, la consommation annuelle de la viande est de deux cent cinquante livres par tête d'habitant, y compris les malades et les enfants à la mamelle; en France elle n'est que de seize livres par tête; et plusieurs d'entre vous n'ont jamais vu chez eux le pot-au-feu, si ce n'est le jour de leurs noces. — C'est à l'introduction des machines que vous devez le bas prix de plusieurs choses nécessaires à la vie, et notamment des étoffes de coton et de laine. — Il n'y a que les ouvrages en cuir qui n'ont pas diminué, malgré la perfection de nos tanneries et de nos corroieries, parce que nous avons l'extrême bonté de payer aux Suisses et aux Allemands douze ou quinze millions pour prix des bestiaux que nous leur achetons; tandis que des encouragements donnés aux bonnes cultures et à la création des prairies artificielles, nous permettraient de leur vendre beaucoup de bêtes à cornes.

Si les nouvelles machines agricoles diminuent la main-d'œuvre, les nouveaux assolements que l'on commence à adopter exigent plus de bras que l'ancien mode de culture, et il y a à cet égard compensation. — D'une autre part encore, une dixième partie de la terre habitable, située par-delà les mers, vient d'échapper au joug de l'Espagne. — La population de ce pays ne tardera pas à éprouver les besoins qu'une nouvelle manière d'être impose, et de demander à l'Europe les pro-

Digitized by Google

duits de son industrie et de ses arts. — Voilà donc de nouveaux débouchés qui s'ouvrent à notre industrie et qui exigeront l'emploi de beaucoup de bras.

Il y a en France un clergé, une noblesse, une cour dispendieuse, des gens à gros traitement et à petit travail qui dévorent un tiers des impositions, et pour l'aisance desquels trente millions d'ames travaillent toute l'année. — Il est simple que tout ce monde-là crie sans cesse contre la liberté et l'industrie qui est sa fille. — Les batteurs en grange ne doivent pas faire cause commune avec ces parasites. — Le monachisme et le despotisme ne veulent que des serfs et des mendiants. —La liberté et l'industrie procurent du pain et de l'aisance à tout le monde.

A. — Mais, notre doux maître, toutes ces machines inconnues à nos pères se multiplient chaque jour à notre grand dommage, et elles prennent sans façon nos places. — Ne v'là-t-il pas qu'on vient d'inventer pour les fermes une machine à battre le beurre, une autre pour filer le chanvre ; et comme la femme que je dois à vos grandes bontés est attachée à la basse-cour du domaine, où je suis batteur en grange, que va-t-elle devenir, se trouvant sans occupation et conséquemment sans gages ?

B. — Soyez, mon ami, sans inquiétude, on trouvera assez de quoi l'occuper. — Au lieu de se fatiguer le genou à pousser son rouet, elle se servira d'un grand tour à plusieurs bobines qui fera

Digitized by Google

six fois plus de travail avec une fois moins de fatigue, et l'on obtiendra des toiles et conséquemment des chemises et des draps à meilleur marché. — Au lieu de battre son beurre dans une vieille beurrière pendant des soirées entières, de se désespérer et se vouer à tous les saints, sans que sa crème puisse prendre, elle sera pourvue d'une baratte dont elle fera mouvoir les ailes au moyen d'une manivelle, et elle fera en un quart d'heure la besogne qui exigeait auparavant l'emploi d'une nuit entière.—Son beurre sera meilleur et pourra être livré à plus bas prix, à cause de la diminution de la main d'œuvre.

Vous demandez ce qu'une fille de basse-cour aura à faire dans une grange, lorsque ces deux nouvelles machines y auront été introduites, et je vous réponds qu'alors même que la journée durerait quarante-huit heures, elle y trouverait toujours plus de travail qu'elle ne pourrait en faire.— Elle donnera plus de temps et plus de soins à nettoyer ses étables et ses poulaillers, dont l'air vicié fait contracter aux animaux qui l'habitent beaucoup de maladies; elle pansera avec plus d'attention, et bouchonnera plus souvent ses vaches; elle veillera mieux à l'engraissement des porcs et des veaux, à la nourriture des lapins, des chapons, des poulardes, et enfin à tous le tracas d'un grand ménage rural. — Les filles de basse-cour, ainsi débarrassées de l'assiduité obligée au rouet et à la beurrière, fabriqueront une plus grande quantité de denrées, que l'on obtiendra conséquemment à meilleur marché.

Digitized by Google

Il n'y a nul profit à être bête et à persister dans sa bêtise, en repoussant des innovations dont l'utilité est démontrée, et il y a au contraire un grand bénéfice à perfectionner l'intelligence que Dieu nous a donnée, pour que nous soyons mieux à notre aise dans ce bas monde et plus heureux dans l'autre.

Lorsque les hommes cesseront d'être des machines, on verra naître de toutes parts de véritables machines qui feront leur besogne; ils auront par conséquent moins de peine, moins de ces maladies qui épuisent leur corps et ruinent leur bourse.—Que si les partisans de l'ignorance persistent à vouloir qu'il n'y ait nul perfectionnement, et qu'il y ait toujours, au contraire, des métiers malsains, des travaux pénibles, qu'ils prennent la peine de les exercer eux-mêmes.—Que les moines se fassent peigneurs de chanvre, que les jésuites aillent travailler aux mines, et vous verrez que tous ces braves gens, bientôt dégoûtés de ces métiers, réclameront à toute force des machines; mais nous cesserons alors d'être celles dont ils ont jusqu'à présent fait tourner la manivelle.

LE BOURRELIER.

Vous êtes, mon cher ami, un personnage important dans la campagne. — Vous exercez une profession dont on a besoin tous les jours dans les grandes exploitations rurales. — Vous créez les instruments, qui sont un intermédiaire né-

Digitized by Google

cessaire entre les machines qui sortent de la main du charron et les animaux qui composent les attelages.—Si vos ouvrages sont solides, bien entendus, le tirage est moins fatigant; s'ils sont assortis à la taille et à la force des animaux, ils ne les blesseront jamais.—Il y a donc une action et une réaction perpétuelle entre le charron, le bourrelier et le vétérinaire; et si l'on ne veut être harcelé chaque jour par de nouveaux mémoires de dépense, on ne peut mieux faire que de contracter des abonnements annuels avec eux. — On en sera beaucoup mieux servi, parce que les deux premières classes d'ouvriers, ne voulant pas perdre leur temps en raccommodages, auront intérêt à faire des ouvrages solides, et parce que le vétérinaire, pour n'être pas sans cesse appelé, sera intéressé à opérer des cures aussi promptes et aussi complètes que possible.

Aussitôt qu'une bête est blessée par son collier ou son harnais, il faut appeler le bourrelier, et si la blessure est grave, il faut que le vétérinaire arrive.—La plupart des blessures surviennent parce que les harnais sont gênants, faits à contre-sens, mal rembourrés; et un bourrelier ne doit jamais oublier que le nom de sa profession vient du mot *bourre*, et qu'il ne doit pas trop la ménager.—On détache la bourre de la peau des bêtes mortes, soit par l'action de la chaux, soit dans l'opération du tannage et du corroyage, et des bêtes vivantes par l'étrille ou le peigne. — Si un fermier recueillait et conservait toutes celles que les valets

Digitized by Google

d'écurie et les servantes d'étable retirent en pansant les bêtes, il en aurait une provision qui suffirait à tous ses besoins.—On trouve aussi sous le poil des chèvres, et lorsqu'on les peigne, une bourre douce et fine que l'on emploie dans la confection des cachemires. — Mais ce ne sont pas des cachemires qui conviennent aux femmes de la campagne, ce sont d'amples capuchons de bouracan qui leur couvrent la tête et les épaules, comme on le voit dans la Brie, ou bien de grandes *mantes* en poil de chèvre qui couvrent tout le corps, comme on le voit dans la Bretagne.

Un bon bourrelier doit être suffisamment approvisionné en vieux cuirs et en vieilles peaux de toute espèce. — Il doit savoir distinguer le cuir de Hongrie, qui est un cuir de bœuf préparé à blanc, de celui de cheval qui lui est inférieur; le cuir d'Allemagne qui est un cuir de vache; le cuir d'Angleterre qui est apprêté en couleur fauve.—Il doit distinguer encore le maroquin du cuir maroquiné; la peau de mouton, tannée en basane jaune, de la peau de mouton blanche; enfin la peau de veau de celle du blaireau et du sanglier.

Il doit faire personnellement les ouvrages les plus pénibles et les plus difficiles de son état, tels que la taille des cuirs, la coupe des lanières, leur assemblage dans les formes les plus convenables.— Quand ces opérations préliminaires sont faites, il doit mettre entre les mains de sa femme le *gant royal*, et dans ce gant il doit placer l'alène à coudre, l'alène à broder, l'aiguille à reguiller, le passe-

Digitized by Google

corde, et il doit lui enseigner les divers points de couture à surget, à point devant, à demi-jointure, à rentraiture, à brédissure, les divers genres de nœud qui se font toujours en lanières, tels que le nœud plat ou de couplière, le nœud carré ou le nœud croisé en pate d'oie.

Lorsqu'un bourrelier fait un harnais de cheval destiné à la charrette, il doit toujours distinguer le cheval limonier, le chevillier, le cheval de faute et le cheval de devant. — Chacun de ces chevaux doit être habillé d'une façon différente, et il ne suffit pas de connaître l'emploi habituel du cheval, il faut encore savoir son caractère, sa force, son âge. — On ne doit pas habiller un cheval entier, fougueux ou rétif comme on habille une cavale normande douce et paisible. — Il faut que le harnais ne soit ni trop étroit ni trop large, qu'il soit juste, que la bête s'y trouve à son aise, qu'elle soit retenue sans être trop gênée. — Le bourrelier doit encore considérer la nature de l'épiderme, parce qu'il y a des chevaux à peau si tendre que la moindre pression les blesse. — Le bourrelier est le tailleur des bêtes de trait, de labour ou de somme, comme le sellier est le tailleur des chevaux de main. — Il faut qu'il connaisse parfaitement les dimensions des bêtes dont il confectionne les harnais. — Il ne doit pas imiter ces tailleurs d'habits qui dédaignent de prendre mesure, et qui vous font des pantalons à l'air de votre visage.

Digitized by Google

LE MEUNIER ET LA FILLE DU MITRON.

Vous êtes meunier, mon cher ami, et vous épousez la fille du mitron de votre village. — Il y a sympathie entre vos personnes comme entre vos professions; du moulin au four, il n'y a qu'un pas: puissiez-vous n'avoir jamais à vous repentir d'avoir fait cette périlleuse enjambée.

J'aime à penser que les grands établissements de meunerie sont administrés avec probité, mais les petits meuniers établis sur des cours d'eau dans des villages isolés et loin de l'autorité sont le fléau des gens de la campagne; et puisque je vous tiens sous ma main, je suis bien aise de vous dire, ainsi qu'à tous les meuniers du voisinage toute ma pensée sur cette matière.—Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les grands consommateurs trouvent les moyens de se mettre à l'abri du pillage, tandis que les petites gens, qui arrivent au moulin avec quelques boisseaux de blé sur leur dos ou sur leur âne, sont entièrement à discrétion.—C'est en vain que le pauvre homme ou la pauvre femme réclame la pesée de son blé, ou manifeste la prétention de rester jusqu'à ce que son grain soit moulu, on leur refuse constamment de vérifier le poids de leur grain; on a toujours mille prétextes pour les écarter du moulin, et alors même qu'il leur est permis d'y rester, d'y passer la nuit, ils n'en sont pas plus avancés: le bruit de la chute d'eau, la complication des machines, et tout le tintamarre d'une usine dans laquelle on arrive de toutes parts, les étourdissent.—On change

Digitized by Google

on escamote leur blé presque sous leurs yeux; et pour cent livres d'un beau froment, on ne leur rend souvent que quatre-vingts livres d'une farine altérée ou d'un mauvais son.—Allez vous plaindre, si c'est là votre fantaisie, l'escamotage a été fait dans l'ombre; où sont vos preuves, vos témoins, la justice veut et doit vouloir que les délits soient prouvés, celui que vous dénoncez ne l'est pas et ne peut pas l'être, et après avoir été balotté de juge en juge, je vous tiens pour fort heureux, si vous n'êtes pas condamné comme calomniateur de l'honnête meunier qui vous a volé un quart de votre blé. — On est tellement persuadé à la campagne qu'il n'y a nulle possibilité d'obtenir justice contre les meuniers, que, lorsque l'on s'informe auprès des pauvres gens de la quantité ou de la mouture qu'ils prélèvent, ils vous répondent ordinairement : « Il n'y a pas de règle, ils prennent « tout ce qu'ils veulent. »

On dit en Basse-Bretagne que le diable n'a jamais pu comprendre comment les ailes d'un moulin tournent contre le vent; on dit partout ailleurs que le diable est caché au fond du moulin.—Il est difficile de le surprendre dans la complication des machines qui couvrent ses manœuvres.—Essayons de jeter un rayon de lumière au fond de cet enfer.

Le blé n'est pas une matière homogène, il est composé d'une fécule tendre, menue, blanche, fermentescible, et d'une substance grossière, colorée qui forme la pellicule du blé et le son de la farine. — Le point essentiel dans cette affaire est

Digitized by Google

donc de broyer cette matière sous la meule pour la décomposer; ensuite de bluter ou tamiser le produit du premier moulage, de le moudre et remoudre, de le bluter de nouveau de manière que la substance fine soit extraite, et la matière grossière rejetée. — Lorsque le tamis ou bluteau est formé d'une étoffe grossière qui laisse passer la farine, le gruau et la plus grande partie du son, on appelle ce procédé la mouture du pauvre; lorsque le bluteau est plus fin et qu'il sépare le son, les recoupes et les recoupettes, on appelle cela la mouture du bourgeois; mais lorsque le bluteau est d'une finesse extrême, ne laissant passer que la fleur de farine, cette manière de moudre reçoit le nom de la mouture du riche. — On dirait que la distinction des trois ordres, rejetée du système social, se reproduit sous des formes particulières au fond du moulin.

On ne connut d'abord que la mouture rustique qui consiste à moudre en une seule fois avec des meules serrées, et à bluter avec un tamis grossier qui laissait passer farines, sons, et recoupes de toute sorte. — On emportait ce mélange grossier que l'on façonnait chez soi à sa fantaisie. — Au milieu du siècle dernier il parut une société d'hommes épris de l'amour du bien public et passionnés pour la répression de tous les abus qui désolent l'humanité. — Ils dénoncèrent aux magistrats et au public celui qui consiste à laisser perdre une grande quantité de substance alimentaire en laissant beaucoup de farine dans le son, et proposè-

Digitized by Google

rent ce qui depuis a été généralement exécuté, la mouture économique ou à blanc. — Ce genre de mouture exige que l'on moule et remoule jusqu'à quatre ou cinq fois, que l'on blute et que l'on reblute avec divers genres de tamis, de manière que l'on retire beaucoup plus de farine blanche que de farine bise, et que l'on réduise les sons et les recoupes à n'être plus qu'un résidu léger étaminé du blé. — Au moyen de ce procédé, un setier de blé pesant 240 liv. donne en fleur de farine 92 liv., en farine de gruau 68 liv., en farine bise 20 liv. seulement, et en issues 55 liv.; ce qui ajouté au déchet de 2 pour cent que le blé éprouve au moulage, reproduit le poids primitif de 240 liv. — Par ce procédé, on a moins de son, mais on a 20 liv. de farine, de plus d'une farine qui, étant ainsi dépouillée, absorbe plus d'eau, et est par conséquent plus susceptible de la fermentation panaire que celle que fournissait l'ancien mode de moulage.—L'on évalue le bénéfice de ce système, comparé à l'ancien, à 15 pour cent, et on prétend que son adoption, suivie d'un meilleur procédé dans la boulangerie, produirait ce résultat, qu'au lieu de quatre setiers de blé nécessaires à la nourriture d'un homme durant toute l'année, il n'en faudrait plus que trois et demi.—Voilà sans doute une grande et belle découverte qui mérite la reconnaissance des hommes, et que le zèle de Parmentier a rendue populaire.—Mais voici actuellement comment cette découverte a tourné au détriment des pauvres gens, et a aggravé le sort des nécessiteux.

Digitized by Google

Autrefois les moulins, machines fort simples, étaient ouverts à tout le monde, et l'on voyait clairement le mécanisme. — Le nouveau système, exigeant un grand nombre de moulages et de blutages, a nécessité une telle complication de rouages que les petites gens n'y ont plus rien compris, et que l'on a pu leur faire impunément tout le tort qu'on a voulu. — Les gros commerçants se sont parfaitement tirés d'affaire, ils ont compris le mécanisme, ils ont voulu voir par eux-mêmes, ils ont exigé la pesée de leur blé à l'entrée et à la sortie du moulin ; je n'ai pas à me mêler de leurs affaires, ils ont toujours assez de défenseurs ; mais comme on n'est jamais dans l'habitude d'écouter les petites gens, je me constitue leur avocat d'office.

On ne considère ordinairement dans le vol ou dans l'escroquerie que la privation, et souvent la misère de celui que l'on vole, mais il faut y voir aussi la dépravation du voleur, et les mauvaises habitudes du croquant ; et voici quelques-unes des manières dont on vole dans les moulins, sans compter celles que je ne sais pas. — Lorsque le pauvre homme apporte au moulin le blé provenant de son glanage ou du salaire de ses moissons, on commence par lui dire que son blé n'est pas marchand, qu'il est germé, pâteux, et on lui prédit qu'il restera accroché aux meules du moulin ou aux parois intérieures du bluteau. — Que s'il demande la pesée, on le trouve fort audacieux de porter ainsi atteinte à la bonne renommée du moulin pour quelques chétifs boisseaux ; on a bien

Digitized by Google

d'autres affaires, on ne l'écoute pas. — Que si son blé est de bonne qualité, on lui en substitue d'autre d'une qualité inférieure; on mêle des sons grossiers à sa pauvre denrée; on donne aux meules un mouvement plus accéléré afin que la besogne soit plus tôt faite, ou bien on le fait passer sous la meule immédiatement après son battage ou habillage, de manière que la meilleure partie de sa denrée y demeure empâtée; et enfin, sur ce qui peut rester après ces escamotages, on prélève pour droit de mouture une mesure contenant cinq livres de blé pour chaque boisseau, ce qui équivaut à plus de 15 pour cent; tandis que le gros consommateur est admis à ne payer que ce que l'on nomme la demi-mouture ou 48 s. par setier.

Pour les pauvres gens, le moyen le plus simple, s'il était à leur disposition, serait de revenir à la mouture rustique, d'emporter chez eux leur blé une fois moulu, de l'y tamiser, car plus on compliquera pour eux les machines du moulin, plus on les ruinera; ou bien, il faudrait revenir aux moulins à bras, retourner à l'enfance de l'art pour échapper à la dépravation d'un siècle trop savant, et imiter Samson qui tournait la meule chez les Philistins.

Pour prévenir un tel brigandage, on demande s'il n'y a pas de lois répressives, de Code pénal, de réglement du conseil d'état, d'ordonnance du roi, de décision ministérielle; assurément on n'a jamais manqué de tout cela, on a toujours plus de lois qu'il n'en faut dans un pays où l'on a la manie de

Digitized by Google

tout réglementer, mais on se mêle fort peu du soin qu'il faudrait avoir pour les faire exécuter.

Le meunier qui veut faire une prompte fortune, et avoir en propriété le moulin qu'il ne tient qu'à loyer, cherche à contenter les grosses gens qui ont les moyens de se faire entendre; pour tomber avec plus de sécurité sur les petits qui ont la voix faible et que l'on n'écoute jamais. — Il imite le chasseur au filet qui relâche les corbeaux criards et prend les mauviettes silencieuses. — Le maire de village (qui est ordinairement le paysan le plus civilisé de l'endroit, quoiqu'il ne soit pas toujours le plus honnête homme) est tout-à-fait content du meunier; ce dernier lui rend en farine le poids entier de son blé sans déchet ni mouture, et même quelquefois au-delà, parce qu'il a graissé la pate au premier garçon du moulin; et le surplus qu'il dérobe à l'un pour donner à l'autre, on sait où il le prend.

S'il y a parmi les usagers du moulin un conseiller de préfecture, un membre du conseil du district ou du conseil général du département, un avocat plaidant ou un procureur *ad lites*, on le contente à tout prix. — Les plaintes que l'on entend de toutes parts (vous dit-on) ne sont que les criailleries habituelles de ces petites gens, que l'on ne peut jamais contenter parce qu'ils sont toujours portés à la révolte et les ennemis du roi et de la royauté; de cette multitude que les anciens appelaient *plebs*, que nos aïeux nommaient gens de *poite* et de *glèbe*, que les Anglais appellent encore aujourd'hui *mob*, les Italiens *minuta gente* ou

Digitized by Google

la *gent-menue*, expression qui se rapproche beaucoup de la gent trotte-menu que l'on prend dans les souricières.—Rien d'extraordinaire dans ce qui se passe (ajoute-t-on), il en a été de même dans tous les temps.—C'est l'ancienne guerre des forts, qui agissent sans rien dire, contre les faibles qui crient. — C'est celle des milans contre les petits oiseaux babillards.—Cest à peu près ainsi que l'on répond aux pauvres gens que l'on spolie, et qui ont le tort de crier lorsqu'on les écorche.—Crois-moi, mon bonhomme, charge sur ton dos le restant du boisseau de blé que tu as apporté au moulin, et dont le meunier a bien voulu te donner le son, en gardant la farine. — Va trouver ailleurs, si tu le peux, quelqu'un qui veuille bien prendre la peine de peser, à l'entrée et à la sortie, ta misérable denrée.—Ne fais pas tant le raisonneur, si tu ne veux passer pour suspect, et même pour rebelle dans ta commune lors de la première conspiration qu'il plaira au ministère de créer, ou être dénoncé au prône lors de la première farce dévote que les révérends pères jésuites y viendront jouer.—Tel est le train de la campagne.

Telles ne sont pas vos habitudes, mon cher ami, je vous ai toujours connu pour un ancien serviteur industrieux et cependant fidèle.—Vous ne voulez pas faire fortune en quelques tours de main. — Vous avez obtenu la vogue, on vient à votre moulin de toutes parts, et quelquefois de fort loin; et parmi tous les miracles que l'on s'amuse à fabriquer en ce moment, celui qui me frappe le plus

Digitized by Google

lorsque je vous regarde, c'est celui d'un meunier honnête homme.

LE BOULANGER ET LA FILLE DU BOTTELEUR.

A.—N'est-ce pas vous, mon cher ami, qui venez d'épouser la fille du botteleur, que j'ai vue figurer parmi les rosières de mai comme un bel églantier dans un carré de marguerites, et qui a toute la fraîcheur de la rose?

B.—Oui, monsieur, c'est bien là son véritable portrait.

A.—Qui, à la procession de Notre-Dame, porte toujours la bannière des vierges....

B.—Cet honneur lui est bien dû.

A.—Qui blanchit les petits collets et le surplis de M. le vicaire....

B.—J'en ai entendu dire quelque chose.

A.—Qui, lors du fanage, saute à pieds joints tous les fossés de la prairie, escalade les meules de foin, se cache derrière les saules, et enchante les faneurs par la gentillesse de son esprit et la vivacité de ses manières....

B.—Cela pourrait bien être; mais parlons, monsieur, s'il vous plaît, d'autre chose.

A.—Vous êtes mitron dans votre village?

B.—Je le suis en effet.

A.—C'est vous qui fournissez le pain nécessaire à la consommation de ma maison?

B.—Monsieur, j'ai cet honneur-là.

A.—Qui me vendez des pains de douze livres qui n'en pèsent que onze?

Digitized by Google

B.—Je suis libéral, je ne sais ce que c'est que la livre, je ne connais que le kilo.

A.—Eh bien! des pains qui ne pèsent que cinq kilogrammes.

B.—Monsieur, qui est-ce qui a pu vous dire cela?

A.—Les balances sur lesquelles je fais peser tout ce qui entre chez moi.

B.—Ah! monsieur, un homme tel que vous ne perd sans doute pas son temps à une besogne indigne de lui, pour tourmenter les pauvres gens qui lui apportent leurs marchandises.

A.—Qu'appelez-vous besogne indigne? Il est du devoir du propriétaire de s'assurer de la fidélité de ceux qui le servent, et l'on ne peut être bienfaisant quelquefois, que parce que l'on est économe tous les jours.

B. — Monsieur, je vous demande comme une grace de venir un jour dans mon fournil, je pèserai mes pains devant vous, et vous verrez qu'ils pèsent tous six kilogrammes.

A.—Lorsqu'ils sont en pâte.

B.—Sans doute, je ne puis pas répondre de ce que la chaleur du four emporte.

A.—C'est là une fort mauvaise raison.—La loi ne s'applique pas à des pâtes dont le consommateur n'est pas à portée de vérifier le poids, mais bien à des pains tels qu'on les expose en vente.

B.—Eh bien! désormais je m'engage à vous fournir des pains de six kilogrammes.

A.—Je prends acte de votre promesse.

Digitized by Google

B.— Mais j'ai l'honneur de vous prévenir que ces pains ne seront que mi-cuits.

A.—C'est là frauder la loi, et vous la violez directement lorsque vous vendez votre pain plus cher que dans tous les villages voisins.

B.—Je me conforme à la taxe.

A.—Qu'est-ce qui fait cette taxe?

B.—Je conviens que c'est moi, comme adjoint du maire, et si l'on n'est pas content, on peut porter sa plainte.

A.—A qui?

B.—A moi encore, en ma qualité susdite.

A.—C'est là nous renfermer et nous faire tourner dans un cercle vicieux: mais dites-moi, s'il vous plaît, combien faites-vous de fournées par jour?

B. — Dix ou douze, de douze pains chacune.

A. —Vous devez faire des profits immenses.

B. — Non, monsieur, je suis, au contraire, en perte, parce que l'on me fait payer fort chèrement les fagots destinés à chauffer le four.

A.—Vous les avez gratis, puisque je vous trouve chaque jour à jardiner et fagotter dans mes bois.

B.—Votre garde vous en a imposé.

A. —Il n'est point ici question de garde, je vous raconte ce que je vois de mes propres yeux; mais vous ne pouvez pas du moins nier que vous ne tirez un grand profit des cendres que vous vendez.

B. —Je vous demande pardon, je n'en ai jamais retiré un sou.

Digitized by Google

A.—Mais je vous paie tous les mois celles que j'emploie à mes lessives à raison de quarante sous le boisseau.

B.—Je ne m'en souvenais pas. Mais, monsieur, puisque vous savez si bien tout ce qui se passe chez vous et chez moi, pourquoi me le demander? et puisque vous êtes si bien informé, vous ne devez pas ignorer que j'ai quatre ânes à nourrir, pour porter les pains à mes pratiques, et que j'achète tous les ans, pour leur nourriture, de grandes provisions de foin.

A.—Je sais très bien que vous avez des ânes, puisque je les rencontre tous les jours paissant dans les prés et dans les luzernes, et emportant sur leur dos les foins que vous coupez dans les bois. — Leur entretien ne vous coûte absolument rien, et vous avez gratuitement le produit des fumiers.

B.—Monsieur, je n'en vends jamais.

A.—Pourquoi donc m'avoir fait payer, la semaine dernière, six francs pour chaque voiture de fumier que j'ai prise chez vous?

B.— Monsieur, vous êtes désespérant, et vous avez une attention et une mémoire contre lesquelles aucun ouvrier ni fournisseur ne pourrait tenir; mais vous savez que j'achète fort chèrement la paille qui sert de litière à mes ânes.

A.— Elle ne vous coûte rien, puisque vous la composez de roseaux coupés dans les marais et des chaumes que vous arrachez dans les champs après la moisson.

Digitized by Google

B.—Je jouis du bénéfice que la loi accorde aux pauvres gens.

A.—J'en conviens; mais ce dont je me plains, c'est que vous employez dans votre boulangerie des farines de blé germé.

B.—A quoi le connaissez-vous, monsieur?

A.—Aux coliques que mes gens éprouvent.

B.—Il est de mon honneur, monsieur, de vous édifier-là dessus.—J'amènerai devant vous le meunier qui moud pour moi, et il pourra vous certifier que je ne livre jamais à son moulin que la tête des blés.

A.—Ne prenez pas cette peine, car je ne croirais jamais un mot de tout ce qu'il pourrait me dire.—L'inspection et la dégustation de vos pains, ainsi que l'état de santé de mes gens, depuis la moisson dernière qui a fourni malheureusement beaucoup de blés germés, suffisent à ma conviction.

B.—Mais, monsieur, si les préventions, que de méchantes gens vous ont suggérées contre moi, étaient fondées, je serais assurément fort riche, et la vérité est que j'ai bien de la peine à vivre.

A.— Comment ferez-vous donc lorsque vous aurez une femme à votre charge.

B.—C'est précisément là sur quoi je compte, et ce qui me tirera d'affaire.—L'épouse que je dois à vos grandes bontés a la main heureuse.—Personne n'entend aussi bien qu'elle les pièces de four, les gâteaux, les brioches, les miches au safran ou à l'anis.—Comme elle est fort dévote, elle aura tou-

Digitized by Google

jours la préférence dans les paroisses pour les pains bénits et les fournitures du banc de l'œuvre. — Nous irons ensemble aux missions, elle portera sa corbeille en criant : « Bons petits pains de St-Ignace! » — Tout le monde s'empressera autour de la belle boulangère; chacun voudra voir la jolie main qui a formé d'aussi bons petits pains; mais les amateurs seront bien trompés, car elle est toujours gantée jusqu'au coude.

A.—Il est fort à craindre, mon cher ami, que des personnages pleins de suavité, n'imposent, comme un devoir à la belle mitrone, de détacher ses gants, et que M. le mitron ne devienne, sans qu'il s'en doute.....!

B.—A la bonne heure, je serai alors comme tout le monde.

A. — Monsieur le grand panetier, c'est là prendre la chose de fort bon goût, et monter fort haut dans l'échelle des êtres civilisés qui habitent les grandes capitales. — Mieux vaudrait pour vous n'être qu'un simple boulanger de village.

B.—Je vous l'ai déjà dit, monsieur, je ne suis qu'un pauvre homme.

A.—Savez-vous le moyen de connaître la véritable qualité d'une farine?

B.—Je crois le savoir un peu.

A.—Ce moyen est fort simple, et je vais vous l'indiquer.— Vous remplissez de farine la paume de votre main, et vous l'arrosez d'eau fraîche.— Si la farine absorbe une quantité d'eau égale au tiers de son poids, si elle se dessèche à l'air, si elle

Digitized by Google

prend du corps, c'est le premier indice de sa bonté. —Mais si vous dégagez de cette pâte une matière glutineuse, alcalescente, qui se développe sous la main, s'étende à volonté, se colore d'un jaune clair, et si cette substance, que l'on appelle gluten, forme un poids égal à celui du quart de la pâte, tenez cette farine pour excellente.—Mais si le gluten est d'un gris cendré, si son poids n'est égal qu'au 6e ou au 7e du poids de la pâte, la farine est défectueuse, parce qu'elle provient d'un mauvais blé, qu'elle aura été mélangée au moulin, ou bien parce qu'elle aura été soumise à un moulage ou à un blutage insuffisants.— Si la pâte n'offre qu'une partie presque imperceptible de gluten, si elle n'a ni corps ni consistance, vous pouvez en conclure que la farine provient d'un blé germé ou de tout autre grain que le froment.

Actuellement dites-moi comment vous faites pour conserver vos farines?

B. — Je les renferme dans un grand coffre que l'on nomme farinier.

A. — Vous avez le plus grand tort. — Le moyen de conservation le plus certain est de renfermer les farines dans des sacs que l'on dépose dans un lieu sec, que l'on tient isolés des murs et séparés entre eux à quelque distance. — Pour que la farine se conserve long-temps, il faut qu'elle soit purgée de toute espèce de son. — Le son se moisit dans la farine, et lui donne un mauvais goût; il est insalubre dans le pain; il nuit à la fermentation; il ne contient aucun principe nutritif; il fait poids et

Digitized by Google

non pain.— L'écorce du blé est un peu semblable à toutes les espèces d'écorces qui, n'étant susceptibles d'aucune fermentation, ne peuvent pas se panifier. — Lorsque le son est dépouillé de toute farine, il ne nourrit pas les bestiaux. — Il est prouvé qu'une livre de pain engraisse mieux la volaille que dix livres de son. — On a le plus grand tort de mêler avec les farines fromentales des pois, des fèves, des haricots. — On ferait mieux de consommer en nature ces excellents légumes que de les mêler au froment avec lequel ils se mêlent sans se confondre dans un pain grossier qui manque d'homogénéité.— Lorsque l'on met de la pomme de terre cuite ou pulvérisée dans le pain, on l'y retrouve ayant une existence et une saveur à part. — Cent livres de bon froment moulu à blanc doivent rendre soixante-quinze livres de farine, vingt-quatre livres son ; en sorte que le déchet n'est que d'une livre.—Soixante-quinze livres de farine font, par l'absorption de l'eau, cent livres de pain; en sorte que cette eau remplace en quantité égale le son qu'on a extrait du grain.

Maintenant dites-moi quelle espèce de levain vous employez dans votre boulangerie?

B. — Toute la pâte restante de la précédente fournée.

A. — Le levain est l'ame de la bonne boulangerie. — C'est lui qui introduit dans la pâte ce mouvement intestin que l'on nomme fermentation. — Sans lui, la pâte ne boufferait pas, ou, pour mieux dire, on n'aurait pas de pain: on aurait de

Digitized by Google

la galette. — Le meilleur levain se forme de la ratissure du pétrin restant de la dernière fournée.— On tient ce levain chaudement et plié dans une toile. — Si l'on négligeait de prendre cette ratissure, on serait obligé d'emprunter du levain, ou bien d'attendre les quinze jours qui sont nécessaires pour obtenir de la farine une fermentation capable de former un bon levain.—On le reconnaît d'une bonne qualité lorsqu'il a acquis un volume double de la pâte qui a servi à le former, lorsqu'il repousse la main qui le presse, lorsqu'il nage sur l'eau, lorsqu'il exhale une odeur légèrement vineuse. — On emploie durant l'hiver une plus grande quantité de levain que durant l'été. — La levure de bière qui est fort sujette à se gâter peut être employée dans les grandes villes où il y a des brasseries, et où l'on préfère un pain léger, gazeux, qui a l'inconvénient de se sécher, s'émietter et se détériorer au bout de trois jours; mais ce genre de levain ne convient nullement aux boulangeries de campagne, auxquelles on demande un pain compact et qui se maintienne long-temps frais.

Comment pétrissez-vous la pâte?

B. — Avec mes deux mains et mes deux bras.

A. — Ce n'est pas là répondre. — Pour bien pétrir, il faut faire avec la main des cavités dans la pâte, y verser de l'eau froide qui divise, dissout, donne de la légèreté au pain. — On bat cette pâte, on la presse sur les bords du pétrin, on la plie et replie sur elle-même, on l'étend, on la coupe avec la main, on la laisse tomber sur elle-même avec ef-

Digitized by Google

fort; plus on la bat, plus on la remue, plus on la tourmente, plus le pain est léger et élastique. — Une once de sel dissoute dans de l'eau froide suffit à la composition d'un pain de douze livres, et à lui donner du corps et de la saveur.—Une plus grande quantité nuirait à la fermentation. — Toute eau potable est bonne pour le pétrissage; mais comme l'eau de rivière est la plus salutaire, elle doit être préférée à toute autre, quand elle est à portée de la boulangerie. — Pour le pain de froment, l'eau doit être tiède, et chaude pour le pain de seigle.— La pâte, étant faite et retirée du pétrin, doit être étendue sur de longues tables, divisée en autant de petites masses que l'on veut cuire de pains, elle doit être arrondie et dressée dans de petites corbeilles que l'on saupoudre de son. -- Dans cet état, la pâte éprouve une seconde fermentation qu'il ne faut ni accélérer ni retarder.—On reconnaît qu'elle est suffisamment levée, lorsqu'elle occupe tout entière la capacité de la corbeille, lorsqu'elle déborde et qu'elle repousse la main qui la presse. — Si on laissait la fermentation durer trop long-temps, il faudrait rétablir la pâte au pétrin, et la pétrir de nouveau pour la laisser lever.— La fermentation est d'autant plus vive que la température est plus chaude.

Quelle forme a-t-on donnée à votre four?

B. — La forme ronde.

A. — On a eu tort, il faudrait que cette forme fût ovale; et pour une fournée de douze pains de chacun douze livres, son grand diamètre devrait avoir six pieds, le petit quatre; la hauteur du four

Digitized by Google

quinze à dix-huit pouces; sa bouche la plus étroite possible et dans une juste proportion avec le volume des pains que l'on y introduit. — Au-dessus du four il est nécessaire de construire une petite chambre basse briquetée à chaux et au ciment, et qui serve d'étuve pour la dessiccation des blés humides et de tous les objets que l'on veut promptement dessécher.

Dans un four contenant cent quarante-quatre livres de pain, la cuisson doit s'opérer en une heure pour les pâtes fermes, et en trois quarts d'heure pour les pâtes légères. — Durant la cuisson, il est nécessaire d'ouvrir de temps en temps la bouche du four, pour voir si elle s'opère également sur tous les points, et si elle est parfaite.

On reconnaît que le pain est suffisamment cuit lorsque l'on fait résonner la croute en la frappant, et lorsque la mie, légèrement pressée, repousse comme un ressort. — Le pain étant retiré du four ne doit être renfermé que quand il est froid.

Mais dites-moi quel est le bois que vous employez pour le chauffage de votre four.

B. — Le premier qui me tombe sous la main.

A. — Je le savais; mais ce que vous devez savoir mieux que moi, c'est qu'il faut en bois blanc une quantité double de celle qui est nécessaire en bois dur. — Trois ou quatre fagots en bois de chêne, d'orme ou de charme, ayant chacun vingt pouces de tour, suffisent pour une première fournée, et un ou deux seulement pour chacune des fournées subséquentes. — Les fagots d'épine

Digitized by Google

blanche ou noire donnent au pain une teinte dorée.

Je suis fort aise, mon cher ami, d'entrer avec vous dans tous ces détails, parce qu'ils intéressent tous les consommateurs de pain, c'est-à-dire, tous les habitants qui vivent dans les plaines exclusivement consacrées aux cultures des céréales, et qui ne connaissent pas encore la culture des plantes légumineuses.—Je désire beaucoup qu'ils vous déterminent à pratiquer votre métier honnêtement, et à vous maintenir dans une honnête aisance, sans que vous soyez obligé de diviser votre individu en deux personnes, en magistrat taxateur et en boulanger taxé, et sans qu'il vous soit nécessaire de tirer parti des petits pains de St-Ignace et de la main de la belle boulangère que vous venez d'associer à vos destinées.

LE PRADIER ET LA RATELEUSE.

Herbiferis rosem disseminat agris.

A.—Je vous demande pardon, mon cher ami, je ne me remets pas votre figure, et j'ai lieu de croire que vous êtes tout-à-fait étranger à nos contrées.

B.—En effet, monsieur, je demeure à quelques journées d'ici, dans un pays qu'on nomme la vallée des Grenouilles, à cause des grandes eaux qui y coulent et de la multitude des bêtes vertes qui vivent et croissent dans ces eaux.

Digitized by Google

A. — Comment se fait-il que vous soyez venu ici chercher une femme?

B. — Monsieur, je vais vous le dire. — Lors de la dernière récolte des foins, qui sont la richesse de notre pays, il est arrivé pour nous offrir ses services, comme faneuse, une fille de votre village que l'on nomme Suzanne dans sa famille, Suzette dans les prés, et Suzon lorsque les foins sont dans la grange. — Il n'est fille au monde qui soit aussi gracieuse lorsquelle désandine, et si expéditive au bottelage. — Lorsque cette gentille rateleuse m'eut tout-à-fait ensorcelé: « Puisque je suis votre objet, me dit-« elle venez chez nous à la fête, du premier mai, « je serai votre rosière, vous serez mon rosier; nous « irons la souhaiter des plus heureuses au bon mon-« sieur Désormeaux, qui reçoit les premières fleurs « du joli mois de mai, et qui marie les filles qui les « lui apportent ». — Sur cette parole, je suis parti dela vallée des Grenouilles, je suis arrivé ici pour la fête, et voilà comment, grace à vos bontés, je suis devenu le mari de Suzanne, qui sera toujours Suzette pour moi et jamais Suzon.

A. — Attendez, mon ami, la coupe des regains pour savoir le nom que vous lui donnerez, et celui que vos voisins vous donneront à vous-même.

B. — Je ne m'en mets pas du tout en peine, et il n'est, dans la vallée des Grenouilles, enfant de bonne maison qui ne fût enchanté de prendre Suzette à son service, soit pour faner, ou pour toute autre occupation champêtre.

A. — Avec de telles dispositions, je ne doute plus

Digitized by Google

de votre fortune; mais dites-moi, je vous prie, quelle est votre profession.

B.—Sauf votre respect, je suis pradier.

A.—Qu'est-ce qu'un pradier?

B.—C'est un préposé, que les propriétaires des prés choisissent, nomment et commissionnent dans une assemblée générale, pour la garde, la conservation de leurs prairies, pour l'entretien des serves, des écluses, des vannes, des portes et bondes, des grandes et petites rigoles nécessaires à l'irrigation, pour l'étaupinage et le curage des fossés, tant de prise d'eau que de vidange.

A.—Combien vous donne-t-on de gages?

B.—Vingt sous par faucherie de sept cent cinquante toises carrées, outre bien des petites douceurs, telles que mon chauffage en bois de saule, de verne ou de viorne qui croissent le long des fossés qui entourent les prés, et le fourrage nécessaire à la nourriture de ma vache ou de mon âne.

A.—Combien gardez-vous de faucheries?

B.—Six cents, avec tous les avantages dont je vous ai parlé.

A.—Tout cela compose un gage fort honnête.

B.—Et dont je suis très content; mais mon premier désir est de répondre à la confiance de mes commettants, et de m'instruire des devoirs de mon état; et si c'était un effet de votre bonté de me donner sur cet objet des instructions...

A.—Je le veux bien; mais je crains que vous ne me compreniez pas.

Digitized by Google

B.—J'ai déjà eu un bon commencement d'instruction dans la société d'agriculture, où nous avons un professeur qui enseigne tout ce qui concerne les prés; mais je mets plus de confiance en vous, qui êtes un homme de pratique, qu'en tous ceux qui font de beaux discours sur les prairies, sans avoir jamais récolté une seule botte de foin.

A.—Ce que vous me dites sur votre instruction m'encourage à vous dire tout ce que j'ai appris, par mon expérience personnelle, sur cette matière.

L'eau combinée avec la chaleur est le principe de la végétation, et l'indifférence avec laquelle on laisse se perdre dans les pays chauds, et sur des sols secs et sablonneux, ce précieux élément, est vraiment inconcevable. — Chaque goutte de pluie renferme un germe de végétation, et chaque cours d'eau offre à tous ses riverains des moyens de fertilisation. — Il n'y a que les terres froides et argileuses, auxquelles on demande des récoltes alimentaires pour l'homme, qui souffrent de la présence de l'eau; mais lorsqu'il s'est formé une couche végétale sur l'argile, une irrigation sagement ménagée est fort utile pour y entretenir des herbages et des prairies permanentes.

Il n'est terre si aride ni si sèche que l'on ne puisse féconder, si l'on a des eaux à sa disposition, soit en les faisant dériver d'un fleuve ou d'une rivière, comme on en use pour le Pô et pour la Durance, soit en les faisant descendre des lacs et des glaciers des hautes montagnes, comme on le pratique

Digitized by Google

avec une intelligence remarquable dans les Alpes, soit en creusant des puits que l'on vide par des moyens hydrauliques, soit en recueillant les eaux pluviales dans des citernes ou bassins, et en les dirigeant sur les terres que l'on veut abreuver. — Si ces eaux sont froides, on les retient dans des réservoirs où elles s'échauffent; si elles renferment des principes salins ou ferrugineux, on les purifie en les faisant filtrer à travers des fascines; si elles charient des sables et des graviers, on retient ces eaux par des barrages, jusqu'à ce qu'elles aient déposé les parties solides qu'elles entraînent avec elles.

On procède à la distribution des eaux sur les terres, par la submersion, par l'infiltration ou par l'irrigation.—Le premier mode convient aux terres arides et brûlantes qu'il convient de rendre arables. —Le second est applicable aux récoltes qui veulent de la fraîcheur et non de l'humidité; et une ceinture de fossés toujours pleins d'eau remplit cet objet.—Le troisième moyen, qui convient surtout aux prairies naturelles et permanentes, nécessite des frais considérables de premier établissement, mais une fois que cette dépense est faite, il n'exige plus que de l'attention et quelques frais d'entretien.

La première dépense consiste en un canal de dérivation, ou un simple fossé de prise d'eau, en grandes rigoles d'introduction, en fossés de vidange.—Pour le service de toutes ces eaux et leur distribution, il est nécessaire de construire des

Digitized by Google

vannes, des portes, des écluses, des bondes qui fassent monter les eaux assez haut pour abreuver les parties les plus élevées de la prairie, si elle n'est pas parfaitement nivelée.— On doit toujours bâtir les écluses dans de justes proportions avec le volume et la force des eaux.—Les vannes à potrelles, inventées en Hollande, ont été introduites en Saintonge.—Elles consistent en potrelles mobiles, que l'on applique dans des coulisses pratiquées dans la culée de la berge, qui doit, dans ce cas, être faite en maçonnerie.—Comme ces pièces de bois sont toujours pourvues d'un anneau, on les retire à volonté avec de grands crochets, et on les place partout où il en est besoin.

Pour prévenir l'invasion des eaux qui descendent avec impétuosité, et ravinent le terrain, on fait des plantations d'arbres que l'on coupe quand ils ont pris de l'accroissement, à quelques pieds au-dessus de terre, et dont on laisse sur la place même les branchages qui amortissent le cours des eaux, tandis que les arbres, par l'entrelacement de leurs racines, rendent le terrain plus solide et fortifient la digue.—Il y a une circonstance fort embarrassante; c'est celle où il y a dans les prés, et en dedans de la digue, des eaux stagnantes qu'il faudrait vider en dehors, et qu'on ne peut faire écouler, parce que la digue qui vous préserve des eaux extérieures s'y oppose.—Pour remédier à cet inconvénient, les Hollandais ont imaginé de placer dans la maçonnerie de la digue des portes à *clapet* qui se ferment naturellement par la force des eaux qu

Digitized by Google

coulent en dehors, et qui, lorsque ces eaux sont basses, s'ouvrent et facilitent ainsi la vidange des eaux intérieures.—L'entretien et le jeu mobile de ces clapets, qui s'ouvrent et se ferment pour les eaux du dedans et celles du dehors, suivant que les unes et les autres sont plus ou moins hautes ou basses, exigent une inspection et des soins journaliers.

Une prairie naturelle et soumise à l'irrigation ne ressemble point du tout aux pâturages qui couvrent les sommets et les pentes des montagnes, et qui n'exigent aucun soin. — Les prairies abreuvées en exigent de perpétuels, quoiqu'elles ne fournissent pas à beaucoup près un fourrage substantiel et aussi appétissant que celui des montagnes, lequel enivre les bestiaux lorsqu'ils en mangent pour la première fois.

Dans les derniers jours de l'automne, et lorsque le regain est coupé, il est important d'exclure des prairies les bêtes à cornes, qui pétrissent un terrain humide, enfoncent les herbes sous leurs pieds, nuisent ainsi à la végétation, et rendent la fauchaison plus difficile.—C'est à la même époque qu'il faut abreuver les prairies, parce que les terres à blé, étant alors fumées, les eaux pluviales vous apportent une partie de ce fumier qui bonifie votre pré.—C'est dans le même temps que l'on arrache les buissons et les arbrisseaux parasites qui croissent dans les parties élevées du pré, les roseaux, les glayeuls, les iris et les laiches, qui viennent dans les parties basses.—On regarnit les

Digitized by Google

vides avec des semences d'épautres ou de céréales qui sympathisent avec les graminées fourrageuses. —On cure les fossés, on en jette les curures sur le pré, ainsi que les fumiers que l'on a à sa disposition, afin que les pluies d'hiver fassent pénétrer en terre les sels de ces fumiers, et fortifient ainsi le gazon.

Lorsque les eaux sont hautes, on a un moyen facile et point dispendieux de niveler un pré, c'est de confier au cours des eaux, vers l'écluse supérieure, des terreaux que ces eaux emportent et déposent naturellement dans les endroits les plus bas.—C'est ainsi que l'on forme successivement des couches ou des alluvions qui établissent un niveau parfait.—Si, néanmoins, on n'a pu parvenir à l'établir, il convient de semer dans les marécages la reine et la rue des prés, la salicaire, le chamaenerion, plantes qui donnent un fourrage abondant, élevé, lorsqu'elles ont le pied dans l'humidité. — Les prairies dont on laisse trop mûrir les herbes, s'épuisent promptement, et ont besoin d'être fumées; mais quand on coupe les herbes avant leur maturité, on peut se passer de fumier.—Le meilleur de tous est celui qu'apportent les eaux limoneuses, soit en novembre, soit en mars ou en avril.

On doit arracher, autant qu'il est possible, les mauvaises herbes des prés pour leur en substituer de bonnes.—On reconnaît généralement que, dans les prairies moyennes soumises à l'irrigation, sur quarante-deux espèces de plantes qui croissent

Digitized by Google

naturellement, il n'y en a que dix-sept qui soient profitables, et que les vingt-cinq autres sont inutiles ou nuisibles.—La mauvaise composition des prairies naturelles est une des causes qui ont fait recourir aux prairies artificielles, que l'on compose comme on veut. — Les vétérinaires s'accordent à soutenir que la plupart des maladies, qu'éprouvent les animaux domestiques, viennent de la qualité des fourrages dont on les nourrit. — Le propriétaire qui possède vingt arpents de prairies naturelles, n'a pas plus de fourrage que s'il en avait dix composées de plantes saines et sympathiques entre elles.—S'il destine son fourrage à la vente, il ne recherche que la quantité des bottes, mais s'il nourrit des bestiaux, il souffre véritablement de la médiocre qualité de ses foins, et il pourrait nourrir une quantité double de bêtes, s'il renouvelait son pré en bonnes herbes.

Quoique les plantes qu'il faut exclure de tous les prés soient généralement connues sous leurs noms botaniques, je vais les signaler ici sous leurs noms vulgaires, afin que vous puissiez mieux les connaître. — Ce sont les arrête-bœufs, les gaudes, les tormentilles, les centaurées, les cuscutes, les bardanes, les consoudes, les aigremoines, les petites et les grandes marguerites, les serpolets, les quinte-feuilles, les origans, les sanicles, les ciguës, les prêles, les caille-laits, les mantes, les iris, les prunelles, les bétoines, les orchis, les crêtes-de-coq, les potentilles, les roseaux et joncs de toute espèce, et j'ajouterai encore les plantins, quoi-

Digitized by Google

qu'ils soient généralement préférés par les bestiaux, soit verts, soit secs; mais cette plante, par la multitude de ses graines, s'étale beaucoup trop, et foisonne peu; et, par ses feuilles, elle étouffe les meilleures plantes, en les privant du bienfait de l'air et de la lumière.

Les bonnes fourrageuses, qu'il convient de substituer à ces mauvaises herbes, sont généralement les avoines, et particulièrement l'avoine fromentale, le raygrass, les flouves, les pois des prés, les festuques, les fléaux, les dactyles, l'ivraie vivace, la jacée noire, diverses espèces de trèfles, et une espèce de brome.

C'est vers la fin de mars, et quelquefois en hiver, lorsque les taupinières sont déjà anciennes, qu'il faut commencer l'étaupinage. — On enlève à la houe la calotte des taupinières et des fourmilières, et l'on jette sur le pré le terreau qui en provient. — Si l'on veut économiser la main-d'œuvre, on se sert d'un coupe-taupe inventé en Normandie, et qui consiste dans une herse armée de couteaux épais au talon et amincis vers la tranche. — Les deux extrémités de ces couteaux sont saillantes à chacun des côtés de la herse, avec une courbure de quelques pouces du haut en bas.

C'est ordinairement vers la fin de mars que l'on découpe les prés en diverses aires ou compartiments, pour creuser les petites rigoles qui doivent servir de conducteur aux eaux. — On coupe les prés au cordeau avec un couteau de deux à trois pieds de long, que l'on appelle *taille-pré*, emman-

Digitized by Google

ché de biais, et avec lequel on frappe avec force le gazon. — On découpe ainsi deux lignes parallèles, en laissant entre elles un intervalle de douze à quinze pouces.—Vous enlevez le gazon ainsi découpé avec une houe recourbée, et vous le posez comme une petite berge sur les deux lignes, de sorte que vous formez ainsi un petit ruisseau de deux ou trois pouces de profondeur.—Pour remplir le même objet, on se sert, en Angleterre, d'un disque d'acier tranchant, mobile et encastré dans un tourillon, que l'on promène avec vigueur sur le gazon, à peu près comme une ridelle sur la pâtisserie.

On ne doit conserver en prairies permanentes et naturelles que celles dans lesquelles on peut amener des eaux en quantité suffisante pour les arroser, et ces prairies-là même ont besoin d'être renouvelées de temps à autre. — Toute prairie, âgée de vingt à trente ans, a besoin d'être dessolée, parce qu'il est certain que dans ce long espace de temps les eaux, les vents et les bêtes y ont charrié une foule de mauvaises graines, et les fumiers qu'on a apportés sur ces prés en ont encore augmenté le nombre.— Que si la prairie est sèche, et qu'elle soit placée sur un fonds crayeux, la mousse a dû s'en emparer.

Vous pouvez renouveler votre pré à peu de frais et sans aucune perte sensible de jouissance, si, immédiatement après la récolte du regain, vous semez sur un profond labour une tuberculeuse, ou même une céréale, qui produit sur un tel sol une surabondance considérable de grain.—Après l'ar-

Digitized by Google

rachage ou la moisson, vous labourez profondément, et vous nivelez le terrain, vous brisez les mottes, vous semez des graines de pré, vous faites passer le rouleau, et dès l'automne suivante, vous avez une récolte médiocre; mais dans les années qui succèdent à celle-là, vous obtenez un foin de première qualité et plus abondant que celui que vous aurait fourni votre pré avant d'être rajeuni. Cette salutaire pratique rentre au surplus dans le système général de rotation ou d'alternat qui forme aujourd'hui la base de l'agriculture.

Comme vous êtes le prince des eaux dans la vallée des Grenouilles, et que vous y exercez une dignité semblable à celle du magistrat de Lombardie qui est chargé de veiller à la distribution de celles de l'Adda, je dois vous faire part de la découverte que vient de faire M. Léorier, et qui a été couronnée par la Société Royale d'Agriculture de Paris.—Il s'agit d'une roue oblique placée sur un cours d'eau, et qui par la force du courant l'élève depuis huit jusqu'à dix-huit pieds sans le secours d'aucun barrage, vanne ni bélier hydraulique. — Cette machine est fort simple, peu coûteuse, se monte, se démonte, se transporte d'un lieu dans un autre avec peu de frais. — Elle consiste en une roue tournant obliquement sur l'eau courante, et enlevant, avec le secours de douze seaux, une quantité d'eau proportionnée à la force de la machine, et la portant à dix-huit pieds de hauteur. — Pour

Digitized by Google

sa composition il faut six pièces, bois de chêne, coûtant 36 francs. — Une roue neuve avec son essieu et sa ferrure, 83 francs. — Douze grands seaux avec leurs accessoires, 40 francs. — Quinze journées de charpentier, 37 francs. — Formation d'un réservoir et autres ouvrages en terre, 32 francs. — Divers autres menus frais, 84 francs. — Total : 310 francs.

Un seul homme suffit pour faire fonctionner cette machine, diriger l'eau, ouvrir, fermer, nétoyer les rigoles, et ainsi doubler et même tripler le produit des prés, privés jusque là de l'arrosement. — L'irrigation produit la destruction des taupes, des hannetons, et principalement des bruyères, qui s'emparent des prairies sèches et montueuses.—Il y a mieux encore, on détruit par l'eau courante, sagement ménagée, les inconvénients des eaux stagnantes qui produisent des nymphea, des roseaux, des careix, des iris, etc.— Après avoir fauché ces mauvaises plantes, si vous faites passer un cours d'eau vive, il s'insinue dans leurs tiges durant l'hiver, et la glace qui s'y forme fait éclater leur épiderme et les fait périr. — Une couche d'eau est une espèce de serre chaude qui, pour produire un effet favorable, doit avoir trois pouces de hauteur dans le midi, tandis qu'un pouce suffit à la végétation dans le nord de l'Europe.

Il faut se préserver des eaux tourbeuses, séliniteuses, ou chargées de parties minérales ou granitiques, ainsi que des eaux de neige ou de fontaine

Digitized by Google

qui ne sont pas suffisamment aérées. — Les meilleures eaux sont celles qui, après un long cours, ont perdu leur crudité, et se sont chargées, dans leur traversée, de sédiments d'argile, d'humus et de terreau. — Il y a alors un grand avantage à les faire séjourner dans les prés et dans les terres; et c'est ce que l'on appelle, en Angleterre, *warper*. —Sur les côtes où la marée monte par des canaux ou par des étiers, il y a, à marée montante, des eaux tellement bourbeuses, que, sur douze pouces, elles déposent en quelques heures un pouce de limon.—C'est avec lui que l'on crée des terres fécondes sur des rives couvertes de cailloux et de rochers. — C'est ainsi que l'on reprend au grand Océan ce que les rivières et les fleuves lui portent aux dépens de nos terres.—C'est ainsi que l'on devient le bienfaiteur des hommes en s'enrichissant soi-même. — Celui qui fait croître deux brins d'herbe là où il n'y en avait qu'un, mérite plus d'applaudissements que tous les guerriers et tous les politiques qui sont au monde. — (C'est ainsi que s'exprime Swift, ce philosophe malicieux qui nous a montré à travers un voile transparent les turpitudes politiques de son temps et de son pays.)

L'OISELEUR.

A. — Mon cher ami, dites-moi quelle est votre profession?

B.—J'attire le plus d'oiseaux que je puis avec des appaux qui imitent les voix qui leur sont chères,

Digitized by Google

et je les prends dans mes filets ou sur mes gluaux.

A.—Il n'est pas de métier plus misérable que celui-là. — Je n'ai jamais vu un oiseleur bien vêtu et jouissant de quelque aisance.—La providence n'a pas voulu que l'on puisse être heureux dans un art qui consiste à tromper pour tuer; et l'on flétrit du nom infâme de provocateur celui qui exerce contre ses semblables ce talent funeste.

B.—Je n'ai pas toujours été oiseleur; j'ai, auparavant et durant longues années, exercé le métier de chasseur.

A. — C'est braconnier que vous voulez dire. — C'est là un métier d'aventure; — avec les ressources qu'il offre, on ne peut jamais compter sur une subsistance assurée.—Le braconnage en plaine et dans les bois est le père de la fainéantise et de la gourmandise; et il est de plus, dans les marais et dans les eaux vives, le père de beaucoup d'infirmités. — Un braconnier est une espèce de sauvage qui se glisse frauduleusement dans l'état social. — Sous tous les régimes et à toutes les époques, il a été puni par des lois sévères.

B.—On m'en a fait sentir toutes les rigueurs.— On m'a traduit au correctionnel;—j'ai été désarmé, condamné à des amendes, à des dommages, à des dépens considérables. — Mais j'ai gardé mes chiens, qui m'apportaient chaque jour plus de lièvres et de lapins que je n'aurais pu en atteindre avec mon fusil.

A.—Que sont devenus ces braconniers à quatre pates?

Digitized by Google

B. — On n'a pas pris la peine de les appeler au correctionnel, on les a fusillés dans les bois, sans autre forme de procès.

A.—Il faut convenir que vous avez été fort malencontreux dans le choix des métiers que vous avez faits.

B. — J'avais commencé par en prendre d'autres qui m'avaient plus mal réussi encore.—J'ai été successivement, et quelquefois dans le même temps, peigneur de chanvre, tisserand, batteur en grange, semeur de blé, et tireur de marne à la hotte. — Comme peigneur de chanvre, j'ai gagné l'enrouement dont vous voyez que je suis encore affligé; comme tisseur de toile, je fus pris de douleurs rhumatismales dans le lieu frais où j'avais dû placer mon métier; comme batteur en grange et semeur de blé chaulé, j'ai contracté une toux qui ne m'a jamais quitté; et, obligé de porter à la hotte, d'un trou de cinquante pieds de profondeur, sur la berge, un quintal de marne humide à chaque fois, je me suis démis une épaule.

A.—Ces sortes d'accidents et d'infirmités sont très fréquentes à la campagne.—On ne s'en doute pas dans les villes, ou si l'on s'en souvient quelquefois, c'est pour les oublier bientôt. — On reconnaît toujours, dans les champs, un peigneur de chanvre à son souffle haletant, un tisserand à sa maigre et pâle encolure, un batteur habituel dans les granges, à son asthme, et un tireur de marne à la hotte à sa tournure à moitié disloquée.—Le

Digitized by Google

grand prix de l'Académie, fondé par le vertueux et immortel de Monthion, serait bien dû à celui qui introduirait dans les campagnes, et mettrait à la portée de tout le monde, la machine anglaise ou suédoise destinée à battre le blé; celle qui rouit, peigne et teille les chanvres et les lins; le semoir à la brouette; le cultivateur ou l'araire léger; et la grande mécanique qui sert à élever la marne des marnières les plus profondes.—On sauverait ainsi, non pas seulement quelques centaines de compagnons appartenant à des corporations, qui exercent dans les villes des métiers insalubres, et qui méritent toute sorte de considération, mais on sauverait plusieurs millions d'agriculteurs qui nous font vivre.

B.—Ce serait là un grand service à rendre à nous autres gens de campagne.—Si ces beaux messieurs de l'Académie avaient, il y a quelques années, accordé le prix aux inventeurs de machines champêtres, j'aurais peut-être encore les huit arpents que m'avait légués feu mon père.

A. — Expliquez-moi comment vous les avez perdus.

B. — Pour le traitement des divers rhumes et catharres que j'ai gagnés au tissage et au peignage, j'ai été obligé de vendre un arpent, dont le prix a passé pour solder le mémoire du frater, qui m'a laissé plus asthmatique que je n'étais auparavant.

A.—C'est bien.

B.—Quinze perches ont passé pour me remettre une épaule qui, depuis que j'en ai payé la guéri-

Digitized by Google

son, est devenue de jour en jour plus saillante et plus douloureuse.

A.—A merveille!

B.—Troisièmement, j'ai vendu un autre arpent pour payer le coût des amendes, dommages-intérêts, dépens auxquels j'ai été condamné; mais je ne regrette pas cet argent, à cause de toutes les injures que mon procureur a dites au garde-chasse qui m'avait arrêté, et dont on se souviendra longtemps au correctionnel.

A.—C'est on ne peut mieux.

B. — Enfin, l'acquisition de mes filets, trébuchets, cabanes, appaux et appelants m'ont obligé de vendre un arpent et un quart. — Mais je n'ai pas regret à cette dépense, puisqu'elle m'a procuré l'avantage de faire connaissance avec la fille que je viens d'épouser, et celui de comparaître aujourd'hui devant vous.

A.—C'est un peu cher.

B.—Cent vingt-cinq perches pour obtenir en mariage une femme fidèle, ça n'est pas trop, et souvent on donne plus pour avoir moins.

A. — J'en conviens. — Mais apprenez-moi comment vous avez fait cette connaissance; répondez et soyez bref?

B.—J'y tâcherai.— Mais vous savez que l'on est toujours un peu long quand on raconte ces sortes de gaudrioles.—Un jour donc que j'avais englué, au bord du ruisseau, les buissons qui bordent la garenne, et que les oiseaux tombaient sur mes filets, comme la pluie du printemps tombe sur les prai-

Digitized by Google

ries, voilà le plus beau des oiseaux qui s'approche des mes gluaux : « Entrez dans ma cabane, belle Mar-« guerite. — Fi donc, répondit-elle, je ne suis pas « un morceau pour toi ; tire tes appelants, fais crier « tes appaux, et va chercher ailleurs ta mauviette. »

A.—Passez, passez, mon cher ami, sur tous ces détails. — Ils sont grossiers et d'une nature toute rustique.

B.—Ils sont pourtant bien naturels.—« Si tu veux « que je sois ton objet, me fit-elle, apporte-moi « une tourterelle blanche et un tourtereau noir. »— Voilà que je me mets en quête; je prends la tourterelle : « Voici l'oiseau blanc que vous demandiez, « belle Marguerite.—Et l'oiseau noir, me fit-elle, où « est-il ?—J'en ai cherché partout, il n'y en a pas « dans nos bois, mais prenez-moi à sa place et je « vous serai un tourtereau fidèle. — Tope, me fit-« elle. »—Dès ce moment, je devins son rosier; nous parûmes ensemble devant vous le premier jour du joli mois de mai.—Vous savez le reste.

A.—C'est fort bien ; mais n'auriez-vous pu m'épargner des détails qui ne servent qu'à provoquer le rire.

B.—Je le donne au plus fin pour raconter plus brièvement ; mais n'est-ce donc rien que de faire rire ?

A.—Vous avez raison.—Lorsque le rire n'est pas moqueur, il est le fils de la joie et le père de la santé.—Pour rendre les hommes meilleurs, il faudrait les tenir continuellement en gaîté.—Il n'y a de crimes dans le monde, que parce que l'on n'y

Digitized by Google

rit pas assez, et d'immoralité, que parce que l'on y moralise trop tristement. — Mais ce rire ne doit pas être celui de la moquerie; il doit être l'effet d'une dilatation joyeuse et naturelle.—Mais en voilà assez sur ce chapitre. — Il faut vous occuper de choses plus solides.—Vous voilà marié, il faut pourvoir aux besoins de l'oiseau blanc, de l'oiseau noir et de tous les oisillons qui naîtront au printemps prochain de cette couvée. — Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous restait quatre arpents?

B.—Oui, monsieur, moins vingt-cinq perches.

A.—Quelle est la nature de vos terres?

B.—Moyenne.

A. — Entendez-vous par moyenne une terre d'un prix moyen, ou bien une terre si heureusement mélangée qu'aucun des éléments qui la constituent ne domine les autres?

B.—J'entends, monsieur, une terre fromentale, imposée comme terre de première classe, produisant tous les trois ans six cents gerbes l'arpent.

A.—Il faudra par votre travail et votre industrie convertir ces terres fromentales en terres à légumes et à fourrages.

B.—J'ai fait, comme je vous l'ai déjà dit, monsieur, et à mon grand préjudice toute sorte de métiers, excepté celui de cultivateur de blé. — Je n'entends absolument rien à la grande culture.— Il me faudrait un maître, des leçons et un modèle.

A.— N'avez-vous pas un jardin dans votre propriété?

Digitized by Google

B.—Oui, monsieur, et un jardin qui abonde en toute sorte de fruits et de légumes.

A.—Eh bien! mon ami, votre modèle est tout trouvé.—Ce jardin a la parole, suivez bien le conseil qu'il vous donne. — Jamais vous n'aurez un professeur si habile que celui-là, fût-ce même M. le directeur-général de l'agriculture en personne.—Les carottes, navets et topinambours qui croissent dans ce jardin, parlent et s'expriment mieux que cette drôle d'excellence.

Votre jardin n'est-il pas clos?

B. — Oui, monsieur, en bonne haie d'épine blanche vers le nord et en mur de pisé regardant le midi.

A. — Eh bien! mon ami, entourez de clôture chacune de vos pièces de terre; et si vous ne pouvez le faire en pisé, faites-le en genets ou en joncs marins que vous aurez soin de tailler tous les printemps. — Vous mettrez ainsi vos récoltes à l'abri du hâle, des vents, des gelées et de toutes les intempéries qui leur nuisent. — Il est reconnu que les brise-vents doublent, et triplent même, les produits qu'ils abritent.

N'avez-vous pas des arbres fruitiers dans ce jardin?

B. —J'en ai, Dieu merci, de fort bien venants, en belles espèces soit plein-vent, espaliers, quenouilles et buissons.

A. — Eh bien! plantez ainsi toutes vos pièces de terre, et il n'est pas un seul arbre de bon fruit que vous ne puissiez louer chaque année au moins quinze francs pièce. — Cinq arbres par arpent à

Digitized by Google

quinze francs, voilà déjà un revenu tout trouvé de soixante-quinze francs, toujours par arpent.

Avant de semer ou de planter, vous contentez-vous de gratter la terre de votre jardin?

B. — Je m'en donne bien garde; je bêche plutôt à douze pouces qu'à huit.

A. — Laissez-vous les mauvaises herbes étouffer vos semences?

B. — Non certes, à mesure que les mercuriales, traînasses ou mourrons poussent, je les arrache; et pour beaucoup de légumes, je n'épargne ni binages ni buttages.

A. — Eh bien! mon cher ami, appliquez les mêmes procédés à vos terres; et, au lieu de faire ces labours à la bêche, faites traîner dans les rayons, à l'aide d'un ou deux ânes, une houe recourbée que l'on appelle le cultivateur, et qui expédie en un jour plus de besogne que ne pourraient en faire dix terrassiers. — Alors chacune de vos pièces vous rapportera à proportion de sa contenance autant que votre jardin. — Quant on ne laboure qu'à trois pouces, on peut bien se dire propriétaire de la superficie; mais quant au fond, il n'est à vous que lorsque vous l'acquérez par des labours profonds; à moins que le sous-sol ne soit composé de pierres, de graviers, de substances ferrugineuses; car la glaise elle-même et le sable s'émiettent, se fécondent quand on les mélange et quand on leur donne de l'air.

Tenez-vous les deux tiers de votre jardin en jachères?

Digitized by Google

B. — Non, de par Dieu! je retire ordinairement deux, souvent trois, et quelquefois quatre récoltes en une année.

A. — Cultivez-vous toujours les mêmes légumes sur les mêmes planches?

B. — Si je le faisais, j'aurais bientôt fatigué mes carrés qui se lasseraient de produire la même chose. — Aux pommes de terre, aux grosses racines qui pivotent, je fais toujours succéder des haricots et des pois qui tracent, et aux choux qui épuisent, des herbages que je mange en vert, et qui n'épuisent pas, parce qu'on ne les laisse pas grainer.

A. — Laissez-vous vos fumiers exposés toute l'année au soleil et à la pluie, et ne tirez-vous aucun parti des débris de vos légumes et des grandes herbes de votre jardin?

B.—Je ramasse soigneusement toutes les plantes parasites et toutes les parties de légumes qui ne peuvent entrer dans la consommation, telles que les enveloppes d'ognon, les robes de maïs, les chaillats de pois, les fanes de pomme de terre, les longues tiges de potiron, les feuilles de vigne, de choux et de laitue; je les entasse et je les mêle avec des vases, des marnes, des levées de fossés, des boues de rues, des ratissures de mes allées, et la litière de mon âne et de ma vache. — J'arrose ce mélange avec de l'eau de chaux, et ce compost me sert à fumer mon jardin toute l'année.

A. — Eh bien! mon ami, vous savez tout ce qu'il faut savoir pour être agriculteur; traitez vos pièces de terre comme vous traitez votre jardin,

Digitized by Google

et vous obtiendrez sur quelques arpents un revenu égal à celui d'un domaine de deux ou trois charrues. —Allez, mon ami, et que Dieu vous soit en aide, afin que l'oiseau noir puisse nourrir l'oiseau blanc, et que la marguerite du premier mai soit bientôt pour vous une marguerite double!

L'HERBORISTE ET LA BOUQUETIÈRE.

A. — Un heureux mariage vient de vous réunir. — Les professions que vous exercez, quoique ayant des buts différents, s'appliquent cependant sur les mêmes objets. — Le règne végétal est votre domaine. — Vous avez dû souvent vous rencontrer dans les champs, l'un en cherchant des spécifiques, l'autre en cueillant des fleurs champêtres. — Le disque d'une radiée, les ailes d'une fleur en papillon, les pétales fraîchement écloses d'un bleuet ou d'un coquelicot, le sein des roses et le nectar des violettes, ont dû être les objets communs de vos ambitions, et vous avez quelquefois dû vous y trouver en rivalité avec les abeilles et les papillons. — Vous avez réuni les corymbes et les ombelles, qui procurent la santé, aux guirlandes et aux aigrettes qui entrent dans la composition des bouquets, et vous vous êtes trouvés liés ensemble par des liens de fleurs.

Vous ne pouviez adopter aucune branche d'industrie qui vous procurât un revenu plus certain que celle-là. — Vos deux professions seront nécessaires aussi long-temps qu'il y aura des maladies physiques et des passions qui sont les maladies

Digitized by Google

morales; et puisque vous avez, durant plusieurs années, exercé vos industries et cultivé vos intelligences dans une grande ville, vous devez savoir qu'il faudra toujours des narcotiques aux ambitieux qui ne peuvent dormir, des dissolvants et des diurétiques aux gros fonctionnaires qui poussent à la pléthore, des antispasmodiques aux femmes qui préfèrent aux pratiques gênantes des vertus chrétiennes les douceurs de la vie ascétique, pourvu qu'elles soient animées par quelques dévots paroxismes. — Il faudra toujours des couronnes de myrte et des brins de fleur d'orange pour les vierges qui se marient, des giroflées et des pieds d'alouette pour les compères qui forment le cortége des baptêmes, et des bouquets de fleurs choisies pour l'anniversaire des grandes et des petites excellences dont on attend quelque chose.—Comme une violette suffit aux simples besoins du cœur, il y aurait de quoi ruiner les bouquetières les plus achalandées, si le cœur entrait pour quelque chose dans ces offrandes; mais les Jeans et les Jeannes, les grands et les petits dignitaires dont on doit nécessairement célébrer les fêtes, donneront toujours un grand cours au commerce des fleurs.

Ce que vous attendez de moi aujourd'hui, mes chers amis, ce ne sont pas sans doute des satires contre la société, mais des instructions sur les professions que vous exercez; mais ces professions seraient pour vous peu lucratives, s'il n'y avait pas des vices dans le monde, et c'est pour cela que j'ai dû commencer par les signaler, comme étant

Digitized by Google

des sources intarissables pour vous. — Combien de maladies et d'infirmités de tous genres disparaîtraient, s'il y avait dans le monde plus de modération et moins d'intempérance.—Que deviendraient les bouquetières, sans les ambitions particulières, les passions insensées et les folles inclinations qui entraînent souvent la jeunesse à sa perte, par une chaîne de fleurs?—Combien de jeunes personnes ont perdu leur innocence pour avoir accepté l'offrande d'un bouquet de rose!—Combien de douairières se sont échauffées d'une flamme renaissante à l'aspect d'un adolescent qui leur offrait d'une main timide un bouquet de tubéreuse. — Si l'on menait une vie simple et naturelle, un vase contenant quelques plantes de basilic et de giroflée, une caisse de camomille en pleine végétation, exposés sur une croisée, suffiraient à tous les besoins. — Mais le monde n'est pas fait ainsi, et comme il n'est pas en notre pouvoir de le reformer, et qu'il est conséquemment nécessaire de le prendre tel qu'il est, je vais entrer avec vous dans quelques détails sur les procédés que doivent employer les herboristes et les bouquetières, et je commence par les premiers.

Il y a dans les plantes, des mucilages, des fécules, des gommes, des baumes, des résines, des miels, des sucres, des sels, des acides, des huiles grasses, des huiles essentielles, des aromes, des alkools, mais il y a surtout de l'air qui entre dans les essences ligneuses, pour un quart de leur poids, et dans les plantes herbacées, dans une proportion plus étendue encore.

Digitized by Google

Décomposer ces plantes, soit par la voie sèche, soit par la voie humide, en dégager les parties utiles, et rejeter celles qui seraient nuisibles ou dangereuses, les soumettre à la fermentation, à la macération au pilon du mortier, à l'action du digesteur ou au feu de l'alambic, en retirer des aromes, des sels, des esprits, des essences, et enfin, en composer des remèdes, c'est l'affaire de la pharmacie. — Connaître les propriétés de ces plantes, les cueillir en temps utile et en saison convenable, les soumettre à la dessiccation, de manière qu'elles puissent être conservées le plus long-temps possible, sans que leurs vertus soient altérées, c'est l'affaire de l'herboriste; c'est la vôtre.

Ce n'est pas une chose si facile, que l'on pourrait d'abord le croire, que de choisir et de déterminer les lieux les plus propres au développement des vertus des plantes, et de les dessécher précisément jusqu'au point où elles doivent entrer en consommation dans la pharmacie.—Il ne faut jamais cueillir, à l'ombre ni dans les bois, les plantes qui aiment un grand soleil et l'air des coteaux, ni dans les terres sèches et pierreuses, les plantes marécageuses que le hasard a pu y faire germer.—Il y a une différence immense entre les vertus des plantes que l'on cueille sur le sommet des montagnes et celles de la même espèce que l'on trouve dans les vallées; entre celles qui croissent naturellement dans les champs, et celles que l'on cultive dans les jardins. — La manière de les dessécher doit varier selon la nature de leur contexture et de leur tissu cellulaire. — Ainsi les plantes féculeuses doivent être renfermées

Digitized by Google

dans des lieux secs, et soumises à une dessiccation lente et graduée. — Les plantes odorantes, au contraire, dont on veut conserver l'arome, doivent être desséchées rapidement, et leurs esprits retenus et comme emprisonnés dans des huiles ou alkools. — Les fruits des plantes émulsives, ou les semences froides, doivent être conservés dans leurs capsules, jusqu'au moment où on les consomme. — Il est des végétaux dont toute la vertu réside dans leur humidité, tels sont les pourpiers, les cochléarias, les joubarbes, et qu'il est nécessaire de conserver frais. — Parmi les végétaux employés dans la médecine, il faut distinguer les bois, les écorces, les racines, les tiges, les feuilles, les fleurs et les fruits. — Il faut prendre les bois sur les tiges d'une belle venue et d'un âge moyen, et les écorces sur de jeunes bois, durant l'automne, et sur les arbres résineux avant que la sève soit mise en mouvement.—Les vieilles écorces ne fournissent que des matières terreuses, elles sont sans vertu; il faut choisir l'épiderme qui est en dessous, et non celle qui est extérieure et que les arbres et arbrisseaux rejettent, comme on le voit dans les platanes et les cerisiers.

Les racines doivent être desséchées aussitôt qu'on les a arrachées. — Lorsqu'elles sont dures, petites et aqueuses, on les enfile à la suite les unes des autres, on les suspend dans un lieu bien aéré, après les avoir soigneusement brossées et nétoyées.

On coupe en tranches minces celles qui sont

Digitized by Google

charnues, et l'on fend celles qui sont ligneuses. — Il y a des racines que le soleil ne peut parvenir à dessécher, et qu'il faut nécessairement soumettre à la chaleur modérée du four. — Quand elles sont sèches, il ne faut jamais les renfermer dans des caves et des celliers, parce qu'elles en pomperaient l'humidité, et entreraient en végétation. — Il faut, au contraire, les garder dans un lieu sec et à l'abri des influences de l'air. — Les bulbes et les ognons, qui sont des espèces de racines, doivent être soigneusement dépouillés de leurs feuilles, et soumis à la chaleur du bain-marie. — Les racines des plantes vivaces doivent être arrachées après la maturité de leurs graines, et leurs racines annuelles ou bisannuelles après le développement de leurs feuilles. — Les racines résineuses se conservent plus long-temps sèches, que les racines ligneuses ou fibreuses.

On ne doit cueillir les feuilles des espèces qui appartiennent à la famille des émollientes, que lorsque le bouton de fleur commence à se montrer; et celles des espèces aromatiques, que lorsque les feuilles sont tombées et les semences mûres. — Si vous voulez faire usage des feuilles fraîches, ramassez-les un peu après le lever du soleil; si vous les destinez à être desséchées, ne les cueillez qu'en un jour serein et quand la rosée est dissipée.

Quant aux fleurs, le moment le plus propre pour les cueillir, est celui de leur épanouissement, mais il ne faut jamais les séparer de leurs calices.

Digitized by Google

dans les espèces dont la corolle est très petite,—On doit cueillir avec elles les feuilles et même les tiges, prendre en considération l'âge des plantes.—Les mauves encore jeunes sont émollientes; vieilles, elles ont une vertu opposée.— Il y a des fleurs qui purgent quand on les cueille en bouton, et qui sont stiptiques lorsqu'elles sont tout-à-fait épanouies.— Les liliacées, toujours dépourvues de calice, n'exhalent leur parfum que par leurs organes sexuels. — Avant et après leur fécondation, elles n'ont plus la même vertu : les fleurs de buglosse et de bourrache, gardées trop long-temps perdent de leur qualité. — Ces fleurs ne peuvent être conservées que dans des vases hermétiquement fermés.

Quant à la manière de dessécher les graines, fruits ou semences, il faudrait les diviser en plantes à gousse, à silique, capsule, noix, baie et drupe, et indiquer les époques de la cueillette et le mode de dessiccation pour chaque espèce.—Ce serait là un entretien à ne plus finir; et, pour mettre un terme à celui-ci qui est déjà trop long, je me bornerai à vous dire que la plupart des graines et semences des siliqueuses et des féculeuses, ne sont point odorantes ou virtuelles par elles-mêmes, et que leurs parties aromatiques se trouvent dans leurs enveloppes.— En général, il faut attendre la maturité pour cueillir les graines qui entrent dans la pharmacie. — Les drupes doivent être coupés et desséchés au soleil ou au four.—Les baies, comme plus délicates, ne doivent point être soumises à une action si forte.

Les plantes, une fois desséchées, ne doivent pas,

Digitized by Google

comme je vous l'ai déjà dit, être exposées aux injures de l'air, qui leur fait perdre leurs principes actifs. — Les étalages des herboristes, dans les grandes villes, sont un contre-sens. — Les jardins des apothicaires ne fournissent jamais des produits égaux en vertu à ceux qui viennent naturellement.

Ce serait ici le lieu de vous entretenir sur les moyens de dessécher, convenablement et en temps opportun, les cinq racines apéritives et les dix racines diurétiques, les trois pectorales majeures, les huit petites béchiques, les quatre antispasmodiques capitales, les trois émétiques végétaux, les vingt-deux purgatifs mineurs, les drastiques, les diaphorétiques cathartiques et escarotiques; mais je n'ai pas le courage qui serait nécessaire pour braver cette artillerie pharmaceutique que l'on oppose à la série nombreuse de nos infirmités sans pouvoir en triompher. — Je me plais dans les herborisations, et surtout dans la découverte des plantes rares; mais j'aime à trouver dans la corbeille de Flore autre chose qu'un catalogue apothicaire. — Lorsque, dans les premiers beaux jours, je cueille la première violette, et que j'en admire la forme et le parfum, je n'aime pas que l'on vienne m'apprendre que cette aimable avant-courrière du printemps contient un béchique dans sa corolle, un hydragogue dans son fruit, un diurétique dans ses feuilles, et un émétique dans sa racine.—Quel courage n'a-t-il pas fallu aux suppôts d'Esculape pour placer une pharmacie entière dans cette jolie petite fleur!

Digitized by Google

C'est par elle, et au nom de toutes celles dont la violette forme l'avant-garde, que je reviens à vous, aimable bouquetière. — Plus heureuse que l'herboriste auquel vous venez d'associer vos destinées, lorsque vous tressez en guirlande cette collection de fleurs qui s'épanouissent en disques, en grelots, en papillons, en vases, en masques, en lèvres réunies, vous ne songez pas aux infirmités humaines, et vous voyez autre chose que des apozèmes et des juleps dans les couronnes qui se forment sous vos mains. — Vous n'y apercevez que les événements heureux dont elles vont orner les fêtes.—Jeune encore, vous exerçâtes votre industrie dans une grande capitale. —C'est là que vous apprîtes comment on orne de fleurs les arcs de triomphe, le char de la victoire, les armes des légions revenant de la guerre. — Lorsque le grand empire devint tout à coup un petit royaume, vous vous êtes exercée dans l'art, depuis long-temps oublié, d'orner, de festonner les calvaires, les reposoirs, les bannières des processions monastiques, et les chapelles des congrégations.—Une telle souplesse dans l'usage de vos talents a dû vous mériter un grand nombre d'indulgences.

Comme on n'a pas encore écrit l'histoire de la grande révolution qui s'est opérée dans la composition des bouquets, ni établi de règles certaines sur cette matière, je vais, puisque la circonstance se présente, vous en dire deux mots. —Je n'ai jamais laissé échapper l'occasion de me distraire du spectacle des sottises humaines par l'étude des fleurs

Digitized by Google

que la nature prodigue, et je regrette seulement que dans les circonstances actuelles les fleurs et les sottises se trouvent ensemble.

Autrefois (et les portraits qui nous restent de nos grand'mères en font foi) on ne connaissait que les bouquets symétriques. — On avait porté la régularité et les principes de l'architecture dans leur composition. — On faisait un bouquet comme on édifie un palais. — Au centre le grand œillet à carte ou la rose à mille feuilles, aux deux ailes les brins de jasmin, les immortelles ou les fleurs de lis. — Toute cette composition était roide, guindée, plaquée en éventail, et tellement fixée que le vent du nord le plus impétueux eût été incapable de faire mouvoir une feuille ou faire tomber une pétale. — L'art a beaucoup changé depuis, le laisser-aller a pris la place des règles impérieuses, et le bouquet romantique a paru. — On veut aujourd'hui du bouffant, de l'irrégulier, du désordre, et jusqu'à un certain air de négligence qui ne sied pas trop mal. — On veut que le bouquet soit formé comme par hasard, et tel qu'on aurait pu le trouver tout formé dans les bois, sur des coteaux romantiques; et au lieu de lier les fleurs ensemble, ou brin à brin avec des rubans, comme le faisaient nos pères, avec des fils de fer, comme le faisaient nos grands-pères, on les attache négligemment avec une liane, un brin de jonc ou d'herbe, et tout ce que l'on trouve sous la main. — On a renoncé aux hortensias, aux boules-de-neige, aux pivoines et aux tulipes, et l'on veut aujourd'hui des marguerites

Digitized by Google

simples, le muguet des bois, des boutons-d'or, des narcisses, des primevères et des renoncules telles que les prairies nous les offrent; les clématites, les chèvre-feuilles, tels qu'on les trouve sur les buissons; et parmi tous les œillets, on ne souffre que celui des chartreux, parce qu'il réveille dans l'esprit de quelques-uns l'idée de saint Bruno, comme la pervenche rappelle au cœur de quelques autres le souvenir de Jean-Jacques. — On veut que tout cela soit mobile, flottant au gré des vents, comme la chevelure d'une douairière qui vient en une seule nuit de passer du blanc au noir.

Pour la fête d'un personnage ministériel, ce ne sont pas des bouquets qui suffisent, il faut encore des pots, des vases, des caisses remplies d'arbustes en fleurs, et qui encombrent tout l'hôtel depuis le vestibule jusqu'au cabinet noir. — Tandis que les dames de la ville n'aiment que les fleurs des champs, les femmes de la campagne ambitionnent les fleurs des parterres des villes. — Elles sont de rigueur dans les baptêmes et dans les noces champêtres. — Les villageoises croient se relever en prenant un air de ville, et les femmes de ville, en se parant des fleurs champêtres, croient se rendre plus intéressantes. — Elles espèrent par là ressembler à des bergères qui, en folâtrant dans les prés, ont formé ces bouquets pour orner la houlette et couronner la musette de leurs bergers. — C'est ainsi qu'une sottise répond toujours à une autre sottise. — Mais, pour quelque usage que l'on destine un bouquet, il ne faut jamais oublier les fleurs odo-

Digitized by Google

rantes. — Elles portent à la tête, et de la tête elles se répandent sur toute notre organisation animale.

Les serpolets, les lavandes, les marjolaines, doivent embaumer les bouquets de noce et des fêtes de campagne. — Dans les bouquets de ville, il ne faut plus de ces tubéreuses ni de ces jonquilles si chères à nos grand'-mères, parce qu'elles avaient la fibre dure. — On est aujourd'hui plus délicat, on aime à y trouver l'héliotrope qui sent la vanille, le réséda qui sent la fleur de raisin, la fève en fleur qui sent tout ce que l'on veut, et enfin ce je ne sais quoi qui a d'autant plus de charme qu'on ne saurait le définir.

Telles sont, mes chers amis, les instructions que j'avais à vous donner sur les professions que vous exercez. — Placés, comme vous l'êtes, entre des fleurs et des médicaments, vous répondez à deux des principaux besoins de la société, le soulagement dans nos maux et la réjouissance dans nos fêtes. — Puissiez-vous couler des jours longs et heureux, entre des camomilles et des roses!

LE COQUETIER ET LA FRUITIÈRE.

A.—Je vous félicite, mes chers amis, sur l'hymen qui vient d'unir vos destinées.—La sympathie qui existe entre vos deux professions a fait naître, sans doute, celle qui existe entre vos personnes.—Les paniers du coquetier s'associent fort bien avec les corbeilles de la fruitière, et c'est à cette double

Digitized by Google

industrie que nous devons la prospérité de nos basse-cours et la richesse de nos vergers.—A quoi nous servirait de produire, si nous manquions de débouchés. — Le coquetage et le colportage dans les campagnes sont les deux plus anciennes industries, et, en les réunissant, vous ne pouvez manquer de faire fortune.

B.—Que le ciel vous entende, monsieur, car le commerce ne va plus.—Nous nous donnons beaucoup de mal, et nous ne gagnons pas grand'chose. Les plus belles pièces demeurent invendues sur les marchés, la grosse consommation a disparu, et nous ne débitons plus que du fretin.

A. — Pourquoi donc cela?

B. — C'est parce que les élections sont finies.

A. — Quelle influence les élections exercent-elles donc sur votre commerce?

B. — Monsieur, je vais vous le dire [1]. — Quelques mois avant les élections, toutes les autorités entrent en goguette par ordre supérieur, et tant que le ministère travaille sa marchandise, nous ne pouvons pas suffire à débiter les nôtres. — Il y a des galas et des fêtes de tous les côtés, des repas d'ambulance et des repas à poste fixe, depuis le préfet qui fait ses tournées dans les districts, le sous-préfet qui fait la sienne dans les chefs-lieux de canton, jusqu'à l'inspecteur, le contrôleur, le buraliste, le garde-général des bois qui se donnent de leur côté beaucoup de mal. — Douanes,

[1] Sous le ministère déplorable de Peyronnet, Corbière, etc.

Digitized by Google

domaines, droits-réunis, enregistrement, forêts, tous se lèvent ensemble et se mettent en mouvement. — Il y a alors rivalité entre MM. les gens du roi; c'est à qui donnera le mieux et le plus souvent des dîners auxquels on appelle tous ceux qui pensent bien, et même ceux qui pensent mal dans l'espérance que l'on parviendra à séduire ceux-ci par la finesse des morceaux. — C'est à cette époque qu'il faut voir la beauté des étalages sur les marchés et la belle circulation de l'argent. — On enlève les plus belles pièces sans marchander; MM. les cuisiniers y mettent le prix qu'on leur demande, et l'on sait d'avance quelles sont celles que l'on destine aux élections. — Un chapon fin de chair et haut en graisse est salué à son arrivée au marché, comme chapon électoral, et toute carpe au-dessus de six livres est saluée sous celui de carpe électorale. — Elle est destinée à être mise au bleu et à servir comme pièce de milieu au grand couvert. — Il faut alors que nous pourvoyons à tous les festins que l'on donne à cette époque, et nous ne savons auquel entendre, car il y en a de trois espèces. — Le banquet rustique qui se donne au chef-lieu de canton, le repas bourgeois qui a lieu à la sous-préfecture, et le gala nobiliaire qui se donne en grande tenue au chef-lieu du département.

A. — L'expérience que vous avez acquise dans votre commerce doit vous avoir appris quelles sont les consommations que l'on fait le plus communément dans les repas rustiques.

B. — Monsieur, ce sont ordinairement des oies.

Digitized by Google

de haute-graisse, des cochons de lait, des quartiers de sanglier, si l'inspecteur des forêts est invité; des volailles au gros sel provenant des confiscations, si ce sont les gens de l'octroi; des guignolets, si ce sont les gens des droits-réunis, le simple garde est obligé d'y fournir un lapin.

A.—Et dans les dîners du district?

B.—Il y faut nécessairement quelque chose de plus délicat et de plus fin, mais le dindon gras y est de rigueur.

A.—Et dans les galas nobiliaires?

B.—La venaison y est indispensable avec quelques brochetées de becs fins faisant la rôtie.

A.—D'après votre expérience dans cette partie, apprenez-moi, s'il vous plaît, combien il faut de dindons pour confectionner, suivant les règles de l'art, un bon député de la droite?

B.—Je ne puis répondre avec précision à cette question, mais je puis seulement affirmer que l'on y fait une grande consommation d'écrevisses.

A.—Et pour confectionner un bon et solide député siégeant dans le ventre de l'assemblée?

B.—A en juger par le nom seul, il semblerait qu'une demi-douzaine de veaux de Pontoise y suffirait à peine.

A.—Et pour un deputé siégeant à gauche?

B.—Pour ceux de cette espèce, je ne sais comment cela arrive; mais il est vrai de dire qu'ils se font tout seuls, qu'ils viennent tout naturellement et comme par enchantement; et si ce n'était les grosses pièces que l'on consomme pour les écarter,

Digitized by Google

il n'y aurait pas pour nous de l'eau à boire dans de telles élections.— Lorsqu'un député de gauche sort par hasard, ce ne sont plus les autorités, c'est le peuple qui entre en goguette; ce sont des danses et des farandolles, des cris et des feux de joie, des aubades le matin, des sérénades le soir à étourdir toute la ville.—Chacun régale et traite ses voisins le mieux qu'il peut, en petites denrées à la vérité, parce que ce sont de petites gens; et c'est de bien bon cœur que nous les leur vendons à bas prix. — Pendant que l'on chante et que l'on ribotte, chacun suivant ses moyens, messieurs les gens du roi défilent tristement, parce que la joie du peuple les fâche.—Mais hélas! voilà qui est fait pour bien long-temps, nous ne verrons pas d'ici à quelques années des fêtes si favorables à la consommation.—Aujourd'hui les bouches sont closes, les ventres sont pleins, il semble qu'on les ait remplis pour sept ans.— Il n'y a plus rien à faire pour nous, et déjà la misère nous accable.—Pauvre coquetier! abandonne tes paniers, vends ton âne et son bât, et ne garde son licol que pour te pendre. — O mon Dieu! ô grand Dieu! souffre qu'on nous donne des élections tous les ans, afin que l'on fasse plus souvent bombance dans tout le royaume; et si telle n'est pas ta divine volonté, permets du moins à nos saints archevêques de nous régaler de temps en temps de quelques jolies petites missions qui nous rapportent quelque argent!

A.—Je vous avoue que je ne conçois pas com-

Digitized by Google

ment des cérémonies toutes saintes peuvent donner quelque faveur à votre commerce.

B.—Saintes, tant qu'il vous plaira, mais derrière le saint se trouve l'homme, l'homme qui aime la consommation, et il n'y a pas de plus grands consommateurs que les gens qui composent le sacré cœur.

A.—Vous connaissez donc les révérends pères jésuites qui font les missions?

B.—Bon Dieu! si je les connais! lors du dernier carême qu'ils ont prêché dans le canton, ils ont mis ma fiancée dans la société du chapelet, et ils m'ont promis à moi-même de me placer, quand je l'aurais épousée, dans la grande confrérie.

A.—Les jésuites font donc bonne chère?

B.—Oui et non; oui pour eux-mêmes; non pour le public: abstinence, humilité au-dehors, sensualité au-dedans, tel est le mot d'ordre de la congrégation. —Tout s'y fait à pot couvert, et, comme on dit en notre endroit, à *muchepot*.

A.—Les jésuites sont-ils grands consommateurs de fruits?

B.—Oui, pourvu qu'ils soient beaux et bons.—Aussitôt que la mission est ouverte, les messires-jeans entrent en consommation, les virgouleuses pour rafraîchir les prédicateurs, les muscadets pour les confesseurs, jolies petites pommes d'api pour les jeunes, reinettes ridées pour les vieux qui sont les cache-sottises des jeunes. — Lorsque la mission est en grande chaleur, c'est merveille de voir l'étalage des fruits de toute espèce, et

Digitized by Google

d'entendre les marchands crier à tue-tête à la porte de la mission : « Qui veut acheter des agnus, des re-« liquaires, des rosaires bénits, et les cantiques de « la mission »; et d'autres qui disent : « Bon chré-« tien à vendre, qui veut du fenouillet, du trésor « d'amour? » et quelquefois il arrive que la fruitière troque une douzaine de ses bergamottes et une corbeille de sans-pareille, contre un petit buste de St-Ignace fait en corne, ou contre un cantique pieux sur l'air de *ça ira.*

A.—Tout cela, mon cher ami, est fort indécent, et je suis surpris qu'on l'ait souffert si longtemps.

B.— C'est bien pis, ou pour mieux dire, c'est bien mieux encore lors de la plantation de la croix. —Les répétitions durent plus de quinze jours, les jeunes filles endimanchées, vêtues de blanc, d'un côté; et de l'autre les jeunes gens les plus huppés de la ville avec un cierge à la main, et un bout de la croix sur l'épaule; le capitaine des jésuites perché sur la croix, et commandant avec un porte-voix l'exercice et les évolutions par le flanc droit et par le flanc gauche.

A.— En voilà assez sur ce chapitre, mon cher ami, une fois pour toutes, brisons là-dessus.—La piété du meilleur des rois, du roi très chrétien, a été éclairée sur cet article. Il n'a pas voulu que l'on avilît notre religion toute sainte par des mascarades burlesques, par des orgies qui rappellent les saturnales du paganisme; il a supprimé les Jésuites, chassé les loups du bercail, et rendu les fi-

Digitized by Google

dèles à leurs véritables pasteurs. — Rendons hommage à Dieu, et mille grâces a notre roi.

B.—Rendons hommage à tous ceux qui nous font vivre. — Si les ordonnances royales sont exécutées, nous voilà tous dans la misère.

A.—Vous trouverez des débouchés plus honorables pour vos denrées, et il ne faut jamais compter sur un revenu certain quand il est fondé sur des folies.

B.—Sauf le respect que je vous dois, monsieur, c'est la folie de quelques-uns qui fait le bien-être de tous les autres; et il m'est avis que sans cet ingrédient-là le monde cesserait de marcher.

A.—J'en conviens.—Mais pourquoi ne pas nous donner au moins des folies plus gaies?

LE TUILIER ET LA FILLE DU POTIER.

A.—Je crois bien vous reconnaître, mon cher ami, et, si je ne me trompe, c'est bien vous qui êtes tuilier dans notre canton, et qui avez épousé la fille du potier.

B.—Oui, monsieur, grace aux bontés de monsieur.

A.— Dites plutôt, grace aux influences du printemps, qui vous amenèrent chez moi à la fête du joli mois de mai, et lorsque les fauvettes commençaient à chanter.—Vous connaissiez depuis longtemps sans doute celle avec laquelle vous avez désiré de nicher?

Digitized by Google

B.—Nous sommes nés porte à porte, ma tuilerie n'est séparée de sa poterie que par un mur mitoyen; en sorte que, depuis l'enfance, nous avons pétri l'argile ensemble.

A.—Et en grandissant.

B.—Nous avons gâché, corroyé et moulé la glaise.

A. De manière que vous êtes, en vous aidant l'un l'autre, devenus de bons ouvriers?

B.—Nous faisons de notre mieux, et tandis que je cuis la brique, elle fait la cruche.

A.—C'est là un vase bien fragile, et ne lui est-il jamais arrivé d'en casser un entre ses mains?

B.—Je vous comprends, monsieur, et je vais vous répondre.—Un beau matin l'oiseau s'échappa de sa cage, et vola à tire-d'aile à St-Aubierge, où il est resté trois jours et trois nuits pour faire ses dévotions.

A.—C'est là un léger nuage qui a passé sur votre tête, et qui s'est facilement dissipé.

B.—Sur ma tête, oui, mais, pour léger, non; car je le sens encore peser sur moi.—Nous étions déjà promis l'un à l'autre, et nos conditions étaient arrêtées, lorsqu'elle donna ce coup de canif dans le contrat.

A.—La dévotion couvre tout, et ce n'est pas à un tuilier tel que vous de soulever le voile qui cache les choses saintes.

B.—J'en conviens.

A.—Et puisque cet accident devait arriver, ne vaut-il pas mieux qu'il soit survenu avant qu'après le mariage?

Digitized by Google

B.—Cela est certain.

A.—Et puis, vous n'ignorez pas qu'il y a bien de méchantes langues dans le monde.

B.—C'est la vérité.

A.—Ce qui est fait, est fait; il n'y a plus à y revenir.

B. — Je n'en disconviens pas.

A. — Le sacrement a tout effacé, et il ne reste aucun vestige.

B. — Cela est juste; mais trois jours et trois nuits passés en dévotion à Saint-Aubierge, y a-t-il conscience ?

A. — Allons, mon ami, trève à d'inutiles doléances, et ne songez plus au passé.

B. — Monsieur, la chose n'en est pas demeurée là, et, avant de signer le contrat, j'ai exigé du beau-père des indemnités pour cette aventure, qui a fait beaucoup de bruit dans l'endroit.

A. — Que vous a-t-il donné pour cela?

B. — Un vieux fonds de plats à barbe à bordure jaune et à dessins variés qui restait invendu dans la poterie, et en me le livrant, le beau-père me dit : *que ceux qui sont barbouillés se débarbouillent.*

A. — Qu'avez-vous fait de ces plats à barbe?

B. — Je les ai vendus à tous ceux de nos voisins qui en avaient besoin comme moi, et j'ai trouvé plus de pratiques que je n'avais de plats. — J'en ai seulement conservé un dont je me sers pour faire ma barbe les jours de fête et de dimanche.

A. — Conservez-le bien, mon cher ami, pour

Digitized by Google

vous en servir non-seulement les dimanches et les fêtes, mais encore les jours ouvrables. — Mais dites-moi, y a-t-il eu d'autres difficultés dans vos conventions de mariage?

B.—Pas absolument, si ce n'est en raison d'une entorse que la pélerine se donna à Saint-Aubierge, et qui la fait clocher de la jambe gauche, et d'une fraîcheur qui lui est tombée sur la vue et qui la fait clignoter de l'œil droit.

A. — Et vous avez demandé des indemnités pour ces deux accidents-là?

B. — Oui monsieur, parce qu'ils sont survenus depuis qu'elle m'était promise, et durant son pélerinage.

A. — Et qu'avez-vous obtenu?

B. — Un lavabo en porcelaine pour l'œil, et 25 belles dames-jeannes en terre cuite pour la jambe.

A. — Au moyen de quoi toutes les difficultés ont été levées?

B. — Pas aussi vite qu'on pourrait le croire. — Le beau-père a exigé de moi qu'en ma qualité de tuilier, je tinsse la couverture de son habitation garnie en bonnes tuiles marchandes plates et à crochet; les lucarnes et faîtages en tuiles creuses et les tuyaux de cheminée en mitres.

A. — Vous y avez sans doute consenti?

B. — Non pas sans peine, parce que le toit de l'habitation du beau-père, étant le seul dans le pays qui soit plat, est le rendez-vous habituel de tous les matous du voisinage qui, en y faisant leur sabbat, commettent beaucoup de dégâts; et, pour

Digitized by Google

y remédier, j'ai exigé que l'on insérât dans le contrat que le beau-père tiendrait sa chatte renfermée.

A. — Est-ce là tout?

B. — Il a exigé de plus que je substituasse au pavé de notre chambre nuptiale un briquetage verni, et comme je lui ai fait observer que sa fille, lorsque j'étais en simple liaison avec elle, n'avait pas toujours été si difficile sur le choix des lieux et des appartements, il n'a pas eu honte de me répondre : « Quand on est demoiselle, toute place « est bonne, mais quand on est dame, c'est une « autre paire de manches. »

A. — C'est là une gausserie fort déplacée dans la bouche d'un beau-père.

B. — D'un beau-père dont la fille a demeuré trois jours et trois nuits à Saint-Aubierge pour y faire ses dévotions.

A. — Finissez, je vous prie, sur ce chapitre. — Le passé n'est pas au pouvoir des hommes, et il est peu sage de s'en occuper lorsque l'on néglige l'avenir. — Songez à tirer parti de vos deux industries, et à vous assurer une existence aisée et un ménage, si ce n'est heureux, au moins tranquille.

A. — Nous comptons sur la protection de monsieur, pour nous continuer sa pratique; nous aurons soin de l'approvisionner, moi en tuiles et briques de bonne qualité, elle en vaisselle belle et marchande.

A. — Vous m'avez jusqu'à présent fort médio-

Digitized by Google

crement servi, mais j'espère que vous vous piquerez d'honneur pour que je le sois mieux à l'avenir.

B. — Nous croyons n'avoir jamais manqué au respect que nous devons à monsieur.

A. — Qui vous parle de respect? — Il n'est question ici que de pots, de tuiles et de briques. — Vos vaisselles sont mal cuites, cassantes, couvertes d'un vernis qui se détache lorsqu'on les met au feu.—Vos tuiles sont à peine demi-cuites, elles se décomposent au grand air, se détériorent par les gelées; elles peuvent à peine servir deux ou trois ans.

B. — Vous pardonnerez à un pauvre ouvrier fort ignorant qui fait ce qu'il peut, mais qui ne sait pas grand'chose; et comme vous n'ignorez de rien, je vous prierai de vouloir bien nous donner sur notre état quelques instructions que nous puissions mettre à profit. — L'argile étant la matière première sur laquelle nous travaillons, ma femme et moi toute l'année, je vous prierai de nous dire ce que c'est que l'argile.

A. — L'argile se compose dans ses parties essentielles de silice et d'alumine.

B. — Qu'est-ce que la silice et l'alumine?

A. — La silice est un sable qui provient de la décomposition des grès, quartz et cristaux, et l'alumine est un mélange d'acide sulfurique ordinairement combiné avec divers carbonates.

B. — Qu'est-ce que le grès, le quartz, les carbonates et l'acide sulfurique?

Digitized by Google

A. — Vous m'avez poussé jusqu'au dernier retranchement de la science. — Les métaux, ou les terres primitives qui n'en sont que les oxides, sont des éléments qui ne pouvant pas être décomposés, sont par cela même indéfinissables. — Tous les savants du monde n'en savent pas plus sur cet objet que le plus ignorant briquetier.

B. — Lorsque ma femme travaille dans sa poterie, elle me demande sans cesse : « pourquoi ceci ? pourquoi cela ? dis-moi un peu ce que c'est que cette matière, d'où elle vient, qu'est-ce qui l'a faite ? » que faut-il que je lui réponde ?

A. — Il faut lui répondre : achève ta cruche, ma mie, et ne te mêle pas d'autre chose.

B. — A quoi sert donc la science ?

A. — A diriger sagement notre esprit vers d'utiles pratiques, à faire des expériences, à constater leurs résultats, et à ne jamais s'occuper des causes premières qui sont le secret de notre créateur. — La souris qui vit dans un vaisseau ne sait point de quelle part elle vient ni où elle va ; elle ignore de quel bois le bâtiment est construit et comment on le manœuvre. — Que fait elle donc ? elle grignotte. — Nous sommes les souris de la Providence, ses souris de prédilection ; puisqu'elle nous a donné une ame pour nous élever jusqu'à elle, un cœur pour l'adorer, quoiqu'elle nous ait refusé l'intelligence pour la comprendre.

B. — Pauvres rats que nous sommes ! sans cesse sur le qui vive contre les chats, en défiance contre les souricières, toujours en quête pour notre sub-

Digitized by Google

sistance et celle de nos familles; des soucis et toujours des soucis, jamais un instant de repos, quel triste sort! Mais puisque la Providence le veut ainsi, continuons notre travail du mieux que nous pouvons; instruisons-nous pour mieux faire encore, et ayez la bonté de nous dire quelque chose de plus sur l'argile, puisqu'elle est notre gagne-pain.

A. — Je vous ai déjà dit, mon cher ami, que l'argile est une terre composée de silice et d'alumine dont le caractère est de se délayer dans l'eau, de former d'abord une bouillie glutineuse, de devenir ensuite par l'action de l'air une pâte consistante et cependant flexible qui reçoit et conserve en se desséchant la forme qu'on a voulu lui donner, et qui soumise à l'action du feu acquiert une dureté semblable à celle de la pierre.

B. — Mais quelle est l'argile que l'on doit préférer?

A. — Cela dépend de l'emploi que l'on veut en faire. Il y a des argiles qui contiennent outre la silice et l'alumine diverses autres substances salines ou terreuses, telles que les micas, les pyrites des bitumes, des sulfates, des potasses, et c'est de cette variété que résulte la terre à foulon qui sert à dégraisser les laines; la terre médicinale qui sert à purger nos corps; la terre à four et à creuset où l'on peut fondre et vitrifier les métaux les plus réfractaires; la terre à pipe qui est la matière première des porcelaines et des biscuits. — Quand on est dépourvu des moyens chimiques nécessaires pour procéder à la décomposition et à l'analyse des

Digitized by Google

argiles, on fait des essais en petit, soit en manipulation, soit en cuisson, et l'on acquiert par là une connaissance exacte de la qualité des matières. — Celle qui convient le mieux pour les tuiliers et les briquetiers, c'est l'argile blanche à veine rouge, dans le poids de laquelle la silice, l'alumine et l'eau entrent pour les dix-neuf vingtièmes. — Trop grasse, l'argile se tourmente durant la cuisson; trop maigre elle se dessèche avec trop de rapidité. — Pour la poterie, il faut que l'alumine domine; pour la tuilerie, il faut une argile moins grasse et par conséquent moyenne; pour la briqueterie, la silice doit dominer. — Il y a des moyens de corriger l'argile; lorsqu'elle est trop grasse, on la maigrit avec des sables et des terres végétales; lorsqu'elle est trop maigre on lui donne plus de corps en la saturant avec des argiles plus alumineux. — Les argiles qui contiennent des oxides métalliques entrent en fusion durant la cuite; refroidies elles absorbent facilement l'humidité et s'en dessaisissent difficilement.—On trouve ordinairement les argiles blanches dans les terres d'alluvion, alternées avec des couches de sable, et dans les fissures de certaines roches. — On doit la ramasser pendant l'hiver et en avoir toujours d'avance.—Lorsqu'elle a subi l'alternative du gel et du dégel, elle travaille mieux au printemps.

Après les explications que je viens de vous donner, c'est à mon tour de vous questionner; et vous allez d'abord me dire de quoi se compose le local de votre tuilerie.

Digitized by Google

B. — On y voit d'abord deux fosses, l'une pleine d'argile pour l'emmagasinage et l'humectation, l'autre pour le corroyage; plus, une minette, un séchoir, un atelier de moulage, une grande aire, un four à cuire, un hangar ou halle pour exposer à l'air et mettre en vente les marchandises.

A. — Comment est faite votre première fosse?

B. — En bonne maçonnerie, sur un quarré ayant 12 pieds sur chaque face. — C'est là que je dépose l'argile la plus vieille qui soit dans mon approvisionnement, et sur laquelle je répands de 30 à 36 pieds d'eau. — Je fais entrer dans cette fosse, les pieds et les bras nus, et comme un enfant perdu, un gâcheux vigoureux qui pétrit de toutes ses forces, et qui retire les cailloux et les graviers à mesure qu'il les sent sous ses pieds, qui bat, tourne et retourne l'argile, et qui, après l'avoir suffisamment pétrie, la jette par petites parties dans la seconde fosse.

A. — Quelle étendue avez-vous donnée à votre seconde fosse?

B. — Elle est plus large et moins profonde que la première. — On la couvre d'une couche d'argile déjà pétrie, et d'une épaisseur de 8 à 10 pouces. — Le marcheu la piétine encore une troisième fois, après l'avoir couverte de sable, pour empêcher qu'elle ne s'attache avec trop de force à ses pieds; et il est toujours armé de deux bâtons pour se dégager avec moins de difficulté. — Il piétine une quatrième, une cinquième fois par sillons croisés dans tous les sens, allant et revenant sans

Digitized by Google

cesse sur ses pas; et quand l'argile est suffisamment corroyée, il la jette par petites parties, et par fragments amincis, sur une aire placée à côté de la fosse. — C'est là que le vengeur arrive, et qu'il la coupe avec un instrument tranchant, qu'il la porte sur ses mains garnies de sable, sur une table également saupoudrée, et sur laquelle il pétrit de nouveau l'argile pour la porter enfin sur l'établi du mouleur.

A.—Quels sont les procédés de ce mouleur?

B.—Il jette, avec toute la force dont il est capable, l'argile dans le moule, qui doit être en fer ou en bois; il la presse, la comprime, l'aplatit avec un instrument que l'on nomme plane. — Quand l'argile a été suffisamment pressée, il frappe rudement le dos du moule pour en détacher l'ouvrage et y substituer une autre portion d'argile. — Alors le porteur arrive qui saisit l'argile mouillée par les deux oreilles. Il la pose à terre doucement, et à l'air libre, et la couvre de sable, tandis que le mouleur continue son travail avec une rapidité telle qu'il moule plusieurs centaines de tuiles ou de briques en deux ou trois heures.

A.—Qu'est-ce que la minette?

B.—C'est un amas de sable qui est toujours placé entre la fosse du gâcheux et l'établi du mouleur.

A.—Comment est fait le séchoir?

B.—C'est une grande aire qui prend l'air et reçoit les rayons solaires de tous les côtés, que l'on couvre de paillassons quand le temps est menaçant, et sur

Digitized by Google

laquelle on laisse les ouvrages moulés jusqu'à ce qu'ils aient acquis assez de consistance pour être relevés sans les briser. A mesure qu'on les relève, le pareur, armé d'un couteau, enlève les bavures et toutes les parties qui excèdent le niveau du moule, parce qu'elles nuiraient à la beauté de la marchandise.—C'est ainsi que se fabriquent les briques, les carreaux, les tuiles à crochets et tous les ouvrages plats; et quant aux tuiles creuses, le mouleur étend et manœuvre l'argile sur un cylindre qui leur donne la courbure nécessaire. — A côté du premier séchoir, toujours ouvert, est un séchoir couvert dans lequel s'opère la dissécation lentement et à l'abri, et lorsqu'elle est parvenue au point convenable, je place mes marchandises dans un four qui peut contenir deux cent mille briques ou tuiles espacées entre elles, je dispose le feu de manière qu'il puisse circuler librement dans toutes les parties, et lui donner une cuite égale. — Je pousse le feu doucement, d'abord avec du bois blanc et menu; puis je l'augmente successivement; et la cuite est parfaite au bout de quinze jours.

A.—Est-ce là tout?

B.—Oui, monsieur, sauf le défournage qui doit se faire avec beaucoup de précaution, et le refroidissage qui doit s'opérer lentement.

A.—Eh bien, mon ami, je ne connais rien de plus barbare qu'une telle fabrication. — Votre art me paraît être demeuré dans l'état où il était lorsqu'il fut inventé par les premiers sauvages. — Il

Digitized by Google

semble même qu'il ait dégénéré.—Y a-t-il rien de plus bizarre et en même temps de plus inhumain que de jeter un pauvre ouvrier à moitié nu dans un gouffre d'eau et d'argile de cinq pieds de profondeur, sur ce motif que le pied humain est seul capable de sentir et démêler les pierres, les graviers et tous les corps étrangers qui peuvent être dans cette fosse; et la mécanique est-elle tellement dépourvue de moyens, qu'elle ne puisse découvrir et extraire ces corps sans les mêmes peines et les mêmes dangers.—Et quand ce pauvre homme est sorti tout suant et à moitié noyé de cet océan de boue, n'est-il pas barbare de le jeter dans une seconde fosse, de le faire pétrir et piétiner cette terre douze à quinze heures par jour, sans aucun autre aide que les deux bâtons qui servent à le soutenir et à le dépétrer. — Voilà pour le piétinage et le corroyage.

Quant au moulage, la chimie et la mécanique sont-elles sans moyens pour opérer par des pompes et des manèges, et avec un grand ensemble, un travail que vous faites aujourd'hui pièce par pièce, morceau par morceau, ajoutant des brins d'argile sur d'autres brins pour en former des anses ou des crochets, qui se délassent trop facilement de la pièce principale.

Quant au chauffage et à la cuisson, c'est-là le côté le plus faible des tuileries actuelles. — Elles mettent aux bois qui appartiennent à la grande propriété un prix que la moyenne propriété ne peut atteindre, et elles rendent encore plus misé-

Digitized by Google

rable la condition du pauvre lui-même. — Les tuiliers, potiers et briquetiers restreignent, à la vérité, la consommation de bois dans leurs usines le plus qu'ils peuvent, et c'est-là la cause principale de la détérioration de leurs marchandises. — Cet abus si préjudiciable cesserait si les propriétaires d'usines employaient un autre combustible que le bois.—Il a été démontré, il y a plus de quarante ans, devant une société savante, qu'à poids égal (et la houille, comparativement au bois, est extrêmement lourde), il a été, dis-je, démontré qu'en préférant la tourbe au bois (et il est peu de vallée marécageuse où l'on ne trouve de la tourbe), on gagne un cinquième sur le poids du bois consommé, et qu'employant la houille, on gagne la moitié sur la tourbe et les trois cinquièmes sur le bois, alors même qu'il est de chêne.

Aussi qu'arrive-t-il de cette préférence donnée au bois sur la tourbe et la houille? c'est que la cherté du bois fait qu'on l'économise beaucoup trop dans les fourneaux; que la tuile n'étant qu'à moitié cuite, se délite, se fend par les gels et les dégels; tandis que les tuiles bien cuites dans un temps où le bois était à bon marché, après avoir couvert pendant des siècles de grands bâtiments, ont encore aujourd'hui une valeur double de celle des tuiles neuves qui sortent actuellement des usines.

Si une telle dégradation de l'art du tuilier pouvait subsister encore long-temps, à une époque où tous les arts industriels sont portés à un si haut

Digitized by Google

degré de perfection, on verrait la grande propriété substituer sur ses bâtiments l'ardoise à la tuile, la petite propriété préférer le chaume, et le pauvre se contenter pour les rez-de-chaussée de pavés et de corroie.

Les mîtres qui couvrent les cheminées et les conduits d'eau, en terre cuite, tombent en peu de temps en dissolution, et l'on préfère aujourd'hui à ces derniers des conduits en bois de sapin, d'aulne ou de chêne. — Pour qu'une tuile soit bonne et marchande, il faut qu'elle soit légère, dure, noirâtre, sonore, et que ses extrémités soient légèrement vitrifiées, au lieu de ces tuiles sourdes, demi-cuites, d'un rouge pâle, qui ne sont propres qu'à faire du ciment. — Il est fort à souhaiter que l'on cherche et que l'on découvre en France cette substance blanche et pulvérulente, commune en Toscane, et connue sous le nom de *farine fossille.* — Avec cette poussière on fabrique des tuiles inaltérables et éternelles, qui surnagent sur l'eau, et je puis vous en montrer quelques-unes qui furent faites il y a deux mille ans.

B.—Ah! monsieur, si jamais on adopte votre système de réforme, nous voilà tous ruinés; adieu les gâcheux, les marcheux, les piétineux; adieu les corroyeurs, vengeurs, porteurs et mouleurs; adieu même les couvreurs; car si nous fabriquons de la tuile comme vous dites, les couvertures d'habitation seront éternelles!

A. — Non, mon cher ami, vous ne serez pas ruiné par un nouveau mode de fabrication, et c'est

Digitized by Google

moi au contraire qui, en vous le conseillant, veux prévenir la ruine de vos usines que l'on finira par abandonner, si vous continuez à fabriquer aussi mal. — Il ne faut donc pas opposer par ignorance ou par un intérêt mal entendu de la résistance à une innovation que vous avez rendue indispensable. — Il y en a deux principales à faire en cette partie : la première consiste, au lieu de gâcher, piétiner, corroyer l'argile et la réduire en poudre impalpable, à la comprimer dans des moules de fer avec une presse hydraulique et de lui donner une densité semblable à celle de la pierre la plus dure; en telle sorte qu'avant d'être cuite, elle sera déjà plus durable que vos tuiles auxquelles vous n'avez fait subir qu'une demi cuisson. — La seconde innovation consiste en une machine américaine qui, à l'aide d'un seul cheval attelé à un manége, peut mouler jusqu'à trente mille briques par jour, et les dessécher jusqu'au point où elles peuvent être immédiatement soumises au four.

Il est remarquable que lorsque la poterie a fait depuis cinquante ans d'immenses progrès, l'art du tuilier et du briquetier soit demeuré stationnaire. — C'est là une matière qui appellera tôt ou tard, mais nécessairement, la sollicitude des savants qui s'adonnnent au perfectionnement des arts industriels.

La poterie a quelque chose de plus fin que la tuilerie; mais si l'on ne vernit pas, ou si l'on vernit mal les vases de terre cuite, ils contractent l'odeur des matières qu'ils contiennent, et ils ne

Digitized by Google

peuvent plus servir à contenir autre chose.— Que si on les vernit avec l'oxide du plomb vitreux qui se dissout par le contact des corps gras, cette dissolution communique aux substances alimentaires une qualité vénéneuse. — Un homme fort expert en cette matière m'assure qu'en imbibant d'huile de noix, de lin ou de toute autre huile siccative, les parois intérieures des vases de terre, et en les soumettant plusieurs fois à la chaleur d'un four dont on vient de retirer le pain, ils se couvrent d'un vernis qui ne présente aucun danger.

C'est par cette courte digression que j'arrive aux poteries, et que je vous ramène ainsi sur un terrain qui vous est familier: personne mieux que vous ne sait comment sont faits les pots, et la valeur intrinsèque des filles de potier.

B. — Sur le premier article, il est aisé de s'y connaître; on voit tout de suite si un pot est bien verni, s'il supportera bien le feu, s'il ne sera pas susceptible de se fêler. — Quant au dernier article, il est facile de se tromper, et je le donne au plus fin.

A. — Quelque difficulté que vous y trouviez, vous pouvez toujours me dire confidentiellement si votre femme est bonne ouvrière en poterie.

B. — Il n'y en avait pas autrefois de plus habile qu'elle pour mouler les dames-jeannes, donner de la grace à une douzaine de cruches; et c'était alors à qui achèterait des marchandises de sa façon. — Mais le maître mouleur de la fabrique de Saint-

Digitized by Google

Yriex, ayant passé par notre endroit et vu la pélerine au travail, fut curieux de lui donner quelques leçons dont elle profita si bien qu'elle abandonna subitement le genre grossier pour entrer dans le fin. — Les pots au lait et les terrines firent place aux lavabos, aux aiguières en fine pâte, et aux grands vases destinés à l'ornement des cheminées.

A. — Est-elle allée jusqu'aux biscuits?

B. — Pardienne! elle n'y a pas manqué; et après avoir fabriqué un bon nombre de marmousets, elle s'essaya sur le magot.

A. — Et ce maître mouleur, ce grand artiste a-t-il laissé dans le pays quelques-uns de ses ouvrages?

B. — Oui, monsieur, il a fait pour notre paroisse, et sur belle porcelaine un *ave maria* dans lequel il a peint ma femme en vierge, et lui en ange Gabriel; mais j'ai donné un coup de ciseau sur le nez de son Gabriel, qui a perdu ainsi tout son prix; attendu que nulle dévote n'a confiance en un ange camus.

A. — Qu'est devenu ce peintre des anges et des vierges?

B. — Il a été congédié de la poterie par le beau-père, parce qu'il disait à sa fille de certaines drôleries que, dans notre langage de potier, nous nommons des *crudités*; et, comme elle se trouve aujourd'hui sans maître et sans leçons, je prendrai la licence de vous demander pour elle une bonne instruction, pour qu'elle se perfectionne dans son état.

Digitized by Google

A. — D'après ce que vous venez de me dire, mon cher ami, il me semble qu'il serait désormais difficile de lui apprendre quelque chose, et puisqu'elle a abandonné la grosse poterie, je dois vous déclarer que je ne m'occupe que des choses rustiques, et que je ne me mêle point de tous les ouvrages de l'art. — Je donnerais volontiers tous les marmousets et tous les magots soit en chair et en os, soit en biscuit, pour une bonne fournée de dames-jeannes bien vernissées.

LE MINEUR ET LA FILLE DU SOURCIER.

A. — Par quel hasard, monsieur le chevalier, vous trouvez-vous ici confondu dans cette fête champêtre, et au milieu de ces noces villageoises?

B. — La chose est fort simple; jetez les yeux sur celle avec qui j'unis mes destinées, et soyez mon juge.

A. — Il est vrai qu'elle est charmante; mais comment êtes-vous parvenu à la découvrir dans un pays si reculé et si sauvage?

B. — On va bien jusqu'aux Grandes-Indes pour chercher un diamant ou une perle, et où n'irait-on pas pour trouver un objet aussi précieux que l'est une belle femme? — Après avoir visité beaucoup de contrées diverses, j'ai trouvé ici un trésor, et je m'y suis fixé; mais je vais vous dire en deux mots mon histoire, et vous verrez qu'elle est la chose du monde la plus simple.

Digitized by Google

Je suivis, fort jeune encore, et en sortant de l'école impériale des mines, la grande armée partant pour faire la conquête du monde. — Une vieille moustache, commandant les sapeurs de la garde, et qui, depuis, a eu le bonheur de se faire tuer dans l'explosion d'une mine, me prit sous sa protection. — Nous étions alors en quartier d'hiver au fond de la Pologne; je m'éloignais du bivouac d'avant-garde, lorsque je fus enveloppé par un pulsk de cosaques, qui me traînèrent à la queue de leurs chevaux devant leur hetmann. — Ces cosaques s'enivrèrent et s'endormirent durant la nuit. — Je m'emparai des armes de l'un d'eux, j'égorgeai tous les autres, et je m'enfuis.—Rien n'était assurément plus simple.

— A quelques jours de là, je me trouvai à un fait d'armes fort ordinaire, que notre major qualifia d'action d'éclat, et qui me valut la décoration. — J'aurais fait un chemin rapide dans l'armée, mais la paix avec les alliés fut signée, et je fus licencié avec le régiment. — Je retournai à mon village; mais comme il s'était révolté contre les alliés, je n'y trouvai que des ruines et des cendres. — Mon père, l'un des notables de l'endroit, avait été fusillé; ma mère, s'étant enfuie dans les bois, avait été mangée par les loups, qui suivent toujours les armées tartares, comme pour leur servir d'arrière garde. — Mais mon frère, jeune homme d'une belle espérance, fut emmené et enrégimenté par les Russes; il ser-

Digitized by Google

vit avec distinction dans la guerre contre les Perses, et aujourd'hui il commande l'artillerie qui bombarde Varna. — Un colonel polonais prit sous une protection toute particulière ma jeune sœur, qu'il emmena avec lui; et elle est actuellement comtesse, propriétaire de plusieurs milliers de paysans et d'un fort beau château.

A. — Vous conviendrez pourtant, monsieur, que ce sont là des aventures un peu extraordinaires.

B.—Elles me frappent, au contraire, par leur extrême simplicité. — En admettant la guerre comme principe, on rentre dans l'état de nature, et l'état de nature abrège beaucoup les difficultés et simplifie admirablement les affaires. — Aujourd'hui, chacun a la manie de faire l'important: écoutez l'histoire de ma vie, vous dit l'un; je viens de publier des Mémoires, vous dit l'autre, rien de si extraordinaire n'est encore arrivé dans le monde, ajoute-t-il; tandis qu'il n'est pas une seule moustache de la grande armée, à qui il ne soit arrivé souvent pis, et quelquefois mieux.

A.—Je vois, monsieur, que vous avez cultivé votre esprit, et c'est ce qui me fait craindre qu'un homme aussi distingué que vous l'êtes ne se repente un jour d'avoir fait un mariage champêtre.

B. — Champêtre! c'est là tout-à-fait ce qui me convient, j'aime fort le champêtre, et je voudrais le trouver en toute chose.

A. — Vous ne m'avez pas encore appris, monsieur le chevalier de la légion d'honneur,

Digitized by Google

comment vous avez fait connaissance avec la jeune personne que vous avez associée à vos destinées.

B.—Laissons là, monsieur Désormeaux, la chevalerie et tous les vains honneurs par lesquels on cherche à couvrir l'absence du véritable, et venons au fait tout simplement. — Jeune, orphelin, décoré, licencié, ou si l'on veut congédié sans pension ni fortune, je me mis à courir les campagnes comme un soldat retiré du service, et qui cherche du travail. — Je m'aperçus bientôt qu'il y avait sympathie entre les débris de cette grande armée qui n'était plus, et les restes de cette grande nation devenue en trois jours un petit peuple. — Ce sentiment me servit beaucoup, et comme j'avais été mineur à l'armée, je m'offris pour creuser des puits, curer des citernes, rechercher et découvrir des eaux. — Je trouvai bientôt plus de travail que je ne pouvais en faire, mais il arriva un jour que n'ayant pas suffisamment étayé les terres que j'avais forées jusqu'à trente pieds, je fus enseveli sous les décombres, et je demeurai plusieurs heures au fond d'un puits. — Rien n'était plus simple; on déblaya, on me retira sain et sauf, et le sourcier du village qui était accouru pour donner ses conseils dans ce déblaiement m'emmena chez lui. — Comme il y avait affinité entre nos deux métiers, il y eut bientôt sympathie entre nos deux personnes; et lorsque j'eus fait connaissance avec sa fille, je sentis qu'il y avait entre elle et moi quelque chose de plus sympathique encore,

Digitized by Google

parce qu'il tenait plus de l'instinct. — Après plusieurs mois de fréquentation, la jeune personne me dit confidentiellement qu'elle éprouvait des scrupules; un mois après, elle me confia qu'elle avait des craintes, et, le mois suivant, elle m'annonça officiellement qu'il y avait certitude. — Je pris alors la résolution de l'épouser, rien n'était plus simple; et comme vous avez la réputation de marier les filles au printemps après les avoir bénies, nous nous présentâmes chez vous à la fête du joli mois de mai, le beau-père avec sa baguette, moi avec les débris d'un vieil uniforme et elle avec ce sentiment de crainte qu'éprouve toujours une fille dans une situation difficile. — Tout cela est assurément fort simple; et si après avoir béni le mariage, vous avez encore la bonté d'assister comme parrain au baptême, rien ne sera certainement plus juste.

A. — Monsieur le chevalier, nous avons encore du temps devant nous pour y réfléchir.

B. — Moins peut-être que vous ne pensez.

A. — Permettez-moi de vous demander comment, après avoir fait de bonnes études à l'école impériale des mines, après vous être distingué à l'armée comme mineur, et dans l'intérieur comme fontainier, vous avez pu prendre confiance aux jongleries d'un misérable sourcier de village?

B. — De la confiance, pas le moins du monde. — Le beau-père croit de bonne foi et sans en démordre, le gendre ne croit pas un mot, et rit sous sa barbe; et tout cela n'empêche pas que nous ne vivions fort bien ensemble. — Qu'a de commun

Digitized by Google

une idée bizarre qui se loge, on ne sait trop comment au fond du cerveau, avec l'obligation, imposée à chacun de nous, de nous tolérer, de nous assister, et d'éloigner de nos foyers tous les objets de dispute qui pourraient en altérer la paix?— L'aberration des esprits est une chose simple et toute naturelle; la sottise est de droit commun dans le monde, et la raison n'y entre que comme exception.—Combien de fois n'avons-nous pas vu et ne voyons-nous pas encore, je ne dirai pas seulement quelques hommes, mais des nations entières, des nations civilisées et même savantes, adopter et soutenir les erreurs les plus grossières, se faire massacrer pour des bulles et des billevesées. —Mon beau-père n'est point un jongleur, il suffit qu'il soit de bonne foi pour que je lui voue toute mon estime, et que je ne le contrarie jamais sur un système qu'il a adopté comme vrai.—Il s'est enfariné de bonne heure de je ne sais quelle doctrine du R. P. Kircher, qui, dans son Monde Souterrain, *de Mundo Subterraneo*, soutient qu'avec une baguette à bout d'or on découvre des mines de mercure, parce qu'il y a affinité entre ces deux métaux, et que cette affinité donne un mouvement nécessaire à la baguette, lorsqu'on la promène sur une mine. Quant aux eaux souterraines, le même jésuite prétend que la baguette faite d'un bois spongieux, tel que celui de l'aulne ou celui du coudrier, portée sur une source souterraine, en absorbe les émanations humides, acquiert du mouvement et le communique au porteur de cette

Digitized by Google

baguette; et le cher homme est tellement persuadé de cette vérité que lorsqu'il la voit se mouvoir, il se donne à lui-même par excitation une fièvre qui le quitte aussitôt que son morceau de bois devient immobile.—Que voulez-vous répondre à un homme d'ailleurs fort sensé qui prouve, ou du moins croit prouver, le mérite de sa découverte par les pulsations multipliées de son pouls et l'extrême agitation de ses muscles?

A.—Ce qu'on aurait eu le droit de répondre il y a quelques années aux démoniaques de Besançon, aux lutins de Loudun, aux possédés de tous les pays que les jésuites faisaient parler; et plût à Dieu qu'ils fussent toujours demeurés dans le monde souterrain créé par le révérend père Kircher, parce qu'ils en auraient moins agité la surface. — Mais abandonnons le champ des sottises, et parlons raison.—Vous avez fait à l'école impériale des mines des études savantes qui vous ont été utiles dans le champ de la gloire, et qui vous servent encore aujourd'hui pour des travaux moins glorieux, sans doute, mais d'une utilité plus générale.—Pendant que vous avanciez avec la grande armée vers le nord de l'Europe, la science ne demeurait pas stationnaire, elle faisait aussi ses progrès.—M. Garnier, inspecteur-général des ponts-et-chaussées, vient de fixer la science, relativement aux eaux souterraines qu'il s'agit d'amener à la surface, par un travail couronné par une société savante et imprimé par ordre du gouvernement.—Il a établi les règles générales qui doivent diriger la conduite que doit

Digitized by Google

tenir le sondeur-fontainier, et il les a déduites de la nature et de la disposition du sol.

B.—Je me procurerai ce Mémoire aussitôt que je le pourrai; mais, en attendant, je vous prie de vouloir bien me faire part de quelques notions préliminaires qui m'en rendent la lecture plus facile, et l'application plus heureuse.

A. — Ce serait à moi, monsieur le chevalier, à prendre de vos leçons; mais, puisque vous l'exigez, je vais entrer avec vous dans quelques détails relatifs à cette matière.

Il n'est pas de science d'un intérêt plus vif que celle qui nous fait connaître les diverses couches composant la superficie de notre globe; et l'on ne doit donner tout au plus que le nom de superficie aux excavations de cinq à six cents toises que l'homme a pu creuser sur une masse de trois mille lieues de diamètre.—Chaque couche de cette surface est, pour ainsi dire, un feuillet de la grande histoire de notre globe, de ses catastrophes, de ses tempêtes; et l'on espère trouver dans chacune de ses pages le secret de son créateur : voilà pour la curiosité. Et quant à l'utilité, que pourraient les forces limitées de l'homme sans le secours des métaux que la terre renferme, et qui suppléent à sa faiblesse? Que serait l'agriculture sans l'eau, ce principe de toute végétation, qu'il faut souvent aller chercher dans les entrailles du globe?—Si chaque pièce de terre avait un cours d'eau, ses produits doubleraient, et la population augmenterait en proportion. — Fouiller la terre,

Digitized by Google

chercher des eaux, les amener à la surface, c'est, pour ainsi dire, créer de nouveaux habitants et donner naissance à des peuples nouveaux. — La baguette divinatoire, la verge d'Aaron, ont perdu tout leur crédit.—Les sourciers, les devins ont disparu avec les fées, les lutins, les fiefs et les monastères. — Plus de moines, plus de jongleries; plus de seigneurs, plus de vexations.—Des tarières, des pompes, des puits artésiens, sont aujourd'hui les objets particuliers de la science. — En toute chose, on veut et on cherche le vrai et l'utile.

On a, de tout temps, creusé des puits de quinze à soixante pieds de profondeur, en appuyant les terres environnantes par des charpentes, et ensuite par une maçonnerie établie au fond sur un rouet d'aulne ou de chêne; et nous devons aux Arabes la roue en chapelet, ou le *noria*, qu'ils apportèrent en Espagne. — Ce fut là le commencement de l'art; mais lorsqu'il a fallu chercher des eaux à quatre ou cinq cents pieds de profondeur, il a été nécessaire de créer une science nouvelle, d'inventer les instruments nécessaires à cette science; et nous devons à M. Garnier d'en avoir réuni les éléments dans un ouvrage, fruit d'une longue expérience et d'une habile pratique.

Ce savant ingénieur veut qu'avant de commencer aucun sondage, on étudie sur la superficie tous les faits géologiques qui peuvent donner quelque lumière.—Il vous recommande de ne pas

Digitized by Google

perdre votre temps à chercher des eaux souterraines dans les terres primitives, telles que le gneiss, le granit, le porphyre et la serpentine; parce qu'elles n'offrent que des roches peu fendillées, et dont, par conséquent, les fentes ne peuvent pas servir de réservoir à l'eau. — Il vous invite encore à vous abstenir de fouiller les terres schisteuses, parce que les pyrites ferrugineuses qu'elles renferment communiquent aux eaux, en se décomposant, le goût de l'hydrogène sulfuré; et les terres argileuses, si ce n'est dans le cas où l'on pourrait raisonnablement supposer qu'elles couvrent des roches calcaires crayeuses; d'où il suit que le gissement des terres aquifères se trouve dans les roches de cette dernière espèce, au-dessus des couches argileuses qui leur servent toujours de chapeau. — D'où il résulte encore qu'il existe à trois ou quatre cents pieds de profondeur une grande nappe d'eau formée par des inondations primitives, et qui a été depuis couverte par des amas de grès qui y ont été charriés par des courants, et qui, s'étant successivement décomposés, y ont formé de puissantes couches d'argile et de schiste qui couvrent aujourd'hui un ancien lit qu'il faut aller chercher, si l'on veut avoir des eaux constantes, abondantes et primitives. — Ce système acquiert une grande probabilité lorsqu'on observe que le gissement de ces bancs primitifs va en s'épaississant, du pays bas au pays haut; et que lorsqu'il arrive au pied d'une colline ou d'une montagne, il s'enfonce à une plus grande profondeur. — La

Digitized by Google

force du courant de ces eaux est telle, qu'elles emportent avec elles la sonde et les sondeurs, et il est plusieurs fois arrivé que la sonde a tout à coup disparu comme dans un abîme sans fond. —Ces faits géologiques ont été trouvés uniformes dans l'ancien comme dans le nouveau monde, à Boston comme à Londres, à Londres comme à Paris.

Il s'agit donc de trouver les moyens d'atteindre à cette profondeur, afin de découvrir les eaux et de les faire jaillir, s'il est possible, à la surface.— Ces moyens sont, 1o une grande excavation que l'on soutient par une charpente, et au fond de laquelle on s'établit pour opérer tous les mouvements nécessaires au but que l'on se propose.

2° Une ou plusieurs sondes ou tarières composées d'une grande vrille d'acier bien trempé, et dont le mordant doit avoir depuis trois pouces jusqu'à six pouces de diamètre, dont la tige doit être composée de barres de fer de cinq à six pieds de longueur qui s'ajustent les unes avec les autres avec des vis, et dont la poignée doit avoir une longueur de quatre à huit pieds.

Lorsque vous avez poussé la sonde jusqu'à huit ou dix pieds, vous enfoncez, à l'aide du mouton, et dans l'ouverture qu'elle a faite, un coffre fait en orme tortillard, et à mesure que la sonde a opéré, vous enfoncez un autre coffre par-dessus le premier, et qui s'ajuste avec lui. — Au centre de ce coffre, vous introduisez un tuyau, ou, en ter-

Digitized by Google

mes de l'art, une *buse* qui descend toujours au même niveau que le coffre; et dans ce tuyau, vous faites jouer la sonde; en sorte que, de sondage en sondage, de buse en buse, et de coffre en coffre, que vous ajustez les uns sur les autres, vous arrivez successivement au calcaire crayeux, après avoir percé le banc d'argile qui le couvre; et alors même que vous êtes arrivé à ce premier banc, il faut encore faire jouer la sonde jusqu'à ce qu'elle apporte un calcaire crayeux d'une autre nature que le premier qu'elle a fourni, parce que c'est toujours entre deux couches de nature diverse que reposent les eaux.

Pour exécuter des sondages profonds, et dans des couches variées, il faut se procurer diverses têtes de sonde, les tiges et les poignées qui s'y ajustent demeurant toujours les mêmes. — Il faut une tête de sonde particulière pour les sables mouvants et sans adhérence; une autre pour les grès et les pierres dures qu'il faut broyer quand on ne peut les arracher; une autre pour les cailloux roulés qui recouvrent toujours les roches crayeuses; une autre pour les argiles compactes; une autre, enfin, pour les terres végétales et peu collantes que l'on trouve ordinairement à la surface. — Il faut ensuite se pourvoir d'un grand nombre d'engins, tels que les étriers, les manivelles qui impriment un mouvement de rotation à la sonde, le tourne-à-gauche, la clef-d'arrêt, la cuillère, pour vider les tarières, le grand arrache-sonde en forme

Digitized by Google

d'hélice, la cloche d'acrochage, la chèvre-sonnette, et enfin le mouton.

Il résulte des calculs faits sur les sondages exécutés dans des lieux divers, que l'on parvient sur des terres moyennes à enfoncer la sonde de trois ou quatre pieds par jour, à partir de la première excavation, qui est ordinairement de quinze à trente pieds.—Quand la sonde est arrivée sur les eaux qui couvrent le calcaire crayeux, il arrive quelquefois qu'elles ne montent pas, et qu'il est nécessaire, pour les faire jaillir, de donner quelques coups de piston. — Les eaux ne jaillissent de bas en haut, que lorsque l'ouverture de la sonde, des buses et des coffres, offre plus de facilité pour l'écoulement, que les fentes naturelles des rochers; et elles n'arrivent à la surface que lorsqu'elle est moins élevée que le point de départ de ces eaux. — Lorsque les eaux ne jaillissent pas, on n'a pas une fontaine, mais un puisart sur lequel il faut établir une machine hydraulique pour les élever plus haut.—Je vais actuellement vous entretenir des moyens par lesquels on prévient, ou l'on pourvoit aux divers accidents qui arrivent dans ces excavations.

(Pendant que M. Désormeaux causait ainsi avec l'officier des mines, la fiancée de ce dernier se retira, et peu d'instants après, son père survint, parla à l'oreille de son gendre, lequel s'étant subitement levé, dit : voici, monsieur Désormeaux, l'instant décisif.—Lorsque je vais éprouver la joie d'un père, vous ne me refuserez pas l'honneur

Digitized by Google

d'être parrain.—Je vais recevoir, à son entrée dans le monde, une créature humaine, et vous allez, par une ablution toute sainte, la racheter du péché commis, il y a quatre mille ans, par nos premiers parents.—Rien n'est plus simple.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

LE MARQUIS OU LES CONSTRUCTIONS RURALES.

On concevra facilement qu'après tant de mariages et tant d'allocutions prononcées, M. Désormeaux ait dû se trouver extrêmement fatigué; aussi prit-il quelques jours de repos; et ayant continué quelques semaines après le cours de ses audiences agronomiques. On introduisit auprès de lui un jeune homme, ayant une figure fort distinguée, les manières les plus nobles et les plus affables. — Monsieur, lui dit-il, je vous demande pardon d'interrompre si brusquement le cours de vos leçons. — En passant si près de votre habitation, je n'ai pu résister au besoin que j'éprouve de vous rendre mes hommages; et si vous les agréez, je prendrai la liberté d'y ajouter la demande de vos salutaires conseils.

B.—Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur; je serai charmé de vous être agréable, et tout-à-fait heureux si je puis vous être utile.

A.—Je viens d'hériter d'un oncle qui possédait dans votre voisinage une vieille ruine qui fut jadis

Digitized by Google

un château; quelques pans de muraille attestent qu'il y avait là jadis une chapelle et quelque chose qui ressemblait à un clocher; tout autour s'étendent plusieurs milliers d'arpents de terre, de prés et de bois; et comme il est arrivé que la grange a suivi l'exemple du château, force a été, faute de bâtiments d'exploitation, d'affermer les terres en détail à une centaine de petits tenanciers, qui sont la monnaie du fermier-général qui existait autrefois dans ce domaine. — Comme on a la manie de tout refaire en France [1], et de regarder comme non avenu tout ce qui s'est passé depuis quarante ans, on me propose, pour me mettre à la mode, de relever le château et la grange, de donner congé à tous les particuliers qui cultivent cette immense propriété, de restaurer le fermier-général qui existait auparavant, de rétablir la chapelle, et de faire baptiser les cloches; plusieurs personnages fort honorables se présentent pour en être les parrains.

B. — Combien louez-vous les terres de ce grand domaine?

A. — Les terres arables, de trente à quarante francs; et les prés, de cinquante à soixante francs l'arpent.

B.—Eh bien! monsieur, je vous fais mon compliment.—Le temps a servi vos intérêts mieux que n'eût fait votre volonté personnelle.—En corps-de-ferme, vous ne loueriez pas ces terres au-dessus

[1] 1825 et 1826.

Digitized by Google

de vingt à vingt-deux francs, et ces prés, au-dessus de trente à quarante. — La ruine de vos granges a augmenté votre revenu d'un tiers.

A.—Et pourquoi cette différence?

B. — Parce que les grands fermiers de ces contrées ne connaissent que l'assolement triennal, le froment, l'avoine et les jachères, et que les petits cultivateurs, afin de pourvoir à leur consommation, sont obligés de cultiver toutes sortes de menues denrées, et d'entretenir leurs champs toujours couverts de récoltes. — En sorte qu'en retournant brusquement sur le passé, vous diminueriez beaucoup le revenu de votre domaine, sans compter les frais immenses que vous coûterait la création d'un établissement nouveau.

A.—Mais si j'ai deux cent mille francs à jeter par les fenêtres?

A.—Lorsque vous prendrez cette résolution, monsieur le marquis, daignez en avertir les gens de mon village, afin qu'ils soient exacts à se trouver sous vos croisées.

A.—Excusez-moi, monsieur, si j'ai exprimé ma pensée d'une façon si triviale, j'ai voulu seulement vous faire comprendre que je possède un capital de deux cent mille francs dont je viens d'hériter et duquel je voudrais faire un emploi utile.

B. — Combien d'heureux vous pouvez faire, monsieur, dans nos contrées avec un tel capital!

A.—Vous avez deviné, monsieur, le fond de ma pensée; mais des personnes à qui je porte beaucoup de respect me donnent des conseils d'une

Digitized by Google

nature si antipathique à ma manière d'être que je suis venu m'éclairer auprès de vous.

Il faut, mon bon jeune homme, m'a dit M. le préfet, que vous fassiez rebâtir le château que les révolutionnaires ont détruit, votre chapelle que l'impiété a renversée, vos granges que les jacobins ont brûlées.

Monsieur le préfet, ces destructions ne sont pas l'ouvrage de la révolution, elles sont l'effet du temps qui n'épargne pas plus les choses que les hommes: je vous assure que tout cela est tombé de soi-même.

Cela peut être vrai, mais il faut congédier de votre terre toute cette petite populace, véritable noyau de révolution, qui cultive aujourd'hui votre domaine; et établir un fermier-général unique, avec les mêmes prérogatives qu'il avait autrefois. Ces préalables remplis, je vous fais maire de votre commune, membre du conseil-général du département, président de la société d'agriculture.

—Mais je n'entends rien à tout cela, monsieur le préfet.

—N'importe; votre nom, votre fortune tiennent lieu de tout. Une fois placé en bonne position, je vous envoie à Paris comme député du département, vous serez admis comme tel à faire votre cour; et aidé de quelques amis, que je vous ferai connaître, j'espère vous pousser jusqu'à la pairie.

B.—Eh bien! monsieur le marquis, avez-vous accepté tout cela?

A.—J'ai demandé du temps pour réfléchir.

Digitized by Google

B.—Consentez-vous à devenir l'homme du pouvoir, au lieu d'être l'homme du pays?

A.—Je serai toujours l'homme du prince; mais afin de faciliter mon élévation aux plus hautes dignités, M. le préfet m'a mis en relation avec un homme véritablement charmant, qui passe six mois à Paris auprès de la grande aumônerie, et six mois dans ce département, dont il est l'ame, tandis que le préfet n'en est que le corps.—Ce vénérable ecclésiastique n'a ni la dureté ni les formes peu polies des hommes de la robe.—Il connaît les faiblesses humaines, et il compâtit aux erreurs de la jeunesse.—La mienne a été fort orageuse; orphelin de bonne heure et livré à moi-même, j'ai eu des torts graves.—Je les lui ai avoués avec la confiance qu'un homme aussi suave inspire.—Eh bien! il a tout excusé, et il a trouvé même des moyens que je n'aurais jamais imaginés pour mettre ma conscience en repos.—Il n'est rien tel que d'hériter d'une grande terre pour obtenir une grande indulgence.—On sait donner une tournure heureuse aux torts les plus graves et aux scandales les moins excusables.—Les plus gros péchés acquièrent même de la grace.—Cet homme charmant veut tout-à-fait prendre soin de moi.—Il ne sera content que quand il me verra pair de France; et à la manière dont j'entends parler ici de son crédit, il en est assurément bien capable.—Mais il faut nécessairement que je donne des garanties, que je sois maire de commune et président de je ne sais combien de conseils, auxquels

Digitized by Google

je n'entends rien. Ce personnage suave et tout puissant par sa sainteté me conseille de faire rebâtir chapelle, château, granges, et il n'exige rien de moi, si ce n'est que j'accepte de sa main un fermier-général, un intendant, un chapelain et un procureur fiscal de sa façon.—Il demande encore que je rétablisse, dans ce qu'il appelle mon fief, un ermite qui était fort à la mode avant la révolution, et qui attirait tous les pélerins de la province, durant une des fêtes de la belle saison.— Il veut que je rétablisse aussi une fontaine qui coulait au pied de la sainte; et lorsque je lui ai répondu que je me chargeais de faire couler les eaux de la fontaine, mais non de renouveler les miracles de la bienheureuse: tranquillisez-vous, m'a-t-il répondu, l'un n'est pas plus difficile que l'autre.—Monsieur le marquis, a-t-il ajouté en finissant, vous serez bientôt un des plus grands saints de notre ordre; mais il est toujours utile d'en avoir un certain nombre à sa disposition pour les affaires de ce bas monde.

B.—Monsieur le marquis, cet homme m'a bien l'air d'un jésuite.

A.—En vérité, je n'en sais rien, les hommes de mon âge n'ont jamais vu les jésuites. — Ils en ont seulement entendu parler, et ils ont lu leur histoire comme on lit celle des aruspices, des prêtres flamines, ou des desservants du dieu Pan qui présidaient aux fêtes lupercales.

Le même personnage veut absolument me marier.—Il peut disposer de la main d'une jeune per-

Digitized by Google

sonne qui appartient à la maison de Rohan, qui a elle-même l'honneur d'appartenir, comme vous le savez, à la maison régnante. — Cette haute parenté me classerait tout de suite dans ce qu'il y a de plus distingué dans le royaume, et le roi m'appellerait son cousin. — Vous concevez jusqu'où l'on peut aller par ce chemin-là ! — La jeune personne, m'a-t-il dit, est dépourvue de toute fortune, mais elle pense bien, elle est dévouée à ce qu'elle aime, et elle n'aime que Dieu et son église.— Il sera beau, a-t-il ajouté, mais il sera surtout fort utile à votre avancement, de faire la fortune d'une personne de qualité qui n'a pas son égale en vertu et en piété; et je ne saurais vous dissimuler, que si elle avait eu quelques biens, elle en aurait disposé pour la fondation d'un couvent dont je l'aurais faite abbesse. — Mais comme elle n'a rien nous l'avons engagée à se marier; et l'un de nos pères l'a déterminée à faire ce sacrifice à Dieu.

B.—Ceci complète la preuve que votre homme est un jésuite, un véritable jésuite.

A.— Je n'en sais rien. — Par mon âge, j'appartiens aux idées modernes, et par ma naissance au système ancien.— Je flotte entre l'antique château et la civilisation actuelle, entre la pairie que l'on me promet, et l'état obscur auquel je me vois condamné.—Ce que je craindrais le plus, ce serait de passer pour un féodal du moyen-âge, un marquis du siècle dernier, ou bien un républicain dans la monarchie constitutionnelle.

B.—Ne soyez rien de tout cela, monsieur, soyez

Digitized by Google

toujours vous-même.— La droiture de votre cœur vous dirigera mieux que ne le feraient les conseils intéressés qui vous assiégent.

A.—En foulant le sol que mes pères habitèrent si long-temps, il m'a semblé les voir apparaître debout sur ces ruines et m'appeler à de glorieuses destinées.

B.—Si vos ancêtres vivaient, ils seraient fidèles aux doctrines du siècle présent. — Ils sentiraient que le temps des grandes maisons est passé; et que l'opposition armée des châteaux a fait place à la paisible opposition des chambres et à la noble résistance des cours souveraines.—Ils diraient : « Notre sang est au roi, mais notre conscience est à « nous, » et ils ne la vendraient pas à une administration corruptrice.—Leur résistance serait passive, leur silence un avertissement, et leur vote une leçon.

A.—Je conviens que le système actuel est détestable [1], mais pensez-vous qu'il puisse durer long-temps encore?

B. — Non, monsieur, je ne le pense pas; il est trop contraire à tous les intérêts, à tous les besoins et à toutes les opinions de la civilisation européenne. — Chaque siècle est marqué par un courant d'idées qui entraîne tout; et le gouvernement est comme un aérostat qui est plus ou moins vivement emporté par ce courant.—Il peut, avec ses ailes, ses roues ou ses voiles, obtenir un instant quelque déviation, mais il n'y peut résister

[1] Le système déplorable de Villele.

Digitized by Google

long-temps. — On doit toujours soigneusement distinguer le monarque de ses conseillers.—Le roi aura constamment pour lui la nation entière, tandis que le ministère ne compte de partisans que parmi ceux qu'il salarie.

A.—C'est précisément cela qu'il faudrait sonner sans cesse aux oreilles des ministres.

B.—Ils sont sourds.

A.—On s'en aperçoit quand on se plaint.

B.— On en demeure convaincu quand ils frappent.

A.—Abandonnons, s'il vous plaît, une conversation qui nous mènerait trop loin, et permettez-moi de vous rappeler la promesse que vous m'avez faite de vos conseils, sur l'emploi le plus convenable des deux cent mille francs que j'ai à ma disposition. — J'ai placé toute ma confiance en vous, et j'écarte de moi pour toujours ceux qui ont voulu s'emparer de ma personne pour la guider.

B.—La politique nous a entraînés bien loin de notre sujet, nous avons cédé comme l'aérostat, dont nous parlions tout-à-l'heure au courant qui entraîne tout. — Demain nous causerons plus à notre aise de votre domaine.— Je vous proposerai un plan utile aux progrès de l'agriculture, aux intérêts de vos voisins et aux vôtres.—Je cite ce motif le dernier, parce qu'à votre âge et avec un caractère honorable, c'est celui qui a le moins de puissance.

Digitized by Google

Le lendemain de fort bonne heure, notre jeune homme aborda l'agronome, et lui présenta avec beaucoup de vivacité le plan topographique et colorié des terres qui composent son domaine.— Voici, lui dit-il, avec une sorte d'enthousiasme la contrée où régnèrent jadis mes ancêtres.

B.—J'aime à voir en vous cet empressement.— Il y a au fond de ce sentiment-là quelque chose de religieux.—Le respect pour les morts annonce un peuple civilisé; et le culte rendu aux ancêtres est le résultat d'une philosophie douce. — Quand on brise un cercueil ou qu'on refuse de bénir un mort, on retourne à la sauvagerie.

A.—Jetez les yeux sur ce monceau de ruines, elles proclament la haute puissance dont furent investis mes aïeux.

B.—Parcourez de l'œil cette plaine immense, où l'on ne trouve pas un village, pas un abri, pas un habitant.—Les lois féodales en ont fait une solitude.

A.—Il est certain que j'aimerais un tableau plus animé. — Je voudrais voir ici autre chose que des champs et de la verdure.—J'aimerais à y observer des troupeaux, du mouvement et la fumée de quelques cheminées rustiques, qui annonceraient qu'il y a des familles humaines et de la vie.

B.—Vous le verrez, monsieur le marquis.—La Providence vous a fait naître pour créer et fixer ici des populations nouvelles, et pour réparer les injures faites à l'espèce humaine par le régime féodal.

Digitized by Google

A.—J'y suis tout-à-fait disposé, mais que ferai-je de ces vieilles ruines qui furent jadis un château formidable?

B.—Vous en ferez construire une pyramide, au sommet de laquelle vous ferez graver en bas-relief, un chevalier armé de pied-en-cap, la visière basse, et la lance en arrêt, et à quelque distance au-dessous, la bonne Cérès présidant à des travaux champêtres, et couvrant avec des épis de blé des chaînes brisées.—Cette composition indiquera les deux grandes époques de notre histoire, et elle en sera le résumé.

A. — Dans quelle partie de cette vaste contrée me conseillez-vous de bâtir une modeste habitation, où je puisse passer tous les ans la belle saison?

B. — Dans le lieu le plus central, le plus sec, le mieux aéré, d'où l'on puisse embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue du domaine.

A. — La carte indique ici un mamelon qui me semble remplir toutes les conditions que vous exigez, et qui est couronné d'un plateau assez vaste pour y former un agréable établissement.

B. — Eh bien! c'est là que je vous engage à bâtir.

A. — Puisque vous me le conseillez, m'y voilà tout-à-fait déterminé, et dès demain j'écrirai à un de mes amis à Paris pour qu'il m'envoie un architecte qui ait fait ses études à Rome; car ce n'est qu'à Rome et à Florence que l'on comprend l'architecture. — J'exigerai qu'il vienne s'établir ici

Digitized by Google

avec une suite nombreuse de peintres, de sculpteurs, de décorateurs, pour composer quelque chose qui ait du goût, et où l'élégance s'unisse à une noble simplicité.

B. — Si vous vous livrez aux architectes, vous aurez bientôt consommé, sans aucun profit pour vous, les deux cent mille francs que vous devez employer à de plus nobles usages. — Vous aurez improvisé un palais, et vous n'aurez pas créé des hommes. — Vous avez ici beaucoup de vieilles ruines qui furent la propriété de vos ancêtres, je vous conseille de les employer à des constructions nouvelles, et d'imiter Deucalion qui, en jetant derrière lui les os de sa mère, en fit sortir des créatures humaines.

A. — Mais enfin, monsieur, comment concevez-vous qu'on puisse bâtir sans un plan arrêté d'avance et exécuté avec intelligence par les gens de l'art.

B. — Il faut, à la vérité, un plan; mais qui peut mieux savoir ce qui doit être le plus commode et le plus convenable dans une maison que celui-là même qui doit l'habiter? — Vous n'aimez pas, dites-vous, la magnificence, vous voulez une habitation où vous puissiez jouir de toutes vos aises et recevoir vos amis, un clos spacieux, une exposition heureuse, une vue agréable.

A. — C'est précisément cela.

B. — Eh bien! pour l'exécution de ce plan que vous arrêterez vous-même après de mûres réflexions, je vous conseille de prendre pour archi-

Digitized by Google

tecte et pour directeur de vos bâtiments le principal *limousin* du village voisin. — Il vous élevera, à trente sous par jour, en une ou deux saisons, sur des fondations faites avec vos vieilles ruines, une charmante maison de pisé.

A. — Quoi! une maison de terre!

B. — Le pisé est ce qu'il y a de moins dispendieux, de plus commode, de plus sain et de plus facile à composer. — On en trouve ordinairement la matière première sous la main. — Il y faut une terre franche, dépourvue de racines, pure de tout fumier, et conséquemment prise à un pied au-dessous de la surface du sol, une terre qui se coagule aisément, et qui retienne la forme qu'on lui imprime sans adhérer aux doigts. — L'argile n'y convient point, parce qu'elle se fend en séchant, et le sable, parce qu'il n'admet aucune liaison; et quant à la durée, vous me parliez tout à l'heure de Rome, eh bien! on y voit encore les débris d'un monument construit en pisé que le temps n'a pu encore détruire. — Il est vrai que les mains romaines imprimaient à leurs ouvrages le sceau de l'éternité; mais un pisé, composé en bonne matière, coulé avec intelligence et soigneusement entretenu est tout aussi durable que la maçonnerie. — L'architecture en pisé a eu de nos jours son Vitruve, comme l'architecture monumentale; et si l'honnête M. Cointreau eût trouvé à sa portée une terre moins sèche et moins graveleuse que celle de Vincennes, il eût agréablement passé dans un hôtel une vie qu'il est obligé de finir à Sainte-Perrine.

Digitized by Google

A. — Avec quelle matière me conseillez-vous de couvrir cette maison ?

B. — Avec un toit de chaume.

A. — Quoi! l'habitation d'un grand propriétaire construite en terre et couverte en paille.

B. — Le chaume est de toutes les couvertures la plus légère, la moins dispendieuse, parce qu'elle exige moins de charpente, la plus chaude l'hiver, la plus fraîche l'été.

A. — Mais le feu!.. le feu!..

B. — Vous ferez assurer, vous aurez de l'eau et des pompes; vous isolerez les cheminées du chaume avec des ardoises.

A. — Ceci rappelle à ma mémoire que le château de mes pères et toutes ses dépendances étaient couverts d'ardoises, prises dans une carrière située sur le domaine même.

B. — Quoi! vous avez une ardoiserie!

A. — Dont les matières sont fort belles, car on en conserve dans le cabinet d'histoire naturelle du département des échantillons pris dans cette carrière, et sur lesquels on distingue des chevrettes, des homards et d'autres crustacés si bien dessinés qu'on les prendrait pour des estampes gravées par la main des meilleurs artistes.—Vingt fois, monsieur l'intendant a demandé à mon aïeul la faculté d'exploiter cette ardoiserie, mais il n'a jamais voulu l'accorder.

B. — Et pourquoi donc?

A. — Il ne voulait pas être industriel, et monseigneur l'intendant, secrétaire du roi, maison et

Digitized by Google

couronne de France, n'a pas trouvé cette raison trop mauvaise.

B. — Nous ne vivons heureusement plus sous l'empire de tels préjugés. — Je vous demande la permission d'aller visiter cette carrière ; vous ne devez pas laisser enfoui un tel trésor. — Si les matières en sont belles et d'une extraction facile, vous en couvrirez vos habitations, et vous en retirerez un revenu considérable.—Une couverture d'ardoise est presque aussi légère que celle du chaume, et elle est plus durable. — Mais revenons à notre maison de pisé.—Elle sera composée d'un pavillon carré, ayant sept croisées sur chacune de ses faces, avec un rez-de-chaussée élevé de six pieds au-dessus du sol, et un premier étage distribué comme le rez-de-chaussée. — Il y aura beaucoup de logement dans ce bâtiment qui sera situé au milieu d'un clos de vingt ou trente arpents et dans la plus belle exposition du monde.

A. — Mais où pourrais-je loger mes gens, mes chevaux, mes chiens, et remiser mes équipages?

B. — Vos gens consisteront en un maître Jacques qui sera votre voiturier, votre cocher, votre maître-d'hôtel, votre valet de chambre. — Vos équipages consisteront en un char-à-bancs sur quatre roues à voie étroite pour passer entre deux ornières, couvert en toile cirée, et pouvant contenir à l'aise sept à huit personnes. — Vos écuries consisteront en trois doubles bidets que vous emploierez aux charrois, aux labours et à traîner

Digitized by Google

votre équipage. — Votre chenil sera composé de deux loges, dans lesquelles vous placerez deux mâtins des Hautes-Pyrénées qui vous serviront de sentinelles dans ces avant-postes. — Plus on multiplie et plus on complique son train, plus on éprouve d'embarras et d'inconvénients. — On est mieux servi par un seul domestique qu'on ne l'est par dix. — La valetaille n'est pas seulement inutile, elle est encore embarrassante et nuisible.— Que si vous voulez vous montrer le jour de la Saint-Hubert ou de la fête patronale avec un grand appareil, vous acheterez deux cents aunes de ratine mordoré à huit francs l'aune, et autant d'aunes de galon jaune; vous en ferez composer cinquante sarraux de diverses tailles; vous en revêtirez tous vos garçons de ferme; et vous figurerez, à la tête de cette livrée, comme un grand seigneur italien.

A. — Ce que je veux, par dessus tout, c'est de paraître toujours comme un véritable français.

B. — Eh bien! soyez donc raisonnable, et soyez persuadé que la simplicité est ce qu'il y a de plus commode et de plus heureux. — Elle ne dépend pas des modes, qui sont variables comme l'atmosphère, elle est de tous les temps, de tous les lieux; elle sied à tous les âges et à toutes les conditions de la vie.

A. — Mais avec quelle matière pourrais-je composer les feuilles de parquet de mes appartements?

B. — Vous n'aurez pas de parquet, mais de

Digitized by Google

bons et solides planchers composés avec les chênes de vos forêts, que vous ferez débiter en planches.

A. — Et les plafonds?

B. — En bonnes solives de bois dur.

A. — Et les chambranles des cheminées?

B. — Avec les vieilles pierres de votre château que vous ferez scier pour cet usage.

A. — Et les décors des appartements? car enfin il faudra bien masquer soigneusement des murailles de terre.

B. — Avec cinq cents rouleaux de papier peint (à quinze sous le rouleau), qui ne s'altèreront point, car il n'y a rien de plus sec et de moins salpétré qu'un mur de pisé, coulé en bonne terre.

A. — Et les tapis?

B. — En beaux et bons roseaux que vous recueillerez dans vos étangs, et que vous ferez travailler en sparterie.

A. — Et les meubles?

B. — En bois du pays; les lits en chêne, les commodes et les armoires en noyer, les chaises en bois de mérisier garni en belle paille de froment, et les fauteuils rembourrés avec la longue laine de Leycester.

A. — Et les glaces?

B. — En jolis petits miroirs de poche; et ceux de vos hôtes qui seront curieux de voir leur personne tout entière, iront se mirer dans les ruisseaux voisins, sans craindre d'être changés en Narcisses. — Mais, en vérité, mon cher jeune homme,

Digitized by Google

comment se fait-il donc qu'avec un naturel si heureux, et une instruction aussi distinguée, vous attachiez quelque prix à des futilités qui n'ont aucune valeur pour un homme raisonnable.—Voyez dans les choses ce qu'il y a, et non ce que l'opinion y met. — Comparez-vous à tout ce qui est au-dessous, et jamais à ce qui est au-dessus, ou, pour mieux dire, ne vous comparez jamais à rien pour être toujours vous-même.—Tout ce qui appartient aux nécessités et aux commodités de la vie; voilà ce qu'on peut appeler des réalités, et voilà ce à quoi il faut pourvoir.—Tout ce qui appartient aux fantaisies, aux jouissances factices de l'opinion, c'est ce que j'appelle des idéalités, et voilà ce qu'il faut rejeter. — On est plus heureux en sabots qu'en talons rouges, et en sarrau qu'en habit de cour.—N'imitons pas, dans la construction de nos maisons et dans la distribution de nos appartements, ces insectes qui filent autour d'eux une prison dans laquelle ils périssent. — Vivons librement au grand air et environnés d'une vive lumière. — Je n'avais pas d'abord une confiance entière en de telles idées; mais, depuis que je les ai entendu traiter de barbares par les gens à la mode, je me confirme dans l'opinion qu'elles sont raisonnables; attendu que ces gens frivoles, à force de multiplier les besoins, ont parcouru le cercle entier de la civilisation, et sont arrivés au point extrême où la barbarie sociale touche à la barbarie des bois, moins fâcheuse que la première. — Le véritable point d'arrêt est dans le milieu, dans l'at-

Digitized by Google

tachement à tout ce qui peut satisfaire des besoins réels, et dans le mépris pour les besoins d'opinion et les fantaisies du moment. — L'argent que l'on emploie en équipages et en ameublements d'une seule maison, suffirait à nourrir plusieurs villages. — Cet excédant de richesses ne nous appartient point, il est le patrimoine des indigents. — Avoir un grand train, dissiper sa fortune en luxe, c'est voler les pauvres; et que gagne-t-on dans ce larcin? Fait-on meilleure chère dans la porcelaine de Saxe que dans une poterie commune? — Si vous avez la gravelle ou la migraine, les murs dorés de vos appartements vous apportent-ils plus de soulagement que ne le fait un mur de pisé qui ne vous menace pas de vous écraser par la chute des ornements? — On est dans une position d'autant plus périlleuse et d'autant plus gênée qu'on a fait plus de dépense pour une fête.—On se rappelle encore le malheur qui arriva, il y a quelques années, dans celle qu'honorèrent de leur présence une douzaine de rois ou de reines, de princes ou de princesses.—Peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous ensevelis sous le poids de deux cents lustres; et que ce lieu si bien décoré ne devînt un sépulcre de souverains et de souveraines. — Arriva-t-il jamais rien de pareil dans une fête célébrée au milieu d'un pré?

A.—Je sens parfaitement le prix des choses que vous me faites l'honneur de me dire; mais mon esprit cherche à échapper à leur séduction.—Je suis placé entre de vieux préjugés et les idées qui ap-

Digitized by Google

partiennent à mon âge : et n'y aurait-il pas un moyen de les concilier, en créant autour de mon habitation un parc orné d'obélisques et de statues; car je ne puis me faire à l'idée qu'on puisse vivre à la campagne sans parc?

B.—Un parc est toujours un grand sujet d'embarras et de dépense. — Il faut en sabler les avenues, donner un cours aux eaux, soigner les bosquets, élever des chaumières et quelque chose qui ressemble à des ruines; et plus il est grand, plus tôt on est ruiné.—Au lieu d'un parc, je vous conseille un clos de vingt ou trente arpents, dans lequel seront renfermés vos potagers, vos vergers, vos chenevières, vos luzernières.—L'œil se plaira à contempler l'utile uni à l'agréable.—Autour de ce clos, vous ferez ouvrir un fossé de vingt pieds d'ouverture et de quinze pieds de profondeur, coupé à pic, et vous ensevelirez les fantaisies du marquis, et le marquisat lui-même, au fond de ce saut-de-loup.

A. — Quelque simplicité que vous cherchiez à apporter dans la construction de cette habitation, et dans la disposition du clos, je crains bien que les deux cent mille francs que j'ai à ma disposition ne puissent y suffire.

B. — Vous ne dépenserez pas au-delà de trente mille francs, et je vous promets de vous livrer dans six mois, clos et couvert, et les clés à la main un fort joli château.

A.—De terre !

B.—Tant mieux; vous ne serez pas obligé d'en essuyer les plâtres.

Digitized by Google

A.—De paille !

B. — Tant mieux encore; vous n'aurez pas à craindre les gouttières.—Un chaume en bonne paille de seigle dure plus de trente ans, s'il a été fait avec intelligence, et si le faîtage en a été soigneusement glaisé.

A. — Je crois avoir remarqué que cette espèce de couverture se couvre de mille fleurs variées qui, en la décorant, rappellent les parterres que l'on remarque sur le haut des palais de Gênes et de Florence.

B. — Eh bien! ce sera la magnificence du marquis qui s'exhalera à travers les toits de son habitation, tandis que l'homme bienfaisant jouira d'un sommeil paisible sous son abri. — Mais il ne suffit pas d'avoir pourvu à votre logement personnel, il faut songer à celui des autres. — Vous avez, me dites-vous, cent petits fermiers ou colons qui viennent, chaque jour, de plus d'une lieue, cultiver vos terres. — Il faut les placer auprès de vous, et sur les champs même qu'ils cultivent. — Cent fermiers, cent familles à loyer, ce n'est pas là une petite besogne.

A. — C'est me rendre service, que de les rapprocher ainsi de moi, et de rendre leurs travaux plus faciles et moins pénibles.

B. — Au centre de votre enclos, et à quelques pas de votre habitation, je vous conseille de placer une étoile composée de dix rayons, ayant chacun cinq cents toises de longueur, et formant avenue.

Digitized by Google

A.—Je croyais que les étoiles étaient proscrites des paysages à la mode.

B. — Celle-ci est une étoile d'une espèce nouvelle qui n'a pas encore paru sur l'horizon; et voici comment je l'entends. — Chacun de ces dix rayons formant, comme je viens de le dire, une avenue de cinq cents toises, aboutira à un demi-cercle sur la circonférence duquel seront bâties dix maisonnettes espacées chacune de vingt-cinq toises, et faisant face au foyer de l'étoile. — Le centre de ce dernier cercle composera une place publique plantée en sycomores, platanes, frênes ou peupliers, suivant la nature du terrain, et l'on y placera une fontaine ou un abreuvoir, si les eaux y coulent naturellement; en sorte que, du foyer de l'étoile, vous embrasserez d'un seul coup d'œil vos dix hameaux, vos cent petites fermes; vous serez en communication habituelle avec leurs habitants, ce sera là votre grand cercle; vous serez, pour ainsi dire, présent à chaque ménage; et le volume de fumée qui sortira des cheminées vous indiquera l'importance de chaque pot-au-feu.

A. — Mais y avez-vous bien pensé, monsieur, cent maisons avec les petits bâtiments nécessaires à des exploitations rurales, à cinq mille francs chacune, voilà une dépense de cinq cent mille francs!

B.—Je vous garantis qu'elles ne vous coûteront pas au-delà de cinquante.—J'admets d'abord que vous mettrez gratuitement à la disposition du di-

Digitized by Google

recteur de ces bâtiments les pièces de démolition de votre château, les bois de construction qu'il pourra prendre dans vos forêts, et qu'il y fera débiter; la terre propre au pisé ne coûtera rien, et la toiture fort peu de chose. — Voilà donc les matières premières toutes trouvées.—Il ne vous restera à payer que des mains-d'œuvre dans un pays où les maîtres-ouvriers sont payés à trente sous par jour; les simples manouvriers, vingt sous; les femmes et les enfants, huit ou dix sous.—Les chapitres de la charpente, de la menuiserie, de la maçonnerie et de la couverture étant ainsi fournis gratuitement, il restera à faire face aux deux chapitres de la serrurerie et de la vitrerie.—Quant à la serrurerie, je vous conseille de faire acheter en gros tout ce qui vous sera nécessaire; et vous l'obtiendrez à fort bon prix, et presque au poids du fer, si vous le prenez en fabrique.—Quant à la vitrerie, il vous en coûtera deux rames de papier passé à l'huile, et qui seront suffisantes pour garnir les deux croisées dont chaque maison devra être pourvue.

Pour l'exécution de ces travaux, et faire sortir miraculeusement de terre tous ces bâtiments en une ou tout au plus en deux saisons, je vous conseille de faire dans les villages voisins une levée en masse de tous les ouvriers qui peuvent s'y trouver, de leur faire préparer d'avance, au centre de votre propriété, un hangar sous lequel ils pourront s'abriter tant que les travaux dureront, de placer un limousin et un charpentier dans chacun de vos dix

Digitized by Google

hameaux, l'un veillera à la construction des fondations et à la coulée des murs de pisé, l'autre sera à la fois charpentier, appareilleur et menuisier.— De cette manière, les dix maisons seront construites à la fois dans les dix hameaux, et seront prêtes à être habitées à la même époque.

Chacune de ces chaumières sera élevée sur un sol composé de pierres et de graviers, à un pied au-dessus du niveau des terres, et entourée d'un pavé en pente qui jettera les eaux en-dehors des fondations, lesquelles doivent être nécessairement construites en maçonnerie.—Les quatre principaux murs seront faits en pisé avec un pignon sur le devant, construit à chaux et à sable, et contenant la cheminée qui sera isolée du chaume par des ardoises, ou par un bon corroi fait en argile.— Le rez-de-chaussée sera blettoné, briqueté ou pavé, selon la nature des matériaux du pays, et il pourra être divisé en plusieurs pièces par des cloisons de pisé, de torchis ou de planches.— Deux fenêtres, une porte, une cheminée, voilà tout ce qui composera le manoir principal.—Une pièce de bois fort légère sera jetée longitudinalement sur ce petit édifice; et sur cette pièce viendront s'attacher de petites solives qui auront leur second point d'appui sur le mur de pisé. — C'est sur cette charpente que l'on attachera avec des osiers le chaume, et que l'on clouera les ardoises qui doivent former la couverture. — Le grenier, placé immédiatement entre le chaume et le rez-de-chaussée, sera composé de planches ou de

Digitized by Google

lattes soigneusement corroyées. — On y montera par un petit escalier, que j'appellerai vertical, pour ne pas prononcer le nom d'échelle. — L'intérieur de ce grenier, éclairé par un œil de bœuf, formera un triangle, dont l'angle supérieur sera d'autant plus aigu que le bâtiment sera plus petit. — On éloignera soigneusement de tous les environs de ces petites habitations les mares, les cloaques, foyers pestilentiels qui entourent ordinairement les maisons villageoises. — Celles-ci devront toujours avoir tant en dehors qu'en dedans un air de propreté, et être environnées de cette élégance rustique qui consiste en plantations, vergers et jardins.

Il faut actuellement songer aux bestiaux et à leur logement, tels qu'écuries, étables, bergeries, toits à porcs, poulaillers. — Le pisé est le luxe des chaumières; les bâtiments destinés aux bestiaux doivent être construits avec moins de magnificence. — Je vous conseille d'employer la bauge, avec laquelle le plus simple villageois, avec l'aide de sa famille et sans le secours d'aucun ouvrier, peut construire lui-même de petits bâtiments en torchis.—La bauge est une espèce de mortier composé d'une partie d'argile (qui ne convient nullement au pisé) et d'une partie de terre rouge contenant de l'oxide de fer, que l'on trouve malheureusement partout.—On y mêle des brins de paille et de foin, on pétrit ce mélange, on le corroie, et on l'applique contre un assemblage de rames très serrées ou un cloisonnage composé de per-

Digitized by Google

ches.—Lorsque cette espèce de muraille de bois est faite, on la pétrit avec la bauge, on l'unit et on la polit avec la truelle, et ceux qui aiment le luxe uni à la solidité la blanchissent avec une eau de chaux.—On couvre une telle habitation avec des roseaux de marais, ou avec des bardeaux, que l'on revêt d'argile.

Après avoir pourvu au logement et au bien-être de cent familles, vous devez prendre et conserver sur elles l'autorité suffisante pour les diriger et les conduire vers le plus grand bien-être possible.—Vos grands et vos petits tenanciers jouissant de vos biens, en vertu de baux à ferme, se moqueront de vous et de toutes les règles que vous voudrez leur imposer, si vous n'avez d'avance adopté contre eux des moyens de répression. — Dussiez-vous perdre six francs par arpent sur le loyer de vos terres, vous devez parer à tous les inconvénients qui arriveront infailliblement, si vous n'insérez dans vos baux des clauses comminatoires ou restrictives.

Je ne vous propose pas de rétablir les domaines congéables de Bretagne qui retenaient les colons tellement captifs dans leur tenure, que le jurisconsulte *Loiseau* a sérieusement établi comme axiome de droit, qu'ils devaient être considérés comme *bêtes en parc, ou oiseaux en cage.*— Je vous propose, au contraire, d'établir de part et d'autre la plus grande liberté possible.—Des baux de trente ans avec faculté réciproque de repentir tous les trois ans, et en prévenant six mois d'avance, vous

Digitized by Google

permettront d'éliminer de vos fermes quelques mauvais sujets qui finiraient par corrompre tous les autres. — Je n'estime pas à moins de cinq pour cent le nombre des fermiers que vous serez forcé de renvoyer après deux ou trois ans d'épreuve; ces exemples seront nécessaires dans le début, plus tard, ils finiraient par jeter l'alarme. — Les baux contiendront cette clause expresse que toutes les difficultés qui pourraient survenir entre vos fermiers seront terminées à l'amiable par des arbitres choisis parmi eux, et à l'exclusion de tous autres. — Leurs jugements seront irrévocables. — En lavant ainsi votre linge sale en famille, vous préviendrez les difficultés et les scandales qui déconsidéreraient votre domaine au dehors.

Vous devez prévoir qu'il y aura beaucoup de diversité dans les degrés d'activité et d'intelligence de vos fermiers, et par conséquent vous devez compter d'avance sur le développement de quelques vues ambitieuses et de velléites de s'agrandir. — C'est pour cela que je vous ai conseillé de former des lots de terre de diverse étendue, et d'élever des hangars proportionnés à l'importance de chacune de ces petites exploitations. — Le minimum des lots serait de trois ou quatre arpents, le maximum de douze ou quinze. — C'est entre ces deux limites que l'ambition de vos tenanciers devra être contenue. — Vous ne voulez pas trop diviser, mais ce que vous craignez surtout, c'est de trop agglomérer. — Comme la plupart de vos cultures seront faites au crochet, à la fourche ou au

Digitized by Google

louchet, un petit nombre de bêtes de labour sera nécessaire. — Ce nombre pourra varier depuis un simple bourriquet avec une ou deux vaches, jusqu'à trois bidets et cinq ou six vaches, sans compter les bêtes à laine, les porcs et les volailles de toute espèce. — Les plus petits de vos lots de terre s'appelleront comme en Bretagne et en Saintonge, tenure ou closerie, les plus grands borderies ou métairies[1].

Comme vous entretiendrez une école d'enseignement mutuel, et que tous les serviteurs de vos fermes sauront lire, écrire et chiffrer, vous verrez nécessairement se développer parmi eux des jeunes gens d'une haute capacité. — Vous choisirez les plus intelligents, et vous les enverrez à vos frais, soit à Paris, au cours d'agriculture de notre savant de Bosc, soit à M. Mathieu de Dombasle, dans sa ferme de Roville, soit à M. Fellemberg en Suisse ou en Angleterre dans les domaines du duc de Bedfort. — Ces jeunes gens apporteront chez vous de nouvelles méthodes de labour, de nouveaux assolements, de nouveaux moyens d'engrais; en sorte que vous pourrez établir le plus grand institut agricole qui existe en Europe, et vous rendre ainsi utile, non seulement à vous-même, mais encore à tout le royaume.

Il y aura pour toutes ces petites fermes un pas-

[1] L'abbé spirituel, devenu depuis cardinal, qui se vantait d'être propriétaire de trois cents fermes, pouvait bien ne pas en exagérer le nombre, mais il aurait dû ajouter quelle était l'importance de chacune.

Digitized by Google

teur général, qui, au son du cor, appellera tous les matins les bêtes à laine de tous vos hameaux, pour les mener paître sur les coteaux voisins; parce que j'admets comme principe que vous ne connaîtrez pas les jachères ni les parcs d'été, et que chaque lot de terre sera couvert tous les ans, non pas en gros billots de froment, mais en planches sur lesquelles croîtront en rayon des récoltes sarclées.— Il y aura aussi un porcher général qui réunira tous les cochons des fermes, et qui les conduira tous les jours dans les bois défensables à la glandée, à la faîne, dans les champs incultes où croît la fougère, qui donne un bon goût à l'animal, ou la phléole dont ils mangent avec avidité les bulbes.

Vous trouvant ainsi le chef et le directeur général d'une population nombreuse, il est pour vous indispensable de vous former d'avance des maximes de gouvernement.—La première doit être de vous gouverner vous-même.—L'esprit d'ordre n'est pas seulement le régulateur des affaires humaines, il est l'homme tout entier; car la bonté morale n'est autre chose que la coordination de nos diverses facultés, et leur direction vers un but donné, et sans doute cela est de l'ordre. — Vous n'oublierez pas que si c'est par le pouvoir uni à la justice que l'on fonde l'autorité, c'est par la bonté qu'on le cimente. — C'est au fond des cœurs que l'autorité doit chercher son principal appui, et il est facile de le trouver quand on est sévère pour soi-même et indulgent pour les autres; quand on a des larmes pour tous les malheurs, et des secours pour toutes

Digitized by Google

les infortunes. — Avec de bonnes mœurs, de la droiture, du désintéressement, on obtient l'estime générale, et, avec ces deux leviers, il s'établit naturellement entre le chef et les serviteurs une sympathie qui rend tout possible, et en quelque sorte le commandement inutile.—C'est parce qu'ils se placent hors de cette position que certains administrateurs gourmandent, réglementent et destituent toujours en vain.—Tout leur fait obstacle, parce qu'ils n'ont ni l'affection ni l'estime de leurs subordonnés. — *Tout leur est aquilon, tout vous sera zéphir.* — Voici actuellement quelques autres maximes :

Respecter la sainteté des foyers, car il n'y a rien qui attire autant le mépris que des mœurs licencieuses; — donner le plus souvent qu'on peut, et pardonner tous les jours; — être habituellement économe pour acquérir le moyen d'être journellement charitable et quelquefois généreux; — tenir un juste milieu entre l'orgueil, qui marche la tête haute, et une familiarité qui détruit toute considération; — conserver la dignité d'un grand propriétaire, réprimer les délits avec une sévérité toujours tempérée par la douceur, et ne jamais imiter feu M. le vicomte de..... qui disait à l'un de ses vassaux : « Coquin, tu as tué hier un de mes « lièvres, je te ferai pendre! » mais se borner à dire au délinquant : « Le métier de braconnier est une source de dérangement et de désordre, et si je vous vois encore un fusil sur l'épaule, je serai forcé de vous donner congé.»—Tous les exemples de sévérité que vous donnerez ainsi devront être consi-

Digitized by Google

dérés, moins comme des actes qui vous soient personnels que comme les jugements du pays.

Actuellement je me plais à devancer la marche du temps, et à vous considérer au centre de votre étoile, observant le mouvement de vos dix hameaux, le départ dès le matin de tous vos fermiers pour les labours, leur retour au logis vers le soir, et tous les mouvements des divers travaux champêtres. — J'aime à vous voir écouter les doléances de vos serviteurs, au sujet des maraudages qu'exercent les jeunes garçons dans les vergers, les irruptions que font les bestiaux dans les clôtures, les dégradations que commettent les poules dans les jardins, les oies dans les prairies artificielles, les pigeons dans les chenevières, les lapins dans les avoines, et mettre fin à toutes ces tracasseries qui rendent la vie si dure dans les villages; et comme il y aura sympathie entre vous et les justiciables, tous vos jugements seront considérés comme des oracles, et tout ce que vous direz passera en proverbe.

Il y aura fête chaque dimanche de la belle saison dans l'un de vos hameaux, et successivement chacun d'eux aura la sienne; mais le premier dimanche de chaque mois sera consacré à celle que vous donnerez au milieu de votre étoile, afin que chaque assistant puisse de ce point-là observer ce qui se passera autour de sa maison. — Vous choisirez, pour les chevaliers du bal, les deux jeunes gens de vos fermes les plus distingués par leur tournure et leur prudence. — Vous déploierez dans

Digitized by Google

cette solennité toute la magnificence d'un grand propriétaire. — Vous y ferez distribuer deux barriques de cidre du prix de quinze francs chacune, douze miches de douze livres, les fruits et les fromages que pourra fournir la saison. — Je fixe à cinquante francs le budget de chacune de ces fêtes.

Chaque jour de dimanche, de grand matin, vous vous ferez rendre un compte verbal de la conduite qu'on aura tenue dans vos fermes; mais vous ne recevrez pas de bulletins de police, parce que c'est avec ces bulletins que l'on fabrique des plans de conjuration, et avec des mouchards qu'on les réalise. — Le soir arrivant, vous entendrez les délinquants, vous les réprimanderez avec sévérité ou avec bonté, publiquement ou secrètement, suivant la nature des fautes. — Ce sera à votre intelligence à distinguer les divers degrés de culpabilité, et à leur appliquer les peines portées dans votre code pénal. — Les infirmités attachées à l'espèce humaine ne permettent pas de s'appesantir beaucoup sur les simples faiblesses, sur les négligences, les rivalités, les mauvais propos, les querelles, les légers dommages; vous espérerez pour les prévenus un avenir meilleur, une conduite moins répréhensible, un repentir sincère; mais, quand tombera sous votre juridiction un homme au caractère faux, au cœur dur, à l'instinct cupide, vous serez inexorable. — Une fois votre jugement prononcé, vous ne reviendrez jamais.—La plus forte peine sera la condamnation à déguerpir, au terme du

Digitized by Google

contrat, de la maison et du lot de terre que vous lui aurez affermés.

Vous exigerez que vos fermiers et leur famille appartiennent à l'un des cultes chrétiens, parce qu'il n'y a de civilisation dans le monde que là où l'on a établi l'un de ces cultes. — Mais vous ne les obligerez jamais à persister dans celui qu'ils auront adopté dans leur enfance, ni à la pratique de toutes les minuties par lesquelles on a trop souvent défiguré l'œuvre de Dieu. — On a fait un gros livre contre l'indifférence en matière de religion. — L'indifférence en matière de controverse devrait être considérée comme une vertu. — Ce ne sont pas ces indifférents-là qui ont tiré le glaive et ensanglanté le monde. — Je pourrais ajouter beaucoup de traits à ce tableau, mais je laisse à votre imagination le soin de le compléter.

A.—Tel qu'il est, monsieur, il exerce une grande séduction sur mon esprit; mais, au milieu des jouissances anticipées qu'il me prouve, me serait-il permis de vous adresser une question qui tient à l'intérêt de ceux-là même que vous désirez rendre heureux. — Tous ces colons, obligés de quitter leur demeure et leur village, ne seront-ils pas tenus à de grands frais pour former chez moi un premier établissement?

B. — Une seule voiture suffira pour apporter ici le mobilier de chacun d'eux; loin de rien perdre, ils gagneront beaucoup à cette transplantation, parce qu'ils n'auront plus à employer chaque jour trois ou quatre heures de leur temps pour

Digitized by Google

venir travailler ici et retourner chez eux.—De plus il leur restera une maison à vendre dans le village qu'ils habitent; et comme les maisons agglomérées auprès des églises et des paroisses dans un alignement donné, ont une valeur plus que double des maisons écartées, on doit estimer chacune de ces habitations quinze cents francs; c'est donc comme si vous faisiez à chacun de ces colons le cadeau d'une somme égale. — Mais c'est assez avoir parlé de leur intérêt, causons maintenant des vôtres.— Vous avez dans votre domaine une ardoiserie à exploiter?

A. — Me voilà donc agriculteur et industriel tout à la fois!

B. — Vous voilà, monsieur, le fondateur de dix hameaux qui deviendront un jour dix bourgades, et plus tard, peut-être, une grande ville. Vous féconderez par la petite culture et par le morcellement des terres une contrée que d'autres auraient stérilisée par l'agglomération; vous créerez de petits domaines là où on voulait établir un grand fief. — Vous formerez des cultivateurs dans cette population que l'on veut encapuchonner.

A. — Je sens fort bien tous ces avantages; mais pour les recueillir il faut que je renonce à la pairie et à un avenir qui me paraît encore séduisant.

B. — Vous êtes jeune, monsieur, et vous n'apercevez pas que l'avenir est gros d'orages.—Vous n'avez pas encore parcouru le quart de votre carrière, tâchez de rendre utiles à votre pays les trois autres quarts que vous avez encore à parcourir.

Digitized by Google

—Parvenu au terme de la vie, les illusions s'évanouissent, et il ne reste de réel que le souvenir du bien qu'on a pu faire. — Dire que les cours sont l'asile de tous les vices, c'est ce qu'en ont dit Fénélon et Labruyère, dans le temps où la monarchie était puissante et gouvernée par un monarque considéré comme pieux. — Ces vices ne sont pas seulement inhérents au gouvernement monarchique, ils appartiennent à tous les grands pouvoirs qui exercent la souveraineté. — Il est tout simple que là où est la source de la fortune, de l'avancement, de l'illustration, toutes les ambitions accourent pour en tirer parti. — J'ai observé, j'ai fréquenté successivement la cour de la monarchie absolue, la cour de la république démocratique, la cour directoriale, la cour consulaire qui devint, malheureusement pour elle et pour nous, impériale; enfin celle de la monarchie constitutionnelle qui succéda à une double usurpation. — Eh bien! j'ai vu dans toutes ces cours, hormis peut-être dans une seule, j'ai vu, dis-je, les hommes les plus intègres négligés, discrédités, disgraciés, quand ils refusaient l'appui de leurs talents à des systèmes insensés ou à des favoris sans pudeur. — Toutes ces cours ont successivement succombé par leurs excès; la première par ses fluctuations et par une inconcevable résistance au mouvement qu'elle avait elle-même toléré ou imprimé; la seconde, par le plus horrible système de destruction qui ait jamais affligé l'espèce humaine; la troisième, par une position

Digitized by Google

fausse, et par une exagération de forces personnelles qui cachait un grand fond de faiblesse; la quatrième, par le développement d'une grande ambition au dehors, et au dedans par un mouvement rétrograde vers un système qui n'avait plus d'appui. — La cinquième périrait par la théocratie, si elle n'était gouvernée par des chambres qui sauront réprimer les prétentions ultramontaines toujours combattues par la raison, et toujours renouvelées par le fanatisme.

Les hommes de bien, placés auprès d'un gouvernement égaré dans sa route, se taisent ou se retirent; les ambitieux se vendent.—On dirait que le pouvoir est semblable au soleil qui attire sur lui une foule de météores qui ne paraissent un instant sur sa surface que pour être bientôt absorbés, et faire corps avec lui; tandis que les corps graves parcourent à une grande distance leurs orbites sans jamais s'en détourner. — Telle est la cour, et telles sont les grandes magistratures, d'autant plus révérées qu'elles sont plus éloignées d'elle. — Tels sont encore les grands citoyens qui se retirent en plaignant la patrie et priant pour le roi.

A. — J'aurai beau m'isoler et faire de mon domaine une petite Pensylvanie, je ne puis oublier qu'il fait partie d'un grand royaume, que je suis le sujet du prince et l'esclave de la loi, et ces chaînes sont les seules qu'un homme d'honneur puisse supporter sans impatience; mais enfin si le curé de la paroisse se présente chez moi?

B. — Vous le recevrez avec respect, vous lui

Digitized by Google

présenterez votre chapelain et le pasteur évangélique qui administrent vos hameaux; vous lui donnerez une forte somme pour les bonnes œuvres de sa paroisse, et croyez qu'il ne reviendra que pour en toucher une pareille tous les ans à la même époque.

A. — Si les gendarmes se présentent?

B. — Vous leur proposerez de se rafraîchir, et vous les remercîrez.

A. — Si des jésuites?....

B. — Vous leur offrirez du café, des cartes et une partie de billard.

A. — Si la procession des rogations se dirige chez moi?

B. — Vous ferez boire les chantres à discrétion, et le scandale qu'ils donneront à vos tenanciers sera pour eux une leçon de sobriété.

A. — Si des missionnaires?....

B. — Vous fermerez la porte de votre chapelle, vous acheterez les agnus, les chapelets, les cantiques, les indulgences et toutes les menues denrées dont ils font commerce, et quand ils n'auront plus rien à vendre, ils se retireront.

A. — Si M. le préfet?

B. — Ne m'avez-vous pas dit qu'il a des manières charmantes. — Mais calmez vos inquiétudes sur des intentions hostiles ou indiscrètes. — Quelque exagérées que soient les factions quand elles appartiennent au pouvoir, et précisément parce qu'elles y appartiennent, il n'est pas sans exemple, mais il est du moins fort rare, qu'elles viennent

Digitized by Google

de but en blanc, et à brûle-pourpoint, inquiéter un propriétaire qui ne s'affiche pour aucun parti, vit honorablement, observe les lois et se conforme aux bienséances qui entrent comme une partie essentielle dans les mœurs monarchiques. — C'est l'humeur qui brouille toutes les affaires, et qui met les partis aux prises. — On se comprend beaucoup mieux en France que certaines gens ne le croient. — Si l'on congédiait quelques ambitieux qui sont au pouvoir, on serait bientôt d'accord, et l'on bénirait le monarque qui accorderait un aussi grand bienfait.

A. — Et pourquoi donc le roi ne cède-t-il pas aux vœux de la nation?

B. — C'est que, dans les monarchies, le prince est, par sa position, le dernier auquel la vérité puisse arriver; l'ambition monte la garde autour de lui pour empêcher qu'elle ne lui parvienne. — Il faut plaindre les rois constitutionnels; le mal n'est jamais leur ouvrage.

A. — Je partage tout-à-fait ces nobles sentiments, j'en nourrirai mon cœur dans la solitude à laquelle je vais me condamner; mais si, pour en charmer les ennuis, la fantaisie me prenait de me donner une compagne...

B. — J'y ai déjà pensé, et je n'ai donné une si grande étendue à votre habitation que pour qu'une famille entière puisse s'y trouver à l'aise. — Mais voulez-vous bien me permettre de vous parler à cœur ouvert?

A. — C'est ainsi que je voudrais qu'on me parlât toujours.

Digitized by Google

B. — Eh bien! je vous conseille de faire un choix digne de vous, et assorti à la position nouvelle dans laquelle vous allez vous placer. — Si vous épousez une fille riche, elle voudra consommer dans le tumulte et les plaisirs d'une grande ville, le revenu et peut-être même le capital de la dot qu'elle vous aura apportée. — Si vous épousez une fille de grande maison, elle fera sonner indiscrètement à vos oreilles les titres et l'illustration de ses aïeux, et elle se prévaudra sur vous de plusieurs quartiers sur lesquels vous n'aviez pas dû compter. — Si elle est savante et bel-esprit, elle voudra en toute occasion briller à vos dépens, ou bien elle vous étourdira de son pédantisme. — Je vous conseille de jeter les yeux sur la fille de vos hameaux qui aura, avec des mœurs et de la vertu, la tournure la plus gracieuse, le caractère le plus heureux, l'humeur la plus douce et l'intelligence la plus vive.

A. — Pour en faire une rosière, sans doute?

B. — Vous ne lui donnerez pas une rose, mais votre personne. — Elle sera l'organe habituel de votre bienfaisance, et le charme de votre vie. — Vous coulerez avec elle des jours longs et heureux, et vous aurez tous deux une destinée semblable à celle de Philémon et Baucis.

A. — On peut bien compter assurément que l'on ne viendra jamais nous invoquer dans un temple de marbre.

B. — Non, mais votre mémoire sera bénie dans toutes les chaumières, et cela vaut beaucoup mieux.

Digitized by Google

A. — Ce sera pour le coup qu'il faudra cesser d'être marquis.

B. — Vous commencerez à devenir homme.

A. — Par une telle alliance, je renoncerai à l'honneur qu'on me promettait de devenir le cousin du roi.

B. — Vous resterez le cousin de tout le monde.

A. — Lorsque je réaliserai ce projet, je vous inviterai à ma noce.

B. — J'accepterai avec beaucoup de reconnaissance cet honneur.

A. — Et si je suis assez heureux pour avoir un enfant, je désire que vous en soyez le parrain.

B. — Volontiers, pourvu que ce ne soit pas un jésuite qui le baptise.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

LES VERGERS.

Alma cortese dea, che'l verde e i fiori
Con l'aurato color conduci al frutto,
E dai larga mercede a chi bene opra;
Porgi ajuto al mio dir.
La coltivazione di Luigi ALAMANNI (p. c.) libro secondo.

Nous priâmes, l'un des jours suivants, notre agriculteur romantique de nous montrer ses vergers. — Il nous conduisit sur un terrain coupé de collines, de terrasses, de ravins, et offrant, à des expositions et sur des sols variés, des plantations d'arbres à fruit d'une fort belle venue. — Dans la partie la plus basse on apercevait un vallon qui était comme la serre chaude de cet immense jardin. — Vous voyez, nous dit-il, que je n'ai pas un seul verger, mais une collection de vergers, dans chacun desquels je ne cultive qu'une seule espèce d'arbres à fruit avec ses variétés, la seule qui convienne au site, au terrain et à toutes les circonstances qui le constituent ou le modifient. — Les plantes herbacées, vivant, pour ainsi dire, à la surface de la terre, aiment à s'associer et elles se prêtent des secours mutuels par la diversité de leur

Digitized by Google

organisation. — Il n'en est pas ainsi des arbres. — Ils fouillent très avant et s'élèvent fort haut pour pomper leur nourriture. — Chaque arbre à fruit a dans la forme de ses racines, dans le parenchyme de ses feuilles, dans la texture de son aubier, de son bois et de son écorce, dans la nature de ses organes reproducteurs, des instincts qui lui sont particuliers, des appétits et des répugnances qui constituent sa vitalité propre, et qui le font être ce qu'il est.

Ainsi on viole les lois de la nature lorsqu'on plante sur le même terrain des arbres à racine pivotante et des arbres à chevelu traçant; des arbres à noyau ou à pépin, et des arbres à capsule, à silique, à gousse, à baie ou drupe. — Planter des pêchers, des figuiers, des grenadiers sur une crête froide et alumineuse; des coudriers, des cormiers, des châtaigniers sur un fond bas et brûlant; c'est comme si on employait une colonie de nègres à l'exploitation d'une forêt résineuse sous le pôle, ou que l'on fît cultiver les terres sucrées de St-Domingue par des Lapons ou des Esquimaux. — Chaque chose n'est bien que lorsqu'elle est à sa place. — C'est d'après ces considérations que je me suis décidé à placer séparément les diverses espèces de mes arbres à fruit d'après la disposition naturelle à chacune d'elles. — Et c'est ainsi que du haut de ce plateau, vous pouvez apercevoir ma châtaigneraie, ma cerisaie, ma pommeraie, ma coudraie, ma noyeraie, ma fraiserie, ma framboiserie, ma néflerie et mes vignobles qui s'é-

Digitized by Google

tendent sur divers sols et à diverses expositions, suivant la nature du cep, depuis le malvoisie et la magdelaine qui veulent un sol brûlant, jusqu'au plant de lune qui mûrit le dernier.

Pour faire ces dispositions, j'ai plutôt consulté mon expérience et mes observations personnelles que les livres; car la littérature agricole moderne contient beaucoup trop d'appareil scientifique et pas assez de métier; différente en cela de la littérature poétique de nos jours, qui contient beaucoup de métier et pas assez de talent, beaucoup d'habiles artisans et peu d'artistes.

En séparant ainsi mes vergers les uns des autres, j'ai voulu que la maturité et la récolte des fruits de chacun, arrivant à la fois, je pusse en célébrer les diverses époques, par des fêtes rurales; et c'est à quoi je n'ai garde de manquer, depuis le premier dimanche de mai jusqu'au dernier dimanche d'octobre, en commençant par les fraises et en finissant par les cormes et les poires d'hiver.

Au jour fixé pour l'ouverture de chaque récolte de fruits, les serviteurs de mon domaine et tous mes voisins accourent en foule, et au bruit d'une symphonie rustique ils sont introduits processionnellement dans le verger dont ils vont faire la cueillette.—Je prends le premier fruit, et je l'offre solennellement au plus méritant ou à la plus belle. —A ce signal, corbeilles, paniers, gaules, échelles et crochets d'entrer en jeu.—Les plus lestes grimpent, les plus robustes gaulent, les plus tranquilles ramassent, et suivant la nature des fruits que l'on

Digitized by Google

recueille, je vois le verger couvert de petits Silènes barbouillés de fraises, de Pomones la tête décorée de fruits, de Vertumnes sur les hautes sommités des arbres, de Galatées qui jettent la pomme en s'enfuyant et de jeunes Èves la présentant à des Ádams rustiques. — Ce spectacle m'amuse, il fait revivre à mes yeux les divinités fantastiques du Parnasse et les personnages vénérables de l'Ancien Testament.—J'ai l'extrême simplicité de trouver ces jeux plus intéressans que ceux où l'on met en mouvement, sur un théâtre, des vendangeurs qui cueillent des raisins de carton sur des treillages construits en planches de sapin.— J'aime une société naturelle placée dans une nature vraie, et non des artifices misérables.—Pourquoi courir après tant de caricatures, lorsqu'on a tout près de soi le tableau original dans toute sa fraîcheur? Un homme qui a grande influence dans la paroisse voisine, où il est parvenu à renouveler les superstitions qui abrutirent la population du moyen-âge, appelle ces divertissements ruraux des fêtes païennes, et il me donne à moi-même le titre de pontife de Vertumne. — Je serais bien plutôt fondé à l'appeler lui-même un sauvageon, sorti avec ses épines et ses fruits acerbes de l'antique trône de l'idolâtrie.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je civilise les habitants en les faisant participer à des divertissements que la décence n'abandonne jamais, parce que des plaisirs innocents sont les plus puissants, les plus sûrs introducteurs de la

Digitized by Google

morale. — Je n'aime pas celle que l'on fait entrer dans les têtes humaines à coups de gaule ou avec les pointes d'un cilice. — Dieu ne nous a pas créés pour être malheureux. — Il a créé les fleurs, les fruits, la verdure, les fontaines fraîches et mousseuses et les Zéphirs aux douces haleines. — Les frocs, les disciplines, les austérités meurtrières ne sont pas son ouvrage.

Lorsque la mauvaise saison arrive, et qu'il ne reste dans les champs rien à cueillir, les fêtes extérieures cessent; mais les réunions autour du foyer commencent. — Tous les dimanches, après la messe, il y a chez moi une société choisie qui s'occupe à casser, trier, monder les noix, les amandes et les noisettes; à filer les lins et les chanvres; à la préparation des miels et des cires; à la composition des raisinets, dont je détruis l'acide avec des cendres, et que je parfume avec des aromates cueillis dans mes jardins; à la mise en œuvre des plantes flexibles que je coupe dans mon oseraie; et la soirée se termine par un gala de lait et de châtaignes, de miel et de noix, de fruits secs ou confits.

Pour ceux qui aiment la nature et qui ont profité de ses leçons, l'hiver passé à la campagne n'est pas sans charme. — C'est en vain qu'elle est dépouillée de ses ornements et que les chantres des airs sont partis; on y retrouve les dons de Pomone en pleine maturité et dans des enveloppes sucrées. — Dans les beaux jours le roitelet vient mendier à votre porte, et vous annoncer par ses chansons

Digitized by Google

que l'hiver a aussi ses troubadours. — La voix des tempêtes n'est pas sans charme; les aquilons ont leur mélodie, et les guirlandes de marcassite que les frimats suspendent aux branches des arbres tromperaient Flore elle-même [1].

L'œil aime ces frimats, ces aigrettes flottantes
En mobiles cristaux à nos arbres pendantes.

DELILLE.

Mais profitons de l'instant que la saison veut bien nous accorder. — Commençons notre tournée en suivant l'ordre de maturité de chaque espèce. — On ne saurait prendre un guide plus sûr et plus brillant que le soleil.

FRAISERIES.

With the fertile noisture cheerd,
The orchards smile, joyous the farmers see.
Their thriving plants and blefs the heaven dew.

En entrant dans ce champ qui est tout rouge de fraises, vous me faites l'honneur de me demander quelle semence, quel labour, quel engrais, j'ai employé pour composer un aussi beau tapis? — Je n'ai rien mis, je n'ai fait qu'ôter. — Ce champ était couvert, l'année qui a précédé la dernière, d'un taillis de quinze années. — Je coupe tous les ans un arpent de bois, et, au bout de deux ans, il se trouve miraculeusement couvert de fraisiers dont on ne soupçonnait pas auparavant l'existence. — Cette plante, qui

Digitized by Google

tient le milieu entre les herbacées et les ligneuses, est douée d'une faculté loco-motive.—Elle alonge ses bras en longs filets qui s'enracinent et qui forment des individus entiers. — Elle se faufile tout doucement dans le taillis sans produire ni fruits ni fleurs. — Elle se nourrit abondamment des feuilles que les arbres produisent durant la belle saison, et qui jonchent le sol durant l'hiver; et aussitôt qu'on a coupé le taillis et rendu l'air et la lumière à cette plante, elle forme une tapisserie où le vert, le blanc et le pourpre, je veux dire la feuille, la fleur et le fruit se mêlent en teintes harmonieuses. — M. Duchesne de Versailles a donné une culture, ou, pour mieux dire, a rendu une sorte de culte à cette plante. — Nul ne l'a mieux connue et n'en a autant avancé la science.— Mais ici la science a été tout-à-fait inutile. — Le sol s'est naturellement couvert, dès la seconde année, de la fraise indigène qui donne son fruit pendant plusieurs mois de l'hiver. — *Fragraria semper virens.*

On ne sait pas assez, lorsqu'on mange une fraise, qu'on avale la pulpe de cent ovaires, au dedans desquels sont renfermés, dans des coques cartilagineuses, cent pistils dont chacun est couvert de deux peaux, et porte entre deux lobes un embryon dont la radicule pointe vers le haut. — Pour composer ce petit chef-d'œuvre, la nature a employé un calice d'une seule pièce, évasé et garni en dehors d'un double rang de dents; un nombre prodigieux, d'étamines, à sommet hémisphérique mar-

Digitized by Google

qué de trois sillons, et attachées entre elles par le dos; cent pistils implantés dans un support, formé par le gonflement de la partie centrale du calice (chaque pistil ayant un ovaire pointu et un style qui, prenant naissance au pied, est engagé jusqu'aux deux tiers de sa longueur dans l'ovaire, et coule latéralement jusqu'à sa pointe) et enfin un stigmate formant un bourrelet marqué par quatre coupures. — La nature a mis en œuvre tout cet appareil pour produire, quoi? Une fraise.

Il n'est pas de montre si compliquée que l'est cette petite machine, et lorsque l'on songe que le divin horloger produit à chaque minute des millions de machines semblables, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de l'intelligence suprême qui crée un tel ouvrage en se jouant, ou de l'ignorance qui l'avale sans le comprendre. — Les amateurs de fraises ne ressemblent pas mal aux courtillères et aux taupe-grillons qui en font leur nourriture, avec cette différence que l'insecte digère avec facilité ce qui incommode souvent l'amateur trop friand.

FRAMBOISERIES.

Dans le vallon situé au-dessous de mon champ de fraises, vous apercevez une framboiserie.—Le framboisier est la ronce du mont Ida, *rubus Ideus*. — Son parfum, plus odorant encore que celui de la fraise, annonce qu'il y a du merveilleux dans cet arbuste. — On sent que les dieux ont passé dans sa patrie originelle et qu'ils ont embaumé son

Digitized by Google

berceau. — Mais comme tout ce qui vient d'en haut est sujet à l'orgueil, j'ai entouré cet arbuste de ronces plébéiennes dont il ne saurait méconnaître la parenté. — Tel est le *rubus fructicosus* qui porte des baies noires sucrées, mais sans parfum. — Tel est encore le *rubus odoratus* ou ronce odorante, qui fait l'ornement de nos haies, et qui produit pendant trois mois des roses d'un violet tirant sur le pourpre.—Le framboisier est rebelle, comme tous ses alliés, à la culture, et il est ami de l'indépendance. — Ses racines sont traçantes, elles aiment à s'introduire dans les graviers lorsqu'ils se trouvent dans des lieux d'ailleurs frais et ombragés. — Ses tiges sont droites la première année, rameuses la seconde. — Ses feuilles inférieures sont ailées, et les supérieures ternées.

CÉRISAIE.

En suivant l'ordre des saisons et les degrés progressifs de la maturité des fruits, nous arrivons à ma cerisaie.

Cet arbre est le premier qui donne son fruit, et il l'offre sous une forme et avec une couleur qui annoncent le retour des beaux jours.—On a attribué à Lucullus d'avoir le premier introduit cet arbre en Italie. —La conquête d'une plante alimentaire est plus utile que ne l'est l'envahissement d'un royaume ; et les dépouilles de Mithridate ornèrent moins l'arc de triomphe du guerrier romain que ne le fit un simple cerisier. — Le mérisier, qui est un de nos grands arbres forestiers, peuplait

Digitized by Google

sans doute, à la même époque, les grandes forêts de la Gaule belgique dont les Romains étaient les maîtres. — Le mérisier est le père sauvage de l'arbre qu'on a civilisé depuis sous le nom de cerisier. — Il n'était donc pas nécessaire d'apporter à Rome un arbre entier; il suffisait d'une greffe.— Il n'a manqué à nos grands pères que des Théophraste, des Dioscoride et des Pline, pour nous faire connaître la flore gauloise. — Mais les druides, qui avaient le monopole de la religion, de la législation, de l'éducation, de l'instruction et enfin de toutes les parties du gouvernement, n'auraient pas souffert qu'on produisît une idée nouvelle. — Ce furent moins les armées romaines que les doctrines druidiques qui asservirent notre antique patrie. — Béni soit le siècle où il est permis d'écrire en toute liberté!.... sur les cerises.

Il y a cette différence entre le cerisier et le merisier, c'est que la fleur du premier se développe sur le bois de l'année qui précède immédiatement et que ses bouquets sont sessiles; tandis que la fleur du second ne se montre que sur le bois qui a deux ans, et que ses bouquets sont légèrement pédonculés. — Le cerisier craint l'eau, l'argile et une position extrême. — Il aime une température moyenne, et son fruit perd sa saveur lorsque l'arbre qui le produit pousse dans des terres grasses. — Il est facile de reconnaître le cerisier de Montmorency ou gros gobet; à courte queue; parce qu'il porte des feuilles larges sur des branches horizontales. — Mais cet arbre, devenu fort rare,

Digitized by Google

n'existe plus, même à Montmorency, parce qu'on y préfère la culture d'un cerisier dont le fruit est plus abondant.—Il faudra qu'un nouveau Lucullus l'y apporte, et il lui sera peut-être plus difficile de triompher de l'avarice rustique, qu'il ne le fut de vaincre Mithridate.

GROSEILLES.

Vous voyez dans ce petit champ les ribes qui tiennent le milieu entre les cactus et les saxifrages. —On compte trois espèces de groseilles ou castilles. —La première espèce n'a pas d'épines, et elle rapporte des grappes rouges ou blanches. — La seconde est le *ribes nigrum* ou cassis, que l'on trouve quelquefois venant naturellement dans des bois humides.—On met ses baies en confiture, et l'infusion théiforme de ses feuilles est fort recommandée dans les maladies qui attaquent les voies urinaires. — La troisième espèce est l'*uva ursi*, ou groseille à maquereau, dont on mange les baies, que l'on fait aussi fermenter, si l'on veut en composer une piquette. — Cette plante entre aussi dans la composition des haies soignées.

On a remarqué que la première espèce, qui est la plus usuelle et la plus généralement cultivée, ne donne pas de fruits sur le bois de la première année et qu'elle en donne une médiocre quantité sur ceux de la troisième; en sorte qu'on ne doit compter, pour avoir un produit abondant, que sur le bois de la seconde. Cette observation a fait connaître l'espèce de taille qui convient le mieux à cet

Digitized by Google

arbuste. — On taille en hiver, on ébourgeonne en mai, on enlève les gourmands, on élève l'arbuste en pyramide, afin de procurer à son fruit plus de soleil, d'air et de lumière.

Au milieu de ce buisson est le groseiller découvert dans les Hautes-Alpes par le célèbre botaniste Villard. — Il s'élève jusqu'à la hauteur de cinq pieds. — Ses fruits, quoique d'une couleur rouge, n'ont pas de saveur. — On a fait descendre dans la plaine cet arbuste montagnard, non pour profiter de son fruit, mais pour se procurer un feuillage abondant que cet arbuste développe quoique ombragé et abrité; ce qui le rend fort utile dans les jardins d'agrément, pour masquer les murs des fabriques et garnir le derrière des massifs. — Ce service est sans doute peu brillant, mais nul autre arbre, si ce n'est l'alaterne, ne pourrait le remplir mieux que celui-là.

ABRICOTIER.

Le nom botanique de l'abricotier qui vient si bien, qui produit de si beaux fruits dans le midi, et qui est gommeux et rachitique dans les pays du nord, annonce qu'il est d'origine arménienne. — Nous devons à Michaud de l'avoir découvert dans son état naturel en Perse; à Pallas d'avoir trouvé en Sibérie une espèce dont la chair est fibreuse et acerbe, l'amande amère, et qui n'est cultivé en France que comme un objet de curiosité; à Duhamel, d'avoir tiré de Pézénas et acclimaté à Paris l'abricot-pêche, qui est le plus variable dans sa

Digitized by Google

forme, dont la chair fondante et parfumée ne devient jamais pâteuse, et se détache facilement de son amande qui est amère. — On doit au même naturaliste l'abricot violet, à feuilles de prunier, qui a une saveur intermédiaire entre la prune et la pêche; et nous devons enfin aux savants directeurs de la pépinière du Luxembourg l'abricot royal. — L'abricot précoce et musqué est celui que l'on cultive le plus dans les environs de Paris.

PRUNIER.

Le caractère distinctif du prunier est de donner avec sa fleur des feuilles cornues, pliées sur elles-mêmes, qui se développent successivement, et qui sont garnies de stipules et de glandes.—Cet arbre est difficile sur la qualité de la nourriture, ou autrement sur la nature du terrain. — Il lui en faut un argileux et frais; mais il craint le marécage. — Sur un sol trop fécond, il perce trop vite, et ses fruits sont peu sucrés. — Sur un terrain sec et siliceux, il vient mal, donne peu, mais son fruit a plus de parfum.—Nul arbre à fruit ne pousse des drageons avec autant d'abondance que celui-là, et ne s'épuise plus promptement, si l'on n'est attentif à les couper au commencement de chacune des deux sèves. — Comme tous les autres arbres à noyau, il est sujet à la maladie de la gomme.—La substitution d'une terre nouvelle à l'ancienne, au pied de l'arbre, est le remède le plus efficace pour arrêter cet épanchement. — Il est permis de

Digitized by Google

penser, avec la permission de M. Mirbel, qui s'est occupé avec beaucoup d'attention du régime alimentaire des plantes; il est permis, dis-je, de croire que la gomme particulière aux arbres à noyau est la matière première de l'amande qu'il renferme.

Le professeur Villard, celui de tous les naturalistes qui a le plus assidûment exploré les richesses végétales des Alpes, nous a fait connaître le prunier de Briançon, qui s'élève sur la montagne jusqu'à huit pieds, et fournit une amande dont l'huile, connue sous le nom d'huile de marmotte, est fort estimée par la bonne compagnie qui passe ses hivers dans les étables du Queyras.

Le prunier épineux ou épine noire fournit une prunelle employée utilement à la composition de la piquette. — Il entre comme composition intégrante dans la plantation des haies. — Sa racine traçante cimente et lie les terres entre elles. — Il est par conséquent la meilleure défense qu'on puisse opposer à l'invasion des torrents.

POMMIERS.

La nombreuse famille qui compose la pommeraie qui est sous vos yeux, a pour chef de race un sauvage trapu, qui vit au fond des bois avec son fruit acerbe, ses feuilles lancéolées, et ses rameaux armés d'épines. — La science, née du besoin, s'est emparée de ce sauvage; — elle l'a civilisé, elle en a fait sortir je ne sais combien d'espèces utiles à une société naissante. — La science, née de la sa-

Digitized by Google

tiété des jouissances, de l'exaspération des besoins, de cette curiosité qu'on peut appeler le luxe de l'esprit, a créé mille autres espèces que vous trouvez ici rangées, non dans leur ordre botanique, mais dans l'ordre de leur maturité, depuis le petit muscat, l'épargne, l'aurole, le gros et le petit blanquet, qui se cueillent en juin, jusqu'à la virgouleuse, le saint-germain et le catillat, dont la cueillette ne se fait que dans les premiers jours de novembre.—En sorte que sur ce terrain vous pouvez observer le calendrier de Pomone, comme dans mon parterre l'horloge de Flore. — J'avoue que je manque ici du courage nécessaire pour vous offrir la démonstration d'espèces dont la nomenclature paraît n'avoir pas de limites, puisqu'un seul jardinier est parvenu en un petit nombre d'années à créer, par des semis, plus de trente espèces nouvelles de pommiers.

L'idée du pommier s'associe si bien avec l'idée qu'on se forme de la Normandie, qu'il semble que cet arbre et cette province soient inséparables. — Cependant l'abbé Rosier prétend que le cidre est une invention moderne en Normandie, puisque ses antiques monuments et ses vieux titres n'en font nulle mention; il présume que le pressoir à cidre a été porté du pied des Pyrénées en Normandie par la famille alors souveraine des deux pays à la fois. — Il appuie cette conjecture sur le mot cidre qui est français et espagnol en même temps.

Vous entretenir plus long-temps des pommiers,

Digitized by Google

ce serait vous écarter, par l'ennui que je vous procurerais, de mon but, qui est de vous inspirer du goût pour la science. — C'est par cette considération que je vous ferai grace de mes pommiers, dont la nomenclature, toujours croissante, vient d'être augmentée par M. Van-Monts de Bruxelles d'une trentaine de nouvelles espèces que le naturaliste a décorées des noms brillants de la princesse d'orange, de la duquesne, de la thouin, des délices de harderpont, du passe-colmar, de la sanspareille, du miel d'hiver, etc..; mais je vous conduirai plus volontiers dans ma figuerie, parce qu'elle vous offrira des caractères moins connus et d'un genre plus piquant.

FIGUES.

Vous observerez, s'il vous plaît, que j'ai placé ma figuerie à une exposition entre le levant et le couchant, sur un terrain défoncé, et à côté d'une fontaine dont cet arbuste à contexture molle et poreuse se plaît à aspirer les vapeurs.—Nulle espèce d'arbre ne répugne autant que celui-là à la serpe et aux opérations chirurgicales des jardiniers. — Cet arbuste fut connu des Grecs, et il dut l'être plus anciennement encore de nos premiers parents, qui le trouvèrent dans le paradis terrestre. — En créant cet arbuste, la nature semble avoir voulu se jouer de ses propres lois, et se moquer de nous qui les tenons pour invariables. — Au lieu de placer les organes reproducteurs au grand air, et dans une position supérieure au fortus qu'ils doivent féconder,

Digitized by Google

elle les a enfouis au fond d'une épaisse corolle, comme dans une sorte de haut-de-chausses. — C'est cette corolle même que nous mangeons sous le nom de figue, ainsi que les instruments de fécondation qu'elle contient.—Tandis que dans les fruits à drupe, à pepin, à noyau, ces instruments, ayant fait leur office, disparaissent, et ne laissent dans les enveloppes que les semences fécondées.

Pour augmenter encore les difficultés d'une telle situation, la nature a séparé les sexes de cette espèce par d'épaisses cloisons que le soleil n'éclaire jamais; en sorte que le phénomène de la reproduction n'aurait jamais pu s'accomplir si elle n'avait chargé quelques insectes, qui vivent de figues, d'ouvrir une communication d'un appartement à l'autre, pour y porter l'esprit générateur.—Ces insectes remplissent, relativement aux figues, l'office que les papillons et les zéphirs rendent aux fleurs dioïques, avec cette différence que les uns font, par des voies obscures et souterraines, ce que les autres font à la lumière du jour.

Telle a été la croyance la plus généralement admise jusqu'à ces temps modernes, où des observateurs, armés de bonnes loupes, ont fait disparaître ce qu'il y avait de trop ingénieux dans ce système, et ont désarmé de leurs caducées ces Mercures de Flore. — Ils ne nient cependant pas que la fécondation ne puisse quelquefois s'opérer de cette manière; mais ils nient que ce soit là le procédé habituel de la nature, et le besoin qu'on lui suppose de faire intervenir les individus d'un règne à la fé-

Digitized by Google

condation des individus d'un autre. — Ils admettent plutôt le système, que les organes générateurs de cet arbuste ont une existence de pure forme, et non une puissance virtuelle, et que la nature l'a amplement dédommagé de cette privation, en le douant à un degré supérieur de la faculté de pousser à sa racine une multitude de drageons et de marcottes.

Il semble que cet arbuste ait été destiné à devenir le type d'une multitude de fables de toute espèce.—Telle est celle de la caprification, prodige qui consiste à placer des millions d'œufs et de larves d'insectes sur les figues naissantes, afin d'accélérer leur maturité, en ajoutant à leur qualité.— Quoique la mauvaise qualité des fruits véreux ne soit pas propre à accréditer une telle fable, elle a été crue long-temps sur la parole d'un illustre et savant voyageur dans le Levant, qui a pris pour une méthode généralement usitée la fantaisie de quelques Grecs opulents qui cherchaient dans des saveurs nouvelles de nouvelles jouissances.—Folie pour folie, j'aime encore mieux celle de cet aimable naturaliste, qui, dans son jardin de Franconville, s'amusait à implanter sur de jeunes figues des clous de girofle, des brins de cannelle et de vanille, pour leur faire contracter l'odeur de ces aromates.—A force de lutiner la nature, vous verrez qu'on l'obligera à faire du romantique.

CHATAIGNIERS.

Nous voici arrivés à ceux de mes vergers qui

Digitized by Google

fournissent les fruits d'hiver.—Vous voyez que ces fruits sont couverts de brous, de hérissons, de coquilles ligneuses, d'enveloppes plus ou moins chaudes, afin de préserver les jeunes embryons des atteintes de la gelée. — Leurs berceaux sont d'autant mieux fourrés, que la saison qu'ils doivent braver doit être plus froide. — On attribue à la nature une prescience fort étendue, et dont elle est assurément bien capable (quoique je ne l'en aie pas encore convaincue), c'est de pourvoir les bulbes des végétaux qui doivent passer l'hiver en terre, d'autant de robes qu'il doit y avoir de degrés de froid; en sorte qu'il ne s'agirait que de compter en automne quelques pelures d'ognon, pour prédire avec précision la rigueur du froid qui aura lieu dans l'hiver suivant.—Cet ognon mérite, pour le moins, autant de confiance que les astrologues qui prédisent dans les almanachs les variations de l'atmosphère.

Parmi les arbres chargés de garantir leurs semences des atteintes de l'hiver, nul n'a été mieux pourvu que ces châtaigniers dont vous voyez ici plusieurs plants. — Je les ai placés sur une côte froide et montueuse, parce que leur véritable patrie est cette zône moyenne de montagne qui sépare les céréales des arbres résineux.—Le châtaignier croît où le blé ne vient plus, et où le sapin ne vient pas encore.—La fécule de son fruit supplée au blé; elle nourrit une population qui, sans elle, n'existerait pas, ou serait dépourvue des premiers besoins. — Les shites décomposés, les sols

Digitized by Google

argileux et sablonneux conviennent aux plantations de châtaigniers. — Les sols gras et frais sont funestes à cet arbre. — Les craies de la Champagne, les plaines de la Flandre, ne sont point favorables à sa prospérité. — Il aime à pousser ses longues racines dans les interstices des rochers. — Il lui faut des côteaux, des vallons, un pays coupé de précipices et de ravins. — Il se plaît dans le romantique. — Entre le marronnier et le châtaignier, il n'y a que la différence que peuvent produire le sol, l'exposition et la culture. — La bonté de ce fruit est en raison inverse de la largeur de son ombilic. — La châtaigne, appelée dans le midi bouchasse, est pourvue d'un large ombilic. — Le marron, appelé en Poitou osiliatte, a le sien fort étroit. — Cet arbre, employé comme charpente, ne peut être distingué, quand il est mis en œuvre, des autres grands arbres forestiers, à moins qu'on n'observe avec une excellente loupe les irradiations transversales qui lient entre elles les diverses couches ligneuses. — Cet arbre, si on le laissait se développer, acquerrait sur un sol convenable un développement prodigieux. — Il serait en Europe ce qu'est le baobab en Afrique. — Il peut se passer de canal médullaire, et telle est sa vitalité, que, coupé à trente ans, il pousse des rejetons de douze à quinze pieds dès la première année.

D'autres vergers, que vous apercevez du haut de cette colline, appelleraient sans doute encore toute votre attention; mais nous remettrons à un autre jour la continuation d'une tournée déjà

Digitized by Google

beaucoup trop longue. — Nous terminerons cette promenade par l'exposition de cette mécanique singulière que la nature emploie pour couvrir la terre de végétaux, et nourrir ainsi l'espèce humaine et toutes les populations animales. — Si la simplicité des moyens et la grandeur des effets sont le caractère du génie, assurément la nature n'en manque pas.

Une machine hydraulique et aérostatique est fixée en terre, et elle s'y développe dans sa partie inférieure par des chevelus, des fibrilles et des brindelles, et quelquefois par des pivots qui lui servent de support, et dans sa partie supérieure par des rameaux, des feuilles et des bractées qui sont des racines aériennes. — Le premier de ces organes lui sert à pomper les matières assimilables renfermées dans la terre, et à les élever jusqu'au sommet; le second organe est destiné à aspirer par sa surface postérieure les substances gazeuses répandues dans l'atmosphère qui lui conviennent, et à expirer par la surface antérieure celles qui ne lui conviennent pas. — A l'un de ces organes est adapté un tissu cellulaire servant de couloir à la sève ascendante qui, portant dans tout l'intérieur la nourriture et la vie, contribue à la formation de la moëlle, de l'aubier, du cambium, en agissant toujours du dedans au dehors. — A l'autre organe est adapté un réseau qui contient la sève élaborée ou autrement le sang de la plante qui, en descendant extérieurement et agissant de dehors en de-

Digitized by Google

dans forme l'écorce, la feuille, le bourgeon, la fleur et le fruit. — Ces deux systèmes se rencontrent et se réunissent au collet du végétal qui peut en être considéré comme le cœur; car s'il est coupé ou grièvement blessé, la plante périt. — C'est de ce mécanisme fort simple et de sa communication avec la lumière, le calorique, l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, le carbone, les matières terreuses et salines que naissent les phénomènes de la végétation, de la floraison, de la fructification et de la lignification. Et c'est ainsi que la nature colore, ombrage et embellit la terre, loge, éclaire, habille et nourrit les espèces innombrables qui composent le règne animal.

L'homme est le délégué de la Providence.—Elle créa les espèces et lui abandonne le soin de former les variétés. En s'élevant jusqu'à elles, il améliore son être par la pensée, et lorsqu'il étudie ses lois, il l'ennoblit par la science.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

LES ÉTANGS.

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
LAFONTAINE.

Nous allâmes visiter le grand étang de *la vaudoise*, comme une des curiosités qui fixent ordinairement, dans ces contrées, l'attention des voyageurs. — Il est certainement le plus spacieux qu'il y ait dans tout le pays.—Nous trouvâmes sa construction fort bien entendue. — Il est établi sur un fonds d'argile, sans solution de continuité, et il tient l'eau comme un vase. Sa situation topographique, son étendue et sa profondeur ont été calculées dans les plus justes proportions avec les quantités d'eau de source et de pluie qu'il est chargé de recueillir.—Sur les points qui dominent cet étang, on a creusé des réservoirs qui, dans les temps de sécheresse, lui fournissent les eaux dont il a besoin pour prévenir les assecs, cause ordinaire de la mortalité des poissons dans les étangs mal entendus. — On a pourvu aux débordemens d'hiver par une ceinture de fossés de quinze à vingt

Digitized by Google

pieds d'ouverture qui entourent l'étang et reçoivent les eaux surabondantes. — La chaussée est essentiellement composée d'argile, et elle est appuyée à une grande profondeur sur un fonds de même nature qui fait corps avec elle. — Du côté de l'eau, cette chaussée est revêtue de pavés liés à chaux et ciment; elle est assez solide pour résister aux vagues que le vent élève sur cette grande masse d'eau, et assez haute pour n'en être jamais surpassée.—Cette chaussée est soigneusement nétoyée des végétaux qui se plaisent dans l'argile, et qui par leurs racines pourraient y pratiquer ces sortes d'infiltrations, que dans la langue des pêcheurs l'on nomme *larrons*. — Au devant de la chaussée et dans l'intérieur de l'étang on a formé une excavation formant un carré rectangle, portant sur chacune de ses faces autant de fois deux pieds que l'étang a d'arpents. — A cette excavation que l'on nomme la poêle, aboutissent des fossés et des rigolés qui facilitent l'écoulement des eaux lorsqu'on veut le mettre à sec. — La profondeur des eaux dans cette poêle sert encore d'abri au poisson dans les temps où la surface est entièrement glacée. — Sur la chaussée est fixée, avec une grande solidité, la vanne à laquelle aboutit extérieurement un autre grand fossé garni de treillage et de grilles qui arrêtent le poisson échappé à la poêle.—Lorsqu'on lève la vanne pour faire la pêche, ce fossé conduit les eaux de l'étang dans une immense prairie qu'il abreuve, et le trop plein se perd dans une grande mare et dans plusieurs petites flaches

Digitized by Google

situées au milieu des bois. — La rive de cet étang qui est exposée au soleil du midi, est garnie de roseaux, de joncs et d'iris dans lesquels les poissons aiment à frayer, et l'on y a placé, à cinq ou six pouces au dessous du niveau des eaux, de gros blocs de pierre sur lesquels les poissons aiment à se frotter pour faciliter la sortie de leurs œufs ou l'écoulement de leurs laites. — Sur aucune partie des rivages de cet étang on ne voit de vestiges de ces boues noires dont la couleur en concentrant les rayons du soleil fait exhaler des miasmes putrides. — Des plantations d'aulnes, de saules, d'obiers, de bourdaines et des autres espèces arborescentes douées d'une grande puissance d'absorption, élèvent leurs tiges purifiantes, et elles versent sur les eaux et sur leurs rivages des flots d'oxygène qui décomposent l'hydrogène sulfuré.

Cet étang échappa en 1794 à la proscription dont fut alors frappé ce genre de propriété. — La convention pensa que pour compléter la destruction des ordres monastiques, il fallait leur couper les vivres et les contraindre ainsi à sortir de leurs règles. — Les moines purent faire gras, mais la France n'y gagna pas grand'chose; elle fut enveloppée tout entière dans un carême universel.

A peine arrivés sur la rive méridionale de l'étang, nous fûmes accueillis par les clameurs des races vociférantes qui peuplent ces eaux; on eût dit que la nation batracienne était réunie pour tenir ses

Digitized by Google

grands jours tant le tumulte était grand.—Le bufo sputator ou crapaud cracheur, debout sur un vieux tronc d'arbre, donna le premier signal. — A l'instant même tous les symphonistes partirent à la fois. —Nous reconnûmes à leurs divers accents et aux diverses modulations de leurs gosiers la grenouille esculante, la grenouille mugissante, la grognante, la piaulante et la criarde, formant un cercle autour de la grenouille galonnée. — A l'autre bout de l'orchestre, nous vîmes ou plutôt nous entendîmes une troupe de raines et rainettes, la verte, la bicolore, la réticulaire, la rouge fémorale, recevant le diapazon de la raine à bandeau. — Plus loin encore étaient rangés sur de longues files le crapaud accoucheur, le crapaud cornu, le bossu, le sonnant, le bombina et le crapaud pipa, qui est le rossignol des marais. — Un soleil brûlant, une atmosphère orageuse inspiraient à tous ces concertans une vive émulation.

Au-dessus de cette salle de concert, voltigeaient des myriades de libellules, de demoiselles, de lampyres et de scarabées, que les musiciens cherchaient à attraper pour donner plus de fraîcheur à leur voix.—Des volées de courlis, de vanneaux, de harles, de guillemots, de manchots, de pinguins et de butors, parcouraient gaîment cette enceinte; des troupes de râles effleuraient légèrement les touffes de nénufar; et les martins-pêcheurs, vêtus de leurs habits de fête, semblaient se mirer dans le cristal des eaux.

Ce spectacle, comme tous ceux que nous offre

Digitized by Google

la nature dans sa rudesse primitive, portait avec lui un grand charme.

En suivant les bords de l'étang, nous arrivâmes vers une petite baie ombragée par des touffes d'arbres.—Dans cette baie nous vîmes un port, dans ce port une petite embarcation pourvue de ses agrès. —Nous sautâmes dedans, nous mîmes à la voile; et, quand nous fûmes au large, nous aperçûmes dans le lointain une terre élevée formant un îlot dans cette grande plaine d'eau. — Nous fîmes cap dessus, il ventait bon frais, et lorsque nous fûmes un peu rapprochés de l'île, nous aperçûmes une épaisse fumée s'élever en colonne au-dessus des arbres, et nous jugeâmes que l'île était habitée. — Plus près encore, nous pûmes distinguer une chaumière tapissée de nattes et de roseaux, et dont les murs et les toits étaient couverts de poissons que l'on faisait sécher après les avoir salés.—Débarqués dans l'île, nous en trouvâmes le sol couvert de squelettes et arêtes de gros poissons, et des amas de coquilles univalves et bivalves dont on avait mangé les molusques.

Dans cette île, et sous cette modeste chaumière, vivait un personnage rustique portant

Sayon de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.

Nous le saluâmes, comme le Neptune de ces eaux. — Nous portâmes les mêmes hommages à son Amphitrite, que nous trouvâmes entourée

Digitized by Google

d'une famille nombreuse, comme le sont toutes les familles icthyophagiques. — La maison était remplie de poisson que l'on était occupé à vider, à faire sécher, fumer, boucaner, saler, encaquer. — On menait là une vie de héron, on s'y nourrissait de poisson; et, pour faire diversion à la monotonie d'un tel régime, on s'amusait, comme les cygognes, à ouvrir les coquilles et à en avaler les habitants.

Après avoir fait avec de la piquette mainte et mainte libation en l'honneur des divinités humides qui régnaient dans ce manoir, notre hôte (Neptune ou Cigogne, comme on voudra l'appeler) nous proposa quelques divertissements de pêche d'une nature particulière, et tout-à-fait de son invention. — Il était parvenu à apprivoiser et instruire une loutre, comme on élève un chien de chasse. — Il lui avait enseigné à arrêter, saisir et à rapporter le poisson sans le manger.—Il mena l'animal en lesse sur la côte la plus vaseuse de l'île, et il le mit à l'eau.—La bête plongea à l'instant même, et, au bout de quelques minutes, elle rapporta une fort belle carpe, dont il lui donna la tête en guise de curée. — Il la mena ensuite sur un fonds sablonneux et à eau vive, et en un instant elle nous apporta une truite.

Notre hôte nous donna ensuite le divertissement du grand vol sur les eaux. — Il était parvenu à civiliser de grands oiseaux de rapine, tels que hérons et cormorans, et il leur avait enseigné à rapporter, au bout de leur bec ou dans leur gosier, des poissons qu'ils ne pouvaient avaler, parce

Digitized by Google

qu'ils avaient l'œsophage lié avec une ficelle au-dessus de l'estomac. — Ayant donné le vol à deux de ces oiseaux, ils battirent les roseaux, plongèrent à diverses reprises, et revinrent avec des gosiers remplis de poissons qu'ils s'empressaient de dégorger à nos pieds. — Mais pour contenir ces utiles brigands dans les limites de l'obéissance et de la fidélité, notre pêcheur avait à sa solde une sorte de gendarmerie, composée d'éperviers et de busards, qui faisaient leur descente sur les pêcheurs infidèles, et les amenaient vifs ou morts aux pieds de leur maître.

Comme il y avait une partie de l'étang presque toujours couverte de canards sauvages dont on apercevait les têtes vertes au milieu des roseaux, il leur dépêcha des canards domestiques à qui il avait, à force de soins, enseigné l'art de tromper. — Ces canards corrompus allèrent causer, manger et barboter avec les étrangers qui étaient sans défiance. — Ils les attirèrent dans des lieux où ils leur promettaient sans doute (dans leur jargon de canard) de trouver une nourriture abondante. — Les provocateurs passèrent les premiers, entraînèrent leurs victimes dans des filets dont ils ne pouvaient se dépêtrer. — Le maître arriva en bateau, et il les saisit tous indistinctement. — Rendu chez lui, il fit absolument comme on fait chez nous, il mit les mouchards en liberté et les accusés en cage ou à la broche[1].

[1] Nous aimons à rendre à Charles X cet hommage. — Depuis son avénement au trône on a cessé ces horribles pratiques.

Digitized by Google

Enfin, notre pêcheur retira de l'eau un buisson hérissé d'épines et garni de morceaux de chair putrides. — Il était tellement chargé d'écrevisses qu'on eût pris ce buisson pour un cep de vigne, garni de raisins encore verts. — A l'aide de tous ces moyens, nous eûmes en peu de temps de quoi composer un fort bon dîner.

Nous trouvâmes excellent celui qu'on nous servit dans cette chaumière.

La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas,
Neptune en égala les appuis chancelants
Des débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
La natte nous tint lieu de linge damassé.

Assis entre Amphitrite et les Néréïdes, servis par une foule de jolis petits Tritons, nos souvenirs nous portèrent vers cette maison de Paris qui a usurpé le nom de *Rocher de Cancale*, où des volées de grues vont tous les jours se gorger de poissons frais; repas sans appétit, festins sans gaîté, parce que le plaisir ne se donne pas : il faut l'acheter par un peu de fatigue, le goûter sur les lieux mêmes en présence de tous les accessoires qui lui donnent du prix et qui le font valoir en le multipliant.—La truite du lac de Genève la mieux saumonée et le plus savamment assaisonnée, mangée à *Michepot* et entre quatre murailles, ne vaut pas la sardine de Royan, mangée en haute-mer sur le bateau même du pêcheur.—Le grand Océan,

Digitized by Google

la grande lame de l'ouest, les rivages de l'île d'Oléron, le cap Chassiron, sont là pour enchanter le repas, toujours accompagné par l'harmonie qui résulte du brisement des vagues contre les côtes, et du rugissement du *pertuis maumusson*. — Ces grands et solennels témoins, cette symphonie, exécutée par le vieil Océan, valent bien, sans doute, les huit bougies et le maigre concert qu'on vous donne dans une salle peinte à l'huile, à laquelle on donne gratuitement le nom de rocher [1].

On ne peut s'occuper de poisson sans songer à Lacépède. — Nous bûmes à sa santé. — Nous lui souhaitâmes autant d'années que nous avalâmes de perches et de goujons. — Si la bonté unie à la science, et la vertu à l'esprit ont quelque prix sur la terre, il vivra dans la mémoire des hommes aussi long-temps que vivront dans les eaux les espèces dont il fut le savant et l'agréable historien.

Après le dîner, et pendant que nous étions encore occupés à éplucher des queues d'écrevisses, notre hôte nous entretint à fond sur la nature des diverses espèces qui composent les nations icthyologiques, leurs instincts, leurs manières de se nourrir, de subsister et de se reproduire; et

[1] . . . . . The sounds and seas each creek and bay
With fry innumerable swarm and shoals
Of fesh, with their fin and shining scales
Glide under the green wave.

MILTON.

Digitized by Google

comment l'homme fait tourner à son profit la diversité et l'opposition même de tous ces caractères, et concourir l'un des règnes les plus abondants à se nourrir et à se reproduire lui-même. — Il nous donna des instructions sur la quantité d'alvin dont chaque arpent d'eau doit être approvisionné, et le nombre des brochetons qu'il est nécessaire d'y jeter, suivant que l'étang est plus ou moins abondant, en vase, en herbes, en coquillages, en insectes et en matières alimentaires propres au développement de la menuaille et de la blanchaille qui sert tour-à-tour à la nutrition et à l'accroissement des plus grandes espèces; sur la carpe, la tanche, l'anguille, le gardon, le cobite, la lotte et la perche qui se plaisent dans la vase; sur la truite, le brochet, le barbeau, le barbillon, la vaudoise, la brême et le meunier qui recherchent les eaux vives et les fonds sablonneux; sur les appâts naturels ou artificiels et les divers engins dont il faut se servir suivant la nature des eaux, le fonds des étangs, les formes de leurs rivages et le caractère des espèces que l'on veut surprendre; sur l'épervier, les verveux, la truble, la saine ou seaine, les lignes volantes et dormantes, les bricoles, turlottes, nasses, paniers, colets, ou collerettes, carreaux et carrelets, échiquiers et huniers, herses et rateaux.—Nous faisons grace à nos lecteurs de ces détails; nous n'écrivons pas pour les propriétaires et les conservateurs d'étangs qui élèvent des poissons, ni pour les pêcheurs qui les prennent, mais pour les individus qui, sem-

Digitized by Google

blables aux grues et aux butors, les avalent sans les connaître. — Nous voudrions leur inspirer le goût de l'étude, et les initier peu-à-peu dans les détails d'une science qui leur serait agréable, puisqu'elle entre comme chose indispensable dans la composition d'une savante gibelotte. — Qu'ils aillent sur l'étang de la Vaudoise, visiter ce pauvre pêcheur vêtu en peau de loutre, dans sa chaumière couverte de roseaux et pavée de coquilles fluviatiles.—Qu'ils daignent prêter l'oreille à ses leçons, ils l'entendront traiter disertement sur les malecoptérygiens, acanthoperygiens, branchriostéges, chondopterygiens d'Artedi; sur les apodes, jugulaires, thoraciques et abdominaux de Linnée; sur les osseux et les cartilagineux de Lacépède, et ils se demanderont entre eux: quel est ce personnage-là. — C'est à lui-même à répondre; écoutez-le, et il vous dira ce qu'il nous a dit à nous-mêmes, qu'il est Piémontais de naissance, qu'il occupait une chaire dans l'université de Turin, et qu'il était membre correspondant de plusieurs sociétés savantes en Italie; et que malgré tout le respect qu'il portait à la famille régnante en Savoie, et précisément à cause de ce respect même il fut entraîné dans le parti et sous les drapeaux du prince Carignan, héritier de la couronne; que cette échauffourée, d'abord traitée avec assez d'indifférence et même avec l'approbation des hommes les plus importants de la cour, fut réputée une conjuration très grave lorsque les Autrichiens arrivèrent, parce qu'ils crurent y voir l'initiative d'un

Digitized by Google

grand mouvement qui devait leur faire perdre la Lombardie, et leur prépondérance sur toutes les autres cours d'Italie; qu'il a été recherché, poursuivi, proscrit et qu'il s'est enfui à toutes jambes du royaume des marmottes pour se réfugier dans la république des grenouilles.

Mais c'est en vain, ajouta-t-il, que l'homme s'exile de la société civile pour ne pas être le témoin ou la victime de ses désordres. — Quelque part qu'il se réfugie, il ne peut échapper au spectacle des iniquités et des misères. — Au fond des eaux, comme sur la surface de la terre, on ruse, on guerroie, on se tue et l'on se mange; et au sein de tant de fureurs domestiques, ce sont souvent les sujets les plus dévoués, et les poissons les plus timides, qui succombent. — Les échassiers à gosier boursoufflé, à bec lamelleux, et fiers de leurs talons rouges, secouent les roseaux, agitent la surface des eaux, et enlèvent dans sa tranquille demeure la truite innocente.—Les brochets craignant pour eux-mêmes, regardent et laissent faire, les carpes fraient, les canards jasent, les sarcelles plongent, les goujons frétillent, les grenouilles chantent. — En Espagne, même genre de vie, mêmes débordements. — Les volontaires royaux vont à la chasse des libéraux, les poursuivent, les atteignent et ils en font curée; les chanoines officient, les moines chantent, les trappistes prient, les pénitents s'encapuchonnent, et la populace, toujours avide de nouveautés, ouvre, comme les carpes, de grands yeux. — Pourquoi le ciel a-t-il

Digitized by Google

permis qu'il y eût tant d'échassiers et de grenouilles dans les eaux, tant d'hommes cruels dans les cours? — A quoi servent l'ordre social, la civilisation, les lois, le gouvernement, si on se conduit dans la presqu'île comme on le fait dans cet étang? —Que l'on harponne dans les eaux, que l'on déporte ou que l'on tue en Espagne, les grenouilles croassent, les poètes de cour chantent.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

LA MAISONNETTE.

> Grant me gods a Little seat
> Modern built and furnish'd neat;
> Et it stand in rising ground
> . . . . . .
> Add a Little garden to it!
>
> THE LITTLE WISH.

Ne vous est-il jamais arrivé, en voyageant dans une contrée éloignée des villes, d'apercevoir sur le penchant d'une colline, à l'exposition du soleil levant, une maisonnette avec un jardin attenant, clos par une haie-vive, et tout autour une pelouse verte, un petit verger, un jeune taillis, un ruisseau qui murmure, un troupeau qui bondit; et en observant ce luxe champêtre, ne vous êtes-vous pas écrié : « Bon Dieu, que l'on doit être heu-« reux dans cette jolie petite chaumière! » — Et si la fantaisie vous prend de descendre de votre berline et de pénétrer dans l'intérieur de ce modeste manoir; s'il se présente à vos regards un vieillard à figure vénérable, une mère entourée de ses enfants, un mobilier rustique, mais commode, un air d'aisance et de propreté; n'avez-vous pas dit en vous-même : « Combien ici la vie doit être

Digitized by Google

douce! » Tout ce qui est nécessaire aux besoins et même aux agréments de l'existence s'y trouve, et rien de ce qui peut corrompre le goût, exciter l'envie ou troubler le repos, n'y est. — Mais vraiment ces enfants sont plus frais, plus gais, plus beaux que les miens, on les croirait modelés sur les figures révélées au Corrège; ce vieillard semble appartenir à l'école de Greuse; ma femme, malgré tout l'éclat du bel âge, est moins intéressante que cette belle fleur d'automne, cette mère qui semble emprunter de nouveaux charmes aux boutons qui s'épanouissent autour d'elle.—Il y a probablement ici une autre manière qu'à la ville de créer de beaux enfants et de conserver de la beauté aux mères.— Tout y est d'ailleurs fort heureusement disposé : on est fort bien assis sur ce grand fauteuil de paille, les pieds reposent mollement sur ce tapis de jonc; ce foyer est très propre, ce laitage et ces fruits ont l'air excellent. — Il y a vraiment ici quelque chose qui fait mieux que de séduire; qui attache.

Et si le poids des années a courbé votre taille, si les soucis ont blanchi votre tête et sillonné votre visage, combien d'amères réflexions se présentent à votre esprit sur votre existence passée! — En proie à des passions insensées, en butte à des ambitions rivales ou hostiles, elle n'a été, à vrai dire, qu'une longue tempête. — Toutes les forces de votre jeunesse et toutes les facultés de votre âge mûr ont été épuisées dans des efforts qui n'ont pas toujours été heureux. — Vous vous êtes insensiblement consumé dans de vives et douloureuses

Digitized by Google

angoisses, pour arriver à quoi? à une vieillesse fâcheuse, et dans peu de jours peut-être au cimetière du père Lachaise, avec votre berline à la suite du corbillard, avec votre cheval de main, votre chien fidèle, vos armoiries, vos décorations, comme si tous ces ornements et toutes ces bêtes, ayant fait long-temps partie de vous-même, se trouvaient frappés du même coup que vous, et devaient vous suivre dans la même tombe.

Telles sont les pensées qui vous agitent dans cet asile de paix et d'innocence, *humble et chaste maison* où vous auriez désiré de passer votre vie. — Mais le temps presse... Vous voulez continuer votre voyage... Vous demandez vos chevaux et votre voiture... Vous prenez congé de l'aimable famille... Vous saluez avec respect ces pénates rustiques... Vous dites adieu aux bocages qui l'ombragent et l'embellissent, et il n'y a pas jusqu'au petit ruisseau, sur le bord duquel vous n'alliez murmurer un dernier adieu.—Vous voilà sur la grande route... Vous arrivez en grande hâte à Paris... Et, à peine y êtes-vous, que vous sautez d'une voiture de voyage dans une voiture de ville; vous voilà courant les salons à grande influence, assiégeant les cabinets ministériels, sans doute pour leur demander une petite chaumière, le bonheur et les loisirs d'une vie pastorale; non... ce que vous sollicitez, c'est une place de gentilhomme de la chambre.

Telle est en vous la force de l'éducation et l'instinct de l'habitude. — Jeune encore, vous avez appris de bonne heure à supporter le poids des

Digitized by Google

chaînes. — Vous avez filé toute votre vie la prison dans laquelle vous êtes renfermé, vous y mourrez comme une chenille; et, comme vous avez abdiqué toutes les antiques croyances, vous y mourrez sans espoir de renaître comme papillon.

Telle ne fut pas l'éducation première, et telle n'a jamais été l'habitude de feu M. Désormeaux. — Premièrement, il ne voyageait jamais en berline; il se promenait sur son âne les jours ouvrables, et son luxe de voyage le dimanche ne s'élevait jamais plus haut que le char-à-bancs. — Secondement, il avait le petit travers de préférer le titre de bon voisin et d'honnête homme à celui de gentilhomme, et quant à la chambre où il avait, depuis trente ans l'habitude de dormir d'un bon somme, il ne l'aurait pas changée contre aucune autre dans le monde, eût-elle été garnie de meubles en laque, et décorée en magots de la Chine.

La maisonnette que je viens de décrire n'est point un objet imaginaire; elle existe réellement, construite en bel et bon pisé, joliment blanchi à l'eau de chaux, avec quatre fenêtres à la française sur le devant; elle est située à cinq cents toises tout au plus du parc de M. Désormeaux; et si quelque dévot pélerin, arrivant de la Basse-Bretagne, après avoir visité le château de Gombour, passait jamais dans ce voisinage, je l'invite à quitter sa coquille, sa gourde et son bourdon, et à entrer dans cette jolie chaumière, à y entrer tout simplement avec un bâton blanc à la main, non avec la contenance risible d'un chevalier à la quête des aventures

Digitized by Google

mélancoliques, mais avec la sérénité d'un homme de bon sens qui recherche ce qui est vrai et simple, et n'accorde son respect qu'à ce qui est honnête.

Je crois vous avoir déjà dit, (et je vous demande bien pardon si je le répète ici) que M. Désormeaux passait une grande partie de ses matinées dans cette maisonnette.—Elle était pour lui comme un sanctuaire dans lequel il venait purifier son ame des souillures qu'elle avait pu contracter dans des liaisons moins honorables. — Il y voyait se développer devant ses yeux toutes les affections naturelles que le mouvement et les préjugés du grand monde étouffent. — Au lieu de lire des traités de morale, il en voyait là tous les principes en action, et les soins pieux que l'on rendait au vieillard le touchaient plus que le savant traité de Cicéron sur la vieillesse. — Il s'améliorait lui-même dans cette société, et il disait : « Il n'est donc pas vrai que les hommes soient nés méchants, puisque ces enfants sont doués d'une grande bonté et s'aiment beaucoup entre eux; il n'est donc pas vrai que l'on soit nécessairement égoïste, puisque cette mère donnerait sa vie pour sauver celle de l'un de ses enfants; il n'est donc pas vrai que la vieillesse soit grondeuse, méticuleuse et personnelle, puisque ce vieillard a de la gaîté et de l'abandon, et qu'il s'oublie lui-même pour ne songer qu'aux autres. — Les vices ne sont donc pas le résultat nécessaire de notre organisation; ils sont le produit d'une société trop avancée ou trop reculée dans la civilisa-

Digitized by Google

tion. — Entre les passions brutales d'une société naissante et les vices raffinés d'une société en décadence, il y a un intervalle donné, une période prospère où les lumières et la raison sont dominantes, et dont chacun peut proroger pour son compte la durée.—Quoique la société ait un mouvement moral progressif, un individu doué de caractère peut demeurer stationnaire dans l'état moyen, conserver son indépendance quand tout le monde sert, et la simplicité des mœurs quand la dépravation est générale. — C'est dans une médiocrité obscure que n'atteint pas l'envie que doit alors se placer celui qui a de l'ame. »

Tel était le fond du système, ou, pour dire mieux encore, telle était la conduite de M. Désormeaux. — Il était moins le protecteur que l'ami des habitants de cette maison. — Il n'avait point cette politesse insolente qui tient les gens à distance, parce que ce sont des gens de rien, qui n'ont de patrimoine que leurs vertus. — Il accueillait avec tant de familiarité toutes ces bonnes gens, que lorsque, arrivé dans la maison, il était assis dans le grand fauteuil de paille, les petits enfants lui sautaient sur les épaules, et il arrivait même quelquefois que le serviteur le plus sobre, et le moins mélodieux de ce petit ménage, venait humblement, à quatre pattes, le saluer, et lui lécher les pieds en signe de respect. — Il est vrai que les mauvaises langues du village prétendaient que M. Désormeaux était attiré dans cette maison par la grace et la fraicheur de la fleur d'automne qui

Digitized by Google

l'embellissait; et quelques profils que portaient ses enfants, et qui rappelaient un peu trop celui de M. Désormeaux, auraient donné à cette supposition quelque vraisemblance, si son grand âge et sa vertu ne l'eussent mis à l'abri d'un tel soupçon. — Nous avons, à la vérité, fréquemment observé sur les Alpes la renoncule glaciale s'épanouir aux rayons du soleil levant, à côté d'une belle marguerite double; mais cette fille de l'hiver fleurissait et ne produisait pas, et le soir arrivant, en voyant sa tige desséchée, à peine pouvait-on dire : « ce brin « d'herbe était encore ce matin une renoncule; » et comme le visage de M. Désormeaux conservait toute la journée la fraîcheur qu'il avait en se levant, on ne pouvait pas le comparer à la fleur frileuse qui ne s'épanouit un instant que pour mourir.

M. Désormeaux, qui passait une partie de sa vie dans le sein de cette innocente famille, a consigné par écrit le journal de tout ce que l'on y faisait. — Il a écrit *les Annales d'une chaumière* avec plus de véracité que l'on ne compose les annales d'un empire. — Son histoire abonde en menus détails sur l'heure et le formulaire de la prière, sur l'heure des repas, des divers travaux, et enfin sur tous les incidents du coin du feu qui succédaient chaque soir au tracas d'une exploitation rurale. — Mais cet annaliste d'un genre nouveau, ce *Dangeau* rustique, n'a jamais permis que l'on publiât son travail, et puis-je vous dire, aimable lecteur, le motif qui l'a arrêté,... c'est qu'il a craint que vous ne

Digitized by Google

fussiez... (je cherche une expression qui ne blesse pas votre susceptibilité) il a craint que vous ne fussiez trop élevé dans l'échelle de la civilisation... Vous comprenez... Il a craint qu'accoutumé, comme vous êtes, aux brillantes soirées de salon, vous ne daignassiez pas vous asseoir avec lui au modeste foyer de sa chaumière, et que, spectateur assidu des représentations à grand fracas, vous ne prissiez en mépris les paisibles occupations et les innocents plaisirs de la famille obscure dont il s'est fait l'historien. — Quand on a passé sa soirée, disait-il, à écouter sur le théâtre les Mandrins et les Cartouches, comment pourrait-on se plaire à la conversation des bergers; et la plus agréable chaumière ne paraîtra-t-elle pas bien fade à ceux qui trouvent du plaisir dans les cavernes des brigands.—M. Désormeaux vous comparait, mon cher lecteur (et je vous en demande bien pardon), à ces Orientaux tellement ivres d'essences et de parfums, qu'ils ne sont plus sensibles à l'odeur de la violette.

Il avait tort, sans doute, de se livrer à de telles déclamations; mais l'autorité n'en a-t-elle aucun à se reprocher? Ne devrait-elle pas purger nos théâtres de ces troupes d'empoisonneurs, d'assassins et et de brigands dont on vient déplorer les forfaits tout en s'extasiant devant leurs héroïques vertus? —On aimerait avec passion une autorité intelligente qui, par des moyens insensibles, améliorerait nos mœurs en dirigeant nos habitudes et nos affections vers des objets plus doux et des spectacles

Digitized by Google

plus innocents; et si à ce service, elle ajoutait encore le mérite de l'économie, de l'impartialité, d'une attention perpétuelle à nos besoins, d'une tendre compassion à toutes les souffrances, on irait pour elle jusqu'à l'adoration.

Mais le suprême distributeur des biens et des maux de la vie a mis bon ordre à nos dispositions affectueuses pour le pouvoir. — Il a placé dans la puissance le goût du luxe et de l'arbitraire, le penchant à tout oser et le besoin de tout entreprendre; et il a mis du côté de nous autres petits, le bon sens, l'économie, la résignation et la patience; les richesses et les remords dans les palais, la médiocrité et la paix de l'ame dans les chaumières.

Il y a pour nous dans cet arrangement-là mieux qu'une compensation.

FIN DU TOME SECOND.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME SECOND.

CHAPITRE I. — Le berger 1

CHAPITRE II. — Le porcher 32

CHAPITRE III. — Le prince de la boucherie devenu fermier 63

CHAPITRE IV. — Les lapins 103

CHAPITRE V. — Les poules 142

CHAPITRE VI. — Les dindes 194

CHAPITRE VII. — Les canards 213

CHAPITRE VIII. — Le premier jour de mai 227

Le jeune fiancé qui veut devenir fermier 232

Le calvarnier 245

Le batteur en grange 262

Le bourrelier 271

Le meûnier et la fille du mitron 275

Le boulanger et la fille du botteleur 283

Le pradier et la râteleuse 294

L'oiseleur 307

L'herboriste et la bouquetière 317

Le coquetier et la fruitière 328

Le tuilier et la fille du potier 336

Le mineur et la fille du sourcier, ou les puits artésiens 354

CHAPITRE IX. — Le marquis ou les constructions rurales. 367

Digitized by Google

CHAPITRE X. — Les vergers..... 407
Fraiserie..... 412
Framboiserie..... 414
Cerisaie..... 415
Groseilles..... 417
Abricotier..... 418
Prunier..... 419
Pommier..... 420
Figues..... 422
Châtaigniers..... 424
CHAPITRE XI. — Les étangs..... 429
CHAPITRE XII. — La maisonnette..... 442

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YB 76849

Digitized by Google

Digitized by Google